

ESSAI

DE

LIVRE DE JOB

DE

LES PROPRIÉTÉS RELATIVES AUX DERNIERS TEMPS

PAR

M. J. AIDFFINOGLIA

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE À L'UNIVERSITÉ DE LONDRE ET À L'UNIVERSITÉ DE TORONTO

PARIS, ÉDITEUR, 1880

PARIS, ÉDITEUR, 1880

PARIS, ÉDITEUR, 1880

PARIS, ÉDITEUR, 1880

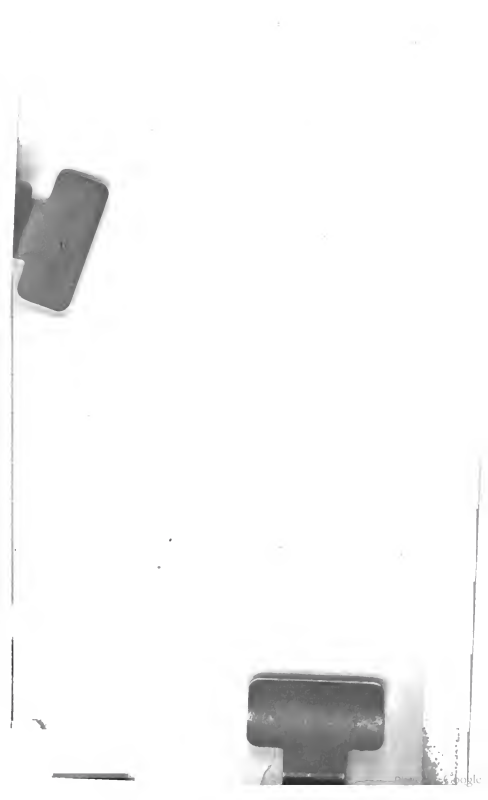


PARIS

PARIS, ÉDITEUR, 1880

PARIS, ÉDITEUR, 1880

PARIS



ESSAI
SUR
LE LIVRE DE JOB

ESSAI
SUR LE
LIVRE DE JOB

ET SUR
LES PROPHÉTIES RELATIVES AUX DERNIERS TEMPS

PAR
M. L'ABBÉ MOGLIA

DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE LA FACULTÉ DU COLLÈGE ROMAIN, CHAPLAIN
DE L'HÔPITAL CATHOLIQUE DE GENÈVE.

Qui me donnera que mes discours soient écrits ?
Qui me donnera qu'ils soient consignés dans un livre ?
Avec un burin d'acier et sur une lame de plomb,
ou qu'ils soient sculptés sur la pierre avec le ciseau ?
(Job, xii, 22 et 24.)

Des opinions qui nous paraissent aujourd'hui ou
bizarres ou insensées seront des axiomes dont il ne
sera pas permis de douter ; et l'on parlera de notre
rapidité actuelle comme une portion de la supersti-
tion du moyen âge.

(Soirées de Saint-Petersbourg, par M. le comte
JOSSEPH DE MAISTRO, troisième édition.)

TOME PREMIER



PARIS
A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION
D'AUGUSTE VATON, ÉDITEUR
RUE DU BAC, 50

1865

Tous droits réservés

AU LECTEUR

AVIS IMPORTANT.

Pour nous conformer aux prescriptions du saint Concile de Trente, ainsi qu'à celles des Constitutions diocésaines, nous avons soumis à Mgr l'Évêque de Lausanne et de Genève notre projet de publication. Sans prétendre à l'approbation de l'ouvrage, laquelle eût exigé une étude préalable, laborieuse et de longue durée, nous bornions notre demande à un simple permis d'imprimer. Par un sentiment de confiance dont nous sommes aussi touché que reconnaissant, Sa Grandeur a daigné se rendre à nos vœux, et nous accorder le permis sollicité : nous en profitons donc, en renouvelant ici à Sa Grandeur la protestation, qu'Elle connaît depuis longtemps, de la droiture de nos intentions, ainsi que de notre entière soumission à la doctrine et aux décisions de l'Église.

INTRODUCTION

Il n'est pas un livre de l'Ancien et du Nouveau Testament qui n'ait ses obscurités. Le livre de Job est particulièrement remarquable sous ce rapport. Intelligible, jusqu'à un certain point, dans son sens historique et littéral, il est profondément mystérieux dans la pensée intime que l'Esprit-Saint y a déposée, et qui en est le but principal. Les exégètes ne l'ont commenté qu'avec une hésitation craintive, et les plus habiles mêmes n'ont point osé y toucher. On peut dire que jusqu'à nos jours il est demeuré impénétrable. A force de l'avoir lu et médité, nous avons cru y apercevoir une parfaite analogie avec toutes les prophéties qui se rapportent aux derniers temps, et nous en avons conclu qu'il est aussi un livre prophétique. Les événements de l'avenir, nous sommes-nous dit à nous-même, sont l'âme de ce livre divin. Nous nous en sommes ouvert à quelques amis éclairés et compétents, qui nous ont accordé leur approbation, ou du moins ont cru reconnaître dans notre interprétation un caractère de vraisemblance. C'est là

une première considération qui nous semble autoriser la publication de nos idées sur le livre de Job, sous forme d'*Essai*. Comme ces idées paraîtront nouvelles, nous jugeons à propos de nous en expliquer dans cette Introduction.

I

OBSCURITÉS DE LA BIBLE.

Dans tous ses enseignements sur le dogme et sur la morale, la Bible est parfaitement connue, grâce à l'autorité infaillible de l'Église qui, comme un phare brillant, nous indique le port de la vie éternelle. Par ses lumières, nous sommes éclairés sur tous les textes sacrés dont il nous importe de connaître le véritable sens. Ainsi, en ce qui concerne notre foi et notre conduite, le but des divines Écritures est atteint. La loi nous est manifestée : à nous de l'observer. En ce qui touche à l'histoire, à la philosophie, aux sciences et même aux prophéties qui ont déjà eu leur accomplissement, les livres saints sont maintenant compris ; et nous le devons aux doctes élucubrations des écrivains ecclésiastiques. L'ensemble de leurs ouvrages peut être considéré comme un magnifique monument élevé à la gloire de la Bible. Par eux, les difficultés de l'exégète sont considérablement diminuées ; et, pour notre compte, nous serions ingrat si nous ne leur accordions publiquement le juste tribut de notre reconnaissance.

Mais, indépendamment de tout ce qui se rapporte

aux dogmes, à la morale et aux autres points que nous venons d'énumérer, il y a encore dans les livres inspirés ce qui regarde l'avenir; il y a une foule d'oracles disséminés dans l'Ancien et le Nouveau Testament; oracles qui forment, il est vrai, la moindre partie de la révélation écrite, mais qui n'ont pas été compris jusqu'à nos jours. Il importe, cependant, de les sonder, puisque nous approchons de l'époque où ces prophéties doivent avoir leur accomplissement. Plus d'une fois, nous aurons lieu de démontrer qu'il était dans les décrets du Très-Haut de tenir ces livres et ces oracles dans des ténèbres profondes, et d'en réserver l'intelligence¹ au temps où elle deviendrait nécessaire pour l'instruction et le salut des fidèles. La plupart des exégètes avouent leur impuissance à expliquer ces mystères divins. Ils reconnaissent avec saint Jérôme que, dans tous les oracles, il y a « autant de secrets que de paroles, » *tot secreta quot verba*; qu'ils sont « une vaste mer où se jouent les vents et les tempêtes, et où toute sagesse humaine se consume vainement; » *mare magnum plenum procellis et tempestatibus, in quo omnis sapientia humana devoratur*², et, qu'à moins d'une révélation spéciale de Dieu, ils sont absolument incompréhensibles : *absque singulari Dei revelatione esse prorsus incomprehensibile*³. Les événements de l'avenir sont d'une grandeur qui étonne l'esprit humain. Tous ces grands drames éclipsent les faits les plus mémorables des siècles antérieurs. Tout au plus peut-on trouver dans ces faits de faibles images comme termes de comparaison. Les prophètes s'affranchis-

1. Daniel, xii, 4, 9 et 10.

2. Ribera.

3. Pereira.

sent de toutes les règles de la synthèse : souvent ils se transportent du passé le plus reculé à l'avenir le plus lointain ; quelquefois, d'un seul bond, ils reviennent de l'avenir le plus éloigné à des événements qui vont se réaliser ; d'autres fois, ils ont la double intuition d'époques séparées les unes des autres par des milliers d'années, comme on peut le remarquer dans la plupart des oracles qui se rapportent au premier et au second avènement du Seigneur. C'est ainsi qu'Isaïe, dans un seul verset¹, parle à la fois de la naissance de son second fils appelé Emmanuel, et du premier avènement du Christ appelé aussi Emmanuel, et, enfin, de l'époque future où le même Christ paraîtra au milieu du peuple israélite. Au chapitre XIV, ce grand prophète mentionne tout ensemble la chute des anges, celle de la Babylone antique, celle de la Babylone future ; et enfin celle de Gog.

Illuminés par l'esprit divin, les prophètes embrassent du regard tous les âges passés, présents et futurs ; ils voient les faits saillants, ils les envisagent sous divers aspects, et de l'un ils passent à l'autre sans suivre l'ordre dans lequel doivent s'accomplir les événements ; en un mot, ils se jouent dans l'immense espace des siècles et le parcourent en tout sens, avec la rapidité de l'éclair qui sillonne les nues et serpente dans l'étendue des cieux.

De là les grandes difficultés de l'exégèse des prophètes. Néanmoins nous avons osé nous imposer cette tâche et sonder ainsi la Bible dans ses obscurités les plus profondes. Certes, si l'on nous accuse de présomption, nous n'aurons pas le droit d'en être offensé. Eh quoi ! un pauvre prêtre, curé de village

pendant la moitié de sa carrière, puis attaché à un hôpital dans la cité de Calvin, loin des foyers catholiques où l'esprit s'éclaire et s'enflamme, aurait pour mission de mettre au jour des vérités que n'ont pas découvertes dans les Écritures les Jérôme, les Augustin, les Thomas, les Bossuet? Qui le croira? Cependant nous avons le sentiment intime que l'étude des saints livres nous a ouvert un nouvel horizon. Ces pensées, et d'autres encore, nous opprimaient comme un fardeau écrasant. Dieu sait combien de fois nous avons cherché à nous persuader que nos idées n'étaient que des hallucinations, des rêves, et que, nous mettant en opposition avec l'exégèse reçue, nous n'étions peut-être que le triste jouet de l'erreur. Alors, nous retournions aux oracles dont nous pensions avoir compris le sens; nous apportions un nouveau soin à les scruter, à les confronter, à éplucher les versets, à peser la valeur des expressions; et ces laborieuses recherches, loin d'ébranler nos convictions, n'avaient pour résultat que de les affermir et de nous manifester la réalité des faits dans toute leur splendeur.

Mais, nous disions-nous encore à nous-même, les prophéties sont un labyrinthe dont les sentiers sont très-incertains : n'est-il pas téméraire de s'y engager? Elles sont une mer pleine d'écueils : comment ne pas craindre un naufrage là où tant d'autres ont échoué? Aussi, nous appliquant à nous-même ces paroles du sage : *Malheur à celui qui est seul*¹, avons-nous communiqué nos idées à des confrères éclairés, à des laïques instruits et craignant Dieu. Étonnés d'abord, effrayés même de la nouveauté de

1. Eccl., iv, 10.

notre interprétation, ils n'ont pas tardé à l'adopter. Quelques conversations ont suffi pour leur faire reconnaître que jusqu'ici les livres saints n'ont point été compris dans tout ce qui se rapporte aux derniers temps, et tous nous ont pressé de publier au plus tôt nos conférences. Les publier! *Hic opus, hic labor, hic inextricabilis error*. Il faudrait descendre dans l'arène de la polémique, lorsque notre goût particulier et le besoin de l'étude nous portent à une vie calme. Les divines Écritures ont pour nous des charmes indicibles. Souvent nous ne savons qu'admirer le plus, ou la grandeur des événements, ou la sublimité du langage, ou la magnificence des tableaux, ou, enfin, tant de scènes touchantes dans lesquelles se manifeste d'une manière si admirable la tendresse de Dieu pour son peuple. Que de fois la lecture d'un psaume, d'un cantique, d'une allégorie, nous émouvant jusqu'aux larmes, nous a fait sentir tout ce qu'il y a de vrai dans les épanchements du Psalmiste : *Seigneur, j'ai trouvé mes délectations dans la voie de vos témoignages, comme au milieu de toutes les richesses; vos paroles sont plus douces à mon cœur que le miel à ma bouche*. Telles sont pour nous les consolations de l'Écriture, que nous avons coutume de nous lever au milieu de la nuit pour rendre nos devoirs au Seigneur, en tenant à la main et méditant le livre de la loi¹. Nous le disons en toute vérité, la Bible est pour nous un Paradis. Pourquoi nous en distraire? Pourquoi nous exposer aux embarras, aux conséquences d'une telle publication? D'ailleurs, il nous semblait que ces choses tiennent, par quelque point, aux *paroles secrètes qu'il n'est pas permis à l'homme de dire*; car saint

1. Ps. CXVIII.

Paul, dans son extase, n'a pas eu seulement *des visions*, mais aussi *des révélations*¹ qui se rapportaient à l'avenir. Nous préférons donc persévérer dans nos travaux, nous borner à la rédaction de nos notes et de nos commentaires, sans nous occuper du sort qui leur serait réservé. Mais la vérité est un feu que l'esprit ne peut pas concentrer en lui-même. Semblable à la plante que renferme le sein de la terre, elle fermente dans l'âme, elle s'y dilate et cherche une issue pour se produire au grand jour. Nos amis l'ont éprouvé; ils n'ont pu tenir le secret de nos confidences; ils ont parlé; ils ont réitéré leurs instances pour nous engager à parler nous-même au public par la voix de la presse; et l'un d'eux avait même emporté d'assaut notre consentement pour l'impression d'une de nos conférences, alléguant la raison, d'ailleurs fort plausible, que, plus tard, il ne serait peut-être plus temps. Cet ami dévoué prenait sur lui la responsabilité de la publication, et, pour nous laisser en repos, il se chargeait de toutes les démarches nécessaires. Mais, après y avoir mieux réfléchi, il se désista de son projet.

On nous représentait que *la lumière ne doit pas demeurer sous le boisseau*, que le moment est venu, que le temps presse, que, de nos jours, les événements se précipitent, que la société se prépare à un renouvellement, qu'attendre indéfiniment, c'est faillir à un mandat du ciel. On nous représentait surtout que notre exégèse ne manquerait pas de susciter des critiques, et que nul ne serait mieux placé que nous pour y répondre. On en appelait à notre tête blanchie, et, nous montrant la tombe entr'ouverte, on nous faisait crain-

1. II. Corinth., xii, 4 et 5.

2. Matth., v, 45.

dre que personne après nous ne voulût s'intéresser à nos thèses.

Sans partager toutes ces idées, nous avons dû y reconnaître un fond de vérité. Nous avons cru que céder était un devoir, et nous nous sentons soutenu, d'abord par nos convictions, ensuite par la liberté de discussion toujours pratiquée dans l'Église, enfin, par le désir de contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

En effet, nos convictions sont profondes : nous ne reconnaissons sur la terre d'autre autorité que celle de l'Église qui puisse les déraciner de nos cœurs. Né dans la métropole du protestantisme, où la Bible est le seul débris échappé au naufrage de toutes les vérités chrétiennes ; ayant eu, dès l'enfance, les oreilles assourdies par le mot d'ordre retentissant de toutes parts : *la Bible, toute la Bible, rien que la Bible*, nous avons compris l'importance de faire une étude spéciale de ce livre divin. C'est là principalement que nous cherchions à nous inspirer pour l'important ministère de la parole. Les prédicateurs illustres ont parlé pour d'autres temps et dans d'autres pays. Il y a dans leurs discours certaines inexactitudes qui, propagées et accréditées par un servile plagiat, finissent par pénétrer dans le corps de la doctrine, et qui, pour ne pas blesser les principes de la foi et de la morale, n'en sont pas moins des imperfections, des taches dans l'enseignement. C'est au ministre de la parole de Dieu de se tenir en garde, et de s'assurer par lui-même du vrai sens des textes sacrés. Il faut qu'on voie en lui *l'homme bon qui tire des choses bonnes du bon trésor de son cœur*¹. Il doit, selon l'énergique expres-

1. Luc, vi, 45.

sion du Seigneur lui-même, *se saturer des saints volumes et en remplir ses entrailles* ; alors, *ils deviendront doux à sa bouche comme du miel*, et il communiquera à ses auditeurs le feu qui l'embrase¹. Que dès le point du jour, *il élève son âme au Seigneur ;... qu'il ouvre sa bouche à l'oraison et qu'il prie pour ses péchés... et il sera rempli de l'esprit d'intelligence, et il répandra, comme des pluies, les paroles de sa sagesse... et il tirera sa gloire de la loi du Seigneur... et sa mémoire ne s'effacera pas, et son nom sera honoré de génération en génération ;... et quand viendra le repos, il en sera plus heureux*². Sans la préparation qui naît de la prière et de l'étude, le prêtre se condamne à vivre sur autrui ; dès lors, il n'est plus qu'un *airain résonnant* ; ce n'est plus lui qui prêche ; ce n'est pas son cœur qui épanche ses sentiments ; il n'est que l'écho affaibli d'une voix inconnue ; comment serait-il éloquent ? Sa parole doit s'identifier avec la parole de Dieu, pour en prendre la fécondité ; car, selon la belle remarque de Tertullien, elle est destinée au rôle de mère qui enfante les âmes à la vie spirituelle et les nourrit de sa substance. *Parturiente linguâ*. Or, ce laborieux enfantement, cette fécondité maternelle sont produits par la prière et par la méditation des saintes Écritures.

1. Ézéch., III, 2-4.

2. Eccl., xxxix, 6-15.

DISPOSITIONS FAVORABLES DE LA DIVINE PROVIDENCE.

A mesure que nous avançons dans notre carrière pastorale, nous sentions de plus en plus la vérité de ces pensées. Cependant, l'âge et les infirmités nous forcèrent à quitter nos chers paroissiens pour occuper un poste moins pénible. Nous y trouvâmes quelques loisirs de plus pour nous livrer à l'étude qui avait toutes nos préférences. La divine Providence nous y ménagea l'insigne faveur de connaître un homme qui éprouvait le même goût que nous pour l'étude des saints livres, avec une aptitude beaucoup plus grande. Profondément versé dans toutes les sciences, homme vraiment universel, il aurait pu, s'il eût été moins modeste, figurer dans le monde littéraire à côté des de Maistre, des de Chateaubriand, des de Bonald. Mais la science biblique avait pour lui d'irrésistibles attraits; et cette science, qui exige une vie paisible, dédommage amplement par ses délices, de toutes les illusions de la renommée. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une admirable pénétration, il était déjà fort avancé; déjà il avait fait des découvertes étonnantes. Du jour où nous nous rencontrâmes, nos vœux réciproques furent comblés. Nos travaux devinrent communs. Nous éprouvâmes l'un et l'autre ce qu'exprime si bien le plus sage des rois quand il dit : *Il vaut donc mieux être deux ensemble, que a'être seul; car ils ont l'avant-*

*tage de leur société*¹. Nous prîmes résolûment le parti de scruter les livres prophétiques. L'entreprise était ardue, mais nous étions pleins d'ardeur, et plus nous avançons, plus nous espérons réussir, heureux d'être à deux pour ce travail ; car il nous était, chaque jour, mieux démontré que, pour des investigations de ce genre, un seul homme ne suffit pas, et qu'il faut être au moins deux, soit pour la facilité du travail, soit à cause de la méfiance que la raison individuelle doit inspirer en pareille matière.

Déjà nous avions fait quelques progrès : nos idées sur le règne temporel du Christ, sur l'âge millénaire, sur la conversion générale du monde, ainsi que sur plusieurs autres points, étaient irrévocablement arrêtées, lorsqu'un docteur protestant, nouvellement converti, vint nous demander de prendre part à nos réunions. Par ses seules études bibliques, il était arrivé, comme tant d'autres, à la découverte de toutes les vérités catholiques, sans exception. Il avait, de plus, voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe et de l'Amérique septentrionale ; il s'était mis en rapport avec les notabilités du clergé ; partout il avait consulté les monuments de la tradition, et tant de démarches n'avaient fait que corroborer en lui la vraie foi. Pendant trois mois, il suivit nos entretiens avec le plus vif intérêt ; il nous procura d'utiles renseignements sur ce qu'il avait vu en divers pays, et nous formions ensemble *le triple lien qui est difficile à rompre*². Mais, contraint de nous quitter, il promit de rester uni avec nous dans une communauté de prières et de sentiments ; de notre côté, nous ne saurions l'oublier au pied des autels, ni perdre le

1. Eccl., iv, 9.

2. Eccl., iv, 12.

souvenir de son excellent cœur et de ses brillantes qualités. Cher homme, que Dieu l'ait en sa sainte garde !

Enfin, Dieu semble avoir couronné cette œuvre d'assistance toute providentielle, en nous ménageant les bons offices d'un confrère qui jouit à juste titre de la plus haute considération dans notre diocèse, et qui, par son dévouement éprouvé, par ses précieuses lumières, réunit les conditions voulues pour être notre ange conducteur dans une entreprise aussi difficile.

III

CONTRADICTIONS AUXQUELLES NOUS DEVONS NOUS ATTENDRE.

Fort de l'appui de ces hommes aussi éclairés que bienveillants, c'est avec confiance que nous publions notre exégèse des prophéties sur les derniers temps.

Ainsi, nous affirmons le règne millénaire ; mais est-il nécessaire d'ajouter qu'il y a tout un abîme entre nous et les Gnostiques des premiers siècles ? Les doctrines de ces hérétiques sur le règne de mille ans étaient honteuses et révoltantes ; aussi l'Église en a-t-elle fait justice, et, depuis quatorze cents ans, elles sont dans le tombeau. Dans notre opinion sur ce règne, tout est digne de Dieu, tout est juste, tout est saint, comme tout est sublime et conforme aux vœux exprimés par saint Augustin dans son livre de la *Cité de Dieu*. Nous croyons à cet âge futur dans le même sens qu'y croyaient saint Irénée, saint Polycarpe, saint Justin, Lactance et les chrétiens des trois

premiers siècles. Entendue en ce dernier sens, notre opinion n'a jamais été condamnée. Nous ne pouvons pas nous dissimuler, toutefois, qu'elle est de nature, ainsi que tant d'autres émises par nous, à soulever des contradictions. Pour les avoir seulement insinuées dans de simples conversations, *les déplaisirs ne nous ont pas manqué*, de même qu'ils ne manqueront jamais à quiconque se sera voué à l'étude et en aura fait la compagnie-de sa vie¹. L'histoire nous apprend qu'à chacune de ses publications, saint Jérôme était accablé par une tourbe de gens qui s'efforçaient de le décrier. Harcelé de toutes parts, signalé comme un artisan de nouvelles doctrines, il usait de son droit de légitime défense; il tançait vertement ses adversaires et ne leur épargnait pas les plus dures épithètes; il les appelait des aboyeurs pleins de rage, qui se croient savants parce qu'ils ont le talent de dénigrer : *Latrantes canes... Obtreclatorum meorum latratu... canes mei...*². Il leur reprochait la vile passion de la jalousie et la plus présomptueuse ignorance. Eh quoi ! leur disait-il, tous les états, même les moins nobles, s'apprennent sous d'habiles maîtres; chacun a sa profession dont il s'occupe exclusivement. L'art des Écritures est le seul que tous prétendent s'attribuer. La vieille qui babille, le vieillard qui radote, le sophiste qui déraisonne s'arrogent effrontément le droit d'interpréter la parole de Dieu et semblent avoir pris à tâche de la maltraiter horriblement. Il n'est pas même, ô honte ! jusqu'aux femmes qui ont l'audace de philosopher sur les livres saints et d'enseigner aux hommes ce qu'elles n'ont point appris et ce qu'elles

1. L'abbé André, *Moïse révélateur*, préface, p. xiv.

2. Prolog. Galeat, præf. in *Pendateuch*, ad *Desid.*, præf. in *Jol*, præf. in *Dan*.

ne comprennent pas. *Nos patere morsibus plurimarum qui, stimulante invidia, quod consequi non valent despicunt. — Sola scripturarum ars est quam sibi passim omnes vindicant*¹.

Or, si cet illustre Docteur n'a pas échappé aux déclamations de l'ignorance ni à la malignité de l'envie, malgré l'éclat de son nom, malgré le service inappréciable rendu au monde chrétien par sa traduction de la Bible; si ce grand homme qui fut, de son temps, l'oracle et la gloire de l'Église, a eu néanmoins tant à souffrir de ses nombreux détracteurs, à quoi ne doit pas s'attendre un prêtre vulgaire et inconnu, sans autre mérite que celui de ses études bibliques?

Si nos faibles paroles ne se perdent pas dans le silence du mépris, elles ne manqueront pas de susciter une foule d'objections. Nous allons signaler les principales, et nous y répondrons aussi brièvement que possible; car elles seront d'ailleurs réfutées dans le cours de nos commentaires sur le livre de Job et sur les prophètes.

IV

DE NOTRE OPINION SUR LE RÈGNE MILLÉNAIRE ET DES OBJECTIONS QUI LUI SERONT FAITES.

Nous venons de dire que nous affirmons le règne millénaire dans le sens spirituel et saint, le seul vrai sens qui lui soit attribué par les prophéties. Cette opinion, ainsi que toutes celles qui en dérivent, ont

1. Epist. ad Paulam et Eustochium in transl. Isaïæ. Epist. Paulino. Præf. in Esd. et Nehem., in Ezech., in Dan., in XII proph., in Evang.

leur racine dans l'antiquité la plus reculée. En effet, elles ont été soutenues par les Pères des trois premiers siècles, et d'après le témoignage de Lactance, elles étaient, de son temps, *la foi des chrétiens; hæc est fides christianorum* ¹. Papias, disciple de l'apôtre saint Jean, et après lui, Irénée, Tertullien, Lactance, Népos, Victorin, Apollinaire, Sulpice-Sévère, Q. Julius, Hilarion, Commodianus, Justin et autres ont cru au splendide règne de Jésus-Christ pendant mille ans, après la consommation de l'âge chrétien. Saint Augustin avoue qu'il ne fait pas difficulté d'y croire dans le même sens que saint Irénée et autres, mais non dans le sens charnel, grossier et infâme des Cérinthiens et des Judaïsants ². Et saint Jérôme, parlant du même sujet, nous dit : *quæ licet non sequamur, tamen damnare non possumus, quia multi ecclesiasticorum virorum et martyres ita dixerunt, et unusquisque in suo sensu abundet, et cuncta judicio Domini reserventur* ³. Aussi Corneille de la Pierre, qui est peut-être la plus grande autorité parmi les anciens exégètes, n'ose-t-il pas infliger à notre opinion sur le règne millénaire la note d'hérésie, parce que, dit-il, cette note ne serait fondée ni sur les Écritures ni sur les décrets des conciles : *Quia apertas scripturas aut conciliorum decreta, quibus hæc sententia quasi hæretica damnetur, non habeo* ⁴. Cependant il la repousse comme une erreur. Mais les preuves qu'il en donne n'ont pour base que de faux supposés auxquels on a le droit de répondre par la négation usitée dans l'École :

1. V. Lact. *Div. inst.*, lib. IV, cap. II, lib. VII, cap. XIV et XXIV.

2. Lib. XX, *Civ. Dei*, 7.

3. Hier. in cap. XIX *Jerem.*

4. In *Apoc.*, XX, 3.

Nego suppositum. Nous les reproduisons ici sous forme d'objections, avec la ferme espérance de les réfuter victorieusement.

V

OBJECTIONS DE CORNELIUS A LAPIDE.

Première objection. L'Écriture et les décrets des conciles nous enseignent que les âmes saintes, au sortir de ce monde, sont admises dans le royaume des cieux pour y jouir de la vision béatifique; donc, elles ne demeureront pas pendant mille ans sur la terre¹.

Réponse. Nous disons avec le Père Perrone : « Quand même les millénaires, soit Chiliastes, attribuent aux justes un règne de mille ans sur la terre, avec Jésus-Christ, ils ne soutiennent pas pour cela que la vision béatifique soit différée à ces justes jusqu'à cette époque, et encore moins après la résurrection². » A ces paroles du célèbre théologien, ajoutons que les trois classes de prédestinés qui seront admis dans la nouvelle Jérusalem, y jouiront de la vision béatifique; car partout l'Apocalypse nous montre à la fois *Dieu et l'Agneau* animant cette heureuse cité de leur présence³.

Deuxième objection. D'après l'Écriture, il n'y aura qu'une seule résurrection proprement dite, et celle-ci aura lieu à la fin du monde. Donc le règne de mille ans est une fable.

1. Corn. à Lap. in Apoc., xx, 3.

2. Præl. Theol. J. Perrone de fut. hom. vita.

3. Apoc., v, 13; vii, 9 et 10; xiv, 4; xxi, 1 et 3.

Réponse. Cependant les textes cités plus haut prouvent qu'il y a une *résurrection première*, une *résurrection d'entre les morts*, c'est-à-dire antérieure à la *résurrection générale*¹. Et saint Paul enseigne très-expressément qu'il y a un *ordre* de *résurrection* : *Tous*, dit-il, *revivront dans le Christ, mais chacun selon son ordre*. Puis, il fait connaître cet ordre de la *résurrection*. Les *prémices* et le *gage* se trouvent dans *le Christ*, et, probablement aussi, dans le grand nombre de ceux qui ressusciteront à l'occasion de sa mort². *Ensuite*, ceux qui appartiennent au Christ et qui ont cru à son *avènement*. C'est la *résurrection première* dont il est parlé dans l'Apocalypse, *résurrection suivie bientôt de l'enlèvement des justes persécutés par l'Ante-christ*³. *Ensuite*, continue le même apôtre, *c'est la fin*; c'est-à-dire la *résurrection finale*, soit universelle, qui aura lieu à la fin du règne millénaire, *au son de la dernière trompette, alors que Jésus-Christ aura remis le royaume à Dieu le Père et détruit tout empire, toute puissance et toute force*⁴.

Troisième objection. Jésus-Christ n'a promis à ses élus que des délices spirituelles après la *résurrection*⁵. Donc le Millénarisme est une invention humaine.

Réponse. Il est visible que cette objection s'adresse uniquement aux Cérinthiens, aux Gnostiques et aux Judaïsants qui regardaient la nouvelle Jérusalem comme un délicieux séjour de voluptés sensuelles et en faisaient ainsi une véritable Babylone. Entre ces sectaires et nous il n'y a rien de commun; car, avec les

1. Dan., xii, 2. Apoc., xx, 5 et 6. Philip., iii, 11, etc.

2. Matth., xxvii, 52 et 53.

3. I Thess., iv, 15-17.

4. I Corinth., xv, 20-24 et 52; Apoc., xx, 45; Ps. I, 6.

5. Matth., xxii, 30.

docteurs de l'âge apostolique, nous envisageons la *cité descendue du ciel* comme un vrai paradis où trois classes de Saints jouiront d'une félicité toute spirituelle et ineffable. De là nous sommes conduits à admirer la justice de Dieu qui accorde une récompense spéciale au mérite spécial des martyrs, des cent quarante-quatre mille vierges et de ceux qui seront demeurés fidèles pendant la grande tribulation. A ceux-ci une félicité complète et consommée par l'union de leurs corps à leurs âmes, tandis que les autres Saints ne jouiront de ce bonheur complet et vraiment parfait qu'après le règne millénaire. C'est alors, seulement, que leur être étant rétabli dans l'état normal, par l'union de l'âme et du corps, il ne leur restera plus rien à désirer. En attendant, ils goûtent, en vérité, les délices de la vision béatifique, ils sont heureux; mais pas aussi parfaitement qu'après le beau jour de la résurrection générale ¹.

Ceci nous montre combien le père Perrone a raison quand il donne à entendre qu'il faut distinguer entre Cérinthe et Irénée, c'est-à-dire entre les millénaires charnels et les millénaires spirituels; et quand il traite ceux-ci avec égard et considération ².

Quatrième objection tirée du texte de saint Paul : Nous serons ravis dans les airs pour aller au-devant du Christ et nous serons ainsi toujours avec lui ³. Il n'est nullement question ici du règne millénaire; donc il est un rêve.

Réponse. Dans le texte cité, l'Apôtre ne parle que de l'enlèvement des élus, pendant les jours de l'embrasement du monde. Disséminés de toutes parts,

1. Apoc., xx, 4-6 et 12; Matth., xxv, du v. 34 à la fin.

2. Præl. Theol. de fut. hom. vita, cap. vi, prop. 4.

3. 1 Thess., iv, 16.

cachés dans les cavernes et dans les fentes des rochers, ils seront recueillis et rassemblés par les anges; et, animés de l'ardeur de l'aigle qui vole vers sa proie, ils se porteront vers le Christ pour *être toujours avec lui*. Cette dernière parole de saint Paul ne prouve qu'une seule chose, c'est que les heureux fidèles qui auront pris la fuite, pendant la grande tribulation et la conflagration universelle, seront enlevés par les anges et emmenés auprès du Christ, lorsqu'il viendra frapper l'Antechrist et le monde coupable. Mais l'Apôtre ne nie pas qu'après les quarante-cinq jours de feu, le ciel et la terre étant purifiés et renouvelés, *une nouvelle cité de Jérusalem descendra du ciel, de par Dieu, comme une épouse parée pour son époux*, et qu'alors ces mêmes fidèles, victimes de la grande tribulation, seront toujours réunis au Christ et règneront avec lui, de même que les martyrs et les cent quarante-quatre mille vierges dont ils partageront la récompense¹. Loin de le nier, il l'indique, au contraire, par les dernières paroles : *Et ainsi nous serons toujours avec lui*. Conclure du texte ci-dessus que le règne de mille ans est un rêve, c'est froisser la logique, c'est tout-à-fait déraisonner, à peu près comme celui qui dirait : lorsque Jésus-Christ pardonna à Marie-Madeleine, au Paralytique, à saint Pierre et aux autres pécheurs, il ne parla pas du royaume des cieux, donc le royaume des cieux est un rêve.

Cinquième objection. Dans l'Apocalypse², il est dit : *Après que les mille ans seront consommés, Satan sera délié et séduira les nations... Gog et Magog.....* Or, il s'agit ici de l'insurrection des peuples ayant à leur tête l'Antechrist, lequel doit paraître avant la fin du

1. Matth.. xxiv, 45-51, et Apoc., xix, 11-21, et xx, 4-6.

2. Apoc., xx, 7.

monde ; donc les mille ans mentionnés dans l'Apocalypse sont les années de l'âge chrétien ; donc le bel âge futur des millénaires n'est qu'une vaine fiction.

Réponse. Qu'un docteur aussi éclairé et d'une aussi admirable science que l'est Corneille de la Pierre, que ce prince de l'exégèse, devant lequel nous ne sommes qu'un misérable pygmée, ait pu faire un tel syllogisme, et commettre une pareille erreur, c'est bien là une preuve que, dans les conseils divins, les vérités qui regardent l'avenir devaient être cachées aux yeux des mortels *jusqu'à un temps marqué*¹.

Qu'on lise, en effet, avec attention les chapitres xix et xx de l'Apocalypse, on y verra : 1° la formidable apparition de Jésus-Christ et le châtement qu'il inflige à l'Antechrist, à son prophète et à leurs sectateurs. L'Antechrist et son prophète *sont précipités vivants dans l'étang de feu et de soufre et leurs sectateurs périssent par l'épée*, etc. ;² 2° On y verra que cette punition infligée à l'Antechrist est suivie d'une autre plus terrible encore ; car il est *lié, enchaîné, jeté dans l'abîme et réduit à l'impuissance de séduire les nations pendant mille ans*³ ; 3° On y verra qu'après les mille ans, celui qui entre en scène pour faire la guerre au Christ, n'est plus seulement un homme possédé par l'esprit de ténèbres, *l'homme inique*⁴, *l'homme de péché*⁵, mais *Satan* lui-même qui paraît en personne, espérant, sans doute, mieux réussir par lui-même que par le ministère d'un homme ; 4° On y verra que ce prince des démons est délié non pas, comme l'avait

1. Dan., xii, 4, 9, 10.

2. Apoc., xix, 11-21.

3. *Ibid.*, xx, 1-6.

4. II Thess., ii, 8.

5. *Ibid.*, ii, 3.

été auparavant l'Antechrist, pour une longue série de conquêtes et de combats, qui se terminent par un triomphe de trois ans et demi, mais *pour peu de temps*. 5° On y verra que le châtement qui lui est infligé, cette fois, ne consiste pas seulement à être enfermé dans l'abîme pour mille ans, mais à être jeté dans l'étang de feu et de soufre pour l'éternité. 6° Enfin, on y verra que Satan est ici représenté comme un personnage très-distinct de l'Antechrist et du faux prophète, car il est dit : *Le diable... a été jeté dans l'étang de feu et de soufre, là où la bête et le faux prophète seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles*¹. L'erreur des commentateurs sur ce point vient de ce qu'ils n'ont jamais reconnu qu'une seule apparition de l'Antechrist, tandis que les prophètes en signalent trois, à des époques différentes : une première au rétablissement d'Israël. C'est alors qu'aura lieu l'avènement de Jésus-Christ pour prendre la défense de son peuple et frapper son adversaire d'un châtement désigné sous le nom de *coup d'épée, plaie de mort*². Une seconde, lorsqu'au milieu de l'embrasement du monde, Jésus-Christ précipitera son adversaire dans l'étang de feu³; et enfin, une troisième, après le règne de mille ans⁴.

Mais il y a plus : il est dit que, pendant mille ans, Satan sera enfermé dans l'abîme et réduit à l'impuissance de séduire les nations⁵. Pour appliquer ces mille ans à l'âge chrétien, les interprètes assurent sans hésiter que ce millénaire a commencé soit à l'avène-

1. Apoc., xx, 1-10.

2. *Ibid.*, xiii, 12-14; Joël, iii; Hab., iii

3. *Ibid.*, xiii, 4-18, et xix, 11-21.

4. *Ibid.*, xx, 3, 7, 8, 9 et 10.

5. *Ibid.*, xx, 3.

ment de Jésus-Christ, soit au règne de l'empereur Constantin, soit à celui de Charlemagne; que depuis lors, l'idolâtrie a disparu et que les chrétiens ont le pouvoir de résister au démon, s'ils le veulent. Comme si, dans le texte sacré, il n'était question que d'idolâtrie ! Comme si, depuis Jésus-Christ, ou Constantin, ou Charlemagne, Satan n'était pas encore *le prince de ce monde* ! Comme si l'idolâtrie ne régnait pas encore sur l'immense majorité du genre humain, avec ses profondes ténèbres, et même, en plusieurs contrées, avec ses horribles sacrifices de victimes humaines ! Comme si, enfin, les schismes, les hérésies, les guerres, les révolutions suscitées toujours et partout, au milieu des nations chrétiennes, et jusque dans la capitale du monde catholique, n'étaient pas l'effet de la séduction et ne pouvaient pas être attribués à Satan¹ !

VI

BOSSUET, LES AUTEURS DE LA BIBLE DE VENCE ET LE
RÈGNE MILLÉNAIRE.

Les objections de Corneille de La Pierre sont vraiment les seules qui méritent les honneurs d'une réfutation. Cependant le respect dû au grand nom de Bossuet, ainsi qu'au mérite éminent des auteurs de la Bible de Vence, ne nous permet pas de passer sous silence leurs arguments contre le règne millénaire.

Bossuet, qui a écrit tout un volume sur l'Apoca-

1. Voir, à ce sujet, tous les commentateurs, même les plus accrédités.

lypse, s'est occupé du règne de mille ans; et les écrivains de la Bible de Vence y reviennent sans cesse dans leurs préfaces sur les prophètes ¹. A lire attentivement ces célèbres commentateurs, on est porté à croire que certains rayons de lumière leur ont fait soupçonner le beau règne; ils semblent entrevoir la vérité; mais bientôt ils reculent, comme à la vue d'un fantôme, et ils reviennent à l'opinion commune. L'École est pour eux l'objet d'un culte; la quitter, s'en séparer sur un point quelconque, serait à leurs yeux une témérité. Ce n'est pas qu'ils redoutent ici l'hérésie, car tous conviennent que ce point de doctrine *ne touche pas à la foi*, mais ils tremblent à la pensée d'une grave erreur. Placés entre le texte sacré qui leur paraît très-clair et le traditionalisme qui pèse de tout son poids sur leur intelligence, ils se prononcent pour celui-ci et s'escriment à prouver que le millénarisme est un songe de l'âge apostolique; songe qui *s'est évanoui à la lumière du quatrième siècle* et sous la plume éloquente de saint Jérôme.

OBJECTIONS DE BOSSUET.

Première objection. « Il n'est pas vraisemblable, « dit-il, que des mortels viennent attaquer une ville « où Jésus-Christ régnerait avec ses martyrs ressus- « cités et glorieux en corps et en âme... une ville où « il y aurait un peuple immortel et un Dieu qui régne- « rait visiblement au milieu d'eux... » Et de là, il conclut « que tout ce qu'on dit de ce règne de mille « ans, engage à des absurdités inexplicables ². Telle

1. Voir, entre autres, les tom. I, XIII, XIV, XV, XVII, XXII, et surtout la préface sur l'Apocalypse, dern. édit., en 25 vol. in 8.

2. Commentaire sur l'Apocalypse, xx, jusqu'à la fin.

est la principale objection de l'évêque de Meaux, qui, avec une franchise digne de son génie, n'hésite pas à ajouter : « J'avoue que je n'y vois rien... Je tremble « de porter la main sur l'avenir ¹. » Et il consacre tout un paragraphe à exprimer l'espérance que par le laps des temps, la lumière se fera sur l'Apocalypse ².

Réponse. Il n'est pas vraisemblable que des mortels viennent attaquer une ville où Jésus-Christ règnerait avec les saints pendant mille ans ³ : donc ce règne est une absurdité ! Et un tel raisonnement est sorti de la plume de Bossuet ! Qui pourrait le croire ? Qui ne voit une parfaite similitude entre cette objection et celle des Capharnaïtes au sujet de l'Eucharistie ? Les Capharnaïtes s'écriaient : *Comment Jésus peut-il dire : Je suis descendu du ciel ?... Comment peut-il nous donner sa chair à manger ⁴ ?* Et Bossuet dit : *Il n'est pas vraisemblable, etc.* Quelle différence y a-t-il entre cette affirmation et le *Comment* des Capharnaïtes ? Aussi, pour réfuter le raisonnement de ce grand Docteur, suffit-il de citer ses admirables méditations sur l'Eucharistie. Voici comment il y parle des Juifs murmurateurs : « Ah ! qu'on fait tort au Sauveur, quand on mesure « ses paroles au sens humain !... Que Dieu fasse des « choses hautes, incompréhensibles, il n'y a rien là « au-dessus de lui ; que le monde en soit rebuté et « résiste à une aussi haute révélation, c'est le naturel « de l'homme animal. Mais que tout soit exagération « et qu'il en faille venir à tout rabaisser à la capacité « du sens humain, cela n'est pas ⁵... Pour nous, nous

1. Commentaire sur l'Apocalypse, xx, jusqu'à la fin.

2. Préf. sur l'Apoc., xxvi.

3. Apoc., xx, 6.

4. Jean, vi, 42 et 53.

5. Méditations sur l'Évang., 39^e jour.

« suivrons saint Pierre et nous dirons : Maître, où
« irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.
« Où irions-nous, Seigneur, où irions-nous? Quoi! à
« la chair et au sang? à la raison? à la philosophie?
« aux sages du monde? aux murmureurs? aux in-
« crédules? à ceux qui sont encore tous les jours à
« nous demander : *Comment peut-il donner sa chair à*
« *manger?* comment est-il dans le ciel, si, en même
« temps, on le mange sur la terre? non, Seigneur,
« nous ne voulons point aller à eux, ni suivre ceux
« qui vous quittent : *Vous seul avez les paroles de la vie*
« *éternelle*'... »

Changeons le sujet : à l'Eucharistie substituons le règne millénaire, et notre réponse aura, contre l'objection de Bossuet, la même force que ses observations sur les disciples de Capharnaüm ; car si l'Évangile est clair au sujet de l'Eucharistie, l'Apocalypse qui a pour elle tous les prophètes, et, pour ainsi dire, toute l'Écriture, n'est pas moins claire sur le règne de mille ans.

Eh quoi! *Il n'est pas vraisemblable* que les nations, après avoir été comblées des bienfaits du Christ pendant un long cours d'années, viennent l'attaquer, sous l'impulsion de Satan : c'est là *une absurdité!* Mais alors, que dire de la révolte de Lucifer et de la révolution qu'il a soulevée parmi les anges, dans les régions célestes? Que dire de la chute de nos premiers parents dans le paradis terrestre? Que dire de tant de mystères enseignés par la foi et inaccessibles à la raison? C'est bien le cas de s'écrier avec Bossuet : *Ah! que l'on fait tort au Sauveur quand on mesure ses paroles au sens humain!*

Deuxième objection. Toute explication des derniers

1. *Méditations sur l'Évang.*, 40^e jour.

chapitres de l'Apocalypse, dans le sens littéral, est insoutenable; il faut donc nécessairement recourir au sens figuré.

Réponse. Par une conséquence inévitable, Bossuet est amené, comme l'École, à voir dans la Jérusalem descendue du ciel une image de l'Église, et dans le règne de mille ans, le cours indéterminé des siècles pendant lesquels Jésus-Christ doit régner spirituellement, au milieu des chrétiens, jusqu'à son second avènement.

Réponse. Pour tout expliquer dans ce sens, Bossuet fait de véritables tours de force qui n'ont de pareil que celui de son fameux discours sur l'unité, dans le sein de l'assemblée qui, pour complaire à Louis XIV, s'appropriait à déchirer le sein de l'Église ¹.

Comment, en effet, la nouvelle cité de Jérusalem, avec sa splendeur éblouissante et son ineffable félicité, serait-elle une image de l'Église? N'est-il pas dans la nature de l'image de n'être qu'une pâle représentation de la réalité? Est-ce que Isaac, Joseph, Moïse et autres personnages, qui furent des figures de Jésus-Christ, ne lui étaient pas infiniment inférieurs? Est-ce que la manne du désert, qui fut un symbole de l'Eucharistie, peut lui être comparée pour l'excellence? Qu'on nous dise que l'enfant Jésus à l'étable, que la première pêche miraculeuse sont des types de l'Église présente, nous l'admettons sans peine; car, si on lit avec attention tout ce que l'Évangile rapporte sur ces deux mystères, on y verra un ensemble de faits qui offrent une image très-sensible de cette même Église. Rien n'y manque, ni la présence de Jésus-Christ, ni sa sainte Mère, ni les vertus chrétiennes, ni la hiérar-

1. Voir ses explications des chap. xx, xxi et xxii de l'Apoc. Voir aussi de Maistre, *De l'Eglise gallicane*. Réflexions sur la déclaration de 1682.

chie, ni les fidèles, ni les anges, ni les saints, ni la liturgie, ni même les imperfections, les hérésies, les schismes, les tempêtes, les persécutions, ni surtout l'assistance divine ¹. Qu'on nous dise que l'histoire de Job est une allégorie de toute l'histoire de l'Église, depuis son origine jusqu'à la fin; nous le pensons aussi, et c'est la thèse dominante de notre *Essai*. Mais que l'on voie une image de l'Église dans la nouvelle cité de Jérusalem descendue du ciel, avec ses incomparables beautés: dès lors, nous n'y comprenons rien; l'exégèse nous déconcerte; la figure perd son caractère, elle éclipse la réalité, et l'Église disparaît dans l'ombre. Au lieu d'envisager la nouvelle Jérusalem comme une image de l'Église, disons plutôt: De même que la synagogue a été la figure de l'Église, de même l'Église est la figure de la nouvelle Jérusalem qui descendra du ciel. Alors, tout se conçoit: les figures se succèdent d'âge en âge; en se succédant elles progressent, et l'on ne peut qu'admirer la divine Providence perfectionnant toutes choses, avec une sage lenteur, jusqu'à ce que l'humanité ait récupéré ce qu'elle avait perdu et que l'œuvre de la rédemption soit consommée ².

OBJECTIONS DES AUTEURS DE LA BIBLE DE VENCE.

Les auteurs de la Bible de Vence qui ont écrit des dissertations et des commentaires si remarquables sur toute l'Écriture sainte, ont discoursu longuement et à diverses reprises sur le règne millénaire ³.

1. Luc, II, 8-21.

2. Éph., IV, 13; Luc, XXI, 28; Rom., XVIII, 19-23.

3. Voir les citations ci-dessus.

Ce sont eux surtout qui envisagent la description de la nouvelle Jérusalem comme un tableau allégorique de l'Église, et le règne de mille ans, comme un symbole de l'âge chrétien. L'embarras de leurs explications se trahit soit par l'hésitation, soit par la polémique entre les divers auteurs. En parfait désaccord sur les textes de l'Écriture, ils s'unissent comme un seul homme pour protester contre la prétendue erreur des millénaires. On le comprend : le traditionalisme est là avec sa passion pour le sens figuré et sa répugnance pour le sens littéral. Il faudrait se prononcer contre une opinion qui a pour elle la plupart des docteurs des quinze derniers siècles, et ainsi :

Rompre en visière à tout le genre humain !

Ce serait de l'audace, ce serait susciter un conflit plus bruyant que celui des Molinistes avec les Thomistes, et des Gallicans avec les Ultramontains. Ce serait une espèce de schisme. C'en est assez pour déterminer les écrivains de la Bible de Vence à déclarer imperturbablement que le millénarisme est non pas une hérésie, ils veulent bien en convenir, mais *une erreur dangereuse*.

Nos réponses aux objections de Corneille de la Pierre et à celles de Bossuet ont dit ce qu'il faut penser du sens figuré, lorsqu'on l'applique aux prophéties sur le règne de mille ans. Nous n'avons donc plus qu'à réfuter les objections des auteurs de la Bible de Vence. Ils en font deux principales : l'une tirée de la simplicité de Papias, et l'autre d'un verset de l'Apocalypse.

Première objection. « Papias, » disent les auteurs de la Bible de Vence, « était un homme d'un génie fort

médiocre, » — Bossuet avait dit : « d'un très-petit
« esprit, » — « qui, n'ayant pas su comprendre ce que
« les apôtres lui disaient, a pris dans un sens littéral ce
« qui devait s'entendre dans un sens mystérieux... »
et un peu plus loin : « Ce système doit son établisse-
« ment parmi les chrétiens à la crédulité de Papias,
« son accroissement à la facilité des auteurs qui, sans
« examiner si Papias était un témoin digne de foi, se
« sont laissé entraîner par l'autorité que lui donnait
« la qualité de disciple de saint Jean, et enfin, sa
« vraisemblance apparente aux mauvaises explica-
« tions de l'Apocalypse. Ainsi, quelqu'ancien qu'il
« soit dans l'Eglise et quelque grande que soit l'auto-
« rité de ceux qui l'ont soutenu, séduits par le faux
« sens que Papias a donné aux discours des Apôtres,
« il est absolument insoutenable ¹. »

Réponse. Que d'observations à faire sur ces quelques paroles !

Et d'abord : 1° on repousse l'opinion des millénaristes comme un rêve, parce qu'elle paraît étrange et qu'elle déconcerte la raison humaine ; comme si, dans la religion, tout n'était pas mystérieux et incompréhensible ! On a contre soi le témoignage d'un homme qui fut le disciple de saint Jean. La justice voulait que l'on prit en considération un pareil témoignage, qu'on en pesât la valeur, et qu'on le confrontât avec les oracles sacrés qui s'y rapportent. Mais non : Papias est contre nous, il croit au règne de mille ans, donc c'est *un esprit médiocre, un petit esprit* ; donc l'historien Eusèbe a eu raison de lui infliger cette épithète. C'est ainsi que, sur un faux raisonnement et sur l'autorité d'un historien suspect, on ne craint pas de discréditer

1. *Dissertation sur la fin du monde.*

un homme, et quel homme? Un saint, l'auteur d'un ouvrage estimé de plusieurs¹, un disciple et un ami intime de saint Jean, jugé par lui digne d'être élevé au rang des évêques, et placé sur le siège d'Hiéraple².

2° Saint Polycarpe, lui aussi, fut disciple de saint Jean et *eut de fréquents entretiens avec lui, ainsi qu'avec les autres qui avaient vu le Seigneur....*³, lui aussi crut au règne de mille ans. Que faire? Quel parti prendre? Le signaler comme un esprit médiocre? Impossible : saint Irénée est là, le patriarche des millénaires, qui, dans son admiration pour son maître, s'écrie : « Il « me semble encore voir le lieu où le bienheureux « Polycarpe était assis pour annoncer la parole de « Dieu ; la noblesse de sa démarche lorsqu'il entrait « et sortait ; la sainteté de sa conduite et son air majestueux sont toujours présents à ma mémoire. Il « me semble l'entendre nous raconter les entretiens « qu'il avait eus avec Jean, etc.⁴. » Saint Irénée ne fait donc qu'un avec saint Polycarpe ; que faire en présence de ces deux Pères de l'Église? Il faut les passer sous silence l'un et l'autre et ne parler que de Papias. N'est-ce pas là une grande preuve de la puissance du préjugé, même sur les intelligences les plus élevées et les mieux intentionnées?

3° Si le système des millénaristes doit son établissement, parmi les chrétiens, à la crédulité de Papias, il s'ensuit que les plus grands docteurs des trois premiers siècles se sont mis à la remorque d'un esprit crédule, d'un esprit médiocre, d'un très-petit esprit. Quel outrage à la mémoire d'un Tertullien, l'auteur de

1. Explication des disc. du Seign. in *Evang.*

2. Rohrbach., *Hist. univ.*, liv. XXVII.

3. S. Irén. dans Eusèb., *Hist.*, liv. V, chap. xx.

4. *Ibid.*

l'*Apologétique* et des *Prescriptions*, le docteur que Vincent de Lérins appelle *le premier docteur de son siècle*; d'un Lactance, le *Cicéron chrétien*; d'un saint Irénée, l'oracle et la gloire des Gaules : et de tant d'autres écrivains célèbres ! Nous le savons, l'opinion sur le règne millénaire des trois premiers siècles, dominante parmi les chrétiens, était cependant une opinion libre, et, comme telle, contestée par plusieurs. Saint Justin nous apprend que, de son temps « il y en avait plusieurs de la pure et religieuse doctrine des chrétiens, qui n'étaient pas de ce sentiment ¹. » Ceux-ci formaient le petit nombre, mais ils ne laissaient pas de faire autorité. Ce furent principalement Caïus et saint Denys d'Alexandrie. Quant à Origène, à saint Clément d'Alexandrie et à saint Cyprien, ils n'ont formulé aucune opinion sur ce sujet : la seule conclusion que l'on puisse tirer de leur silence, c'est qu'ils ne se sont prononcés ni pour ni contre; et c'est à tort qu'on s'est prévalu de leur autorité contre le règne de mille ans.

4° C'est Eusèbe, évêque de Césarée, qui, dans son histoire ecclésiastique, a fait à Papias cette réputation d'*esprit médiocre*²; mais d'abord Eusèbe appartient au quatrième siècle, c'est-à-dire à l'époque où le millénarisme, horriblement défigurée par les Judaïsants, dégénéra en une véritable hérésie qui troubla l'Église pendant quelque temps, mais qui ne tarda pas de tomber sous les coups de saint Jérôme et de saint Augustin. Eusèbe était donc antimillénaire : c'est une présomption qui infirme son jugement. Mais ce qui augmente cette présomption, c'est le caractère bien connu de cet écrivain. Toute l'histoire le représente comme un

1. *Dialog. cum Tryph.*

2. Eusèbe, liv. III, chap. xxxix.

hypocrite, un fauteur de l'arianisme, arien lui-même, et, comme tel, ennemi de saint Athanase, ennemi du Christ et de ses gloires. Après cela, comment ne pas s'étonner que des hommes tels que Bossuet et les auteurs de la Bible de Vence, aient pu se faire les échos d'un pareil homme et dire avec lui que Papias était *un esprit médiocre, un très-petit esprit!*

Selon l'évêque de Césarée, Papias aurait avoué que son goût ne le portait pas à se calciner la tête pour approfondir les graves questions, et que tout son bonheur était de rencontrer quelqu'un des apôtres, de s'asseoir avec eux sur le premier banc venu et d'appréhender, de leur bouche, les enseignements et les merveilles de Jésus-Christ. et c'est là une preuve d'esprit médiocre! Et la seule assertion d'un évêque arien a suffi pour annuler le témoignage de saint Papias! On a donc oublié l'axiome : *Testis unus, testis nullus!*

5° On ne peut nier que les chrétiens du premier siècle n'aient puisé l'idée et l'espérance du règne millénaire dans les enseignements mêmes des apôtres. Ceux-ci, en effet, ont consigné cette doctrine dans de nombreux passages des Évangiles et des Épîtres; passages qui viennent tous s'éclairer aux vives lumières de l'Apocalypse et trouvent là leur unique explication. Qui oserait soutenir que leurs prédications furent en désaccord avec leurs écrits? qu'on lise l'Évangile, les Actes des Apôtres et leurs Épîtres, partout on verra l'attente du règne futur de Jésus-Christ. Les apôtres l'attendaient, et, à maintes reprises, ils interrogèrent à ce sujet le divin Maître. Les fidèles aussi l'attendaient avec une égale impatience; ils se plaignaient du retard; leur foi même en était ébranlée; et, pour les tranquilliser, les apôtres

devaient épuiser toutes les ressources de leur éloquence¹. Pourquoi donc ne pas faire remonter la croyance au règne millénaire jusqu'aux apôtres, et, partant, jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même? Pourquoi ne pas penser que les docteurs de l'âge apostolique sont allés à la première source de cette croyance et l'ont trouvée dans l'Ancien Testament? Serait-ce une chose étrange de dire qu'un Irénée, un Tertullien, un Lactance, un Justin étaient versés dans la connaissance des divines Écritures, et qu'ils ont compris l'harmonie qui existe entre l'Apocalypse et les prophètes d'Israël; harmonie tellement visible qu'on peut lui appliquer une sentence remarquable de saint Augustin, et dire que l'Apocalypse est cachée dans les prophètes de l'Ancien Testament, de même que ceux-ci sont manifestés dans l'Apocalypse; *Novum Testamentum in veteri latet, et Vetus in Novo patet*?

C'en est assez pour anéantir l'objection tirée de la prétendue simplicité de Papias.

Deuxième objection. Celui des auteurs de la Bible de Vence qui parle au nom de tous, fait un aveu bien remarquable : il convient que l'opinion des millénaristes se rencontre dans les prophètes, et, en général, dans toute l'Écriture. A l'entendre, peu s'en est fallu qu'il n'ait été entraîné lui-même dans cette erreur; mais, ajoute-t-il aussitôt, il en a été tiré par l'assistance divine. A ce sujet, s'appropriant les actions de grâces

1. Voir Luc, I, 32 et 33; XIV, 14-24; XIX, 11 et 12; XXII, 16, 18, 24, 29 et 30. — Matth., XVI, 28; XIX, 28, 29. — Jean, XVIII, 36, 37; XIX, 19-22. — Act., I, 6 et 7. — Rom., VIII, 18-23. — I Corinth., XV, 24-28. — Philip., III, 21. — II Thess., I, 10. — Heb., II, 5 et 8; IV, 3-11; X, 37; XI, 16. — I Tim., III, 1; IV, 1 et 2. — I Pet., I, 13; II, 1, 11-18, et III entier. — I Ép. S. Jean, II, 18; III, 3. — Ep. cat. S. Jacq., 8. — Ep. cat. S. Jud., 18, 21, 24. — Apoc., II et III entiers, et XX, XXI et XXII.

d'Israël, après une grande victoire, il s'écrie, lui aussi : « Pressé avec véhémence, j'ai fléchi un instant « et me suis vu sur le point de tomber; mais le « Seigneur est venu à mon secours. » *Impulsus, ever-sus sum ut caderem, et Dominus suscepit me*¹. Quel est donc le secours qui lui est venu du ciel pour l'empêcher de tomber? C'est le souvenir d'un verset, remarquons-le bien, d'un seul verset de l'Apocalypse! Voici ce verset : *Et les nations de la terre sont entrées en fureur, et il est venu le temps de votre colère, le temps de juger les morts, le temps de rendre la récompense à vos serviteurs les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, le temps d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre*². Donc, selon l'auteur, le jugement universel suivra de près la mort d'Élie et d'Hénoch, sans être précédé d'un règne de mille ans; donc, ce règne est une fable.

Réponse. Comment un tel raisonnement a-t-il pu recevoir l'approbation des auteurs de la Bible de Vence, qui ont occupé le premier rang parmi les exégètes du siècle dernier, et qui ont porté la lumière sur tous les sujets bibliques, dans des dissertations toujours savantes, dont plusieurs sont considérées comme de véritables chefs-d'œuvre! Qu'en penser, sinon que, dans ses impénétrables desseins, Dieu a voulu dérober aux esprits les plus élevés la connaissance de l'avenir, jusqu'à ce que le temps marqué fût venu.

Eh quoi! un seul texte de l'Apocalypse détruirait tant de prophéties qui proclament le splendide triomphe de Jésus-Christ sur toute la terre! N'est-ce pas le cas d'examiner si ce texte a véritablement le

1. Ps. CXVII, 13.

2. Apoc., XI, 18.

sens qu'on lui attribue, ou s'il n'en a point un autre? Selon Bossuet, « *le temps de juger les morts*, c'est le « triomphe de l'Église sous le règne de Constantin, la « destruction de l'idolâtrie, la ruine de Rome par les « mains des Barbares. » Selon D. Calmet, « *le temps* « *de juger les morts*, c'est le temps de venger la mort « des martyrs. » Ni l'une ni l'autre de ces deux interprétations ne s'accorde avec celle que l'objection suppose; ni l'une ni l'autre ne conduit au jugement dernier¹. Voilà donc un verset unique dont le sens contesté, et, par conséquent, douteux, incertain, annulerait le majestueux ensemble des témoignages prophétiques sur le règne futur du Christ! Que devient l'exégèse avec une pareille logique?

Espérons que le jour ne tardera pas à se faire sur ce verset et sur toute l'Apocalypse. En attendant, donnons notre interprétation qui nous paraît ressortir à la fois de l'ensemble des événements annoncés par ce livre mystérieux, et de tout le contexte du chapitre XI. Parmi ces événements, il y a l'épisode des martyrs qui, du fond des autels où reposent leurs cendres, font entendre leurs voix suppliantes. Ils attendent la résurrection qui doit les rétablir dans l'état normal et mettre le comble à leur félicité; ils conjurent le Seigneur d'avancer cet heureux jour et s'écrient : *Jusques à quand, Seigneur, vous qui êtes saint et vrai, différerez-vous à juger et à venger notre sang?... Et il leur est répondu d'attendre encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de leurs semblables et de leurs frères qui doivent être mis à mort comme eux, soit comblé*². On conçoit, en effet, cette attente des innom-

1. Bible de Vence, préf. sur l'Apoc., art. 5.

2. Apoc., vi, 9-11.

brables martyrs de tous les siècles ; ils savent qu'ils auront part à la résurrection première, et, par conséquent, au règne de Jésus-Christ dans la Jérusalem descendue du ciel ; il leur tarde de voir arriver ce beau jour. Or, ce beau jour arrive après que l'Antechrist et son prophète ont été *précipités tout vivants dans l'étang de feu* et que leurs sectateurs *ont péri par l'épée du Christ*. Dès lors,... *ceux qui ont eu la tête tranchée pour avoir rendu témoignage à Jésus... ressusciteront et régneront avec le Christ pendant mille ans*¹. Voilà le *temps venu où la colère de l'Agneau éclatera contre l'Antechrist et ses sectateurs qui auront corrompu la terre ! voilà le temps venu de juger les morts*, c'est-à-dire, de précipiter, corps et âme dans l'enfer, non-seulement l'Antechrist et son prophète, mais encore tous les grands scélérats qui, comme eux, auront fait verser le sang des chrétiens ; voilà le temps de récompenser par la résurrection première, tant *de prophètes et de saints, petits et grands*, qui auront eu la tête tranchée pour rendre témoignage à Jésus. En deux mots : les martyrs ont demandé quand viendrait le jour où justice serait faite de leur sang versé ; il leur a été répondu d'attendre encore un peu de temps, et, quand ce temps sera venu, il leur sera dit : *Il est enfin venu le temps de la colère de l'Agneau contre vos persécuteurs ! Il est venu le temps de les exterminer et de récompenser tant de martyrs qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau !* Il est donc ici question du jour terrible où Jésus-Christ exercera son jugement sur les persécuteurs des chrétiens et sur les martyrs ; il récompensera les uns par la gloire de la résurrection première, et punira les autres par une ré-

1. Apoc., xix, 19-24, et xx, 4-6.

surrection anticipée, afin de les précipiter tout vivants dans l'étang de feu, comme l'Antechrist et son prophète¹. Ainsi deux classes d'hommes auront part à la résurrection première : les martyrs et leurs persécuteurs. Pour les martyrs, elle sera la récompense d'un plus grand amour, et pour les persécuteurs, le châtimement d'une scélératesse plus profonde. Et c'est bien ici le cas d'admirer la justice de Dieu qui, même avant le grand jour de la rétribution universelle, consommera la félicité des uns, à cause de leur mérite particulier, et le châtimement des autres, à cause de leur plus grande culpabilité.

Il est donc ici question du grand jour où le Seigneur manifestera sa colère par l'embrasement du monde, dans lequel périront l'Antechrist et l'innombrable foule des apostats; embrasement qui sera suivi d'un nouveau ciel, d'une nouvelle terre et d'une nouvelle Jérusalem où Jésus-Christ règnera pendant mille ans. Et ce ne sera qu'après ces mille ans qu'auront lieu la résurrection générale et le jugement universel². Donc le verset qui est la base de l'objection ne se rapporte pas au jugement dernier.

Nous disons, en second lieu, que notre interprétation ressort de tout le contexte, c'est-à-dire, de tout le contenu du chapitre³. En effet, de quoi s'agit-il dans ce chapitre? Il s'agit : 1° de Jérusalem telle qu'elle sera rebâtie après le rappel du peuple hébreu dans sa terre⁴; 2° d'Élie et d'Hénoch, du témoignage qu'ils doivent rendre à Jésus-Christ, de leurs combats, de leur mort et de leur résurrection⁵; 3° du

1. Daniel, xii, 2.

2. Apoc., xx, 7-15.

3. *Ibid.*, xi.

4. *Ibid.*, i, 2.

5. *Ibid.*, 3-9, 11 et 12.

triomphe des sectateurs de l'Antechrist¹; 4° de la consommation du second malheur²; 5° de l'ap-proche du troisième malheur³; 6° de la perspective du prochain règne de Jésus-Christ sur la terre⁴; et 7° enfin, du frémissement des impies, alors que la colère du Seigneur éclate et qu'il vient à la fois pour les foudroyer et pour récompenser les siens⁵. Tel est le contenu de tout ce chapitre xi : il est l'histoire abrégée du second malheur, c'est-à-dire des jours affreux de l'abomination de la désolation; histoire plus longuement racontée dans les deux chapitres suivants⁶; dans saint Matthieu⁷; dans les Psaumes⁸; et dans les prophètes. Or, d'après les mêmes prophètes, c'est seulement après les jours de l'abomination que viendront les jours de feu, le règne de mille ans, et enfin, le jugement dernier; donc, le jugement dont il s'agit dans le verset en question, n'est point le jugement dernier, mais le jugement des martyrs et de leurs persécuteurs.

Nos réponses aux objections qui sont faites contre le règne millénaire expliquent l'assurance avec laquelle nous l'affirmons. Si les partisans du traditionalisme se prononcent en toute liberté pour l'opinion opposée, nous avons bien le droit, ce semble, de réclamer la même liberté pour nous. Notre seul but est d'appeler l'attention des hommes sérieux sur le millénarisme : le temps est venu où il importe de l'étudier. D'autres que nous le réhabiliteront, sans

1. Apoc., xi, 10.

2. *Ibid.*, 14.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, 15-17 et 19.

5. *Ibid.*, 18.

6. *Ibid.*, xii et xiii entiers.

7. Matth., xxiv.

8. Voir entre autres les Ps. IX, X, XI, XII et XIII.

aucun doute, et réussiront un jour à le faire prévaloir. Puissions-nous y contribuer pour notre part ! Puisse Dieu nous ménager le temps de mettre au net nos pensées sur l'Apocalypse, le livre par excellence du règne millénaire ! Alors, non content d'avoir réfuté d'avance les objections principales qu'on pourrait nous faire, nous établirons la thèse du règne de mille ans, comme toute thèse théologique, sur l'Écriture et sur la tradition des trois premiers siècles. Nous disons sur l'Écriture ; car d'innombrables textes de l'Ancien et du Nouveau Testament annoncent le bel âge à venir. Ce sera à nous de le prouver en constatant leur seul vrai sens et leur étroite connexité avec les trois derniers chapitres de l'Apocalypse. Nous attendons beaucoup de ce rapprochement : il est de nature à démontrer, pour ainsi dire, jusqu'à l'évidence, que l'esprit prophétique n'a pas cessé, à travers la succession des âges, depuis l'époque de la création jusqu'à saint Jean, de célébrer la gloire future de Jésus-Christ, c'est-à-dire, que le règne millénaire est entré dans le plan divin comme glorification du Christ outragé, et comme complément de la rédemption du genre humain.

VII

UNE DERNIÈRE OBJECTION TIRÉE DU SECOND AVÈNEMENT.

Un dernier argument sur lequel se fondent les théologiens et les commentateurs pour repousser notre opinion sur le millénarisme est celui-ci : Cette

opinion, disent-ils, suppose plusieurs avénements futurs de Jésus-Christ; ce qui est contraire à tous les Symboles de la foi, lesquels nous enseignent que Jésus-Christ étant monté au ciel en *reviendra pour juger les vivants et les morts*¹. D'où il suit que Jésus-Christ ne reviendra du ciel qu'une seule fois, et qu'alors aura lieu le jugement dernier. D'après ces symboles, il n'est donc aucunement question du règne millénaire. Ainsi, encore une fois, ce règne est une pure fiction.

Cette objection est peut-être de toutes la plus spécieuse; mais elle n'est pas plus forte que toutes les autres, et nous allons la réfuter en établissant deux thèses : la première, qu'il n'y aura, en réalité, qu'un seul avénement futur de Jésus-Christ : la seconde, que cet avénement aura pour but d'abord le règne temporel de Jésus-Christ, et ensuite le jugement universel. Donnons d'abord de cet avénement une idée générale.

VIII

COUP D'ŒIL SUR LE SECOND AVÈNEMENT.

Nous croyons fermement, avec l'Église, que Notre Seigneur Jésus-Christ est déjà venu une première fois en ce monde; nous croyons qu'après avoir rempli la mission qu'il avait reçue de son père, il est monté au ciel, d'où nous croyons, conformément au Symbole des apôtres, qu'*il viendra*, une seconde fois,

1. Symb. des Ap., de Nicée, de S. Athanase et du concile de Trénie.

pour *juger les vivants et les morts*. Nous n'admettons donc qu'un second avènement proprement dit, avant le jugement dernier.

Jésus-Christ reviendra sur la terre, en premier lieu, pour fonder son empire, le cinquième et dernier des empires, *qui ne sera jamais détruit et qui demeurera éternellement*¹; c'est-à-dire qu'il viendra s'asseoir sur le trône de David, son père, et établir son règne temporel en qualité de *roi de toute la terre*². Il viendra au secours des enfants d'Israël, alors que ceux-ci, attaqués par les armées de Gog et réduits à la dernière extrémité, se réveilleront enfin de leur sommeil léthargique et s'écrieront, dans les plus profonds sentiments de componction : *Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple* ! Il se fera connaître à eux, et par cette manifestation, il leur arrachera les larmes du repentir et créera en eux un cœur nouveau. Dès lors, il prendra leur défense contre le roi venu de l'Aquilon, et ceindra la couronne de David, en qualité de roi d'Israël. Par eux il convertira tous les peuples de la terre; et ceux-ci s'estimeront heureux de le reconnaître comme *le roi des rois, et le Seigneur des Seigneurs*³.

Jésus-Christ reviendra donc pour fonder son règne temporel. Ah ! reconnaissons du moins l'opportunité de cette intervention divine dans le gouvernement du monde. Est-ce que jamais les peuples furent heureux ? N'ont-ils pas toujours été en proie aux discordes intestines, aux désastres de la guerre, à mille vexations, mille fléaux ? Conçoit-on aujourd'hui la

1. Dan., II, 44; IV, 3, 34; VI, 26; VII, 14 et 27. — Mich., IV, 7. — Luc, I, 33.

2. Zach., IX, 9; XIV, 9. — Mich., IV, 9. — Soph., III, 15.

3. Apoc., XIX, 16. — Ps. LXXI entier.

possibilité de les gouverner paisiblement? Dans un tel état de choses, quel est le chrétien, quel est l'homme sensé qui, une fois éclairé sur l'excellence de ce règne futur, ne s'éciera dans les plus vives émotions de son âme : Seigneur, *que votre règne arrive!* Or, à son second avènement, Jésus-Christ comblera ce vœu de tous les cœurs. Sous son sceptre, les peuples jouiront enfin d'un état de repos et de félicité, auquel ils ont toujours aspiré, sans avoir jamais pu l'atteindre¹.

Cet heureux état du monde entier soumis à la loi du Christ sera l'époque du magnifique triomphe de l'Église : âge nouveau qui entrera dans le nombre des âges désignés par les paroles de l'Écriture et de la liturgie : *Per omnia sæcula sæculorum*, ou *in sæcula sæculorum* : âge de paix générale et de félicité jusqu'alors inouïe. Mais, hélas! cet âge aura, comme les précédents, son déclin et sa consommation. Les hommes, encore sujets à la concupiscence, dégèneront de leur ferveur première, et, par leur attiédissement, donneront lieu à une nouvelle tentative de Gog. Ce *fils de perdition*, cet *homme inique et impie*, se lèvera comme l'adversaire du Christ, et comme son compétiteur pour l'empire du monde. A sa voix, et par les prestiges de ses prophètes, les sept fractions de l'Église universelle seront entraînées dans l'apostasie générale. Il aura ses jours de triomphe! Jours affreux, jours de l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Alors le petit nombre des justes, fidèles à la recommandation qui leur a été faite, prendront la fuite, et le Christ lui-même, délaissé par les multitudes, se retirera auprès de son père,

1. Mich., iv, 3-5; v, 5. — Zach., ix, 40. — Ps. XLIV, LXXI, etc.

mais seulement pour peu de jours ; bientôt il reparaitra subitement *comme l'éclair, sa robe sera teinte de sang, les armées du ciel l'accompagneront, et de sa bouche sortira une épée à deux tranchants pour frapper les nations coupables*. Gog, lui surtout, sera frappé : c'est-à-dire, l'Antechrist et son prophète *seront précipités vivants dans l'étang de feu, et l'abîme dans lequel ils seront jetés sera scellé pour mille ans*. Dès lors, le monde est transformé en un nouveau ciel et une nouvelle terre ; une nouvelle cité de Jérusalem descend du ciel, et cette nouvelle cité, c'est le tabernacle de Dieu au milieu des hommes. C'est là que Jésus-Christ *siégera dans sa gloire et régnera avec les siens pendant mille ans*¹. Voilà l'âge millénaire, âge où l'antique serpent, qui séduisit toutes les nations, aura enfin la tête brisée ; âge de la rédemption parfaite et de l'entière réhabilitation du genre humain².

Après cet âge, Satan est délié, il sort de l'abîme, séduit de nouveau les nations, et marche à leur tête contre la ville bien-aimée du Seigneur. Mais le Christ s'élève sur le trône de sa majesté, environné des légions célestes : par l'action irrésistible de sa toute-puissance, il opère le prodige étonnant de la résurrection générale, et convoque à son tribunal tous les hommes, sans exception. Tous les enfants d'Adam, de tous les âges et de tous les lieux, sont rassemblés en sa présence. Les livres sont ouverts, chacun est jugé selon ses œuvres ; les bons sont appelés au royaume des cieux, et les méchants condamnés au feu éternel.

1. Apoc., II, 4, 14, 16, 20 ; III, 2, 15 et 16 ; XII entier. — Matth., XXIV, 16-27. — Apoc., XII, 5 et 6 ; XIX, 11-20 ; XX, 2, 3 ; XXI, 1-3, et XX, 6.

2. Apoc., XII, 9. — Gen., III, 15. — Apoc., XX, 3, 9 et 10. — Luc, XXI, 28.

C'est *la fin*. Dès lors, le règne de Jésus-Christ se perpétue éternellement dans le royaume céleste¹.

IX

UNITÉ DE CE SECOND AVÈNEMENT ET SES PHASES.

Telle est, en peu de mots, l'histoire anticipée du second avènement. Or, ce second avènement est-il unique ou multiple? Nous prétendons qu'il est unique, mais avec des phases diverses qui lui donneront progressivement de nouveaux degrés de splendeur. Nous disons 1° que le second avènement du Christ sera glorieux par sa première victoire sur l'Antechrist et par l'établissement de son règne temporel sur tous les peuples de la terre; 2° que son règne tirera un nouveau lustre de sa seconde victoire sur l'Antechrist et de l'établissement de son trône dans la Jérusalem descendue du ciel; 3° enfin, que ce règne du Verbe de Dieu sur la terre atteindra son plus grand éclat au jour de sa troisième et dernière victoire sur Satan, au grand jour du jugement universel. Dans toutes ces phases, du commencement à la fin, nous voyons un fait principal qui embrasse tous les autres, à savoir : Jésus-Christ-revenu sur la terre comme souverain universel, et arrivant, de victoire en victoire, à l'empire du monde, pour retourner de là à l'empire des cieux.

A son premier avènement, il éclaire le monde par l'admirable lumière de son Évangile, il opère le

1. Apoc., xx, 11-15. — Matth., xiv, 31-46. — 1 Corinth., xv, 24.

grand œuvre de la Rédemption, il établit son règne spirituel sur les âmes. Telle était sa mission ; mais les hommes l'ont méconnu et outragé. A son second avènement, il manifestera au monde entier la plénitude de sa puissance spirituelle et temporelle qui lui convient comme Dieu, il complétera l'œuvre de la rédemption par la réhabilitation parfaite de l'humanité ; enfin, il jugera tous les hommes. Telle sera sa seconde mission.

X

UNITÉ ET PHASES DU PREMIER AVÈNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

Certes, le premier avènement du Christ a bien eu aussi ses phases. Que d'apparitions et de disparitions dans le cours de trente-trois ans ! Né à Bethléem, il est révélé par les anges, par les bergers, par le vieillard Siméon, par une brillante étoile, par les Mages de l'Orient, par l'émotion de Jérusalem et même par l'autorité du Sanhédrin. Bientôt il fuit en Égypte et en revient pour se cacher à Nazareth. A douze ans, il se montre devant le Conseil des prêtres et ne tarde pas à s'ensevelir de nouveau dans l'obscurité de sa retraite, pendant un long cours d'années. A trente ans, il paraît sur les bords du Jourdain, il est proclamé fils de Dieu, en présence de la foule, et disparaît pour quarante jours dans un désert. Il en sort, et, cette fois, il exerce son ministère public ; il prouve la divinité de sa mission par sa doctrine, ses vertus, ses miracles ; quand il s'est ainsi révélé au monde, il gravit le mont Calvaire, meurt sur la croix, et descend dans le tombeau. Et le voilà, trois jours après,

qui se montre à ses disciples dans le glorieux état de la résurrection ! Plus d'une fois, depuis lors, il paraît et disparaît à leurs regards, jusqu'au jour de son ascension.

Que penser de toutes ces disparitions et réapparitions ? Y voir autant d'avénements successifs ? Cette idée n'est jamais venue à l'esprit de personne. Il ne faut donc les considérer que comme autant de faits qui se rattachent à son premier avènement. Or, on peut en dire autant du second.

XI

UNITÉ ET VICISSITUDES DU RÈGNE DES PONTIFES ROMAINS.

S'il était permis de faire la comparaison entre le Christ et les rois de la terre, nous dirions que l'avènement et le règne de ceux-ci n'ont que trop souvent leurs péripéties. Parmi les nombreux exemples que nous pourrions citer, choisissons les moins indignes d'un si noble sujet. Allons à Rome et considérons le Pontife qui est assis sur la chaire de saint Pierre : sa tête est couronnée de la tiare, et ce diadème peut être considéré comme une figure de la couronne royale qui ceindra un jour le front du Christ. On peut donc opérer un rapprochement. Mais que de choses à dire sur le règne des Pontifes romains ! Que de scènes tragiques ! Que de transitions soudaines d'un ordre de choses à un autre ont signalé les règnes de Pie VI, de Pie VII et de Pie IX ! Tous les trois ont eu leur jour de couronnement qui fut leur avènement au trône ; mais combien de changements de

fortune ! Pie VI et Pie VII violemment arrachés de leurs palais et menés en exil ! L'un meurt dans son exil, et l'autre revient triomphant à Rome pour en sortir de nouveau et y revenir encore ! Pie IX, contraint à une fuite clandestine, connaît, lui aussi, les tribulations de l'exil ! Trop longtemps réfugié à Gaëte, il rentre à Rome, s'assoit de nouveau sur son trône : mille bouches le bénissent et l'acclament, et il continue à régner ; mais, hélas ! sans trop savoir ce que lui réserve l'avenir. Dira-t-on que, dans toutes ces vicissitudes, il y a autant de nouveaux avénements ? qu'il y a solution de continuité dans le règne ? Est-ce que Pie VII et Pie IX, lors de leur rentrée à Rome, ont reçu une nouvelle consécration ? Est-ce que le peuple romain et tous les fidèles de l'univers n'ont pas salué en eux, avec encore plus d'enthousiasme, leur souverain bien-aimé et le chef suprême de l'Église ? Est-ce que l'histoire n'inscrira pas dans ses annales la durée de leur règne, à dater de leur couronnement jusqu'à leur trépas ?

Or, il en sera de même pour le second avénement du Seigneur ; il aura ses combats, ses victoires et toutes les péripéties d'un grand règne ; mais ce ne sera qu'un seul avénement. Nous pouvons donc dire avec l'Église et comme l'Église : « Je crois que Jésus-Christ est monté aux cieux, qu'il est assis à la droite de son père et que, *de là, il viendra de nouveau, avec gloire, pour juger les vivants et les morts.* »

XII

JÉSUS-CHRIST, A SON SECOND AVÈNEMENT, COMMENCERA PAR FONDER SON RÈGNE TEMPOREL, QUADRUPLE SENS QUE L'ÉCRITURE ATTRIBUE AU MOT JUGER.

Reste maintenant notre seconde thèse, à savoir, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, lors de son retour sur la terre, fondera d'abord son règne terrestre. Pour établir cette thèse sur une base solide, il faut comprendre le vrai sens des mots : *juger les vivants et les morts*. Nous ne nous arrêtons pas aux diverses explications qui en ont été données, elles varient selon les auteurs et se détruisent ainsi réciproquement. Nous les regardons comme opposées aux principes d'une saine exégèse, et, partant, comme tout à fait inadmissibles.

Juger les vivants et les morts : ces trois mots de nos symboles concordent avec une Épître de saint Paul où il est dit : Je témoigne devant Dieu et devant *Jésus-Christ qui jugera les vivants et les morts, par son avènement et son règne*¹ et un peu plus loin, le même apôtre ajoute : « J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me rendra en ce jour : et non-seulement à moi, mais aussi à ceux qui aiment son avènement »².

Quel est donc le sens de ces paroles : *juger les vi-*

1. II Tim., iv, 1.

2. *Ibid.*, 7 et 8.

vants et les morts. C'est un sens profond, un sens multiple, un sens qui nous révèle tout l'avenir. Jésus-Christ *viendra juger les vivants*, c'est-à-dire, 1° qu'à son second avènement, il commencera par gouverner tous les hommes qui alors peupleront la terre, il leur donnera sa loi ¹, et tous reconnaîtront en lui leur souverain et l'adoreront comme l'*image de Dieu invisible, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance* ². *Il viendra juger les morts*, c'est-à-dire, qu'à la consommation de l'âge chrétien, il ressuscitera à la fois les martyrs, et un certain nombre de pécheurs particulièrement scélérats : les premiers, il les introduira dans la gloire de la nouvelle Jérusalem pour régner avec lui pendant mille ans, et il infligera aux seconds un châtiment spécial, en les précipitant corps et âme, dans l'*étang de feu* ³. *Il viendra juger les vivants*, c'est-à-dire 2° qu'à la consommation de l'âge millénaire, lorsqu'il *s'élèvera sur le trône de sa majesté*, il glorifiera, à la face du monde entier, les martyrs, les cent quarante-quatre mille vierges d'Israël et les victimes de la grande tribulation, lesquels seront, depuis des siècles, vivants dans la plénitude de leur être et auront régné avec lui dans la Jérusalem céleste ; c'est-à-dire encore, qu'à la même époque, notre globe terrestre renfermera, comme aujourd'hui et plus encore qu'aujourd'hui, une population immense dont le nombre égalera les sables de la mer. Cette multitude innombrable sera divisée en deux classes : ceux qui, *séduits par Satan*, marcheront, sous son drapeau, contre la cité bien-aimée du Seigneur, et qui seront les plus nombreux ⁴ ;

1. Mich., iv, 2.

2. Hébr., i, 3. — Ps. LXXI, 11 et 18, etc.

3. Dan., xii, 2. — Apoc., xix, 20 et 21 ; xx, 4-6.

4. Apoc., xx, 7 et 8.

et ceux qui résisteront à la séduction. Ceux-ci recevront une récompense analogue à celle des chrétiens demeurés inébranlables pendant les jours de l'apostasie générale : c'est-à-dire que, comme eux, ils ne seront point atteints par la *seconde mort*¹; comme eux ils porteront la marque de Jésus²; comme eux, *ils seront vêtus de vêtements blancs et leurs noms seront écrits dans le livre de vie*³; comme eux, enfin, ils brilleront glorieux *sur le trône de Jésus*⁴. L'égalité du mérite emporte, en effet, l'égalité de la récompense. Les uns et les autres seront donc *vivants*; et Jésus-Christ les jugera, c'est-à-dire les récompensera par la sentence de bénédiction : *Venez les bénis de mon père.....*

Voici toute notre pensée sur cette dernière catégorie d'élus qui seront immortels pendant l'âge millénaire et qui, par une conséquence nécessaire, seront vivants avant le jugement dernier. Nous pensons qu'après l'embrasement du monde, la terre ne sera repeuplée que par les fidèles qui n'auront point participé à l'apostasie générale, pendant les trois ans et demi de l'abomination de la désolation⁵. Nous croyons également que ces mêmes fidèles seront admis à l'ineffable faveur de manger du fruit de l'arbre de vie qui s'élèvera majestueusement au milieu de la nouvelle Jérusalem⁶; que ce fruit d'une vertu surnaturelle leur communiquera un principe d'immortalité⁷, et que,

1. Apoc., II, 11.

2. *Ibid.*, 17.

3. *Ibid.*, III, 5.

4. *Ibid.*, 21.

5. Isaïe, XXIV, 6 et 14; LXVI, 23.

6. Apoc., II, 17; XXII, 2.

7. Gen., III, 24. — Apoc., II, 7.

par conséquent, ils deviendront immortels¹. De là, il nous paraît légitime de conclure que leurs enfants pourront arriver, par leur fidélité, au même privilège. L'âge millénaire sera l'époque de la rédemption consommée, c'est-à-dire de la restauration de l'humanité dans l'état antérieur à la chute de nos premiers parents. Or, nos premiers parents furent créés immortels². D'après les vues du Créateur, le germe d'immortalité déposé dans leur sein, devait y être développé et entretenu par le fruit de l'arbre de vie. C'est le péché qui eut la triste vertu d'infecter et de détruire ce germe. C'est en punition de leur péché qu'Adam et Ève furent chassés du paradis, mis dans l'impuissance de manger du fruit de l'arbre de vie³, et par là condamnés à la mort. Fidèles, pendant la durée de l'épreuve, c'est par le fruit de l'arbre de vie qu'ils auraient conservé leur principe d'immortalité. Or, n'est-il pas logique de penser que, dans le bel âge de la réhabilitation universelle, les hommes posséderont, comme Adam, ce mystérieux principe ? N'est-il pas à croire qu'un grand nombre d'entre eux, instruits par l'expérience d'Adam, seront plus sages pendant leur temps d'épreuve, et mériteront l'immortalité par la manducation du fruit de l'arbre de vie ? Ceux-là seront donc vivants, aussi bien avant que pendant le jour où Jésus-Christ siégera sur le trône de sa majesté pour juger tous les hommes.

C'est probablement ce que le Seigneur nous donne à entendre, lorsque parlant de l'âge millénaire, il dit :
Les jours de mon peuple seront comme ceux de l'arbre

1. Apoc., III, 5. — I Thess., IV, 16.

2. Sag., II, 23.

3. Gen., III, 24.

*nar excellence. Les Septante ont traduit... de l'arbre de vie*¹.

Il viendra juger les morts, c'est-à-dire que, toujours à la consommation de l'âge millénaire, laquelle sera vraiment ce que nous appelons la fin du monde, Jésus-Christ opérera le prodige incompréhensible de la résurrection universelle, et rassemblera au pied de son tribunal la multitude innombrable des hommes qui étaient morts et qui seront rendus à la vie. Les uns, il les appellera à la possession de la vie éternelle, et les autres, il les condamnera au feu éternel².

Ainsi, nous donnons au mot *juger* une quadruple signification, chacune littérale, à savoir : *juger, récompenser, châtier et gouverner*. Quant aux mots *vivants et morts*, nous les entendons aussi dans le sens littéral.

Les mots *juger et jugement* ont, en effet, dans le langage scripturaire, les quatre sens que nous leur attribuons et d'autres encore. Chacun de ces sens est déterminé soit par le contexte, soit par la concordance du texte lui-même avec tout l'ensemble du texte biblique.

1° Ils signifient assez souvent *juger* dans le sens que leur attribue ordinairement la langue française, et ils expriment l'acte par lequel Dieu jugera chacun selon ses œuvres. Dans ce sens ils s'appliquent tantôt au jugement particulier, tantôt au jugement général. Ainsi l'apôtre saint Paul, au sujet du jugement particulier, enseigne qu'il a été arrêté que les hommes meurent une fois, et après cela, le jugement³. Et, pour ce

1. Is., LXV, 22. Voir la Bible de Vence sur ce verset. Voir aussi Apoc., XXII, 2.

2. Matth., XXV, 34. — Apoc., XX, 11 et suiv.

3. Hébr., IX, 27.

qui regarde le jugement général, saint Jean atteste avoir vu les livres ouverts, et, dit-il, les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres... chacun fut jugé selon ses œuvres¹.

2° Quelquefois les mots *juger* et *jugement* indiquent une récompense accordée aux bons. Le roi Salomon exprime ce sens par les paroles suivantes : *Et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste*². Et une des révélations faites à saint Jean nous représente les martyrs dans l'attente de leur jugement, c'est-à-dire, de la résurrection première qui leur est promise pour récompense. *Quand donc, Seigneur, nous jugerez-vous, quand vengerez-vous notre sang*³? Plus tard, les vingt-quatre vieillards, dans un cantique de joie sur l'arrivée de ce jour, bénissent le Seigneur et s'écrient : *Il est enfin venu le temps de juger les morts et de donner la récompense à vos serviteurs les prophètes et les saints, etc*⁴.

3° Les mêmes paroles sont employées en mille endroits de l'Écriture pour signifier un châtiment que Dieu, dans sa justice, inflige aux pécheurs. Ainsi, le plus jeune des sept Machabées, s'adressant à Antiochus, lui dit avec un courage héroïque... « O vous, « scélérat, et le plus abominable de tous les hommes, « ne vous flattez pas de vaines espérances,... car vous « n'avez pas encore échappé au jugement du Dieu « tout-puissant qui voit toutes choses⁵. »

Et le saint roi David annonce l'époque où le Seigneur exercera un terrible jugement sur les nations,

1. Apoc., xx, 12 et 13.

2. Eccl., iii, 17.

3. Apoc., vi, 10.

4. *Ibid.*, xi, 18.

5. Macch., vii, 34, 35.

jugement par lequel *il les remplira de ruines et brisera les têtes d'un grand nombre*¹.

4° Mais, le plus souvent, il faut bien le reconnaître, les mots *juger* et *jugement* expriment le gouvernement des hommes, le pouvoir administratif et judiciaire; en un mot, la souveraine puissance d'un roi ou d'un chef quelconque des nations. Qu'on lise avec attention les nombreux passages où se trouvent ces deux mots, et l'on sera forcé de convenir qu'ils sont, en quelque sorte, stéréotypés pour indiquer, l'un, l'action de gouverner, et l'autre, le gouvernement lui-même. Ainsi, dans l'Exode, il est dit que *Moïse s'assit pour juger le peuple*, et que des hommes distingués de la nation furent choisis pour partager avec lui le fardeau de sa charge et l'aider à *juger le peuple en tout temps*².

Le livre des Juges est, par son seul titre, une preuve éclatante que, chez les Hébreux, les mots *juger* et *jugement* étaient les synonymes de gouverner et de gouvernement. Les juges étaient, en effet, les gouverneurs, les conducteurs, les chefs du peuple de Dieu. C'est en cette qualité qu'ils lui furent préposés pendant l'espace d'environ trois cent dix-sept ans. Toute leur histoire nous les montre investis de la souveraine puissance de Dieu pour gouverner Israël³. Au chapitre VIII, v. 28, il est dit qu'*Israël jouit de la paix pendant les quarante années de la présidence de Gédéon*⁴. Dans les Psaumes, les mots *juger* et *juge-*

1. Ps. CIX, 7.

2. Exod. xviii, 13 jusqu'à la fin.

3. *Lièvre des Juges*, II, 16 jusqu'à la fin; III, 9 et 10; IV, 4 jusqu'à la fin.

4. *Ibid.*, x, 2 et 4; xv, 20. — Ruth., I, 1. — I Rois, viii, 45; III, III, 9; vii, 7 et suiv. — Is., les cinq premiers chapitres. — *Ibid.*, ix, 6 et 7; xi, 4 et suiv.

ment ont presque toujours aussi le même sens ou celui de châtier. Ainsi au psaume LXXI, v. 4, il est dit : *O Dieu, donnez le jugement au roi afin qu'il juge votre peuple*. Il faut pourtant en excepter le psaume CXVIII, où le mot jugement signifie *parole ou loi du Seigneur*¹. Dans les versets 84 et 120 la même expression indique les châtiments. Au livre de la Sagesse, il est dit : « Les justes brilleront et parcourront les espaces » comme des étincelles dans les roseaux; *ils jugeront les nations et domineront les peuples*². »

Les mots *juger* et *jugement* étaient donc très-usités chez les Hébreux pour exprimer l'autorité suprême du chef qui les gouvernait au nom de Dieu.

Lorsque les apôtres ont enseigné que Jésus-Christ *viendra juger les vivants et les morts*, ils ont employé cette expression dans le sens qui lui était le plus communément attribué.

C'est dans le même sens que Notre-Seigneur dit à ses apôtres : *Vous qui avez tout quitté pour me suivre, au temps de la régénération, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous siégerez aussi vous-mêmes sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël*³. Certes, il est évident qu'ici, le mot *jugeant* n'exprime pas l'acte du juge suprême qui, au dernier jour, jugera tous les hommes, sans exception, selon leurs œuvres, et prononcera la sentence décisive de leur sort pendant l'éternité. Un tel jugement ne convient qu'à Jésus-Christ et ne doit être attribué qu'à lui seul⁴. Donc, le jugement dévolu aux apôtres sur

1. Ps. CXVIII, 7, 43, 38, 39, 43, 52, 62, 75, 102, 106, 108, 118, 121, 132, 137, 149, 154, 156, 160, 164 et 175.

2. Sag., III, 7 et 8. — Voir enfin Dan., IX, 12, et I Macch., IX, 73.

3. Matth., XIX, 28.

4. *Ibid.*, XXV, 31. — Jean, V, 22.

les douze tribus d'Israël sera un gouvernement, une autorité administrative et judiciaire. C'est-à-dire que, d'une part, Jésus-Christ siégera sur son trône de gloire, et régnera sur tous les peuples de la terre, tandis que, d'autre part, les douze apôtres siégeront sur douze trônes, aux douze portes de la splendide cité, pour gouverner, sous l'autorité du divin roi, les douze tribus d'Israël¹. Ce sera là l'âge de la régénération, c'est-à-dire l'âge millénaire².

XIII

LE MOT JUGER, DANS LES SYMBOLES, A LE QUADRUPLE SENS
QUE L'ÉCRITURE LUI ATTRIBUE.

Nous venons de prouver que, dans le langage scripturaire, le mot *juger* ou *jugement* a quatre sens principaux, lesquels correspondent aux verbes : *gouverner*, *récompenser*, *châtier* et *juger*.

Cette première démonstration jette déjà quelques rayons de lumière sur l'article du Symbole : *D'où il viendra juger les vivants et les morts*. Mais il faut démontrer de plus, qu'ici, le mot *juger* renferme à la fois les quatre sens susdits, tels que nous les avons exposés. Voici notre preuve :

Le sens du mot *juger*, dans les divines Écritures, se détermine soit par son contexte, soit par sa liaison avec d'autres passages scripturaires qui s'y rapportent. Cette proposition est incontestable. Certes, lors-

1. Apoc., xxi, 3, 12 et 13.

2. Rom., viii, 21.

que saint Paul nous dit que *les hommes meurent une fois et qu'après cela vient le jugement*¹, qui pourrait entendre le mot *jugement* dans un autre sens que celui du jugement de chacun de nous après la mort? Quand Salomon dit : *Dieu jugera le juste*², qui ne voit le juste récompensé? Quand nous chantons, à l'office des Vêpres, ces paroles du ps. cix : *Le Seigneur exercera son jugement sur les nations coupables, il les remplira de ruines, il brisera la tête d'un grand nombre*, est-ce que nous pensons à autre chose qu'à un terrible châtiment? Enfin, lorsqu'on lit qu'*Israël jouit de la paix pendant les quarante années de la présidence de Gédéon*³, n'est-on pas forcé de convenir que ce personnage fut du nombre des Juges d'Israël, qu'en cette qualité il gouverna le peuple de Dieu, et que, par conséquent, le mot *juger*, dans la langue biblique, est aussi le synonyme de *gouverner*?

A notre première proposition nous en ajoutons une seconde, et nous disons que, soit le contexte des paroles *juger les vivants et les morts*, soit les passages scripturaires qui s'y rapportent, indiquent à la fois les quatre sens mentionnés, et signifient que Jésus-Christ viendra : 1° *gouverner* tous les peuples de la terre; 2° *récompenser* les martyrs et les victimes de la grande tribulation; 3° *châtier* l'Antechrist et ses sectateurs, et 4° enfin *juger* tous les hommes au dernier jour du monde.

1° Le contexte l'indique. En effet, le voici en particulier dans la seconde épître de saint Paul à Timothée : « Je t'en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ *qui jugera les vivants et les morts*, par son

1. Hébr., x, 27.

2. Eccl., iii, 17.

3. Liv. des Juges, viii, 28.

« *avènement et par son règne.....* » Ensuite l'Apôtre recommande à son disciple de prêcher la saine doctrine, en vue des mauvais jours qu'il prévoit, et il ajoute : « Quant à moi,..... le temps de ma dissolution approche; j'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi; il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me rendra en ce jour-là; et, non-seulement à moi, mais à ceux qui aiment son *avènement*¹. » Tel est le passage qui explique l'article du symbole : *Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts.*

Or, dans ce passage, soit contexte, le mot *juger* a, selon nous, les quatre significations, *gouverner, juger, récompenser et châtier*. Quant aux trois dernières, tous en conviennent : il n'y a de difficulté que pour le sens *gouverner*, et c'est pourquoi nous nous appliquerons à le démontrer. Nous disons donc qu'ici le mot *juger* a pour première signification *gouverner*; trois mots l'indiquent : les mots de *vivants*, de *règne* et de *aimer son avènement*.

Il est de foi que Jésus-Christ juge chaque homme après la mort; il l'est également qu'au dernier jour il jugera tous les hommes qui auront payé le tribut à la mort et seront ressuscités. C'est dans ce sens que l'article du symbole dit : *il jugera les morts*. Le mot *morts* est mis en opposition avec le mot *vivants*. On conçoit qu'il jugera les morts en rendant à chacun selon ses œuvres; mais les *vivants*, comment les jugera-t-il? N'est-il pas manifeste que, par rapport à eux, le mot *juger* a un autre sens, et que, d'après cet autre sens, Jésus-Christ, à son second avènement,

1. II Timot., iv, 1-8.

viendra prendre en mains le gouvernement de tous les peuples qui seront alors vivants ?

Saint Paul ajoute : *Je te supplie, ô Timothée, ... devant Jésus-Christ..... PAR SON RÈGNE.....* L'Apôtre fait ici allusion au règne que Jésus-Christ établira lors de son second avènement ¹. Or, ce règne, c'est celui qui est célébré dans toute l'Écriture, depuis les premiers chapitres de la Genèse, jusqu'aux derniers de l'Apocalypse, c'est celui que le saint roi David a chanté sur sa harpe par mille cantiques sublimes ; car le héros des Psaumes, c'est le Christ, fils de David, son successeur sur le trône d'Israël et monarque souverain de tous les peuples. Entendus en ce sens, ils s'expliquent parfaitement ; mais entendus dans un autre sens quelconque, ils sont tout à fait intelligibles ². C'est le beau règne qu'ont exalté tous les prophètes, que l'Archange Gabriel annonça à la vierge Marie, que Jésus-Christ lui-même a prédit à ses apôtres, même en face de Pilate, et que celui-ci, inspiré de l'esprit divin, a consacré par la mystérieuse inscription placée sur le haut de la croix. C'est, en un mot, le beau règne que les Apôtres et, sous leur inspiration, les premiers chrétiens, attendaient avec une si vive impatience ³.

Enfin, le passage de saint Paul se termine par les mots de *couronne* de justice que le *Seigneur rendra à ceux qui aiment son avènement*. Il s'agit donc d'un avènement à aimer et à désirer ; car l'amour emporte le

1. Voir la Glose commune sur ce verset.

2. Voir entre autres les ps. II, XIX, XXIII, XXVI, XXVIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII, LVIII, LXXI, CXXI, CXXVIII, CXXXI, CXLIV.

3. Is., du chap. LXII au LXVI. — Jér., xxx et xxxi. — Ézéch., xxxiv, xxxvii-xxxix. — Dan., II. — Osée, III, 5. — Joël, III entier. — Amos, IX, 14-15. — Abd., 17-21. — Mich., IV et X entiers. — Hab., III, entier. — Soph., III, 20. — Aggée, entier. — Zach., VI, 12, et XIV entier. — Malach., I, 14 ; IV, 2. — Luc, I, 32 et 33.

désir. Or, si l'article du symbole, *d'où il viendra juger les vivants*, signifie d'où il viendra gouverner les vivants, rien de plus facile à concevoir que l'amour et le désir de l'avénement futur de Jésus-Christ. Quel est l'homme qui ne doive appeler de tous ses vœux cette venue du *roi de mansuétude*? Quel est le chrétien qui ne s'écrie avec transport : *Que ce règne arrive!* Quel est le citoyen, ami de sa patrie, qui ne s'unisse au saint roi David dans de communes aspirations pour dire au Sauveur du monde : O roi tout puissant, *avancez-vous plein de grâce et de majesté, soyez heureux et réglez!* Depuis que les hommes ont peuplé la terre, n'ont-ils pas été la proie de tous les maux? Si quelquefois les princes furent équitables et débonnaires, ont-ils jamais pu procurer à leurs sujets les bienfaits de la paix et de la prospérité? Oh! comment ne pas désirer que Jésus-Christ vienne enfin mettre un terme à un pareil ordre de choses, et fonder la société humaine sur des bases nouvelles? Comment ne pas tressaillir à la pensée que le jour de son entrée triomphante à Jérusalem ne fut qu'une figure de celui où il sera proclamé roi d'Israël et du monde entier, qu'alors il sera accueilli par un cri universel d'amour, que le joyeux Hosanna retentira jusqu'aux extrémités de la terre, et que tous les peuples salueront son avénement aux acclamations mille fois répétées de *béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne qui arrive! Hosanna au plus haut des cieux!* Les paroles *aimer l'avénement* du Seigneurs'expliquent donc très-bien dans le sens de *gouverner*.

Mais si, dans l'avénement du Seigneur, on ne voit

1. Ps. XLIV.

2. Confronter le récit des quatre Évangiles sur ce sujet, et voir en particulier les ps. XLVI et XLVII.

autre chose que l'attitude effrayante de Jésus-Christ paraissant sur les nuées du ciel, pour juger tous les hommes selon leurs œuvres, dès lors tout sentiment d'amour, tout désir s'évanouit pour faire place à la crainte et à la terreur. La crainte et la terreur sont, en effet, les seuls sentiments que réveillent les prières liturgiques sur ce grand jour. Nous nous écrions avec l'Église : *Seigneur, délivrez-moi de la mort éternelle en ce jour formidable où les cieux et la terre seront ébranlés, jour de colère, jour de calamité et de misère, jour solennel, jour plein d'amertume où vous serez venu pour juger le monde par le feu. La terreur me saisit et je tremble à la pensée du jugement et de la colère à venir*¹. Certes, il y a loin de cette crainte et de cette terreur à l'amour et au désir que recommande saint Paul. On est donc forcé de conclure, qu'avant le jour du redoutable jugement, Jésus-Christ sera déjà venu pour régner dans le monde. Et il y a dans la prière que nous venons de citer, cette parole très-remarquable : *jour plein d'amertume où vous serez venu pour juger....* L'Église, en effet, toujours assistée de l'Esprit-Saint, même dans ses prières publiques, ne dit pas : *jour très-amer où vous viendrez juger le monde par le feu*, mais elle dit : *jour très-amer où vous serez venu juger... Dan veneris judicare sæculum per ignem*. Paroles qui supposent que Jésus-Christ aura déjà vécu sur la terre avant le jour où il paraîtra sur les nuées du ciel pour son formidable jugement.

Ainsi, tout le contexte des paroles : *Juger les vivants*, indique le règne temporel de Jésus-Christ sur les habitants de la terre.

2° Quant aux passages scripturaires qui se rappor-

1. Office des morts.

tent à ces mêmes paroles, et qui corroborent le sens que nous leur avons donné, ils sont innombrables. Nous venons d'en citer quelques-uns dans notre explication des mots : *par son règne*. De plus, nous terminerons notre *Essai* par deux ou trois conférences où nous prouverons que toute l'Écriture proclame le beau règne temporel du Christ. On comprendra par là que nous avons été fondés à donner au mot *juger* le sens de *gouverner*.

Comme nous l'avons dit, le même article du symbole signifie encore que Jésus-Christ, du haut de son trône, jugera tous les hommes selon leurs œuvres, qu'il récompensera les bons et châtiara les méchants. Il n'y a qu'une opinion, parmi les docteurs, sur ces trois autres sens ; nous n'avons donc pas à les démontrer. Concluons : nous croyons avoir prouvé 1° qu'on ne peut pas conclure du système millénaire qu'il y aura plusieurs avénements successifs de Jésus-Christ ; 2° qu'il n'y en aura réellement qu'un seul, celui qui est appelé second avènement ; 3° que cet avènement aura ses phases comme le premier ; 4° qu'il consistera surtout dans l'établissement du règne terrestre de Jésus-Christ, règne qui se prolongera depuis son élévation au trône d'Israël, jusqu'aux jours de feu, et depuis les jours de feu, jusqu'à la consommation de l'âge millénaire ; 5° que c'est seulement à cette consommation qu'aura lieu le jugement dernier.

Ainsi s'évanouit la plus sérieuse des difficultés qu'on élève contre le règne millénaire. Notre opinion sur ce règne étant, de nos jours, toute nouvelle, ne manquera pas de nous attirer une vive opposition. Nous l'avons prévu, et c'est pourquoi nous avons voulu répondre d'avance à toutes les objections.

XIV

AUTRES OBJECTIONS QUI NOUS SERONT FAITES.

Bien que nous attachions moins d'importance à toutes les autres difficultés qu'on pourra nous faire, nous avons cependant à cœur d'y répondre.

Objection contre notre exégèse.

On nous reprochera de bouleverser, sinon l'exégèse tout entière, au moins celles des prophéties qui n'ont pas encore eu leur accomplissement. On nous rappellera la célèbre maxime du pape saint Étienne : *Nihil innovetur nisi quod traditum est.*

Réponse. 1° Oui, notre exégèse sur les prophéties qui se rapportent aux derniers temps, renverse de fond en comble l'exégèse reçue dans l'École. Et pourquoi pas, si elle doit être réformée? Qu'en est-il maintenant de l'exégèse de l'École sur tous les textes qu'elle opposait à Copernic, à Galilée, à Christophe Colomb? Qu'est devenue l'exégèse accréditée, pendant un long cours de siècles, sur les passages scripturaires qui se rapportent à l'origine du monde, aux six jours de la création, à l'étendue des cieux, aux étoiles, aux eaux supérieures, au mouvement des planètes, à la configuration de notre globe, et à mille autres questions que la science moderne a éclaircies et qu'elle a mises en parfaite concordance avec la véracité du texte sacré? Si l'ancienne exégèse sur tous ces points a dû être complètement abandonnée, pourquoi ne le serait-elle pas en ce qui concerne les prophéties sur les der-

niers temps, puisque l'Esprit-Saint nous avertit que l'intelligence n'en sera donnée qu'à *un temps marqué*¹? Ah! Il est temps d'en finir avec les commentaires sur tant de textes prophétiques, tels que, par exemple, ceux où l'on nous montre la bienheureuse Vierge Marie dans *la femme revêtue du soleil, et couronnée de douze étoiles*, etc.², ainsi que dans la femme qui a le bonheur de posséder dans son sein l'*homme* par excellence, et de *l'environner* de son respect et de son amour³. Il est temps d'en finir avec des traductions où l'on épuise toutes les ressources du langage pour mettre le texte sacré en harmonie avec le traditionalisme de l'École. Que d'exemples à citer! Contentons-nous de quelques-uns des textes qui se rapportent à *la résurrection première*. Dans Daniel, on lit les paroles suivantes... *Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront... et multi de his*...⁴. Tout le contexte de ces paroles nous montre leur concordance avec celles de saint Jean sur *la résurrection première*⁵; eh bien! les exégètes ont traduit... *Et toute cette multitude de ceux qui dorment*, etc. Que dire du mot *plusieurs* traduit par *tous*⁶? Saint Paul exprime le désir d'avoir part à *la résurrection d'entre les morts*: *Occurram ad resurrectionem quæ est EX MORTUIS*⁷. Et les exégètes ont traduit: *Afin que je puisse parvenir, en quelque manière que ce soit, à la résurrection des morts*! Et ils confondent ainsi ce que l'Écriture distingue si clairement: *la résurrection DES MORTS* et la

1. Dan., xii, 4, 9 et 10.

2. Apoc., xii.

3. Jér., xxxi, 22.

4. Dan., xii, 2.

5. Apoc., xx, 5 et 6.

6. Voir Corn. à Lap.; Bible de Vence; Bible de Carrière, etc.

7. Philip., iii, 2.

résurrection D'ENTRE LES MORTS ¹. Oui, il est temps d'en finir avec de telles aberrations, de même qu'il était temps d'en finir avec une exégèse qui attribuait six mille ans d'existence à notre globe, et nous représentait la soi-disant belle image de l'*esprit du Seigneur porté sur les eaux*, et les couvant, en quelque sorte, pour les féconder, etc., etc. ².

2° Ce n'est pas nous, certes, qui nous élèverons contre l'axiome théologique : *Nihil innovetur, nisi quod traditum est ! Qu'on n'innove pas, qu'on s'en tienne à la tradition !* Mais il faut comprendre la portée de cette sentence : de quoi s'agissait-il lorsqu'elle fut proclamée ? Il s'agissait du baptême conféré par les hérétiques. Saint Cyprien le regardait comme nul, et l'Église en reconnaissait la validité : elle fondait cet enseignement sur la tradition universelle et perpétuelle. Il y avait conflit : c'est alors que le grand pape saint Étienne monta sur la chaire de Saint-Pierre, et proclama l'axiome célèbre : *Nihil innovetur, nisi quod traditum est*. Dès ce jour, la paix, un moment troublée, se rétablit. On le voit : la question débattue était un dogme ; et, non-seulement un dogme auquel tout chrétien doit donner l'adhésion de son esprit par la foi, mais de plus, un sacrement dont l'usage revient chaque jour, sacrement qui nous donne droit à tous les biens spirituels de l'Église, nous incorporant à elle et, par elle, à Jésus-Christ. Il était donc absolument nécessaire de savoir à quoi s'en tenir sur le baptême conféré par les hérétiques. La tradition, sur ce point, n'était pas douteuse ; et c'est sur elle que s'appuya saint Étienne pour prononcer.

1. Confronter ce texte de saint Paul avec les versets qui se trouvent : Matth., xvii, 34. et xx, 35. — I Pet., i, 3, etc.

2. Gen., i, 2. Voir les commentateurs sur ces passages.

Qu'on n'innove pas, qu'on s'en tienne à la tradition. Cet axiome s'applique à tous les principes de foi et de morale qui ont été définis par l'autorité suprême et infaillible de l'Église, et qui constituent le corps de son enseignement perpétuel et universel. Mais vouloir l'appliquer à des opinions qui ne touchent ni à la foi ni à la morale, qui ont varié dans le cours des âges, et dont la connaissance n'est point nécessaire, ni comme règle de conduite, ni comme moyen de salut, c'est condamner tous les docteurs ; car tous émettent librement leurs opinions sur les prophéties qui se rapportent aux derniers temps. Souvent ils se contredisent les uns les autres, et prouvent par ces contradictions que l'erreur se trouve quelque part, et l'incertitude partout. Vouloir imposer, comme tradition de l'Église, le traditionalisme de l'École, c'est donner à la maxime de saint Étienne une extension qu'elle n'a pas ; c'est attribuer à des docteurs une infaillibilité que le ciel ne leur a pas départie ; c'est fermer la porte à toute nouvelle exégèse et supposer que l'exégèse présente a atteint la perfection !

OBJECTION RELATIVE A LA NOUVEAUTÉ DES DOCTRINES.

On nous reprochera la nouveauté de nos doctrines, ou peut-être nous assimilera-t-on aux novateurs, aux hérésiarques.

L'accusation ne pourrait être plus grave, et nous avouons que si elle avait le plus léger fondement, nous n'hésiterions pas à poser la plume ; car nous sommes, avant tout, prêtre catholique, et plutôt que de nous séparer de l'Église notre mère, plutôt même que de l'affliger par des opinions téméraires,

nous donnerions mille fois notre vie. Mais il suffira de quelques observations pour faire comprendre que nos doctrines, toutes nouvelles qu'on les suppose, n'attaquent en aucune façon la doctrine de l'Église; et que, si elles blessent les opinions d'un certain nombre de docteurs, il ne suit point de là qu'on ait le droit de nous infliger la note de novateur.

On ne peut pas, en effet, soutenir que nos doctrines soient nouvelles, car nous avons déjà constaté que la foi au règne millénaire fut, pendant les trois premiers siècles, celle des docteurs les plus célèbres, et, au témoignage de Lactance, *la foi des chrétiens*. Or, toutes nos doctrines se rattachent plus ou moins à cette croyance et en dérivent par déduction logique; elles n'ont donc pas le caractère de nouveauté.

Mais, fussent-elles, en réalité, de nouvelles doctrines, nous ne pensons pas que ce fût là un motif suffisant pour les rejeter. Ah! quiconque étudie et approfondit les divines Écritures est bien forcé d'admettre qu'on n'a point compris jusqu'ici les prophéties qui concernent les derniers temps. On ne peut donc s'empêcher d'espérer que le jour viendra enfin où elles seront entendues; autrement leur but ne serait pas atteint; et il faudrait dire, ce qui serait un blasphème, que Dieu, en les inspirant, en les livrant aux études et aux recherches des hommes, a fait une chose inutile. Lors donc que ce jour désiré sera venu, une foule de vérités jusqu'alors inconnues se produiront, au grand étonnement de l'univers. Et alors, sera-ce un crime de les divulguer? Est-ce que tout chrétien ne devra pas les accueillir dans la joie de son cœur, en s'écriant avec saint Paul : *Les choses an-*

*ciennes sont passées, voilà que toutes choses sont faites nouvelles*¹ !

Mais ce qui sera permis alors, ce qui sera même un devoir, comment serait-il un crime aujourd'hui, au moins dans l'hypothèse que nos doctrines ne soient pas tout à fait à dédaigner ? La nouveauté des doctrines n'est donc pas un motif suffisant pour les rejeter ; il faudrait prouver qu'elles sont contraires à la foi de l'Église.

OBJECTION TIRÉE DE L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

On objectera que, par nos doctrines, nous dogmatisons en dehors de l'Église, et qu'ainsi nous nous arrogeons un droit qui n'appartient qu'à elle.

Nous n'avons pas la prétention aussi insensée qu'impie de dogmatiser en dehors de l'Église ; nous nous abritons, au contraire, sous les ailes de son autorité paternelle. Nous l'avons déjà dit, et nous le redisons sans nous lasser dans notre *Essai* : l'Église a les dogmes de foi qui constituent son enseignement. Ces dogmes doivent être pour les fidèles comme une arche sainte : malheur donc et anathème à nous, si nous osions porter sur cette arche une main téméraire et sacrilège !

Mais, indépendamment des dogmes, il y a d'innombrables points de doctrine, qui sont abandonnés à la libre discussion des Docteurs, et sur lesquels l'Église ne s'est point prononcée. Nous pensons que les nôtres sont de ce nombre. Qu'on lise nos commentateurs les plus accrédités, on verra qu'ils sont loin de s'accorder dans leur manière d'interpréter les textes

1. II Corinth., v. 17.

dont le sens n'a pas été déterminé par l'Église, et que souvent, après avoir cité les opinions diverses des saints Pères sur tel ou tel verset, ils ne craignent pas de les réfuter et d'émettre une opinion différente ou même opposée. L'Église n'ignore pas ces divergences ; mais elle garde le silence, sans approuver ni désapprouver ; elle tolère et laisse un libre cours aux discussions qui ne blessent ni sa foi, ni sa morale, ni son enseignement. Par là, elle prouve que, bien différente de la synagogue au temps de Caïphe, elle ne se contente pas de tenir dans ses mains *la clef de la science*, mais qu'elle fait tout ce qui dépend d'elle pour *y entrer* elle-même et pour favoriser ceux qui cherchent à la connaître ¹.

Cependant, si la discussion vient à s'envenimer, si elle offre des dangers pour la foi ou pour la tranquillité publique, alors il n'y a, de toutes parts, qu'un seul cri : Que Rome parle, que Rome décide ! et quand Rome a parlé, toute discussion prend fin : *Roma locuta est, causa finita est !* C'est ce qui est arrivé, pour ne mentionner que notre époque, dans les questions du Concordat de 1801, du gallicanisme, des doctrines lamenaïsiennes, du journal *l'Avenir* et de l'Immaculée conception.

Or, encore une fois, nous croyons que nos doctrines appartiennent à la catégorie des opinions sur lesquelles l'Église ne s'est point prononcée et que, par conséquent, nous pouvons les émettre en toute liberté.

Si jamais l'Église nous condamne, ou si seulement, avant cette condamnation, quelque docteur vient à nous démontrer que nous nous abusons, que nos

1. Luc, xi, 52.

doctrines ne reposent que sur des illusions, eh, mon Dieu ! nous n'aurions aucune peine à nous soumettre et à reconnaître notre erreur. Non, avec la grâce de Dieu, la superbe ne nous ferait pas repousser la vérité connue et imiter le triste exemple des hérétiques.

OBJECTION TIRÉE DE L'ENSEIGNEMENT DES PÈRES ET DES DOCTEURS.

On ne manquera pas de dire que nous nous écartons de l'enseignement des Pères et des Docteurs, et que, par conséquent, nos doctrines sont pour le moins fort suspectes.

C'est pourtant un fait incontestable que les principaux docteurs des trois premiers siècles professaient la croyance au règne millénaire et à toutes les vérités qui en découlent. Cependant, cette croyance ne tarda pas à être compromise par les Cérinthiens et les Judaïsants qui, en y mêlant leurs erreurs, la transformèrent en une doctrine affreusement impie. La vraie foi et les bonnes mœurs couraient un immense danger. Saint Jérôme et saint Augustin, pour en finir plus tôt, ne crurent pas [pouvoir mieux faire que de se prononcer contre la doctrine elle-même, sans distinguer ce qu'elle avait de vrai, d'avec les monstruosité que l'esprit de libertinage y avait introduites. Néanmoins, tout en frappant ces hérétiques de leurs anathèmes, les deux célèbres docteurs laissent comprendre, au travers de paroles assez transparentes, qu'ils conservent leur foi au futur triomphe de Jésus-Christ sur la terre¹. Dès lors toute idée du règne millénaire disparut comme un songe, et, avec ce beau

1. Voir saint Jérôme, *In prophetas*, et saint Augustin, *De Civitate Dei*.

règne, s'évanouirent toutes les questions qui s'y rattachent. Les Docteurs ne se sont presque plus occupés de ces questions, et les commentateurs ne leur ont plus accordé qu'une attention fort superficielle. Il n'en pouvait être autrement. Depuis la Pentecôte, l'existence de l'Église n'a été qu'un combat perpétuel tantôt contre la tyrannie des souverains, tantôt contre les hérésies ? Qu'ont dû faire les docteurs, sinon défendre les droits de l'Église et la vérité de ses enseignements ? Qu'on parcoure les écrits des Pères et des Docteurs, et l'on verra qu'ils ont toujours eu à traiter les questions agitées de leur temps et qui absorbaient à la fois leurs loisirs et leur génie. Notre époque en est un exemple. Certes, tout catholique a le droit de s'enorgueillir et de bénir le Ciel à la vue des légions de savants catholiques qui surgissent de toutes parts, en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique et ailleurs. Mais la plupart de ces savants peuvent-ils se livrer à l'étude si difficile des prophètes, lorsque l'ennemi, sous leurs yeux, bat en brèche les fondements de la religion par d'épouvantables doctrines d'athéisme, de théisme, de panthéisme, de rationalisme, de naturalisme, de socialisme, etc. ?

Comment étudier l'avenir, lorsque le présent offre de si grands périls ? Le moyen de se taire devant la dernière publication de M. Renan ! Et quel est le chrétien dont la foi n'ait été consolée par les éloquentes réfutations qu'a fait naître ce livre impie, à commencer par celles de M. l'Abbé Freppel et à finir par celles de M. Auguste Nicolas et du P. Félix ?

C'est donc un fait acquis que les Pères et les Docteurs devaient, avant tout, soutenir les droits de l'Église et les dogmes de la foi contre des attaques

incessantes, et que les besoins du temps ne les appelaient pas à s'occuper des questions qui regardent l'avenir. Faut-il donc être surpris que nous ne puissions pas les prendre pour guides dans l'exégèse des prophètes ?

Les saints Pères ont été les premiers à reconnaître la profonde obscurité des prophètes. Écoutons les plus compétents en cette matière : « L'Écriture, disait « Origène, est comme un palais vaste et superbe qui « renferme un grand nombre d'appartements dont « chacun a sa clef. Les clefs sont dispersées dans les « divers appartements, sans qu'on sache laquelle con- « vient à chaque porte. Il faut les essayer les unes « après les autres, et heureux qui rencontre bien. « Souvent une porte ouverte vous conduit à diverses « autres, mais souvent aussi on force et la clef et la « serrure, et l'on s'égare au lieu d'entrer. Ainsi dans « l'explication des livres sacrés, il s'agit de choisir « parmi les divers sens qu'on leur donne, et de s'at- « tacher au meilleur. Ils se donnent du jour l'un à « l'autre, et fournissent mutuellement de quoi se faire « entendre ; mais il faut commencer par trouver la « clef. Jésus-Christ en est une générale pour toutes « les portes ; mais il en faut encore une autre parti- « culière pour le sens de la lettre ¹.

« Maintenant, dit saint Jérôme, nous voyons dans « un miroir et dans l'énigme, mais lorsque l'état par- « fait sera venu, alors tout ce qui est imparfait sera « aboli. *Les prophéties seront manifestées au second avé- « nement* ; lorsque Notre-Seigneur paraîtra dans sa « majesté, et que la plénitude des nations sera en- « trée dans l'Église, de manière qu'enfin tout Israël

1. *Apul Huet*, Orig., t. I, p. 39.

« soit sauvé, que les promesses soient accomplies,
« non plus en partie dans chacun des fidèles, mais en
« totalité, et que Dieu soit tout en tous ¹. »

« Le Saint-Esprit, dit saint Augustin, a disposé les
« divines Écritures avec une admirable sagesse : par
« les vérités claires et sensibles, il satisfait à notre
« faim, et, par les profondes obscurités, il réveille
« notre goût. Par les vérités sensibles, il nourrit les
« âmes ; et par les vérités cachées, il exerce l'intelli-
« gence ². »

Écoutons enfin Bossuet : deux sentiments principaux se produisent dans l'âme de ce grand docteur, au sujet des prophètes : il admire la profondeur des secrets divins ; il espère qu'ils seront progressivement éclaircis, et qu'enfin viendra le temps où ils seront manifestés au grand jour. Voici comment il parle dans son explication des chapitres vii et ix d'Isaïe :
« Saint Pierre nous dit que *nous n'avons rien de plus*
« *ferme que le discours prophétique*, et que nous devons
« y être *attentifs comme à un flambeau qui reluit dans*
« *un lieu obscur et ténébreux* ³. C'est donc un flambeau ;
« mais qui reluit dans un lieu obscur, dont il ne dis-
« sipe pas toutes les ténèbres. Si tout était obscur dans
« les prophéties nous marcherions comme à tâtons,
« dans une nuit profonde, en danger de nous heurter
« à chaque pas, et sans jamais pouvoir nous con-
« vaincre ; mais si tout y était clair, nous croirions
« être dans la patrie et dans la pleine lumière de la
« vérité, sans reconnaître le besoin que nous avons
« d'être éclairés dans l'intérieur par le Saint-Esprit,
« et en dehors par l'autorité de l'Église. » Dans sa

1. Saint Jérôme in *Jerem.*, xxxi.

2. Aug., *De Doct. Christ.*, lib. I, cap. 9, et epist. 137, ad Volus.

3. II Pet., I, 19.

préface sur l'Apocalypse, il signale les progrès qui se faisaient, de son temps, sur la science historique, et il exprime le vœu que l'exégèse de l'Apocalypse fasse des progrès analogues. « *C'est, dit-il, le besoin pressant de l'Église et des âmes que l'on séduit par de fausses interprétations... on doit espérer quelque chose.* » C'est le motif de cet ouvrage. Il se trouve des gens « assez humbles pour vouloir bien profiter de mon travail tel quel, comme j'ai profité de celui des autres, *j'ose presque me promettre*, et Dieu veuille « bénir mes vœux, *qu'on avancera dans la connaissance du secret de ce divin livre.* » Un peu plus loin, il ajoute : « on peut encore avouer qu'on est resté fort « au-dessous du secret divin, et encore attendre « humblement une plus claire manifestation de la « lumière céleste ¹ ».

De ces témoignages, ainsi que d'une infinité d'autres qu'il est inutile de reproduire, on est en droit de conclure que les saints Pères ont pu s'égarer dans leurs recherches sur le sens des prophéties qui regardent notre avenir, et que, par conséquent, il est permis de se séparer d'eux, dans ces mêmes recherches, et de se frayer des voies nouvelles.

Il y a plus : non-seulement on comprend qu'ils ont pu se tromper, mais on aurait lieu d'être surpris qu'il en fût autrement. Soit dit ici, avec les plus profonds et les plus sincères sentiments de respect pour nos pères dans la foi, c'est aussi bien à eux qu'aux apôtres que s'adressent les paroles de Jésus-Christ : *Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a déterminés dans sa puissance.* A vous la tâche de prêcher mon Évangile et de me rendre témoi-

1. N. xxvi, vers la fin.

*gnage, de toutes parts, et jusqu'aux extrémités de la terre*¹. Hélas ! oui, non-seulement les apôtres, mais leurs successeurs, jusqu'à nos jours, ont dû ignorer la durée des siècles qui précèderaient la réhabilitation d'Israël. Il a été arrêté dans les conseils du Très-Haut que les prophéties demeureraient un livre fermé jusqu'aux derniers temps. *Dans les derniers jours, fut-il dit à Israël, vous comprendrez les desseins du Seigneur*². *Tenez ces paroles fermées, dit l'ange à Daniel, et scellez le livre jusqu'au temps marqué : alors plusieurs le parcourront, et la science se multipliera..... les impies n'auront pas l'intelligence de ces choses, mais les savants comprendront*³. C'est sans doute à ce passage du livre de Daniel que faisait allusion l'apôtre saint Paul, lorsqu'il disait aux Corinthiens que *les prophéties deviendraient vides de sens* et comme stérilisées, parce qu'elles ne seraient pas comprises, que le *don des langues cesserait*, que la *science serait détruite*, que ce que nous avons maintenant de *science et de prophétie* est très-imparfait, que, par nos pensées, nos opinions et nos paroles, nous ressemblons à des enfants, et que nous voyons dans un miroir et dans l'énigme. Après avoir ainsi parlé de l'enfance présente de l'Église, il annonce sa virilité future, c'est-à-dire l'époque où le Christ viendra gouverner le monde⁴, où tous les peuples embrasseront sa loi, où le livre des sept sceaux sera ouvert et le sens des prophéties manifesté. Alors, continue l'Apôtre, l'imperfection de la science et de la prophétie fera place à la perfection ; nous verrons la vérité *face à face*, comme on voit le visage de quel-

1. Act., I, 7, 8.

2. Jér., xxiii, 20.

3. Dan., xii, 4, 9 et 10.

4. *Ibid.*, 7 et 8.

qu'un ; mais, en attendant, il nous reste *la foi, l'espérance et la charité*¹. Ces dernières paroles : *maintenant demeurent la foi, l'espérance et la charité*, démontrent suffisamment, abstraction faite de ce qui précède, que les autres dons qui illustrèrent l'Église naissante ne demeurent plus, comme alors, dans la foule des fidèles. En effet, n'étant plus nécessaires, ils ont cessé, pour ne reparaître que de temps à autre, dans les saints².

De nos jours, il n'y a qu'un cri parmi les hommes sérieux qui s'occupent des divines Écritures. Ils forment hautement le désir d'une exégèse plus véridique. Comment, en effet, serait-on satisfait des commentateurs, nous ne disons pas quant au sens ascétique ou mystique ; à cet égard, ils sont, la plupart du temps, admirables ; mais quant au sens vraiment important, qui est le sens littéral ? Qui pourrait compter leurs innombrables méprises ? Il fallait ainsi que le livre des prophéties demeurât, pendant un long cours de siècles, un *livre fermé*, et *fermé de sept sceaux*³ ; il le fallait, parce que Dieu l'avait prédit et que sa parole devait s'accomplir. Ce fait, peu connu d'ailleurs, est une nouvelle preuve de la vérité des prophéties et de la divinité de nos saints livres.

Mais, encore une fois, si le livre des prophéties devait être fermé et scellé jusqu'à une époque déterminée, pourquoi voudrait-on nous imposer les explications qui ont été données avant cette époque ? Pourquoi nous, qui croyons que les derniers temps approchent, ne pourrions-nous pas espérer des lumières que n'ont pu avoir nos devanciers dans la foi ?

1. I. Corinth., xiii, 8-13.

2. Voir *ibid.*, chap. xii, 4-11, et 28-31, et chap. xiv entier.

3. Apoc., v, 1.

OBJECTION RELATIVE A LA PRÉSUMPTION.

Mais, ajoutera-t-on, prétendre en savoir plus que tant d'hommes d'un si grand génie qui ont blanchi sur les livres saints, n'est-ce pas une présomption insensée?

De toutes les accusations qui nous seront faites, celle-ci nous va le plus au cœur; et pour y répondre, il ne faut rien moins que nos convictions les plus intimes. Nous insistons donc sur la pensée que nous venons d'énoncer, et nous disons : en vain chercherait-on à s'abuser sur l'époque présente; bon gré, malgré nous, elle est grave, elle est sérieuse; il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que *les rameaux du figuier sont déjà tendres et ses feuilles naissantes, et que l'été approche*¹. Sommes-nous déjà entrés dans les derniers temps, ou bien y arrivons-nous avec rapidité? Qu'on discute, tant qu'on le voudra, sur cette question : une chose nous paraît certaine, c'est que nous y touchons. Des signes manifestes et nombreux en révèlent l'approche, et nous espérons que notre première conférence en convaincra le lecteur. Or, les derniers jours sont précisément l'époque marquée où le plan du Très-Haut doit être manifesté, où la science abondera; où les savants comprendront, tandis que les impies s'enfonceront de plus en plus dans les ténèbres². Pourquoi donc s'étonner si, de nos jours, quelques rayons de lumière commencent à poindre sur les prophéties des derniers temps? Pourquoi ne pourrions-nous pas savoir ce que nos devanciers ont dû ignorer? Ne sommes-nous pas en droit d'espérer de

1. Matth., xxiv, 32.

2. Jér., xxxiii, 20. — Dan., xii, 4, 9 et 10.

la bonté divine que plus nous avancerons dans l'avenir, plus le jour se fera sur les obscurités de l'Écriture, jusqu'à ce qu'enfin elle soit entièrement révélée au monde et qu'elle resplendisse comme un brillant soleil? Est-ce que tant de vérités tenues dans le secret jusqu'à ce jour, parce que la connaissance en était superflue, ne vont pas devenir désormais d'une importance majeure? Y a-t-il une présomptueuse témérité à en espérer la manifestation? Est-ce que Dieu ne proportionne pas toujours son assistance aux besoins des temps? Et n'atteint-il pas son but avec une irrésistible force, tout en disposant les choses avec suavité?

Présomption et témérité de penser autrement que les saints Pères sur les prophètes et sur les questions de l'avenir! Mais, après tout, nous n'avons pas la folle prétention d'être infaillible. Nous ne donnons pas nos pensées comme autant de vérités incontestables, mais seulement comme des convictions qui sont enracinées dans notre esprit par des études approfondies et qui nous paraissent solidement établies sur tout l'ensemble des oracles sacrés. Malgré cela, nous ne saurions trop le redire : avant même que l'Église nous condamne, si quelque docteur venait à nous réfuter victorieusement, nous sommes prêt à nous rendre.

RÉCAPITULATION.

Ainsi, nous croyons avoir prouvé :

1^o Que la prétendue nouveauté de nos doctrines n'est pas un motif suffisant pour les rejeter.

2^o Que l'Église ne s'est point prononcée sur ces doctrines, et que, par conséquent, il faut les ranger au nombre des opinions libres.

3° Que Dieu ayant résolu de réserver aux derniers temps la révélation de ces vérités, les Pères et les Docteurs n'étaient pas appelés à les approfondir ni à les connaître, et que leur ignorance à cet égard entraînait dans les desseins du Très-Haut.

4° Enfin, qu'ayant, de nos jours, des signes manifestes que nous touchons aux derniers temps, nous avons aussi des motifs de croire que le moment est venu où ces vérités seront manifestées.

De là, nous concluons qu'il est bien permis de chercher à connaître ces vérités au flambeau des prophètes, et que ce n'est point là une vaine présomption, mais plutôt un devoir, au moins pour ceux qui, par leur position, sont appelés à sonder les Écritures.

XV

AUTRES OBJECTIONS.

On nous accusera encore de présomption sous un autre rapport. Eh quoi ! dira-t-on, vous expliquez ainsi l'Écriture d'après votre sens privé et sans aucun égard pour la tradition des Pères et des docteurs ! Comment vous croire, lorsque vous annoncez les événements de l'avenir selon leur ordre de succession et avec leurs principales circonstances ; lorsque vous en présentez le récit anticipé avec toute la précision et la clarté de l'histoire ? Et puis, ne compromettez-vous pas les prophéties elles-mêmes ? Comment, en effet, pourront-elles s'accomplir, lorsque les hommes sauront d'avance tout ce qui doit arriver, et que la réalisation d'un événement prédit leur sera une garantie

pour ceux qui devront suivre? Comment concevoir, par exemple, que les habitants de la terre se donnent à l'Antechrist, après avoir eu connaissance des prédictions qui annoncent son avènement et ses prodiges? Comment se laisseront-ils séduire, après avoir vu, de leurs propres yeux, l'accomplissement des oracles qui leur avaient annoncé la réhabilitation d'Israël, la conversion du monde entier et le beau règne du Christ? Comment l'Antechrist osera-t-il tenter sa seconde expédition, lorsqu'il pourra savoir que, d'après les oracles divins, elle lui sera plus fatale encore que la première? Ensuite vous semblez méconnaître l'importance de l'âge chrétien pour n'en donner qu'à l'âge futur. Enfin, vous attribuez au sens littéral une valeur qu'il n'a pas et qui ne lui a jamais été donnée.

OBJECTION RELATIVE A NOTRE ESPRIT PRIVÉ.

Réponse. A Dieu ne plaise que nous prétendions, comme les protestants, nous arroger un droit qui n'appartient qu'à l'Église! Elle seule est la dépositaire et la gardienne des divines Écritures. Elle seule a les promesses de l'assistance divine et infaillible¹. Seule, donc, elle a le droit de prononcer sur telle ou telle sentence des saints livres. Elle a usé de ce droit depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX, depuis le concile de Jérusalem jusqu'au concile de Trente, chaque fois que les vérités qui lui ont été confiées, se trouvaient en péril. Sans cette autorité suprême et infaillible, que serait l'Évangile, que serait la Bible, sinon une pomme de discorde jetée au milieu des hommes? Que serait l'Église elle-même, sinon une réunion d'individus

1. Matth., XVIII, 17; XXVIII, 20. — Luc, x, 16. — Act., xv, 6-30.

abandonnés à tout vent de doctrine, ayant chacun sa croyance personnelle, parlant chacun son langage, ne s'entendant pas les uns les autres, et renouvelant ainsi la confusion de Babel? Grâce à cette autorité divinement constituée, les enfants de l'Église sont tous unis par une même foi, par la participation aux mêmes sacrements et par l'obéissance aux mêmes pasteurs dont le chef est le Pape : ils réalisent ainsi la parole : *Il n'y aura qu'un seul bercail et un seul pasteur*, en attendant que cet oracle sacré ait son entier accomplissement, au beau jour de l'avènement du Sauveur et de la conversion du monde entier¹.

A l'Église donc, c'est-à-dire au Saint-Siège, au souverain Pontife le droit de nous juger, de nous approuver, ou de nous condamner ; et à nous, de nous soumettre. Mais tant que l'Église ne se sera pas prononcée, nous estimons que nos doctrines appartiennent à la catégorie des opinions libres, et nous croyons pouvoir les émettre avec toute la liberté qui est donnée aux enfants de la foi. Les Pères et les Docteurs ont usé eux-mêmes de cette liberté, et nous ne faisons que marcher sur leurs traces. Qu'on lise leurs commentaires sur un million de textes dont le sens n'est pas encore défini ; qu'on lise, en particulier, ce qu'ils ont écrit sur les prophètes, et l'on verra avec quel abandon ils se livrent à toutes leurs idées. Souvent leurs opinions sont discordantes. On en trouve jusqu'à dix et douze sur le même texte. Or, cette liberté commune à tous les interprètes, pourquoi nous serait-elle refusée ?

Nous l'avons déjà dit, et nous le dirons encore : à Dieu ne plaise que nous prétendions donner toutes

1. Jean, x, 16. — Rom., xi, 25.

nos pensées comme autant de vérités indubitables. Nous présentons une nouvelle exégèse des livres prophétiques, voilà tout. Nous croyons à l'avènement d'un grand pontife et d'un grand monarque ; nous croyons plus fermement encore à la conversion générale du monde, ainsi qu'aux événements principaux que nous avons signalés, et selon l'ordre que nous leur attribuons. Ce sont là autant de faits qui nous paraissent ressortir de toutes les prophéties. Nous ne demandons qu'une seule chose, c'est qu'avant de nous juger, on veuille bien accorder quelque attention à nos raisonnements. Si, en fait d'exégèse, nous sommes amis du progrès, nous le sommes encore plus de la vérité.

OBJECTION TIRÉE DE NOTRE INTERPRÉTATION DES PROPHÉTIES.

Comment vous croire, lorsque vous présentez les événements de l'avenir, selon leur ordre de succession, avec toute la précision de l'histoire ? Ne voyez-vous pas aussi que vous compromettez les prophéties elles-mêmes, etc. ?

Réponse.

1° Ce n'est pas dans notre cerveau que nous avons trouvé les événements de l'avenir selon l'ordre successif que nous leur attribuons, mais dans l'ensemble des prophéties mises en regard les unes des autres. Nous y avons vu un premier malheur, une magnifique restauration, la conversion progressive de tous les peuples de la terre, la réhabilitation d'Israël, la première invasion des armées de Gog dans la Palestine, une première victoire du Christ, etc., etc. Nous classons ces événements selon l'ordre qui nous a paru le seul qu'on puisse leur assigner, et qui représente très-

bien toute l'économie des derniers temps. Quant à la précision de nos récits, elle ressort de la clarté même des prophéties; clarté telle, si on les entend dans le sens littéral, qu'on les comprend avec autant de facilité que tous les récits de l'histoire sainte; tandis que le sens figuré qu'on leur attribue, non-seulement les dépouille de leur importance et de leur majesté, mais ne leur prête, la plupart du temps, que des absurdités ou des contradictions entre le texte sacré et le commentaire.

2° La crainte de compromettre les prophéties n'est fondée ni sur l'Écriture ni sur l'histoire. Un oracle sacré annonce clairement que la masse des impies fermera les yeux à la lumière, afin de ne pas comprendre, et de persévérer dans leurs voies mauvaises : *impie agent impii, neque intelligent omnes impii*¹. Quels oracles plus manifestes que ceux qui annoncèrent le déluge? Quelles prophéties plus éclatantes que celles qui se rapportaient au premier avènement du Christ, à l'époque et au lieu de sa naissance, à sa vie, à sa passion et à sa mort? Et cependant, les hommes n'en ont tenu aucun compte. L'Évangile nous fournit à ce sujet un exemple remarquable : ce sont les paroles que Jésus-Christ adressa à ses apôtres, la veille de sa mort : *Cette nuit même, leur dit-il, je serai pour vous tous un sujet de scandale*. Voilà, certes, une prophétie très-explicite : son accomplissement devait avoir lieu la nuit suivante. Bien plus, les disciples lui firent, à cette occasion, un serment de fidélité, et saint Pierre s'exprima avec encore plus d'énergie que les autres. Il semble qu'après de pareils précédents, la prophétie du Sauveur ne pouvait pas s'accomplir : hélas ! nous

1. Dan., xii, 10.

ne savons que trop ce qui arriva¹. Toute prophétie étant une manifestation de la prescience divine s'accomplit infailliblement, sans gêner en aucune façon la liberté humaine.

OBJECTION TIRÉE DE L'IMPORTANCE DE L'ÂGE CHRÉTIEN.

On dira que, d'après notre exégèse, les prophètes auraient totalement passé sous silence l'Église, avec ses longs siècles d'existence, pour ne voir que les derniers temps; ce qui imprime à nos conférences une monotonie fastidieuse, puisqu'elles roulent incessamment sur les mêmes sujets.

Réponse.

1° Sans doute, si nous nous adressions aux lecteurs légers et superficiels, nous aurions à regretter la monotonie du sujet; mais, comme nos conférences ne sont que pour les hommes sérieux qui désirent sincèrement connaître les divines Écritures, cette considération ne doit pas nous émouvoir.

2° Nous n'admettons pas que les prophètes aient totalement perdu de vue l'Église : ils en ont parlé ; ils ont annoncé surtout le premier avènement de Jésus-Christ, sa passion, sa mort, et le nouveau peuple qui devait être substitué à Israël pendant toute la durée d'un âge nouveau. Toutefois, il est vrai, nous sommes loin d'appliquer à l'Église le majestueux ensemble des prophéties qui se rapportent aux derniers temps, et nous les appliquons plutôt à l'ancien peuple de Dieu. Faut-il s'en étonner? Les Prophètes de l'Ancien Testament sont, avant tout, les prophètes d'Israël. Animés d'un religieux et ardent patriotisme,

1. Matth., xxvi, 31-35, 56-75.

ils sont essentiellement préoccupés des intérêts d'Israël. C'est en vue d'Israël que Dieu les a suscités : c'est à Israël que s'adressent tous leurs discours : discours sur les temps anciens, discours sur le présent, et, par une conséquence naturelle, discours sur l'avenir. Cet avenir devant être d'abord l'époque d'un châtement prolongé pendant toute la durée de l'âge chrétien, ils en parlent avec douleur. Mais, comme cette époque devait être suivie d'un avenir splendide, d'un avenir de réconciliation et de réhabilitation, ils l'annoncent avec un saint enthousiasme, et toute la magnificence du langage prophétique. En un mot, les prophètes étant les ministres de Dieu envers son peuple, il est logique de supposer que c'est à ce peuple qu'ils adressaient leurs instructions sur son avenir, aussi bien que sur son présent et sur son passé. Si la belle figure de l'Eglise n'apparaît pas autant qu'Israël dans l'Ancien Testament, elle y est cependant comme le germe dans sa plante : *In veteri Testamento latet*¹. Et pour nous, chrétiens, nous n'avons pas lieu de nous plaindre, puisque le ciel nous a donné non-seulement des écrivains inspirés, des apôtres et des prophètes, mais Jésus, le Fils même de Dieu, et le prince des prophètes, *en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science*².

OBJECTION TIRÉE DE NOTRE PRÉDILECTION POUR LA NATION ISRAËLITE.

On ne manquera pas de nous appliquer l'épithète que saint Jérôme ne cessait d'adresser aux Millénaristes : on dira donc que nous sommes des *Judaïsants*³.

1. Saint Augustin.

2. Col., II, 3.

3. Voy. S. Jér., *in preph. passim*.

Loin de nous en défendre, nous nous en faisons gloire. Comment ne pas admirer un peuple qui commence par Abraham et vient s'éteindre dans Notre Seigneur Jésus-Christ, pour reparaitre plus tard et dominer toutes les nations. Quel peuple produisit jamais des hommes tels qu'un Moïse, un Josué, un Samson, un Joseph, un Salomon, un Élie, un Jérémie, un Daniel et tant d'autres personnages extraordinaires? Que dirons-nous des Apôtres et de la vierge Marie, *benie entre toutes les femmes* et proclamée *bienheureuse par toutes les générations*? Et Jésus-Christ? quelle langue pourra jamais célébrer dignement ses louanges? Quel peuple que celui en faveur duquel le Tout-Puissant opéra des prodiges tels que les dix plaies de l'Égypte, le passage de la mer Rouge, la manne du désert, la chute des murailles de Jéricho, la suspension du soleil et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer? Quel peuple, en un mot, que celui qui renversa le paganisme dans tout l'empire romain, lui substitua l'admirable lumière de l'Évangile et doit un jour *renouveler la face de la terre*¹? Ah! Israël peut bien encore aujourd'hui s'écrier dans sa reconnaissance : Non, le Très-Haut *n'a pas agi de la sorte envers toutes les nations*². Pourquoi donc n'aurions-nous pas un faible pour ce peuple qui est l'objet d'une si tendre prédilection de la part du Seigneur³?

1. Ps. CIII, 34, et LXXI entier. — Joël, II, 28-32. — Zach., XIII, 1-5; XIV, 9. — Rom., XI, 12-25.

2. Ps. CXLVII, 9.

3. Ça et là, dans nos conférences, nous nous expliquons sur le déicide et sur le châtement qui a suivi ce crime.

OBJECTION TIRÉE DE LA VALEUR QUE NOUS ATTRIBUONS AU SENS
LITTÉRAL, QUI EST LA CLEF DES PROPHÉTIES.

On nous reprochera de méconnaître le sens figuré et d'attacher une trop grande importance au sens littéral.

Réponse. En effet, le sens littéral nous paraît avoir la plus haute importance dans l'interprétation des saints livres. Le sens littéral et la confrontation : telles sont, à notre avis, les deux principales règles de l'exégèse. Quant aux livres prophétiques, si on les examine d'après ces règles, non-seulement ils ne sont pas inaccessibles à l'intelligence humaine, mais nous osons dire qu'on les entend avec facilité et qu'on les admire de plus en plus, à mesure qu'on y découvre l'avenir avec ses splendeurs. Oui, d'après nous, la confrontation et le sens littéral sont deux règles fondamentales : c'est la clef des prophètes. La confrontation, pourquoi ? Parce que toutes les prophéties qui ont trait à l'avenir annoncent les mêmes événements ; il est donc visible qu'elles se prêtent une force mutuelle et qu'elles s'expliquent les unes par les autres. Aussi, nous complaisons-nous dans la comparaison des prophètes avec des musiciens qui donnent un concert : chacun a sa voix, chacun son instrument, et tous exécutent le même chant avec la plus délicieuse harmonie. Ainsi, chacun des prophètes a son inspiration divine ; chacun ses accents qui lui sont propres ; mais, tous ensemble, ils célèbrent dans un admirable accord les magnificences de l'âge futur.

Le sens littéral est aussi la clef des prophètes, et pourquoi ? Pour trois raisons principales : la première

se déduit de la véracité de Dieu ; la seconde, de l'autorité de l'Église, et la troisième, des hypothèses incroyables dans lesquelles on tombe, en adoptant le sens figuré.

Première raison tirée de la véracité de Dieu. Lorsque Dieu parle à l'homme, il veut être compris, au moins en temps opportun. Cette proposition n'a pas besoin de preuve, puisqu'elle ne saurait être niée sans le plus horrible blasphème. Par conséquent, sa parole doit être entendue dans le sens qu'elle présente de prime abord, et que l'exégèse latine exprime si bien par les mots de *sensus obvius*, *sensus genuinus*, *sensus germanus*¹. C'est là le sens qu'il faut nécessairement accepter toutes les fois qu'il ne présente rien de contraire aux attributs divins ou à la nature des choses. Qu'on lise les prophéties qui déjà se sont accomplies, et l'on se convaincra que leur accomplissement a eu lieu dans le sens littéral, et avec la plus parfaite exactitude². De là je conclus que les prophéties qui se rapportent à l'avenir doivent être aussi interprétées d'après le même sens. Choisissons un exemple dans la foule des oracles qu'on peut appeler à double intuition. Le premier qui se présente à mon esprit est celui de l'archange Gabriel parlant en ces termes à la vierge Marie : *Voilà que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus. Il sera grand et il sera appelé le Fils du Très-Haut... L'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et c'est*

1. Voy. Corn. à Lap., *passim*.

2. Gen., ix, 24 et 25, et xvi, 10. — Nomb., xxiv, 17-24. — Dan., ii, 36-43. — Isaïe, xlv, 1 et 2. — Osée, iii, 3 et 4. — Matth., xvi, 18 ; xvii, 21 et 22 ; xx, 18, 19 et 23. ; xxiii, 38 et 39 ; xxviii, 20. — Luc, xix, 43, 44. — Jean, xv, 20 ; xxi, 18. — Act., i, 5, 7 et 8.

pour cela que le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Voilà une prophétie certainement bien surprenante : Une vierge devenir mère du Fils de Dieu, par l'opération du Saint-Esprit ! Cependant, quelque merveilleuse qu'elle fût, elle n'avait rien que de très-conforme à l'immense bonté de Dieu ; l'ange lui-même le dit à Marie, *rien n'est impossible à Dieu.* Aussi, Marie accepta cet oracle dans le sens littéral, elle y ajouta foi, et nous savons qu'en effet, il s'accomplit et que par elle, *le Verbe de Dieu s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous.* Voilà donc la première partie d'un oracle divin qui est pleinement réalisée au pied de la lettre. La seconde partie du même oracle se rapporte à une époque plus éloignée : *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin*¹. Pourquoi ne pas entendre aussi cet oracle dans le sens littéral ? N'a-t-il pas la même clarté que le précédent ? Pourquoi voir dans le trône de David la chaire de saint Pierre, et l'Église, dans la maison de Jacob ? En quoi la majesté de Dieu s'opposerait-elle à ce que le Christ, son Fils, après être venu pour racheter les hommes, revînt une seconde fois pour les gouverner, en qualité de roi d'Israël et de tous les peuples de la terre ? Qu'y a-t-il d'absurde à lui attribuer cette gloire si légitime du règne universel et éternel, que tous les prophètes ont célébrée dans les termes les plus magnifiques ?

Deuxième raison tirée de l'autorité de l'Église. Que fait l'Église dans ses définitions dogmatiques et morales ? Elle les appuie, d'une part, sur l'Écriture-Sainte, et, de l'autre, sur la tradition perpétuelle et

1. Luc, 1, 31-37. — Jean, 1, 43.

universelle. En ce qui concerne l'Écriture sainte, quelle a été, de tout temps, sa principale règle d'interprétation? Le sens littéral¹. C'est par le sens littéral qu'elle a sauvé sa foi, sa morale, ses sacrements, ses institutions, et, en un mot, toutes les richesses spirituelles qui font sa vie et sa fécondité. Au contraire, les hérétiques de tous les siècles se sont toujours écartés de cette règle pour soutenir leurs erreurs. Les protestants, en particulier, ne sont tombés de chute en chute, dans un affreux chaos de doctrines, et dans l'abîme du scepticisme, où nous les voyons aujourd'hui, qu'après avoir rejeté le sens littéral, touchant les enseignements dogmatiques. Tandis que nous, enfants de l'Église, nous prêtons à Dieu un langage digne de lui, langage sublime, sans doute, mais clair, net, intelligible, le langage d'un père à sa famille; eux, les protestants, lui attribuent un langage insolite et trompeur. Cette vérité ressort principalement de la comparaison qu'il est facile d'établir entre l'interprétation de l'Église et celle du protestantisme, sur les textes qui se rapportent à l'Eucharistie.

Or, cette règle d'interprétation dans le sens littéral, laquelle est reconnue par l'Église comme base des vérités de la foi et des préceptes de la morale, nous pensons qu'elle doit être également appliquée aux prophéties. En effet, la parole de Dieu est toujours la même, soit qu'il annonce les événements de l'avenir, soit qu'il révèle les dogmes de la foi. Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours le même Dieu parlant aux hommes son même langage d'une simplicité sublime et d'une éclatante vérité.

1. Voir, entre autres, les canons et les décrets du Concile œcuménique de Trente sur le péché originel, sur la justification et sur les sacrements.

Troisième raison tirée des hypothèses incroyables dans lesquelles on tombe en interprétant les prophéties dans le sens figuré. Pour me borner à quelques exemples; est-il croyable que les montagnes de Sion et la cité de Jérusalem, après avoir toujours été, avant Jésus-Christ, entendus dans le sens littéral, aient perdu, tout à coup, leur signification première, sans que les prophètes aient pris soin de nous en avertir; que leur brillant avenir qui fut l'espoir d'Israël ne soit plus qu'un rêve, et qu'elles aient été transformées, sous la plume des écrivains sacrés, en des symboles de l'Église, ou du royaume des cieux? est-il croyable que la nouvelle cité de Jérusalem, descendue du ciel avec toutes ses splendeurs ne soit qu'un emblème de l'Église ou du Paradis? Un emblème de l'Église, lorsqu'entre elle et la Jérusalem nouvelle, il est impossible de voir l'analogie parfaite que l'esprit de Dieu met toujours entre la figure et la réalité! Un emblème du Paradis, lorsque la description de la Jérusalem nouvelle, présente mille détails qui deviennent absurdes si on les applique au royaume des cieux! Est-il croyable que la conversion des Juifs ne doive être qu'un épisode mesquin qui aurait lieu, en quelque sorte, à huis-clos, au dernier jour, sans aucun retentissement dans le monde, et sans exercer aucune influence sur les nations? est-il croyable que par les mots : *universalité du globe terrestre, plénitude des nations, toutes les nations, toute la terre*, les prophètes n'aient eu en vue que le territoire et les peuples de l'ancien empire romain et quelques contrées éparses cà et là? est-

1. Voir, entre autres, Apoc., xxi, 24 et 26, où il est dit que *les nations marcheront à la lumière de cette cité descendue du ciel, que les rois de la terre et les nations y porteront leur gloire et leur honneur.* Voir aussi *Ibid.*, xxii, 2, où il est parlé de *l'arbre de vie, dont les feuilles guérissent les nations.*

ce donc que les peuples innombrables qui ne connaissent pas encore Jésus-Christ ne sont pas du nombre des nations? est-ce que les pays immenses qui sont encore plongés *dans les ténèbres* de l'infidélité ne font pas partie du globe terrestre¹? est-il croyable que cette splendide royauté, si éloquemment décrite par tous les prophètes, ne soit qu'une royauté qui ne tombe pas sous le sens? que ce *sceptre de jer*², c'est-à-dire cette puissance redoutable et invincible n'ait d'autre destinée que d'être le jouet des passions humaines? que le beau titre de roi, appliqué à la personne du Christ, n'ait pas le même sens que dans les autres rois? que le Fils de Dieu, après avoir acquis sur la croix la sublime qualité de Rédempteur, ne revienne pas pour consommer son œuvre, et pour réaliser son nom de *second Adam*, par la réintégration du monde et de l'humanité tout entière dans l'état antérieur au péché? est-il croyable que le concours immense des princes, des grands et des peuples, qui, au dire des prophètes, doivent affluer à Jérusalem pour l'adorer, se restreigne aux pèlerins de la Terre-Sainte, dans l'âge présent, et qu'ainsi, la noble figure de Salomon, visité avec tant de magnificence par la reine de Saba et par tous les princes de l'Orient, et la figure non moins noble des Mages qui, du fond de l'Arabie, vinrent se prosterner aux pieds de l'Enfant Jésus, aient eu leur réalisation dans la terre d'Israël, depuis qu'elle a été dévastée, et maintenant encore

1. Matth., xxiv, 14. — Rom., xi. — Gen., xii, 3; xviii, 18. — Ps. LXXI entier. — D'après les calculs les plus récents, on évalue à douze cent millions le nombre des habitants de notre globe; et, dans ce nombre, on ne compte qu'environ deux cent millions de catholiques, soixante millions de schismatiques et quarante millions de protestants.

2. Apoc., xii, 5. — Ps. II, 9; XLIV, 7.

qu'elle gémit sous la domination du plus terrible ennemi du nom chrétien ? et, pour terminer, est-ce que le jour ne viendra pas où l'Homme-Dieu accomplira lui-même ses oracles, où *il attirera tout à lui*, où *il chassera dehors le prince de ce monde* pour régner en sa place, en qualité de *roi de toute la terre*, de *suzerain de tous les rois* et de *Seigneur des Seigneurs* ? voilà pourtant les déplorables hypothèses dans lesquelles tombent forcément ceux qui ne voient dans les oracles sacrés qu'un langage hyperbolique et des figures de la poésie orientale !

Faisons observer ici, en passant, une nouvelle preuve de l'assistance divine qui a été promise à l'Église. Comme toutes ces questions et tant d'autres qui s'y rattachent n'ont eu, jusqu'ici, aucune utilité ni aucune importance pour le salut des âmes, et que les théologiens n'en ont pas fait une matière de controverse, quelle a été sa conduite ? elle s'en est peu occupée, elle ne les a pas éclaircies et les a abandonnées aux docteurs, avec pleine liberté d'affirmation ou de négation. Sans se prononcer ouvertement pour le sens littéral des prophéties qui regardent l'avenir, elle a cependant introduit, dans les prières de sa liturgie, tout l'ensemble des oracles sacrés qui annoncent les gloires futures du Christ. Pour s'en convaincre, il suffit de lire, en particulier, les offices du temps de l'Avent et de l'octave de l'Épiphanie. Il est remarquable que, pendant les quatre semaines de l'Avent, l'office de Matines débute par ces mots :

Venez, adorons le roi qui doit venir.

Regem venturum, venite, adoremus.

Sans doute, l'Église n'a pas déterminé explicite-

1. Jean, XII, 31 et 32. — Ps. LXXI, 11; LXXXVIII, 28, etc.

ment le vrai sens de ces prophéties ; mais il est très-certain qu'elle est entrée dans l'esprit des prophètes, et qu'il a été loin de sa pensée de se mettre en opposition avec eux.

Nous croyons avoir prouvé qu'il faut admettre le sens littéral pour l'explication des prophéties, et l'admettre de telle sorte que chaque mot soit une vérité, qu'un *iota* même et un *point* aient leur importance. On ne l'a pas assez remarqué : le langage de Dieu, bien différent du langage humain, est d'une exactitude parfaite et vraiment inimitable. Aussi Notre Seigneur Jésus-Christ a-t-il annoncé qu'avant le jour du renouvellement du ciel et de la terre, *toutes les choses* contenues dans la loi et les prophètes s'accompliraient jusqu'à un *iota* et un *point*¹ !

ABUS DU SENS LITTÉRAL.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne doive quelquefois renoncer à l'écorce de la lettre, à la lettre grossière, lorsque celle-ci présente quelque chose d'incompatible avec la bonté et la sagesse de Dieu. C'est ainsi qu'Origène eut à dévorer les regrets les plus amers, pour avoir entendu un passage de l'Evangile selon la teneur même de la lettre, bien que celle-ci eût un sens absurde à la fois et révoltant². C'est ainsi que les Capharnaïtes prirent le triste parti d'abandonner Notre-Seigneur pour avoir donné à ses paroles sur l'Eucharistie un sens que des anthropophages seuls pouvaient imaginer³. Dans ces deux cas, la simple raison que Dieu a mise en nous suffisait pour

1. Matth., v, 17 et 18.

2. *Ibid.*, xix, 18-12.

3. Jean, vi, 61, 67.

comprendre que *la lettre tue*, et que *les paroles de Jésus-Christ sont esprit et vie*¹. Quel est, par exemple, l'homme d'un âge mûr qui puisse se croire obligé à redevenir un enfant, parce que Jésus-Christ a dit : *Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux*²? quel est le jeune homme raisonnable qui aura la pensée de s'arracher les yeux, à cause de la parole : *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le*, etc.³? Le simple bon sens dit assez qu'il ne faut prendre de ces paroles que l'esprit, c'est-à-dire imiter la simplicité de l'enfant, et retrancher toute cause de péché, même celle qui nous serait aussi chère que l'œil. Et pour nous, enfants de l'Église, outre la lumière naturelle de la raison, nous avons encore un guide assuré dans la divine Épouse du Christ, parce qu'elle a déterminé le vrai sens de tous les textes sacrés qui se rapportent aux dogmes de la foi, aux sacrements et aux préceptes de la morale.

NÉCESSITÉ D'ADMETTRE AUSSI LE SENS FIGURÉ.

Outre le sens littéral, il faut admettre encore le sens figuré, le sens allégorique, le sens mystique, en un mot toutes les richesses et toute la fécondité de la parole de Dieu. Ne pas y voir ces sens multiples, c'est faire preuve de la plus complète ignorance des saints livres. Partout s'y trouve une mine inépuisable de vérités. *Ils renferment*, dit saint Augustin, *une telle profondeur de sagesse, qu'aux esprits les plus pénétrants et les plus désireux d'apprendre, il arrive ce que la même Écriture dit quelque part : Lorsque l'homme croit avoir*

1. Jean, vi, 64. — II Corinth., iii, 6.

2. Matth., xviii, 3.

3. *Ibid.*, 9.

terminé son étude, c'est alors seulement qu'il a commencé¹. Il n'y a pas, dit saint Chrysostome, une syllabe, pas un point qui ne renferme quelque précieux trésor². Ces saints volumes, dit le pape saint Grégoire, contiennent des mystères si cachés et en si grand nombre, que plusieurs d'entre eux sont encore voilés aux mortels et connus seulement des esprits célestes. Ainsi ont parlé les Jérôme, les Ambroise, les Eusèbe, les Cyrille, les Origène, les Basile et, en général, tous les Docteurs que nous appelons à si juste titre les Pères de l'Eglise. C'est sous l'inspiration de ces grands hommes que s'élevèrent des cloîtres et des écoles célèbres, dans le but principal de favoriser la science biblique. Là, des moines, des savants, des saints vouaient toutes les facultés de leur esprit à l'investigation des divines Écritures. Quelle différence entre eux et nous, entre leur vie calme, silencieuse, méditative, et notre existence absorbée par la multiplicité des affaires et agitée par les mille questions que soulève incessamment la liberté de la presse ! A la place de ce déluge de livres dont nous sommes inondés, ils n'avaient, pour ainsi dire, que la Bible, et ce livre divin leur suffisait ; ils lui consacraient les heures de la journée et les veilles de la nuit : leurs travaux ne cessaient qu'avec la vie. Ce sont eux qui nous ont initiés à cette science divine : à nous de continuer leur œuvre, à nous d'étudier le texte sacré, d'en rechercher d'abord le vrai sens littéral, puis ensuite d'y découvrir les sens mystiques et figurés.

RÈGLES POUR DÉCOUVRIR LA FIGURE CACHÉE DANS UNE HISTOIRE.

S'agit-il d'un personnage, d'une histoire ou d'un

1. *Epist. I, ad Volusian.*

2. *Homél. XXI.*

événement, la figure ou l'allégorie se connaît par un ensemble de circonstances d'une parfaite analogie. Fondés sur ce principe, nous voyons des allégories de toutes parts : pour en citer quelques exemples, nous en voyons 1° dans l'histoire de Job par rapport à l'Église, à cause des nombreux traits de ressemblance que l'on peut remarquer entre l'histoire de l'un et celle de l'autre; 2° dans l'histoire de Joseph, au point de vue de Jésus-Christ, à cause des similitudes sans nombre qui existent entre l'un et l'autre, du commencement à la fin, similitudes qui nous présentent Joseph comme le type parfait de Jésus-Christ; 3° dans l'histoire d'Esther relativement à la bienheureuse vierge Marie, à cause des rapprochements d'une vérité frappante que l'on peut établir entre le rôle d'Esther à la cour d'Assuérus, et le ministère que remplira la vierge Marie lors des événements qui, d'après les prophètes, doivent signaler les invasions de la terre sainte par l'Antechrist; 4° dans le Cantique des cantiques, à cause de l'identité, pour ainsi dire, des scènes de cet épithalame avec les péripéties de l'histoire d'Israël. — Si, de l'Ancien Testament nous passons au Nouveau, mille autres allégories se présentent. En effet, l'adoration de l'enfant Jésus par les bergers, la première pêche miraculeuse, le premier vin des noces de Cana, les trois années du ministère public de Jésus-Christ ne sont-elles pas des images sensibles de l'état de l'Église depuis son origine jusqu'à nos jours. Et, dans l'adoration des Mages, dans la seconde pêche miraculeuse, dans le second vin des noces de Cana, dans l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, n'avons-nous pas lieu d'admirer autant de symboles non moins sensibles du futur triomphe de Jésus-Christ sur la terre? Enfin, nous

convenons avec tous les exégètes que, la plupart du temps, les événements innombrables de l'histoire sainte, ainsi que les héros qui y sont représentés, revêtent la forme allégorique. Admirable sagesse du Très-Haut ! Pour imprimer à sa parole un caractère d'authenticité irrécusable, pour la sceller d'un sceau visiblement divin, il a fait ce que ne peut faire l'homme : par le passé, il a révélé l'avenir !

RÈGLES POUR DÉCOUVRIR LA FIGURE CACHÉE DANS LES MOTS.

S'agit-il seulement des mots et des choses ? Encore ici les figures sont multipliées à l'infini. Tout, pour ainsi dire, sous la plume des écrivains sacrés, devient image, symbole, type, emblème. Le vrai sens de tant de figures éclate avec évidence, soit parce que l'Écriture elle-même l'indique très-explicitement ; soit parce qu'il ressort de tout le contexte, et quelquefois de tout l'ensemble d'un livre ; soit parce que le sens littéral serait absurde ; soit enfin, à cause d'une analogie très-sensible avec la réalité. Donnons pour exemples les seuls mots d'*étoiles* et de *montagnes*. S'il est certain que, fort souvent, ces mots sont employés dans le sens littéral, il ne l'est pas moins que, souvent, les prophètes leur attribuent un sens figuré. Ainsi le mot *étoiles* désigne quelquefois des personnages d'une dignité plus ou moins élevée. Notre-Seigneur s'appelle l'*étoile resplendissante du matin*¹ ; les sept évêques des sept Églises de l'Asie sont appelés *sept étoiles*², et les frères de Joseph, qui devaient être, un jour, les patriarches des tribus d'Israël, sont aussi

1. Apoc., xii, 16.

2. *Ibid.*, i, 20.

désignés sous l'emblème d'étoiles¹. C'est pour cela que les *étoiles* qui sont représentées comme *tombant du ciel*², ainsi que *la troisième partie des étoiles que le grand dragon fera tomber sur la terre*³, indiquent la prévarication d'un grand nombre de membres du clergé à l'époque de l'apostasie générale. Mais, outre que ce sens est donné par l'Écriture elle-même, il serait absurde de supposer que les étoiles tomberont sur la terre, puisqu'elles sont des globes d'une dimension incomparablement plus grande. Il est donc indubitable que le mot *étoile* signifie quelquefois des personnages élevés, par leur caractère, au-dessus des autres hommes.

J'en dis autant du mot *montagnes*. Ce mot est quelquefois une métaphore qui désigne les *empires* ou les *royaumes*. L'Écriture le dit clairement. Ainsi, nous lisons dans Daniel, que *la pierre qui frappa la statue devint une grande montagne* et que cette montagne est le symbole du cinquième empire que *Dieu suscitera un jour et qui durera éternellement*⁴; dans l'Apocalypse, il est dit que *les sept têtes de la bête qui trône à Babylone, sont sept montagnes et sept rois*, c'est-à-dire, sept rois à la tête de leurs royaumes⁵. De ce sens métaphorique, il nous semble qu'on peut conclure que les deux mon-

1. Gen., xxxvii, 9.

2. Matth., xxiv, 29. — Apoc., vi, 13; viii, 10; ix, 1.

3. *Ibid.*, xii, 4.

4. Dan., ii, 35, 44 et 45. — La teneur même du texte démontre évidemment l'apparition future de ce cinquième empire, lequel nous disons devoir être l'empire du Christ. Au v. 40, il est parlé du quatrième : *Le quatrième royaume sera comme le fer*. Au v. 41, il est dit que ce quatrième sera divisé en dix, représentés par les dix doigts des pieds. Voir chap. vii, 24. — Ensuite, le v. 44 ajoute que *dans les jours de ces dix royaumes, le Dieu du ciel suscitera un empire éternel, etc.* C'est bien là le cinquième empire que les chrétiens doivent appeler de tous leurs vœux.

5. xviii, 9.

tagnes d'airain, dont il est parlé dans le livre de Zacharie, représentent deux souverains très-puissants. Et, parce que l'un de ces deux souverains est un personnage royal; l'autre, un Pontife, que leur règne est simultanément et coïncide avec la conversion des Juifs et de tous les peuples, il nous semble aussi qu'on en peut inférer l'avènement d'un grand monarque et d'un grand pontife qui se prêteront un mutuel appui et domineront le monde¹. C'est, du reste, un sujet que nous traiterons dans notre exégèse du livre de Zacharie. Là, nous poserons entre autres, la thèse que le grand Monarque et le grand Pontife prépareront l'empire du Christ. Pour la même raison, nous ne pouvons pas admettre que la ville de Rome ait jamais été ou doive être la grande Babylone *assise sur sept montagnes et sur les eaux*, puisque l'Esprit-Saint a daigné nous expliquer lui-même que *ces sept montagnes sont sept rois*, et que *cès eaux* représentent non pas la mer proprement dite, mais *les peuples, les nations et les langues*². D'ailleurs, quel est l'homme judicieux et de bonne foi qui puisse reconnaître la ville de Rome dans le tableau de Babylone, cité immense, appelée par antonomase *la grande cité*, centre de richesses, de luxe, de dépravation, de commerce, foyer des plus fatales influences sur tous les peuples de la terre³? et pourtant, ce que tout exégète qui respecte les plus simples règles du bon sens repousse loin de lui, certains auteurs protestants l'ont soutenu et le soutiennent encore de nos jours. A Genève, le ministre Gaussen n'a pas craint de publier en quatre volumes le cours des conférences qu'il avait données à de jeunes personnes,

1. Zach., vi, 4.

2. Apoc., xvii, 9, 15 et 18.

3. *Ibid.*, xviii, 9-14.

pour prouver que le Pape est l'Antechrist, et Rome la grande Babylone ! Il a lu dans l'Apocalypse que *Babylone sera assise sur sept montagnes et sur les eaux*. Rome, a-t-il dit, est assise sur des collines, non loin de la Méditerranée ; donc, a-t-il conclu, elle est la grande Babylone, *assise sur sept montagnes et sur les eaux* ! Peu lui importe que les collines de Rome ne soient pas des montagnes ; peu lui importe de faire mentir ainsi l'Esprit-Saint ; peu lui importe, enfin, tout le contexte où il aurait pu voir que les *sept montagnes sont sept rois, et les eaux, les peuples et les nations*. Et voilà le grand tort de nombreux exégètes : ils lisent les saints livres avec une médiocre attention ; ils saisissent, comme au vol, le sens qui s'offre d'abord à leur esprit ; mais ils reculent devant le labeur de scruter les divines Écritures, selon la recommandation qui en est faite de toutes parts¹.

XVI

LA BIBLE : SON EXCELLENCE, SA PERMANENCE A TRAVERS LES AGES, SES VICTOIRES, SES CONQUÊTES, SES GLOIRES PRÉSENTES ET SON SPLENDIDE AVENIR.

Après avoir ainsi répondu d'avance aux principales objections que notre *Essai* est de nature à soulever, nous nous sentons animé d'un plus grand courage. Les travaux bibliques ont, de nos jours, plus d'importance que jamais. La Bible peut être comparée à Jésus-Christ : elle est la parole de Dieu, et Jésus-

1. Ps. CXVIII, 2, 34, 69, 115, 129. — Sag., vi, 4. — Jean, v, 39, et vii, 52. — Act., xvii, 11. — 1 Corinth., ii, 10.

Christ est le *verbe de Dieu*¹. Par l'incarnation il s'est fait chair; par la Bible il s'est fait Écriture. Aussi saint Augustin ne fait-il pas difficulté d'appeler la Bible *un autre corps du Christ*. Elle est donc identifiée avec le Christ; elle partage ses combats, ses gloires, toutes ses vicissitudes; elle est au milieu des chrétiens ce qu'il fut au milieu des Israélites : *une occasion de ruine et de résurrection pour un grand nombre*². En elle, comme en Jésus, se trouve *la pierre angulaire* qui unit l'ancien et le nouveau peuple de Dieu. Comme lui, elle est engendrée du sein du Père éternel; comme lui, elle est descendue des cieux, et comme lui, elle est lumière du monde. Elle est son passé par l'Ancien Testament; son présent par le Nouveau, et son avenir par tout son contenu. Elle ne cesse de lui rendre témoignage et de refléter sur lui l'éclat de ses oracles; de son côté, il ne cesse de lui donner raison; tout ce qu'elle a prédit, il le réalise à travers les âges. Jusqu'à ce jour, on ne peut pas voir entre elle et lui la moindre opposition; et cet accord merveilleux qui n'a jamais cessé est un gage pour l'avenir.

De là, l'opposition contre la Bible. Les mêmes hommes qui, de nos jours, conspirent contre le Seigneur et son Christ, conspirent aussi contre elle. Mais, c'est en vain qu'ils méditent leurs coupables projets. Tous leurs efforts s'y briseront, comme les efforts du Sanhédrin se sont brisés contre le Sauveur³. Dépositaire des promesses faites à la Synagogue et à l'Église, la Bible participe à l'indéfectibilité de l'une et de l'autre. Elle ne périra pas; non, elle ne périra pas plus

1. S. Jean, 1, 1.

2. Luc, II, 34.

3. Matth., XXI, 42, 44.

dans l'avenir, qu'elle n'a péri dans le passé¹. Loin de périr, elle se ravive chaque jour davantage. Semblable à l'aigle, elle renouvelle sa jeunesse. Elle ne craint que l'ignorance ou le demi-savoir. Plus on l'étudie, plus on y reconnaît une touche divine; le feu de l'ennemi la rend plus pure que l'or éprouvé sept fois. Elle revient des combats toute chargée de lauriers et couronnée de gloire. Elle ne redoute ni le progrès des sciences et des arts, ni les vieux manuscrits, ni les monuments antiques, ni les investigations de la critique; elle les provoque au contraire, elle les appelle de tous ses vœux; elle nous redit sans cesse : lisez-moi, examinez, creusez, scrutez ! Elle promet à ce labeur des récompenses plus précieuses que l'or et le diamant². Chaque découverte est pour elle une victoire; chaque progrès, une conquête. A mesure que les hommes étendent la sphère de leurs connaissances, ils sont contraints de lui rendre hommage. Émanée du sein de Dieu, source première de toute vérité, elle répand ses lumières sur toutes les sciences : elle en est à la fois la mère et la reine. Chaque jour elle grandit dans l'opinion des savants. Il est remarquable que de récentes découvertes sont venues confirmer ses récits les plus saillants et les plus contestés. Il ne l'est pas moins que ces découvertes sont dues non-seulement à des catholiques, mais aussi à des protestants et à des juifs. Ce sont des Anglais qui ont découvert les ruines de Babylone et de Ninive, et les nombreux monuments graphiques ensevelis sous les décombres de cette dernière cité. Ce sont l'Anglais sir H. Rawlinson, et le Juif M. J. Oppert qui, par leurs

1. Matth., xxiv, 35. — Ps. CXVI, 2.

2. Ps. CXVIII entier. — Eccl., xxxix, 1-15. — Dan., xii, 3. — Apoc., i, 3.

laborieuses et savantes études, sont parvenus à déchiffrer ces monuments et à nous donner l'intelligence de tant d'inscriptions cunéiformes. Ces inscriptions concordent merveilleusement avec tout ce que les livres saints nous disent d'Ézéchias, de Manassès, de Sennachérib, d'Ézéchiél, de Judith, de Nabuchodonosor, de Daniel, de Balthasar, de Darius, de Zorobabel, et d'une foule de récits; qui excitèrent, dans le siècle dernier, la verve des sophistes et alimentèrent leurs sottes railleries¹. Ce sont les Anglais qui ont découvert, en Égypte, des manuscrits bibliques du plus haut prix; c'est le docteur Cureton, ministre de l'Église anglicane et chanoine de Westminster, qui en a fait l'examen et a livré au monde savant ces trésors d'érudition Syriaque².

De son côté, la docte Allemagne nous montre aujourd'hui avec un légitime orgueil ses savants exégètes : Wetzzer, Hug, Welt, Ulman, Mohler, Kulm, Kimpel, Tholuck, Neander, Kengstenberg, Seppe et autres. Ceux-ci semblent s'être imposé la tâche de venger l'honneur de la Germanie outragée par Hegel, Strauss et autres sceptiques. Dignes ouvriers de la critique sacrée et de l'Exégèse, ils ont publié une foule d'écrits remarquables et mis, plus que jamais, les livres saints en honneur. En un mot, de nos jours, cette science fondamentale paraît jalouser le progrès

1. Voir l'*Histoire générale de l'Église*, par M. l'abbé J.-E. Darras, III^e vol.

2. On peut consulter à ce sujet : 1. l'*Introduction historique et critique aux livres du Nouveau Testament*, par Reitmayer, Hug, Tholuck, etc., traduite et annotée par H. de Valroger, t. I. *Notice sur une ancienne version syriaque des Évangiles*. 2. *Les saints Livres vengés* et l'*Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, doctes ouvrages de M. l'abbé Glaire, et 3. la *Revue des sciences ecclésiastiques*, dirigée par M. l'abbé Bouix, mars et juillet 1860.

des autres sciences, et vouloir, elle aussi, dissiper les ténèbres qui la couvrent encore. Tout porte à croire que nous approchons de l'époque où la connaissance des oracles sacrés sera *multiple*, où les *savants comprendront*¹, jusqu'à ce qu'enfin *le Livre des sept sceaux* soit ouvert par qui de droit. Nous saluons d'avance avec tressaillement cette époque si désirable; car alors, les hommes verront, de leurs propres yeux, l'accomplissement de toutes choses, jusqu'à un iota; et la Bible, entièrement connue, sera un soleil à son midi, au milieu d'un ciel sans nuages.

XVII

OPINION DU P. GRATRY ET DU P. PERRONE SUR L'IMPERFECTION
ACTUELLE DE LA SCIENCE SACRÉE.

Naguère nous lisions dans un des derniers ouvrages du Père Gratry des observations qui trouvent ici leur place. Le savant philosophe prouve qu'une des causes de l'incrédulité moderne, c'est l'imperfection de la science sacrée. A l'appui de son assertion, il cite Origène, Vincent de Lérins et Leibnitz²; puis, arrivant au beau passage où saint Paul annonce qu'un jour nous passerons de l'enfance de la foi à la virilité³, il reproduit le commentaire suivant de Thomassin :
« Oui, c'est ce dont il s'agit; sans quoi nous ne se-
« couerons pas l'enfance intellectuelle, nous n'arri-
« verons pas à la sagesse adulte, à la maturité chré-

1. Dan., xii, 4 et 10.

2. *Lettre à Arnould*.

3. Eph., iv, 13.

« tienne. Dans notre Évangile corporel, temporel,
« historique, il faut savoir lire l'Évangile éternel et
« intelligible qui est dans le premier, comme l'es-
« prit dans la lettre, et comme l'âme dans la chair.
« Voilà ce qui est nécessaire, si l'enfance doit passer,
« si l'esprit doit entrer dans son adolescence¹. » Après
cette citation, le P. Gratry continue : « Mais nul,
peut-être, n'a mieux montré la différence entre la foi
obscur et la foi lumineuse, celle qui est littérale et
celle qui est développée en esprit et en vérité, que
ne l'a fait le P. Perrone, lorsqu'il nomme la foi
objective et historique, puis la foi savante et dé-
veloppée, et affirme que la foi est un germe toujours
capable d'évolutions nouvelles : *Germen est quod ul-*
*terioris semper evolutionis capax est*². »

« De même, dit l'éminent théologien, que le
« monde visible est sous nos yeux et que Dieu
« nous le montre, non pour que nous nous bornions
« à le voir, mais afin que, par l'analyse intime, nous
« arrivions à en découvrir les lois et les rapports,
« puis à nous emparer de ses forces et à les appli-
« quer, et surtout pour que nous apprenions à y voir
« Dieu ; de même ce monde divin et surnaturel, que
« la foi historique constitue, ne nous est pas seule-
« ment donné pour en voir la forme objective et
« nous y arrêter, mais il nous est donné pour le creu-
« ser par l'intelligence, en éclairer les profondeurs,
« et apprendre à découvrir et à saisir la substance qui
« est sous l'écorce. Et de même que la connaissance
« intime et scientifique du monde surnaturel nous
« donne une beaucoup plus auguste idée de Dieu, de
« même la profonde élaboration scientifique du monde

1. Thomassin, *Theol. doct.*, lib. I, cap. x.

2. *Traité de la Raison et de la Foi.*

« surnaturel nous donne de Dieu et de la religion une
« beaucoup plus sublime idée. »

« Nous nous sentons heureux, en notre qualité
d'élève du P. Perrone, qui avons suivi ses cours pendant
trois ans, d'avoir cette occasion de payer à sa mémoire
le juste tribut de notre reconnaissance et de notre vénération,
en nous couvrant, pour ainsi dire, du manteau de cet écrivain,
l'un des plus distingués de notre époque. »

Ensuite, le P. Gratry, dans son admiration pour les
paroles qu'il vient de citer, fait ressortir les avantages
que la foi retirera des progrès de la science et il ajoute :
« La crise de foi que traverse le monde aura pour effet,
si elle se termine par la vie, de transformer la pierre
noire en diamant, ou plutôt en lumière, en force et en
travail ! Et il me semble que le Saint-Esprit, toujours
appelé par l'Eglise, va nous faire souvenir de ces paroles
du Christ : « J'ai encore beaucoup à vous dire, mais
vous ne pouvez pas le porter maintenant. Mais quand
l'Esprit de vérité viendra, il vous enseignera toute
vérité. C'est lui qui me glorifiera, lui qui vous enseignera
tout et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit :
« Oui, c'est le Saint-Esprit qui mettra en lumière les
données primitives du Christ, et nous fera comprendre ce
qui, depuis longtemps, nous était dit. »

Un peu plus loin, le même auteur prononce ces
paroles remarquables : « Voici la vérité : Le genre
humain, par la crise de la foi, est appelé à passer de la
foi obscure à la foi lumineuse ; de la lettre à l'esprit ;
de la science morcelée, à la science constituée dans son
ensemble, etc. » Et plus loin encore : « Je voudrais
vous exhorter vous-mêmes, Messieurs, vous, en ce
siècle, à entreprendre avec un divin enthousiasme ce

nécessaire travail de transformation... Il s'agit de sortir de ce que je me permets d'appeler le moyen âge, dans lequel nous vivons encore. »

Enfin, il parle des fantômes que les mécréants se font sur divers points de la doctrine chrétienne, et des malentendus qui ont leur source non-seulement dans l'ignorance, mais aussi dans l'imperfection de l'exégèse sur de nombreux textes de l'Écriture. Il donne sur quelques-uns d'entre eux des interprétations beaucoup plus vraisemblables que celles qui ont été présentées jusqu'ici; et c'est probablement le motif qui l'a déterminé à publier son commentaire sur les Évangiles ¹.

Nous ne saurions dire quelle a été notre joie à la lecture de ce petit volume, ainsi que des autres ouvrages du célèbre Oratorien : partout nous y avons vu le vrai savant qui gémit sur tout ce que laisse à désirer la science de la foi, qui reconnaît la nécessité de perfectionner cette science, qui y travaille lui-même avec ardeur, et se constitue ainsi le digne écho de M. de Maistre, annonçant qu'un jour *nos neveux riront de notre stupidité, comme nous rions de la superstition du moyen âge*. Mais surtout, pour comprendre la faiblesse de l'exégèse actuelle sur les prophètes, il faut étudier le long et important ouvrage intitulé *Des Esprits et de leurs manifestations diverses*, par M. J.-E. de Mirville. Nous ne pouvons ici que signaler ces beaux volumes et en recommander la lecture.

1. *Crise de la Foi*, par le P. Gratry, première et deuxième conférence.

XVIII

APPRÉCIATIONS DU TEXTE HÉBREU.

Nous avouons franchement ne pas connaître assez les langues orientales pour pouvoir constater, d'après elles, le vrai sens d'un texte. Nous aurions voulu reprendre nos anciennes études sur cette branche de la science sacrée : nous en sentions l'importance ; mais parvenu à un âge avancé, ayant sur les bras la double charge d'un hôpital et d'un orphelinat, nous ne pouvions réserver nos loisirs qu'à l'exégèse. D'ailleurs, il y a eu de tout temps, et il y a encore aujourd'hui de savants philologues qui ont élucidé les textes obscurs de la Bible : pourquoi ne profiterions-nous pas de leurs travaux, et comment aurions-nous la prétention de nous élever à leur hauteur ? Sans contester la valeur du texte hébreu pour l'interprétation des saints livres, gardons-nous de l'exagérer. De l'aveu des hommes compétents, il est parfois fort obscur ; la langue hébraïque n'est pas encore parfaitement connue ; elle a des termes dont on ne saurait préciser la véritable signification, quelque effort que l'on fasse ; cela est vrai surtout en ce qui concerne les prophéties, lesquelles ne seront pleinement manifestées que dans l'avenir. Nous en donnons comme exemple le texte du prophète Isaïe, où il est annoncé qu'après la première victoire du Christ sur les armées de Gog, les peuples emmèneront les Juifs « de tous les pays, sur des chevaux et sur des chars, et sur des litières et sur des mulets, et sur des *véhicules*.

« pour en faire un présent au Seigneur, etc. ¹ » Dans ce passage, il y a le mot *véhicules* que la Vulgate a rendu par celui de *carrucis* et qui, dans le texte hébreu exprime *des chars roulant avec une prodigieuse vitesse*. Il est évident que ce sont là nos wagons de chemins de fer, dont nos devanciers n'avaient pas même le soupçon. L'antiquité ne nous offre, pour l'intelligence de l'hébreu, que fort peu d'écrits, aucune grammaire, aucun dictionnaire. Les hébraïsants les plus habiles sont loin d'être toujours d'accord. Bien plus, ils reconnaissent, aujourd'hui plus que jamais, que le texte hébreu de l'Ancien Testament a été corrompu en plus d'un endroit, peu de temps après l'avènement de Jésus-Christ. Voioi, à ce sujet, un jugement qui mérite d'être pris en considération : il est de M. Drach. Ce docteur se sentait sous l'action de la grâce : une voix secrète lui disait de quitter la synagogue et d'entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ. Mais, flottant encore entre l'une et l'autre, et résolu à ne prendre un parti qu'avec pleine connaissance de cause, il se mit à lire les Pères grecs et latins, et il en fit ses délices. Ce fut pour lui le coup décisif de la grâce.

« En m'instruisant ainsi, dit-il, à la meilleure source de la religion, qui insensiblement prenait racine dans mon cœur, je fus frappé des reproches fondés que ces Pères font aux Juifs, d'avoir porté une main sacrilège sur le texte hébreu, en le corrompant. Je m'étais aperçu moi-même, depuis longtemps, qu'en bien des endroits ce texte paraît avoir été altéré, ou tronqué, de telle manière qu'il y a visiblement des lacunes.

« Cette circonstance donna lieu à une nouvelle oc-

1. Isaïe, LXVI, 20.

cupation. Je pris le parti de comparer attentivement l'hébreu de l'Ancien Testament avec la version grecque des Septante, parce que cette interprétation est l'ouvrage de docteurs de la Synagogue, revêtus de toute l'autorité qu'on peut désirer, et qu'elle date du commencement du troisième siècle avant la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'une époque où ils n'avaient encore aucun intérêt à détourner le sens des prophéties qui regardent le Messie.

« Dans les nombreuses divergences des deux textes, le grec m'ayant paru préférable, j'entrepris de restituer le texte original sur le travail des Septante, qui a servi à son tour de texte aux versions orientales, notamment à la version syriaque que j'avais constamment sous les yeux. Il est encore à remarquer que, presque partout où les évangélistes et les apôtres rapportent des témoignages de l'Ancien Testament, ils s'écartent de l'hébreu, et suivent la leçon des Septante¹. C'est ce qui a fait dire à saint Irénée : « *Apostoli consonant prædictæ interpretationi*², et *interpretatio consonat apostolorum traditioni. Etenim Petrus et Joannes, et Matthæus*³, et *Paulus, et reliqui deinceps, et horum sectatores, prophetica omnia ita annuntiaverunt, quemadmodum seniorum interpretatio continet*⁴. »

« Cette conformité du Nouveau Testament avec le texte des Septante est également attestée par d'autres

1. Voy. la Gen., 1, 24. — Matth., xix, 5. — Marc, x, 8. — I Corinth., vi, 16. — Eph., v, 31. — Gen., xii, 4 (Cf. Act., vii, 3). — Gen., xlvii, 31 (Cf. Hebr., xi, 21). — Deut., vi, 13 (Cf. Matth., iv, 10). — Luc, iv, 8, et un grand nombre d'exemples.

2. Lc. lxx virorum.

3. Saint Jérôme prouve que saint Matthieu a suivi le texte hébreu. Voy. *De Viris illust.* et son commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu, chap. ii. Il faut donc dire qu'alors le texte hébreu était conforme aux Septante.

4. *Adv. hæc.*, t. III, xxv, 293 et 294 de l'édition de Paris, 1639.

Pères anciens, tels qu'Origène, saint Cyrille de Jérusalem, etc. On en trouve des exemples jusque dans l'Épître de saint Paul aux Hébreux. L'apôtre ne pouvait ignorer que ceux à qui il s'adressait, au moins les plus instruits d'entre eux, lisaient le texte hébreu de l'Ancien Testament.

« Origène, un des anciens qui s'est occupé le plus diligemment de la comparaison des textes et de leur valeur relative, a consacré aux Septante la colonne du milieu dans ses Octaples, tandis qu'il place l'hébreu à l'extrémité. (Les textes des Hexaples formaient neuf colonnes : première, texte hébreu en caractères hébreux ; deuxième, même texte en caractères grecs ; troisième, version grecque d'Aquila ; quatrième, version grecque de Symmaque ; cinquième, version grecque des Septante ; sixième, version grecque de Théodotion ; septième, version grecque appelée cinquième version ; huitième, version grecque appelée sixième version ; neuvième, version grecque appelée septième version.) Saint Épiphane, qui pouvait dire comme saint Paul : *Hebræi sunt et ego; Israelitæ sunt et ego*¹, et qui avait conservé un certain faible pour le texte hébreu, n'en conclut pas moins qu'Origène avait adopté cette disposition pour signifier que les Septante doivent servir de règle pour restituer la véritable leçon de l'hébreu, dans les endroits où le texte original a subi des altérations².

« Ce qui, selon moi, milite le plus en faveur du texte grec, c'est que saint Jérôme, qui a corrigé l'ancienne Vulgate latine sur l'hébreu et le chaldéen, langues qu'il avait étudiées sous des maîtres juifs ; saint Jérôme, dont la nouvelle version obtint le suf-

1. 1 Corinth., xi, 22.

2. Epiph., *De ponderibus et mensuris*.

frage des Juifs mêmes, ainsi que l'atteste saint Augustin, son contemporain¹, s'approche beaucoup plus du grec des Septante que de l'hébreu actuel de la synagogue. Une preuve, enfin, qui acheva de me convaincre que, du temps de ce grand docteur de l'Église, le texte hébreu n'était pas tout-à-fait le même qu'à présent, c'est celle tirée de l'espèce de défi qu'il porte à ses adversaires, d'indiquer un seul passage du grec qui ne se trouve dans l'original².

« J'étais déjà avancé dans mon travail, qui avait pour objet de restituer le texte hébreu d'après les Septante, lorsque, à mon grand contentement, je lus dans la préface de saint Jérôme sur les quatre évangélistes, qu'il regardait la version alexandrine comme la sauvegarde et le boulevard de l'intégrité des divines Écritures³. En effet, si les Juifs ont été longtemps, jusqu'à l'époque d'Origène, seuls dépositaires du texte hébreu, — encore les Octaples se sont-ils bientôt perdus, — il n'en était pas de même de la Bible grecque que l'Église s'appropriâ, dès les premiers temps, comme son texte canonique. Malgré cela, les Juifs tentèrent, mais inutilement, de porter aussi la main sur ce texte, adopté pour la lecture de ceux d'entre eux qu'on désigne sous le nom d'*hellénistes*⁴. Joint à cela que, dans les premiers siècles du christianisme, plusieurs Pères, plusieurs Églises, d'accord en cela avec les docteurs de la synagogue, tenaient

1. *De civ. Dei*, lib. XVIII, cap. XLII. « Sed ejus (Hieronymi) tam litteratum laborem quamvis Judæi fateantur esse veracem. »

2. « Emuli nostri doceant assumpta aliqua de Septuaginta testimonia quæ non sunt in Hebræorum litteris. »

3. « Post Septuaginta nihil in sacris litteris potest immutari vel perverti, quin eorum translatione omnis fraus et dolus patefiat. »

4. Saint Justin, *Dial. avec Tryphon*, n. 7, p. 178 de l'édition de Venise, 1747.

la version grecque des Septante pour un ouvrage inspiré. »

XIX

EXCELLENCE DE LA VULGATE.

La version des Septante est donc préférable au texte hébreu tel que nous l'avons aujourd'hui ; mais celle qui se recommande le plus à l'estime et au respect, c'est, sans contredit, la Vulgate. On sait que saint Jérôme y consacra de longs et pénibles labeurs, par déférence pour les sollicitations de ses amis ; on sait encore que, voulant désarmer les Juifs et les forcer jusque dans leur retranchement, il se crut obligé de traduire l'Ancien Testament sur l'hébreu¹. Pour réussir dans une entreprise aussi importante, il avait étudié avec grand soin les langues grecque, hébraïque et chaldéenne, et il s'était pourvu à Bethléem d'une riche bibliothèque ; il s'était surtout appliqué à recueillir les textes sacrés et toutes les anciennes versions de l'Écriture, celles des Septante, d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion. Les Hexaples d'Origène, qu'il avait en mains, lui mettaient sous les yeux le tableau synoptique de l'hébreu et de ces quatre versions grecques, et lui tenaient lieu de nos polyglottes et de nos dictionnaires. On conçoit qu'un homme aussi éclairé, qui consultait, d'ailleurs, les docteurs chrétiens et les Juifs les plus savants, réussit parfaitement dans son entreprise². Il a été facile,

1. Ad Cromatium, præf. in Paralip. et ad Sophronium, præf. in Psalt.

2. Voir præf. in Job, in Dan., in Paralip. et in cap. xxii Isaïe.

de son temps, comme il l'est encore aujourd'hui, à tous les philologues, de recourir à ces versions antiques et de les confronter avec celles de saint Jérôme. Mille fois la confrontation a été faite, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; et, dès son apparition, la nouvelle Vulgate n'a pas tardé à prévaloir dans le monde chrétien. Ce fut dans un transport d'admiration pour ce bel ouvrage, que saint Augustin se déterminà à composer son *Speculum*, ou recueil de morceaux choisis à l'usage des simples fidèles qui n'avaient ni le temps ni les moyens de lire toute la Bible. Saint Isidore de Séville témoigne que, de son temps, — septième siècle, — toutes les églises se servaient de cette traduction : *cujus editione omnes Ecclesie usquequaque utuntur*¹. Et il est certain qu'à dater de cette époque, les églises latines, mues plutôt par un mouvement spontané et un consentement unanime que par une loi particulière, ne lurent plus, communément, d'autre version que celle de saint Jérôme.

Mais, indépendamment de cette adhésion unanime, nous avons encore le précieux témoignage des docteurs protestants les plus distingués, et dont on ne peut ni contester l'érudition, ni suspecter le jugement. Ainsi, Louis de Dieu, si célèbre par sa connaissance des langues orientales, s'appuie sur la Vulgate, dans ses annotations sur l'Ancien et le Nouveau Testament; il en prend la défense contre ceux qui l'attaquent, et il en fait l'éloge avec une noble franchise : « Si, dit-il, j'avance que l'auteur de la Vulgate, quel qu'il soit, est un savant et très-savant homme, je ne croirai pas avoir mal jugé. Il a ses

1. Lib. I *De Officiis Eccles.*

« défauts, je l'avoue; il a aussi ses barbarismes; mais
 « je ne puis nier que j'admire partout sa bonne foi,
 « et son jugement, même dans les endroits où il
 « paraît barbare¹. » Paul Fagius traite de demi-savants
 et d'impudents ceux qui ont la témérité de dénigrer
 cette version², et dans sa *traduction de la paraphrase*
chaldaïque, il s'exprime ainsi : « Les censeurs n'ob-
 « servent pas que, lorsque l'auteur de la Vulgate
 « s'éloigne de notre hébreu, c'est qu'il a suivi ou les
 « Septante, ou le paraphraste chaldéen, ou quelque
 « savant rabbin. La dissonance de la Vulgate d'avec
 « l'hébreu d'aujourd'hui est donc fondée en raison.
 « Elle n'est pas l'effet du hasard, et elle n'annonce pas
 « un traducteur téméraire et mal habile³. » Drusius
 loue le concile de Trente d'avoir autorisé la Vulgate
 comme étant supérieure aux versions nouvelles⁴.
 M. Mille tient à peu près le même langage⁵. Grotius,
 rendant raison du motif qui l'a porté à choisir la Vul-
 gate pour en faire le fond de ses notes sur l'Ancien
 et le Nouveau Testament, dit ces paroles remarqua-
 bles : « J'ai toujours fait grand cas de l'auteur de la
 « Vulgate, non-seulement parce qu'il ne contient
 « aucun sentiment contraire à la saine doctrine, mais
 « parce qu'il est rempli d'érudition⁶. » Jean Boys,
 chanoine d'Ely, en Angleterre, sur la demande de
 son évêque, le savant Lancelot Andrews, prit égale-
 ment la défense de la Vulgate contre plusieurs cen-
 sures injustes. Enfin, Théodore de Bèze déclare qu'il
 la préfère à toutes les autres versions latines; il

1. Lud. de Dieu, *notis ad Evangelia*.

2. Præf. ad collat. transl. Vet. Test.

3. Chap. iv.

4. In loc. difficil. Pentat. et.

5. Prolog. in N. T. græc.

6. Præf. in annot. Nov. Test.

blâme Érasme de l'avoir rejétée, sous le prétexte qu'elle diffère quelquefois des manuscrits grecs de notre temps, et il lui prouve qu'elle est faite dans ces endroits sur de meilleurs manuscrits. S'il lui trouve des défauts, il se garderait bien, pour cela, de la désapprouver¹.

Quant à nous, enfants de la foi, notre jugement sur la Vulgate ne saurait être autre que celui de l'Église. Voici comment elle s'exprime par le saint concile de Trente : « Le saint concile... déclare qu'on doit tenir
« pour authentique l'ancienne et commune édition
« — la Vulgate — qui a été approuvée dans l'Église
« par un long usage de tant de siècles; qu'elle doit
« être reconnue pour authentique, dans les leçons
« publiques, dans les controverses, dans les prédica-
« tions et dans les explications théologiques; et que
« nul ne soit si hardi que de la rejeter, sous quelque
« prétexte que ce soit². » Le texte de ce décret dit assez que le saint concile ne défend pas de recourir aux originaux et de les suivre, lorsqu'on peut les entendre. On y voit aussi que son unique intention a été de décider que la Vulgate ne contient aucune erreur contraire à la foi et aux mœurs. Nous le savons d'ailleurs par le témoignage de Salméron qui assista à cette sainte assemblée, et de Pallavicin qui en a fait l'histoire³. Certes, on ne peut douter que le Saint-Esprit ne favorise d'une assistance toute spéciale un concile œcuménique, dans toutes les décisions qui touchent à la foi ou aux mœurs, et que, par conséquent, la Vulgate ne soit un dépôt sacré des vérités révélées⁴.

1. Præf. in Nov. Test. — Voy. Amam, Buhentof, Houbigant.

2. Sess. iv, cap. 2.

3. Salmer, *Prolegom.* III. — Pallav., *Hist. conc. Trid.*

4. Act., xv, 6-31. — Matth., xxviii, 20.

Comme traduction, elle est une œuvre humaine qui a nécessairement ses défauts. Ils sont même, hélas ! nombreux, très-nombreux. Bellarmin et les plus habiles critiques n'hésitent pas à en convenir. Mais, telle quelle, nous pouvons la considérer comme la plus parfaite et la meilleure version tant de l'Ancien que du Nouveau Testament ; et, ne fût-ce que pour cette œuvre du plus grand prix, nous regardons saint Jérôme comme un docteur visiblement suscité par la divine Providence qui veille sur l'Église. On pardonne au soleil ses taches en considération de la pureté de sa lumière et des bienfaits de sa chaleur. L'utilité de nos fontaines publiques nous fait oublier leurs défauts de conception ou d'architecture ; et les rivières, aux abords quelquefois inaccessibles, souvent hérissés de cailloux, couverts d'herbes sauvages et toujours incultes, trouvent grâce à nos yeux, à cause de leurs eaux limpides qui, du sommet des montagnes, viennent arroser la plaine et abreuver le voyageur. Pourquoi serions-nous plus exigeants envers la Bible ?

XX

BEAUTÉS INCOMPARABLES DE LA VULGATE.

Si la latinité de la Vulgate n'est pas irréprochable, si elle n'a pas l'élégance de Virgile, de Tacite ou de Cicéron, elle a pourtant des beautés qui lui sont propres et qu'auraient enviées les écrivains du siècle d'Auguste. Des premiers versets de la Genèse aux derniers de l'Apocalypse, le latiniste trouve une infi-

nité de passages qui le forcent à l'admiration. Quelle grandeur dans ces paroles pourtant si simples :

« In principio, creavit Deus cœlum et terram;
« terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant
« super faciem abyssi etc¹ ! »

Quelle tendresse dans les adieux de Jésus-Christ à son Église, quelle confiance dans celle-ci au retour de son Sauveur ! et comme la Vulgate exprime bien ces sentiments :

« Dicit qui testimonium perhibet istorum. Etiam venio cito : Amen. Veni, Domine Jesu² ! »

Quel tableau que celui d'Esther ! Il inspira le génie des plus grands poètes³. Mais, sous quels traits gracieux et émouvants la Vulgate nous représente cette princesse, lorsqu'elle paraît devant Assuérus⁴ ! Quelle vive peinture du même souverain dans ces paroles :

« Vidi te Domine, quasi Angelum Dei, et conturbatum est cor meum præ timore gloriæ tuæ.

« Valde enim mirabilis es, Domine, et facies tua plena est gratiarum.

« Cumque loqueretur, rursus corruit et pene exanimata est.

« Rex autem turbabatur, et omnes ministri ejus consolabantur eam⁵. »

Nous ne pensons pas qu'on puisse trouver dans la littérature ancienne ou moderne, un morceau comparable à celui de la Vulgate nous racontant l'apparition d'Alexandre sur la scène du monde :

« Constituit prælia multa, et obtinuit omnium munitiones, et interfecit reges terræ.

1. Gen., 1, 4 et 2.

2. Apoc., xxii, 20.

3. Voy. surtout Virg., *Sur la mort de Caton*, et Racine, tragédie d'*Esther*.

4. Liv. d'*Esther*, xv, 4-13.

5. *Ibid.*, 16-19.

« Et pertransiit usque ad fines terræ, et accepit spolia multitudinis gentium; et siluit terra in conspectu ejus.

« Et congregavit virtutem, et exercitum fortem nimis; et exaltatum est, et elevatum cor ejus.

« Et obtinuit regiones gentium, et tyrannos; et facti sunt illi in tributum.

« Et post hæc decidit in lectum et cognovit quia moreretur¹!

Quelle majesté et quelle éloquence dans cette prophétie de Jésus-Christ sur les jours de la consommation :

« Et erunt signa in sole, et luna et stellis; et in terris pressura gentium, præ confusione sonitus maris et fluctuum.

« Arescentibus hominibus præ timore et expectatione quæ supervenient universo orbi. Nam virtutes cœlorum movebuntur.

« Et tunc videbunt filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.

« His autem fieri incipientibus, respicite et levate capita vestra; quoniam appropinquat redemptio vestra² »

Que de choses à dire sur la sublimité d'Habacuc et surtout de son cantique³, sur le livre de Job, et particulièrement sur le discours que Dieu lui adresse⁴, sur le Cantique des cantiques, sur Isaïe et sur tous les prophètes ! Quelle n'est pas l'ineffable éloquence des Psaumes !

« Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis, etc.⁵.

« Deus judicium tuum regi da et justitiam tuam filio regis, etc.⁶.

« Misericordias Domini in æternum cantabo; in generationem et generationem anni tui⁷. »

1. I Macch., 1, 2-6.

2. Luc, xxi, 23-28.

3. Chap. iii.

4. Voy. les cinq derniers chapitres.

5. Ps. CIX.

6. Ps. LXXI.

7. LXXXVIII, etc., etc. etc.

On objectera que le mérite de la Vulgate revient tout entier à la Bible, qui est un ensemble de chefs-d'œuvre divins. Nous n'hésitons pas à le reconnaître. On objectera de plus que les textes hébreu et grec sont d'une beauté encore supérieure. Nous n'en disconvenons pas, mais nous disons seulement : que les hommes familiarisés avec la langue latine prennent la Vulgate, qu'ils la comparent avec les versions en langues vulgaires, et qu'ils jugent ! Qu'ayant à leur disposition celle-là, ils se contentent, s'ils le peuvent, de nos traductions dans toutes les langues qui se parlent d'un pôle à l'autre ! Ainsi, tout à l'heure, parlant des symptômes de notre fin prochaine, nous oserons nous approprier les pressentiments de saint Pierre et de saint Paul et dire comme eux : *Velox est depositio tabernaculi mei*¹. *Ego enim jam delibor et tempus resolutionis mee instat..... cursum consummavi*, etc.². On se prosternerait devant l'éloquence de ces paroles ! Mais lisez-les dans votre version française qui en donne pourtant le vrai sens, et vous n'éprouvez plus le même saisissement, elles y perdent leur éclat et prennent une certaine vulgarité : *Dans peu de jours je dois quitter cette tente*³. *Pour moi, je suis comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être sacrifiée, et le temps de ma mort approche*⁴. Si les Bibles hébraïque et grecque l'emportent en beautés, le texte de la Vulgate est plus sûr ; et nous ajouterons, après Paul Fagius, que les dissonances de notre version latine d'avec les textes originaux sont fondées en raison, qu'on ne doit pas les attribuer au hasard, non plus

1. II. Pet., 1, 14.

2. II Tim., iv, 6, 7.

3. Saint Pierre, *loc. cit.*

4. Saint Paul, *loc. cit.* — Voy. Bible de Carrière.

qu'à l'inhabileté ou à la témérité du traducteur ¹.

De là, nous concluons que la Vulgate, malgré ses incorrections et ses défauts, est la Bible par excellence.

XXI .

IMPORTANCE DE LA LITTÉRALITÉ DANS LES TRADUCTIONS DE LA BIBLE.

Ce que nous venons de dire sur la Vulgate est pour nous un motif de la suivre, autant que possible, avec la plus scrupuleuse fidélité. Quand une expression est obscure, nous recourons aux exégètes les plus versés dans la linguistique : Cornelius à Lapide, Bellarmin, Drach, le père Berthier et les auteurs de la Bible de Vence. S'agit-il de la traduction ? le meilleur guide est sans contredit saint Jérôme. Cet admirable docteur a eu le bon esprit de sacrifier ses opinions personnelles pour traduire à la lettre. Qu'il comprit ou non, il rendait le texte primitif, afin de transmettre la parole de Dieu dans sa pureté. Avant tout, il visait à l'exactitude, fallût-il, pour cela, blesser les règles du langage et même, parfois, commettre des solécismes ou des barbarismes. C'est surtout sous le rapport de l'exacte littéralité, que sa traduction est un véritable chef-d'œuvre.

Ayant devant les yeux un aussi beau modèle, nous nous sommes fait un devoir de le suivre. Aussi, lorsque nous traduisons, c'est, pour ainsi dire, mot à mot, sans trop nous inquiéter des exigences ni des

1. Voy. la citation ci-dessus.

susceptibilités de la langue française. Aux yeux de tout chrétien, le Saint-Esprit est au-dessus de la grammaire. Il n'est pas jusqu'à la conjonction *et*, laquelle revient si souvent dans la Vulgate que nous n'ayons à cœur de reproduire fidèlement; elle a d'ailleurs ses charmes. Qui pourrait compter les erreurs de nos versions en langues vulgaires, sur les textes dont le sens n'a pas été déterminé par l'Église, et, en particulier, sur les oracles qui ont trait aux derniers temps ? mais à quoi attribuer tant d'inexactitudes, sinon à l'imprudence des traducteurs, qui n'ont pas respecté, comme ils le devaient, la lettre de la parole de Dieu ; qui, ayant la prétention de traduire selon leurs points de vue, ont amoindri, altéré ou faussé le texte sacré ? combien de fois n'avons-nous pas regretté que M. l'abbé Glaire n'ait pu encore mettre au jour sa traduction de l'Ancien Testament, comme il l'a déjà fait du Nouveau ! Quand nous aurons l'une et l'autre, une grande lacune sera comblée, et enfin, nous posséderons une version qui, par sa littéralité, inspirera plus de confiance, et pourra être appelée la Vulgate en langue française.

XXII

LE TROISIÈME ET LE QUATRIÈME LIVRE D'ESDRAS.

Nous citons quelquefois le troisième et le quatrième livre d'Esdras, et nous en appelons à leur témoignage. Bien qu'ils ne soient point compris dans le catalogue des livres canoniques, nous leur attribuons cependant une grande autorité, à l'exemple de saint Atha-

nase, de saint Ambroise et de plusieurs Pères de l'Église, ainsi que d'un certain nombre d'exégètes des derniers siècles¹. Au reste, nous nous proposons de joindre à notre *Essai* une dissertation sur ce point.

XXIII

NOS PROJETS.

Nous avons le projet de publier nos commentaires sur d'autres livres prophétiques, qui ont trait aux derniers temps, et, en particulier, sur le *Cantique des Cantiques*, sur l'*Apocalypse*, sur les *Psaumes* et sur le prophète *Zacharie*. Mais comment oserions-nous compter sur l'exécution d'un tel projet lorsque nous pouvons dire comme saint Pierre : *velox est depositio tabernaculi mei*², ou comme saint Paul : *Ego enim jam delibor et tempus resolutionis mee instat*³ ? nous sentons de plus en plus le poids des années et des infirmités, et l'action du temps qui démolit et consume en nous la demeure de l'âme ; il nous est impossible de méconnaître la voix de Dieu qui nous avertit que *la mort est voisine : Pulsat. — Dominus — cum jam per ægritudinis molestias esse mortem vicinam designat*⁴. Nous ne pouvons donc regarder devant nous, qu'à travers le prisme de l'espérance et du désir, et nous en remettre aux dispositions de la divine Providence.

1. Voir, entre autres, Corn. a Lap., *passim*.

2. II Pet., 1, 14.

3. II Tim., 1, 6.

4. Saint Greg., Hom. XIII, in Evang.

XXIV

NOTRE EXÉGÈSE.

Comme nous l'avons déjà dit, nous nous attendons à ce que notre exégèse excite les récriminations des hommes superficiels qui confondent le traditionalisme de l'École avec la vénérable tradition de l'Église. Nous déclarons d'avance que nous ne perdrons pas notre temps à leur répondre. Quant aux hommes sérieux et compétents, nous accueillerons avec reconnaissance leurs observations critiques et leurs objections, et, s'il nous est possible, nous nous efforcerons d'y satisfaire. Nous les avertissons seulement que plusieurs propositions ne sont d'abord qu'énoncées, et que les preuves en sont développées successivement, au fur et à mesure que nous avançons dans notre travail. Par conséquent, pour nous juger, il faut lire d'un bout à l'autre, au moins l'*Essai sur Job*, en attendant nos travaux ultérieurs, si Dieu nous donne le temps de les achever et de les publier.

A Dieu ne plaise que nous nous proposons un autre but que sa gloire et le salut des âmes ! Scruter les Écritures, y porter, si nous le pouvons, quelques rayons de lumière ; exciter parmi les membres du clergé, ainsi que parmi les savants, un redoublement de zèle pour l'étude des prophètes, en leur proposant des interprétations qui ne paraissent pas dénuées de vraisemblance ; préparer les fidèles aux graves événements qui vont se dérouler, et les prémunir contre les périls qui menaceront leur foi ; montrer aux protestants qu'il n'est point question d'eux dans les conso-

lants événements que l'avenir nous prépare ; qu'ils y seront parfaitement étrangers ; que, gémissant, comme ils le font aujourd'hui, de voir leur principe de libre interprétation aboutir à l'anéantissement de toute vérité chrétienne, il serait aussi sage qu'honorable pour eux de rentrer, sans délai, dans le giron de l'Église et de prévenir ainsi le jour où leurs sectes descendront dans le tombeau, et où il n'y aura plus ni hérésie, ni idolâtrie, mais où tous les peuples seront unis dans une même foi, sous le sceptre du Christ ; signaler l'existence des dix tribus d'Israël et leur prochaine apparition sur la scène du monde ; appeler aussi l'attention publique sur les tribus de Juda et de Benjamin qui déjà s'appêtent à reconquérir leur antique patrie ; faire connaître le magnifique avenir promis aux enfants d'Abraham et, par leur ministère, à tous les peuples du monde ; mettre en regard les chrétiens et les Juifs, développer parmi ceux-ci le germe croissant des conversions, et, parmi ceux-là, le mouvement de retour à des sentiments plus charitables envers l'ancien peuple de Dieu, en attendant l'époque où les deux peuples se donneront la main et s'uniront comme les deux ailes de l'édifice dont Jésus-Christ est la *pierre angulaire* ; n'est-ce pas là un but louable ? Il est vrai, nous ne pouvons pas nous flatter de l'atteindre ; mais, nous aurons du moins frayé la voie où d'autres nous suivront, espérons-le, avec plus de succès.

Nous ne sommes pas expert dans l'art d'écrire : nul ne sera donc plus que nous persuadé de notre insuffisance littéraire. Pour traiter tant et de si sublimes sujets, il ne faudrait rien moins que la plume du grand évêque de Meaux ou d'un de nos écrivains les plus éminents. Hélas ! quelle n'est pas la distance qui nous

en sépare ! Qu'avions-nous donc à faire ? nous mettre à la recherche de l'un d'entre eux : en trouver un qui consentit à nous entendre, qui consacra un certain nombre d'années à faire les mêmes études, et qui eût ensuite le courage de ses nouvelles convictions ? on comprend que cela nous était fort difficile, pour ne pas dire impossible. Il fallait donc, ou emporter dans le tombeau des idées qui peuvent avoir quelque valeur, ou prendre résolûment la plume. Nous nous sommes arrêté à ce dernier parti, et nous espérons qu'on nous pardonnera les imperfections, les défauts de notre style, en considération de notre bon vouloir, et que l'on oubliera la forme pour ne s'attacher qu'au fond de notre travail.

CONCLUSION

NOS SENTIMENTS ENVERS L'ÉGLISE.

La nouveauté de notre exégèse exigeait impérieusement les protestations les plus chaleureuses de respect filial, de soumission sans bornes pour l'autorité suprême et infaillible de l'Église. Plus d'une fois, dans le corps de l'ouvrage, nous remplissons ce devoir. Enfant de l'Église de Genève, nous sommes fier de nous approprier le langage du grand Saint dont les vertus jettent sur cette Église un si vif éclat, et de dire avec lui : « Je sou mets toujours de tout mon cœur, « mes écrits, mes paroles et mes actions à la correction

« de la très-sainte Église apostolique et romaine, sa-
« chant qu'elle est la colonne et la fermeté de la vé-
« rité dont elle ne peut ni faiblir ni défaillir, et que
« nul ne peut avoir Dieu pour père, qui n'aura l'Église
« pour mère¹. »

1. S. François de Sales, préf. du *Traité de l'Amour de Dieu*.

ESSAI

SUR

LE LIVRE DE JOB

PREMIÈRE CONFÉRENCE PRÉLIMINAIRE

SIGNES PRÉCURSEURS DES DERNIERS TEMPS

Apprenez la parabole par l'arbre du figuier ; lorsque ses rameaux sont déjà tendres et ses feuilles naissantes , vous savez que l'été est proche.

(*Saint Matth.*, xiv, 32.)

ERREURS DES PREMIERS CHRÉTIENS SUR L'ÉPOQUE DES DERNIERS TEMPS.

L'ABBÉ.

Messieurs, vous ne l'ignorez pas, maintes fois dans les livres du Nouveau Testament, il est parlé du retour de Notre Seigneur Jésus-Christ, de la consommation de l'âge présent et du règne sublime qui doit suivre¹. C'est la parole de Dieu ; elle ne peut faillir, et nous y croyons de toute la fermeté de notre foi.

Mais quand aura lieu ce retour du Christ ? Quand viendra son règne glorieux ? Quelle est l'époque de la consommation de l'âge présent, et sommes-nous encore bien éloignés de l'âge magnifique où le monde brillera de toute la splendeur d'un nouveau ciel et

1. *Matth.*, xiii et xxiv entiers ; xxiii, 39 ; xvi, 28 ; xx, 21 ; xxvi, 29, et xxviii, 20. — *Act.*, i, 6. — *Apoc.*, v, 10 ; xx, xxi et xxii entiers.

d'une nouvelle terre¹? Ce sont là de graves questions qui méritent d'occuper sérieusement les esprits.

A peine les premiers rayons de la lumière évangélique eurent-ils dissipé les ténèbres du paganisme et éclairé les peuples de l'empire romain, que déjà l'idée du prochain avènement commençait à se répandre. Les apôtres y croyaient; les juifs devenus chrétiens l'attendaient avec impatience, et cette opinion trouvait créance chez les gentils qui avaient embrassé l'Évangile. Il paraît même, d'après l'ensemble des Épîtres, qu'un certain nombre d'Hébreux ne consentirent à faire leur sacrifice de la loi de Moïse qu'en vue du beau règne que les prophètes avaient attribué au Messie. Ils ne doutaient pas que Notre-Seigneur ne fût ce Messie tant désiré; mais ils conservaient encore leur vieil attachement à la loi de Sinaï; Moïse était toujours l'objet de leur vénération. Si, placés de la sorte, entre Moïse et Jésus-Christ, ils préférèrent Jésus-Christ, ils furent déterminés par la perspective de son prochain retour et de son règne glorieux. Cependant, la promesse ne se réalisait pas : ils en témoignaient de l'étonnement; leur foi était ébranlée, et ils manifestaient hautement l'intention de retourner à la loi de Moïse. Que faisaient les apôtres? Sans s'arrêter à faire valoir l'argument qu'ils pouvaient déduire des miracles de Jésus-Christ, de l'excellence de sa doctrine et du grand jour de la Pentecôte, ils allaient droit à la question, ils entraient dans l'idée des Hébreux et leur disaient : Vous attendez le retour du Seigneur; nous aussi, nous l'attendons; prenez patience, il l'a promis; il ne manquera pas à sa promesse : *Encore un peu de temps, très-peu*

1. Is., XLVI, 22. — Ps. CI, 28. — II Pier., 1, 13.

*de temps, et il viendra. Nous sommes, mes chers enfants, à la dernière heure : l'Antechrist est déjà venu, et il a déjà parmi nous beaucoup de sectateurs. Nous qui vivons aujourd'hui, nous le verrons arriver sur les nuées du ciel et nous serons transportés dans les airs pour aller au-devant de lui*¹.

Telle était l'opinion communément répandue parmi les apôtres et les premiers chrétiens : opinion indépendante de la foi, opinion d'un ordre secondaire et abandonnée à la liberté des esprits. La foi d'alors était celle d'aujourd'hui. Le Seigneur Jésus reviendra ; et les apôtres, tout en affirmant la proximité et, pour ainsi dire, l'imminence de ce retour, n'en avaient pas moins consigné dans leurs écrits publics ce grand enseignement de leur divin Maître : *Pour ce qui regarde ce jour et cette heure, personne ne sait, pas même les anges des cieux, si ce n'est le Père seul*². Et de plus, ils avaient eu la franchise d'apprendre aux premiers chrétiens que cette sentence avait reçu une nouvelle confirmation le jour où Jésus monta au ciel ; qu'alors, lui ayant demandé très-explicitement si, à l'occasion de la Pentecôte, *il rétablirait le royaume d'Israël*, il leur répondit avec non moins de clarté : *Il ne vous est point donné à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a marqués dans sa puissance*³.

Je suis heureux, Messieurs, de pouvoir constater, dès aujourd'hui, l'existence des opinions libres dans le sein de l'Église, alors même qu'elle faisait son entrée dans le monde. Dès lors, le second avènement

1. Hébr., x, 37. — II Pet., III entier. — Jac., Ep. cath., v, 8. — I Jean, II, 18. — Voir la Conférence sur le prophète Habacuc, vers la fin.

2. Matth., xxiv, 36.

3. Act., I, 7.

du Christ était pour les fidèles, comme pour nous, une vérité de foi qu'on ne pouvait pas révoquer en doute sans tomber dans l'hérésie; mais il était permis de croire à la proximité de cet événement, d'en exprimer même publiquement l'espérance, comme l'avaient fait les apôtres, quand même l'oracle de la vérité les avait prévenus que cette connaissance ne leur serait pas donnée. L'erreur des premiers chrétiens entraînait ainsi dans les desseins du Très-Haut, qui voulait cacher l'avenir dans les ombres du mystère.

Les apôtres et leurs premiers disciples étaient donc tout préoccupés de la pensée que Notre-Seigneur reviendrait très-prochainement.

Cette même erreur s'est propagée dans les siècles suivants, à l'occasion des ébranlements politiques et des grandes calamités qui effrayèrent le monde. L'invasion des Barbares, l'écroulement de l'empire romain, l'envahissement des hérésies et mille autres fléaux ont toujours apparu aux yeux des multitudes comme des signes précurseurs de la consommation prédite.

Depuis le troisième siècle, l'opinion généralement adoptée par les saints Pères et les écrivains ecclésiastiques a été que le monde devait durer six mille ans. « Comme tous les ouvrages de Dieu ont été achevés « en six jours, dit Lactance, ainsi la religion et la « vérité travailleront six mille ans, pendant lesquels « l'injustice régnera; et comme il s'est reposé le « septième jour et qu'il l'a béni, il faudra qu'à la fin « des six mille ans l'injustice soit abolie, que la justice règne mille ans sur la terre, et que l'univers « jouisse d'une parfaite tranquillité ¹. »

1. *Institutions div.*, liv. III, chap. XIV.

On voit que Lactance était millénaire, de même que la plupart des Pères des trois premiers siècles.

« Devant Dieu, dit saint Jérôme, mille ans sont « comme un jour... D'où je conclus, ainsi que de la « lettre de l'apôtre saint Pierre, que mille années se « comptaient habituellement comme un jour, de sorte « que, de même que le monde a été créé en six « jours, de même il faut croire qu'il ne subsistera « que pendant six mille ans¹. »

Saint Ambroise voit un symbole dans les six jours de la création, et il en conclut que *mille ans étant devant Dieu comme un jour*, les temps de la durée du monde seront accomplis après le sixième millénaire, et qu'alors aura lieu la résurrection future².

D'après saint Augustin, les événements prédits dans l'Apocalypse, ch. XX, se passent aux derniers mille ans, soit au sixième millénaire, comme au sixième jour, dont maintenant la dernière période s'écoule pour être suivie du sabbat qui n'aura point de soir³.

Cette opinion touchant la fin du monde, après une durée de six mille ans, trouve sa base sur une tradition judaïque et s'explique d'après le calendrier grégorien dont la vérité n'est cependant pas à l'abri de toute critique. Saint Cyprien, saint Chrysostome, saint Hilaire, les papes saint Léon et saint Grégoire le Grand, trompés sans doute par une fausse chronologie, ont cru qu'à leur époque les six mille ans étaient terminés et que le monde allait finir. Remar-

1. Epist. ad Cyprian.

2. In Luc, liv. VII, ch. 6 et 7.

3. De Civ. Dei, lib. XX, c. vii. — Voir aussi saint Cyprien, ad Fortunatum de exhort. ad martyrium. — Saint Irénée, liv. V, dern. ch. — Saint Hilaire, can. 17, in Matth., ou ch. xvii, et la plupart des auteurs qui ont écrit sur ce sujet dans les siècles suivants.

quons ici qu'on n'est point encore fixé sur la chronologie antédiluvienne. Selon Ussérius, le déluge eut lieu 2,348 ans avant Jésus-Christ; selon Fréret, 2,573 ans; selon Cirbied et Martin, 3,096 ans; selon Confucius, 2,297 ans, sous Yao. D'après la chronologie grecque, le déluge a eu lieu, sous Ogygès, 2,376 ans avant Jésus-Christ. Même incertitude sur la chronologie des temps qui suivirent de près le déluge, et dont la durée est probablement plus longue qu'on ne le croit communément. De toutes les chronologies et de celle des Septante, il suivrait que le monde a déjà plus de six mille ans, et que, sur ce point, nos ancêtres se sont trompés.

L'idée de la vieillesse du monde et de sa fin prochaine a toujours eu, dans les siècles chrétiens, de nombreux partisans. Il y eut même une époque où les travaux de l'agriculture cessèrent en plusieurs contrées, tant on était convaincu de l'imminence des derniers jours.

Mais pour peu que l'on examine les raisons sur lesquelles se fondaient les écrivains ecclésiastiques pour annoncer le prochain avènement de Jésus-Christ, on voit qu'ils n'en avaient pas d'autres que les perturbations politiques; et l'état de décadence dont le monde physique et moral semblait leur présenter l'aspect. Ils ne puisaient point leurs preuves dans les profondeurs des divins oracles, seuls guides en pareille matière. Ainsi saint Cyprien écrivant à Démétrius lui disait :

« Vous devez savoir que le monde a déjà atteint sa
« vieillesse, qu'il n'est plus soutenu par les mêmes
« forces et qu'il n'a plus la même vigueur qu'aupa-
« ravant. Il témoigne lui-même de sa fin prochaine
« par la dégénérescence de toutes choses. L'hiver

« ne donne plus autant de pluies pour féconder les
« semences, ni l'été autant de chaleur pour les fruits;
« la saison du printemps n'étale plus autant de
« charmes; sa douce température a subi une alté-
« ration sensible, et l'automne ne montre plus les
« arbres aussi chargés de fruits. On ne peut extraire
« du sein des montagnes épuisées les blocs de mar-
« bre, l'argent et l'or qu'en moins grande quantité.
« L'agriculteur fait défaut dans les champs, le ma-
« telot sur la mer, le soldat dans les armées, l'innocence sur les places publiques, la justice dans les
« tribunaux, la concorde dans les amitiés, l'habileté
« dans les arts, la discipline dans les mœurs. Il faut
« qu'on voie ainsi diminuer tout ce qui approche de
« son terme... Telle est la destinée du monde, telle
« est la loi de Dieu : toutes choses, après avoir pris
« naissance, doivent s'éteindre : en croissant, elles
« s'avancent vers la vieillesse; ce qui est fort s'affai-
« blit, ce qui est grand diminue, et, après avoir subi
« cet affaiblissement et cette diminution, arrive à
« son terme. Jadis, la vie humaine se prolongeait
« jusqu'à huit ou neuf cents ans; aujourd'hui, c'est
« à peine si elle parvient au nombre centenaire. Nous
« voyons déjà dans les enfants les premiers symp-
« tômes de la caducité : les cheveux tombent avant
« d'avoir atteint leur croissance; l'homme ne connaît
« point le vrai âge de la vieillesse. C'est ainsi que
« tous les êtres participent à la vieillesse du monde;
« ils déclinent, ils défont, parce que le monde
« lui-même est dans la défaillance de sa fin¹. »

Ainsi raisonnait ce célèbre docteur, il y a quinze cents ans.

1. Saint Cyr., *Ad Demetrianum*.

Saint Léon, prêchant sur le jeûne et l'aumône, exprimait ainsi sa conviction sur la proximité des derniers jours :

« Lorsque le Sauveur instruisait ses disciples et, en leurs personnes, l'Église entière, il leur disait : *« Prenez garde que vos cœurs ne s'appesantissent par les excès, par l'ivrognerie et par les sollicitudes de ce monde. Or, mes bien-aimés frères, nous devons savoir que cette recommandation nous regarde particulièrement, nous qui n'avons aucun doute que ce jour prédit est proche, bien qu'il soit caché¹. »*

Le pape saint Grégoire croyait découvrir dans les catastrophes de son temps les signes précurseurs de la fin du monde. Voici un passage de sa première homélie sur les Évangiles :

« Avant cette leçon du saint Évangile que vous venez d'entendre, mes frères, le Seigneur avait déjà dit : *Les nations s'élèveront contre les nations, et les royaumes contre les royaumes; et il y aura, en divers pays, de grands tremblements de terre, et des pestes et des famines; après les choses que vous avez entendues tout à l'heure, il ajouta : Il y aura des signes dans le soleil et dans la lune, et dans les étoiles; et sur la terre, les peuples seront frappés d'épouvante au bruit confus de la mer et des flots. Or, nous avons déjà vu, sans aucun doute, l'accomplissement de plusieurs de ces signes; quant aux autres, ce n'est pas sans une profonde terreur que nous les pressentons pour un avenir prochain. Nous voyons en effet, de nos jours, les peuples s'élever contre les peuples et les maux se déchaîner sur la terre, plus que l'histoire ne le rapporte des temps antérieurs.*

1. Serm. VIII de jejun. X mensis et eleemosynis.

« Pour ce qui regarde les tremblements de terre,
« vous savez combien de fois il nous est venu de
« toutes les parties du monde, que de nombreuses
« cités ont eu à souffrir de ce terrible fléau. Il est
« vrai, nous ne voyons pas encore des signes dans
« le soleil, ni dans la lune, ni dans les étoiles ; mais,
« au changement qui s'est produit dans l'atmosphère,
« il nous est facile de conjecturer que ces signes ne
« tarderont pas à paraître ¹. »

On le voit, ces raisonnements ne reposaient pas sur une base solide.

Le sentiment le plus accrédité, depuis le troisième siècle jusqu'à notre époque, a donc été que le monde durerait six mille ans. Les auteurs qui ont soutenu ce sentiment l'ont fondé sur une tradition juive attribuée à un certain personnage nommé Élie, bien distinct du grand prophète de ce nom. La tradition juive raisonne ainsi : Dieu a créé le monde en six jours et s'est reposé le septième. Chaque jour représente mille ans, et le septième jour est la figure du repos éternel ². D'où l'on pourrait conclure, en supputant les années d'après le calendrier grégorien, que, dans moins d'un siècle et demi, le monde aura vécu. Mais, à ce calendrier on peut opposer celui des Septante, qui est beaucoup plus vraisemblable, et d'après lequel les six mille ans sont passés depuis longtemps. D'ailleurs, la tradition qui se base sur les six jours de la création pour assigner au monde une durée de six mille ans, est toute rabbinique ; elle ne présente aucun caractère d'authenticité et ne peut s'appuyer sur aucun texte des divines Écritures. Elle est donc

1. Hom. 1, in *Evangelia*.

2. Voir Bellarnin, *De summo Pontifice*, liv. III, c. 3, et Corneille de la Pierre, in *Apoc.*, ch. xx.

dénuée de toute autorité et, par là même, de toute importance.

OPINION DES AUTEURS CONTEMPORAINS SUR LES DERNIERS TEMPS.

De nos jours, les chrétiens, qui étudient les signes des temps, ont aussi la persuasion que *les branches du figuier sont déjà tendres, que ses feuilles sont naissantes*, et que le Fils de l'homme ne tardera pas à venir. Sur ce point, il n'y a qu'une voix à Rome et à Genève, à Londres et à Paris, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg et par-delà les mers. Jamais cette croyance n'a été aussi ferme, aussi enracinée, aussi universelle. Pas d'année, que dis-je ? pas de mois où ne paraisse, quelque part, un opuscule, un article de journal ou un livre traitant cette matière, non plus sous l'impression de quelque grande catastrophe, mais à esprit reposé, en prenant pour point de départ et pour base les oracles divins. Le développement visible que prend l'anti-christianisme, la guerre faite à l'Église sur tous les points du globe, la chute de l'empire romain, la décadence de celui de Mahomet, les progrès toujours croissants de l'Évangile dans les pays infidèles ; en un mot, les tendances générales de la société apparaissent à tous les hommes réfléchis comme autant de symptômes de graves événements qui se préparent. « A moins que les nations « chrétiennes ne se convertissent comme nations, « disait Donoso Cortès, et qu'ainsi ne s'opère une « grande rénovation religieuse, le monde est perdu « et nous touchons à la fin des temps. » Avant lui, M. le comte de Maistre avait dit : « A moins que nous

« ne soyons à la fin des temps, les nations revien-
« dront sous la loi du Christ et nous touchons à la
« plus grande des époques religieuses, à une époque
« sacrée dans les fastes du genre humain, au plus
« grand événement du monde ¹. »

« L'Europe, dit un célèbre publiciste contempo-
« rain, l'Europe est sur une pente où nulle voix ne
« peut l'arrêter, où nulle force humaine ne peut la
« retenir. Elle touchera le fond de l'abîme. J'écris
« donc sans espoir de succès, non pour éclairer l'opi-
« nion, qui ne verra clair désormais qu'aux lueurs
« de l'incendie, mais uniquement par honneur, pour
« ajouter une protestation au petit nombre de celles
« qui se dresseront devant le cortège triomphal du
« mensonge ². »

C'est en se plaçant au même point de vue que Mgr Gaume a publié dix volumes dans les années qui se sont écoulées de 1844 à 1862 ; c'est-à-dire que ce savant et éloquent écrivain a traité à lui tout seul la question de la fin des temps avec beaucoup plus d'étendue que tous les Pères de l'Eglise ensemble ³.

En 1861, Mgr de Ségur a mis au jour un écrit beaucoup moins volumineux, mais qui a produit une profonde sensation. Le vénérable prélat a pris à tâche de démontrer que la franc-maçonnerie travaille à l'œuvre de l'apostasie générale et prépare les voies à l'Antechrist ⁴.

Mais parmi les nombreuses publications qui sur-

1. *Soirées de Saint-Petersbourg*, la dernière.

2. Louis Veuillot, écrit intitulé : *Le Pape et la Diplomatie*.

3. Voir un écrit intitulé : *Où allons-nous ?* Paris, 1844, et son grand ouvrage : *La Révolution*, recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe, depuis la renaissance jusqu'à nos jours.

4. *La Révolution*, par Mgr de Ségur. Paris, 1861.

gissent de toutes parts sur ce sujet, nous devons, Messieurs, distinguer le remarquable article de *la Civiltà Cattolica*, dans sa première livraison de 1863. L'auteur commence par reconnaître que, de nos jours, le sujet a une très-grande opportunité. Il fait ensuite une mention spéciale des ouvrages suivants qui annoncent l'approche du dernier jour :

1° Quatre discours du docteur Manning dans un ouvrage intitulé : *Le domaine temporel du Vicaire de Jésus-Christ*.

2° Un livre français de M. Rougeyron, sous ce titre : *De l'Antechrist, recherches sur sa personne, son règne et les annonces qu'en font les événements actuels*. Paris, nouvelle librairie catholique.

Ensuite, la *Revue romaine* émet son opinion dans le même sens et l'établit sur les symptômes que présente notre époque : la prédication universelle de l'Évangile, la chute de l'empire romain, les progrès de l'esprit révolutionnaire, la propagation des doctrines panthéistes, le caractère spécial des guerres et des fléaux, l'organisation des sociétés secrètes, etc. De là elle conclut que tout, dans le monde moderne, est organisé pour préparer les voies à l'Antechrist et que son avènement n'est pas éloigné.

Tel est donc, à notre époque, le pressentiment universel : *Le Fils de l'homme s'apprête à venir, il est à la porte*¹. Mais les symptômes qui ont donné naissance à un tel pressentiment, quelque significatifs qu'ils soient, indiquent-ils vraiment la proximité du dernier jour et de ce qu'on appelle communément *la fin du monde*? Je ne le pense pas, et l'on peut montrer jusqu'à l'évidence, d'après toutes les prophéties,

1. Matth., xxiv, 33.

qu'avant d'arriver à ce jour suprême, le monde verra de grands événements dont la réalisation suppose un long cours de siècles.

ÉVÉNEMENTS DES DERNIERS TEMPS SELON LEUR ORDRE
DE SUCCESSION.

Je vais préciser ces événements selon l'ordre dans lequel ils doivent s'accomplir. D'après ma manière d'entendre les prophéties, ces événements sont :

1° Un cataclysme social que je regarde comme peu éloigné.

2° L'avènement d'un grand monarque et d'un grand pontife, qui uniront leur puissance pour la répression de l'esprit révolutionnaire et pour la pacification universelle. On a lieu de croire que leurs efforts combinés ramèneront à l'unité de l'Église les peuples qui en sont séparés, et entre autres la Russie et l'Angleterre. Ils favoriseront aussi la prédication de l'Évangile dans les pays infidèles et prépareront le cinquième empire, soit le règne temporel du Christ sur toute la terre.

3° Le rappel des Juifs, de toutes les parties du monde, dans leur antique patrie, et leur établissement en corps de nation, sans que le voile qui leur cache la divinité de Jésus-Christ soit encore tombé.

4° La première invasion de Gog à la tête des armées de l'Orient et du Septentrion, pour dépouiller les Juifs de leurs richesses et faire de Jérusalem la capitale du monde.

5° L'avènement du Christ accouru au secours de son peuple : il y est d'abord inaperçu ; puis il occupe

la première place dans la magistrature, et, enfin, il se révèle aux tribus de Juda et de Benjamin, qui jadis furent coupables de sa mort. Par cette révélation il leur arrache les larmes du repentir le plus amer, et opère ainsi leur conversion ¹.

6° La première victoire du Christ. A la tête de son peuple, et assisté par les puissances de l'Occident, il déchaîne tous les éléments du ciel et de la terre contre les armées de Gog, les met en déroute et inflige à leur chef la plaie de mort.

7° Le rappel des dix tribus. Elles reviennent de leur terre lointaine et inconnue, et pendant tout leur voyage, elles sont protégées par des prodiges non moins étonnants que ceux qui signalèrent autrefois la sortie d'Égypte. Arrivées à Jérusalem, elles se réconcilient avec les tribus de Juda et de Benjamin; elles rendent témoignage à Jésus-Christ, et les douze tribus du peuple de Dieu sont réunies dans un commun amour pour le divin roi qui leur est donné.

8° La conversion générale des peuples qui, profondément émus de ces grands événements, n'hésitent pas à reconnaître Jésus-Christ comme Dieu, embrassent sa loi et vont en foule à Jérusalem pour l'adorer.

9° Le règne temporel du Christ, règne de paix, de vérité, de justice et de mansuétude, pendant lequel les hommes jouiront d'une prospérité inouïe jusqu'alors.

10° Le refroidissement de la ferveur parmi les diverses nations de la terre, excepté dans la plus grande partie du peuple d'Israël et des chrétiens établis en Palestine.

11° La réapparition de Gog qui se révèle comme

¹. Apoc., XII, 2. — Ézéch., XXXIV, 29. — Ps. LXXXVIII, 21. — Mich., IV, 9. — Zach., XII, 10.

l'adversaire du Christ. Après avoir de nouveau séduit les nations de Magog, il se met à leur tête et les dirige vers les royaumes de l'Occident. Il réussit de même à les pervertir par les prestiges de son prophète, et les entraîne dans la seconde expédition contre la Judée.

12° L'apostasie générale, l'abomination de la désolation dans le lieu saint, la retraite du Christ auprès de son père, la fuite de tous les fidèles. Le grand combat entre l'Antechrist, d'une part, et Élie et Hénoch, de l'autre. L'effusion des sept coupes de la colère de Dieu sur toute la terre et le triomphe momentané de l'Antechrist.

13° Le subit et formidable retour du Christ qui châtie le monde par un cataclysme de feu. Les justes sont préservés de l'embrasement universel et enlevés par les anges. De nombreux apostats témoignent leur repentir, comme le firent, au temps du déluge, un grand nombre d'impies.

14° Le renouvellement du ciel et de la terre. Une nouvelle et splendide cité de Jérusalem descend des cieux. Le Christ y règne avec les siens pendant mille ans. La Rédemption du monde est consommée, le jour du rafraîchissement et de la régénération est arrivé; toute créature est délivrée de la servitude de la corruption. Satan, lié et renfermé dans l'abîme, est réduit à l'impuissance de séduire les nations, et l'humanité entre dans un état plus heureux encore que celui dont elle était déchue par le péché d'Adam.

15° La consommation de l'âge millénaire. Les morts ressuscitent; le Christ apparaît avec majesté sur les nuées du ciel et entouré des anges; tous les hommes sont devant son trône; les livres sont ouverts, le jugement s'instruit; le juge suprême pro-

nonce deux sentences : l'une de bénédiction en faveur des élus qui sont appelés au royaume des cieux, et l'autre, de malédictions contre les réprouvés qui sont condamnés aux peines éternelles de l'enfer.

Tels sont, Messieurs, les immenses événements que nous réserve l'avenir. Si les exégètes ne les ont point découverts dans les prophéties, c'est très-certainement pour avoir repoussé à priori toute idée d'un règne temporel du Christ à Jérusalem et de l'âge millénaire. Aussi ne parlent-ils que de *la fin du monde* et la considèrent-ils comme plus ou moins prochaine. Ils n'ont vu que l'Antechrist et l'ont confondu avec *l'ange de l'abîme*, appelé *exterminateur*, bien que ce soient deux personnages distincts qui doivent paraître à des époques différentes. Ils n'ont point compris que l'Antechrist suppose l'avènement et le règne temporel du Christ qu'il s'efforcera de détrôner. Cependant leurs commentaires n'ont pas moins pour nous une grande importance, en ce qu'ils nous signalent les approches d'un cataclysme social et l'ouverture des derniers temps.

SIGNES PRÉCURSEURS D'UN CATACLYSME SOCIAL.

Je vais peut-être vous étonner, Messieurs, mais le moment est venu de dire ce que je pense sur un sujet si digne de nos méditations. Oui, nous sommes dans les derniers temps ; le monde y est entré dès l'apparition du moine apostat qui, au seizième siècle, a si profondément bouleversé la république chrétienne : vous voyez que je parle de Luther. Dans notre travail sur l'Apocalypse, nous pourrions démontrer que cet

hérésiarque est bien réellement *l'étoile tombée du ciel sur la terre et à qui fut donnée la clef du puits de l'abîme*; que, par sa révolte contre l'Église, il *ouvrit ce puits* et en fit sortir *une fumée semblable à celle d'une grande fournaise, fumée qui obscurcit le soleil et l'air*, c'est-à-dire enveloppa de ténèbres les vérités de la foi, et infecta les peuples chrétiens du poison de toutes les erreurs ¹. Nous pourrions donc nous convaincre également que le même chapitre, après l'effrayant portrait de Luther, nous présente encore un tableau malheureusement trop véridique du protestantisme ². On y reconnaît l'instabilité de ses doctrines, ses sourdes menées, ses émissaires et ses agents répandus partout ³; son culte pour la matière et les terribles punitions dont il a été l'instrument envers les membres gangrenés de l'Église ⁴; les trames secrètes par lesquelles il a suscité les guerres civiles ⁵; les maux qu'il a produits dans la société ⁶; son esprit essentiellement révolutionnaire; son principe d'indépendance et de souveraineté individuelle ⁷; son sensualisme et ses rigueurs inflexibles envers les enfants de l'Église ⁸; le bruit, et je dirai le tapage, qu'il a fait dans le monde ⁹; l'astuce et la malignité de ses vexations contre les fidèles; et enfin la redoutable influence qu'il n'a cessé d'exercer et qu'il exerce encore de nos jours ¹⁰.

1. Apoc., ix, 1.

2. *Ibid.*, 2-12.

3. *Ibid.*, 3.

4. *Ibid.*, 4.

5. *Ibid.*, 5.

6. *Ibid.*, 6.

7. *Ibid.*, 7.

8. *Ibid.*, 8.

9. *Ibid.*, 9.

10. *Ibid.*, 10. — Voir ce qu'ont écrit sur ce passage le card. Belarm., le docteur Jean Gagny, de la Chétadrie et la Bible de Vence.

Comme je viens de le dire, lorsque nous nous occuperons de l'Apocalypse, il nous sera facile de constater le sens que j'attribue à ces versets du chapitre IX, c'est-à-dire aux maux annoncés par la cinquième trompette. En attendant, qu'il me suffise de rappeler les paroles suivantes de Grégoire XVI sur le même sujet : « Nous affirmons, dit le pontife, qu'il est vraiment ouvert, ce puits de l'abîme d'où Jean a vu « s'élever à la fois une fumée qui obscurcit le soleil « et des sauterelles qui désolent la terre. » *Vere apertum dicimus puteum abyssi quo vidit Joannes ascendere fumum quo obscuratus est sol, locustis ex eo prodeuntibus in vastitatem terre* ¹.

En proclamant le principe de la souveraineté de la raison, le protestantisme a enfanté l'esprit révolutionnaire non-seulement dans l'ordre religieux, mais aussi, et par une conséquence inévitable, dans l'ordre civil, politique et social. Il a tout bouleversé. C'est la mission qu'il a reçue de l'enfer, et il ne l'a que trop fidèlement remplie. Ah ! c'est bien lui qui a ouvert *le puits de l'abîme d'où est sortie l'épaisse fumée qui a obscurci le soleil de la vérité*, qui a produit des œuvres comme la *Vie de Jésus* par Renan et tant d'autres, qu'on imprime et réimprime sous tous les formats et dans toutes les langues. Ah ! quel siècle que celui où de tels blasphèmes et de telles impiétés peuvent être mis en circulation sous la sauvegarde des lois, et sont même accueillis avec autant de déférence que les doctrines les plus respectables ² !... Aussi, peut-on s'étonner de ce que les principes sont généralement méconnus et foulés aux pieds, et les peuples ingouvernables ? de

1. Encycliq., *Mirari vos, etc.*

2. Voir l'écrit intitulé : *Contradictions économ.*, par P.-J. Proudhon.

ce que les plus mauvaises passions bouillonnent jusque dans les entrailles de la société ! Et qui ne voit que nous sommes sur un volcan dont l'éruption est imminente ? Vienne un homme de génie qui s'empare de la révolution, s'identifie avec elle, la personnifie et la dirige, et nous aurons en lui l'*émissaire de l'abîme*, appelé en hébreu *Abaddon*, en grec *Apollyon*, et en latin l'*Exterminateur*¹ ; c'est-à-dire que nous aurons à souffrir de sa part une extermination quelconque, laquelle sera la consommation du premier malheur. Reste à savoir ce qu'il faut entendre par cette extermination : qu'en pensez-vous, Messieurs ?

LE COMTE.

Je pense qu'il s'agit ici de la ruine des principes religieux et politiques qui sont la base de la société.

LE DOCTEUR.

Oui, sans doute ; et je crains fort que nous ne tombions dans cet affreux état, à travers des flots de sang : le mot *exterminateur* semble l'indiquer.

L'ABBÉ.

La situation faite à l'Église et au clergé dans nos sociétés modernes, les préventions, la haine dont celui-ci est l'objet et qui se manifeste en tous lieux de mille manières, la soif toujours croissante de l'or et des jouissances de la vie, l'anéantissement de tout frein religieux, en un mot, la démoralisation des peuples, font entrevoir, dans un avenir plus ou moins rapproché, un vrai cataclysme ; je ne dis pas un cataclysme physique, comme celui qui aura lieu à la première victoire du Christ² ou aux jours du troisième

1. *Ibid.*, 41.

2. Habac., *ur.*

malheur¹; mais un cataclysme social, un quatre-vingt-treize universel. Et il le faut bien, puisque le Saint-Esprit a voulu consigner cet événement dans le livre des révélations et le désigner sous le nom formidable de *premier malheur*, *primum vœ*².

Rappelez-vous, Messieurs, les symptômes que nous avons énumérés et que les écrivains modernes regardent comme les signes avant-coureurs du dernier jour; donnez à ces symptômes une autre signification, et dites qu'ils annoncent la proximité et l'imminence de ce premier malheur, et j'estime que nous serons dans le vrai. Cette grande calamité est, en effet, comme suspendue sur nos têtes : les hommes réfléchis l'attendent avec terreur, et le commun des fidèles, avec leur simplicité, en ont le pressentiment. Espérons qu'elle sera de courte durée et qu'une magnifique restauration ouvrira l'ère des heureux événements qu'annoncent les prophètes, je veux dire l'apparition d'un grand pontife et d'un grand monarque, le rappel des dix tribus, le retour des Juifs dans la Terre sainte, leur conversion, celle de tous les peuples, l'extinction de l'idolâtrie et de toutes les erreurs, et enfin le beau triomphe de l'Église réunissant dans son sein tous les peuples de la terre, en l'unité de la foi, sous la houlette d'un seul pasteur.

Tous ces événements s'apprêtent : outre les signes généraux qui les annoncent dans leur ensemble, chacun d'eux commence à poindre comme les premières feuilles du figuier. C'est à ce point de vue, Messieurs, que je me place pour faire un appel à votre science

1. II Pet., III, 10.

2. Il est bon de lire, à ce sujet, les dernières Encycliques de Pie IX, et en particulier celle du 30 septembre 1864, celle du 9 juin 1862, celle du 19 août 1863, aux card., arch. et évêq. d'Italie, et enfin celle du 8 décembre 1864.

scripturaire. Veuillez bien me faire part de vos découvertes ; je vous promets, de mon côté, d'y ajouter les miennes, s'il y a lieu.

LE COMTE.

Je vous ferai part volontiers de mes idées ; mais, auparavant, entendons-nous bien sur ce que vous avez dit touchant le protestantisme : vous l'avez signalé comme la première cause du grand malheur dont nous sommes menacés. Sous ce rapport, je suis de votre avis. Mais je ne pense pas que dans ce mot de protestantisme vous ayez voulu comprendre tous les protestants.

L'ABBÉ.

A Dieu ne plaise ! Combien j'en connais qui ne sont protestants que par leur naissance et n'ont point l'esprit du protestantisme ! On les voit humains, bien-faisants, parfaitement honorables et, à coup sûr, fort innocents des faits et gestes de leurs sectes. Je n'ai donc voulu parler que de cette hérésie considérée en elle-même, des erreurs qu'elle a propagées et de ses agents, qui exercent dans le monde la plus fatale influence. Je dirai, de plus, que le principe de la souveraineté de la raison et le matérialisme ont envahi nos populations catholiques, et que c'est là une grande plaie de l'Église. Je dirai que tous les peuples chrétiens tendent au paganisme, et que la grande cité de Babylone les enivre de plus en plus du vin de sa prostitution.

LE COMTE.

Étant ainsi d'accord, je dois reconnaître que vous nous avez fait toucher du doigt l'imminence d'un cataclysme social. Au reste, il n'y a qu'une voix sur ce point parmi les hommes qui s'occupent sérieusement

de l'avenir. La seule différence qui existe entre eux, c'est que les uns voient dans l'ordre de choses actuel les signes précurseurs du dernier jour, tandis que les autres, avec nous, considèrent ces signes comme annonçant la consommation du premier malheur.

Après avoir établi cette distinction, je crois ne pouvoir mieux faire que de puiser dans *la Civiltà cattolica* les signes qu'elle expose comme préludes du dernier jour, et de les indiquer comme préludes seulement de ce premier malheur. Je tiens à citer cette publication romaine, à cause de la considération dont elle jouit dans le monde savant et qu'elle mérite à tous égards.

Voici comment elle s'exprime :

« Quant à l'apparition de l'Antechrist, il y a lieu
« de la croire d'autant plus prochaine, que ses pré-
« curseurs se montrent avec des caractères plus res-
« semblants, et que l'état des choses dispose mieux
« les esprits à accueillir sa venue. Or, qui ne voit
« que tout cela se réalise à notre époque d'une ma-
« nière toute spéciale? Les caractères de l'Antechrist
« sont d'être, par antonomase, l'ennemi du Christ,
« l'homme *sans loi*, selon l'expression de l'Apôtre
« (à *theo*), un dominateur tyrannique, impie au su-
« prême degré, hypocrite insigne. Ce sera, selon toute
« apparence, un grand révolutionnaire qui ne connaî-
« tra d'autre règle que sa propre volonté, qui trom-
« pera bien des gens par ses séductions et son habi-
« leté, qui se fera suivre stupidement par des masses
« d'individus et par des nations entières, et qui, par-
« venu à la domination universelle, ira jusqu'à se faire
« décerner les honneurs divins en se substituant au
« vrai Dieu et au Rédempteur des hommes. Il aura
« son prophète, imposteur et charlatan comme lui.

« Or, quelque étrange que cela puisse paraître, n'en
« voyons-nous pas de nos yeux des préludes mani-
« festes? L'esprit de révolution va s'étendant d'une
« manière effrayante, et nous en voyons surgir des
« despotes contempteurs de toute loi divine et hu-
« maine, et acclamés malgré cela par les peuples
« qui en sont tout à la fois les instruments et la vic-
« time. Le nom de Messie est profané par des lan-
« gues sacrilèges et attribué à tout prétendu sauveur
« politique que l'on attend..... La facilité des com-
« munications par les bateaux à vapeur, les chemins
« de fer et les télégraphes électriques, la centrali-
« sation administrative et gouvernementale, avec sa
« bureaucratie formée à une discipline presque mili-
« taire; l'organisation des sociétés secrètes, reliées
« entre elles par la communauté d'intérêts et de di-
« rection, et enveloppant comme dans un réseau tous
« les peuples de la terre; tous ces moyens et tant
« d'autres ne sont-ils pas très-propres à préparer le
« despotisme d'un seul homme qui, avec la phalange
« de ses adeptes, pourra faire exécuter ses volontés
« tyranniques par toute la terre? Il est écrit que l'An-
« techrist obligera tout homme, sous peine de mort,
« à porter son signe sur le front ou dans la main
« droite; et déjà nous avons vu en bien des villes
« d'Italie le poignard menacer quiconque, en cer-
« taines occasions, ne porterait pas sur son chapeau
« le signe d'adhésion aux idées révolutionnaires:
« Faut-il quelque chose de plus? Les honneurs divins
« mêmes, auxquels prétendra l'Antechrist, ne sont
« plus du tout invraisemblables, d'abord avec les
« doctrines panthéistes qui sont en si grande vogue,
« et qui déifient l'humanité comme l'expression der-
« nière et la forme suprême de l'être unique subsis-

« tant par lui-même, mais surtout avec ce stupide
« entraînement des masses que l'on égare et qui déjà
« se montrent prêtes à se porter aux plus sacrilèges
« excès du fanatisme. N'a-t-on pas entendu dernièrement, dans certaines contrées de l'Italie, des cris
« blasphématoires proclamant Garibaldi *homme-dieu*?
« Quelle distance y a-t-il entre ces cris et les hommes d'adoration prodigués à quelque autre scé-
« lérat plus grand que celui-ci et mieux en mesure
« de fasciner les peuples par des œuvres éclatantes
« et de faux prodiges?

« C'est ainsi que la bête décrite par le prophète
« Daniel et par l'apôtre saint Jean nous apparaît déjà
« sous des figures assez ressemblantes pour se mon-
« trer bientôt dans toute sa réalité. Et non-seulement
« cette bête s'annonce avec ses caractères propres,
« mais encore la seconde, dont parlent les prophètes,
« a aussi ses précurseurs. Cette seconde bête, comme
« nous l'avons vu, parlait comme le dragon, et
« néanmoins elle avait sur le front deux cornes sem-
« blables à celles de l'Agneau, qui est la figure de
« Notre Seigneur Jésus-Christ. Il semble que ces
« deux cornes doivent exprimer deux caractères dis-
« tinctifs, relativement au christianisme, dont sera
« revêtu le charlatan qui se fera prophète de la bête
« appelée dragon. Il y a apparence que ces deux
« caractères seront le baptême et l'ordination, c'est-
« à-dire que cet imposteur devra être un homme
« consacré à Dieu par le sacerdoce et qu'il devien-
« dra doublement apostat en se faisant l'apôtre de
« l'Antechrist. En admettant cette interprétation, les
« précurseurs de la seconde bête seraient donc au-
« jourd'hui ces malheureux ecclésiastiques qui, dans
« la guerre actuellement livrée à l'Église et au Christ,

« favorisent, par leurs actes et par leurs discours, la
« cause de la révolution et les précurseurs de l'An-
« techrist. Comme ceux-ci représentent la première
« bête de la vision de saint Jean, les autres repré-
« sentent la seconde; et c'est ainsi qu'à la suite de
« Cavour, de Garibaldi et compagnie, nous voyons
« un Caputo, un Pantaleo, un Reali, et certain prêtre,
« auteur d'écrits et de souscriptions en faveur de la
« révolution italienne. N'est-ce pas vraiment la bête
« qui vient à la suite de la première et lui recrute
« des adorateurs : *Et fecit terram adorare bestiam*
« *primam* ¹.

« Mais pour abréger et pour tirer quelque consé-
« quence pratique de ces courtes observations, que
« l'on veuille bien examiner la gravité de la situa-
« tion. Le monde, en avançant vers son terme, se
« partage chaque jour d'une manière plus tranchée
« en deux grandes catégories : celle des amis et des
« disciples du Christ, et celle de ses ennemis. La
« première a pour chef visible le Vicaire de Jésus-
« Christ même; l'autre attend le sien prochainement
« dans l'homme du mal qui ne doit pas tarder à se
« montrer, et, en attendant, elle combat sous l'éten-
« dard des précurseurs et des faux prophètes qui la
« précèdent. Ces faux prophètes portent sur le front
« les signes de l'Agneau, mais leur langage est celui
« du dragon. Ils ont à leur service des phrases et des
« grands mots, *os loquentium ingentia*, avec lesquels
« ils captivent les imprudents, et beaucoup tombent
« dans la séduction. Mais, en ces jours d'épreuve
« comme dans les derniers, il n'y aura d'écrits dans
« le livre de vie que ceux qui se conserveront purs

1. Apoc., XIII, 12.

« de tout contact avec la bête et avec ses faux prophètes. »

Tous ces symptômes ne sont que trop réels; mais comme nous l'avons vu, il faut leur donner une autre portée. Au lieu de les envisager comme annonçant les approches du dernier jour, considérons-les comme autant de preuves que nous touchons au premier des trois malheurs. A ce point de vue, je les admetts pleinement : ils sont pour moi d'une vérité manifeste, et je ne puis que les signaler à votre attention,

Tous ces indices nous révèlent donc l'apparition prochaine, non pas de l'Antechrist, mais de l'*ange de l'abîme*, appelé *exterminateur*. M. Louis Veuillot a été très-heureusement inspiré lorsqu'il a écrit son opuscule : *Le Pape et la Diplomatie*. Sans se douter probablement de la prophétie qui regarde ce satanique personnage, il le signale pourtant, et annonce son prochain avènement en ces termes :

« Le monde est mûr pour un *despotisme incomparable*... On voit de tous les côtés les patries se
« dissoudre, les frontières tomber et niveler le sol
« pour laisser passer le char d'un *triomphateur*...
« La révolution vient parodier la fraternité chrétienne, elle demande partout la destruction des
« frontières. Pour créer l'unité, elle veut abolir la
« patrie... Garibaldi s'est fait le héraut de cette
« pensée... Il propose aux rois de fondre tous les
« peuples en un... Pour éviter la guerre civile, le
« peuple unique ne manquera pas de se donner
« un *maître unique*, et la force de ce maître sera
« proportionnée à l'étendue de l'empire. Il aura des
« dents, des muscles et des ongles capables de tenir
« en repos et en respect tout le genre humain. Qui lui
« dira : *Non licet* !

« Sans doute, Garibaldi parle ridiculement; mais
 « ce que dit Garibaldi, il ne faut pas en rire! Cent
 « monstruosités mortelles, aujourd'hui dominantes,
 « étaient, il y a vingt ans, de justes sujets de mo-
 « querie. Que sera-ce quand la lumière du vrai aura
 « subi de nouveaux affaiblissements, ou ne luira plus
 « que dans les catacombes? Otez le Pape, éteignez ce
 « flambeau, faites crouler cette frontière; vous saurez
 « ce que pourra la raison, ce que deviendront les
 « remparts des peuples! *Le despotisme universel les*
 « *percera comme un char lancé à fond de train passe à*
 « *travers des amas de poussière, etc.* » M. Guizot ex-
 primait naguère le même pressentiment dans un dis-
 cours tenu aux élections du Conseil presbytéral à
 Paris, le 15 janvier 1865. « L'anarchie, a-t-il dit, est
 « dans les esprits et va conduire à l'anarchie de la
 « société, laquelle poussera les peuples abrutis et
 « consternés dans le giron du despotisme. »

Ces paroles des deux célèbres publicistes ont vrai-
 ment quelque chose de prophétique. Garibaldi, Maz-
 zini, Cavour et consorts sont donc les précurseurs de
 cet ange de l'abîme; Pantaleo, Caputo, Reali, etc.,
 préparent les voies à l'antipape, qui tentera d'usur-
 per le pontificat suprême; l'ange de l'abîme est lui-
 même une figure de l'Antechrist; l'état actuel de la
 société est une image de l'attiédissement universel
 de l'Eglise, dans les jours qui précéderont la venue
 de *l'homme de péché*, et ce premier malheur nous
 donne une idée du second, de même que celui-ci
 donnera à tous les habitants de la terre une idée du
 troisième et dernier malheur, c'est-à-dire de l'em-
 brasement du monde. C'est ainsi que les événements

1. *Le Pape et la Diplomatie.*

des derniers jours se figureront les uns les autres. Nous aurons lieu fort souvent de le constater, et c'est une observation que nous ne devons pas perdre de vue.

Je crois qu'en effet, comme l'a dit M. l'abbé, nous sommes entrés dans les derniers temps. La consommation du premier malheur en sera le premier drame. Ce qui vient ensuite doit être l'avènement d'un grand pontife et d'un grand monarque. Espérons qu'un jour il nous sera donné de nous étendre sur le prophète Zacharie, et de pouvoir développer les motifs que nous avons de conjecturer cet heureux avènement. A l'heure présente, je n'ai à m'occuper que des signes qui l'annoncent. Le premier se tire de l'état même de la société actuelle. Il est certain qu'à notre époque tous les trônes sont ébranlés. Pas un souverain solidement assis, pas un qui puisse répondre du lendemain. Ceux qui président aux destinées des peuples sont à bout de ressources. Toutes les formes de gouvernement sont épuisées. Il y a une puissance occulte et souterraine qui remue la société de fond en comble. Depuis longtemps nous sommes sous le fléau d'une paix armée. L'Europe fourmille de soldats : ils se comptent par millions. Les pouvoirs disposent de la fortune publique comme de leur propriété, et, à force d'impôts, les peuples sont écrasés. Les États sont chargés de dettes fabuleuses. La révolution est partout en travail. Sur tous les points du globe, on voit des éléments de conflits. Partout le mécontentement, partout l'inquiétude, partout le même cri d'effroi : *Où allons-nous ?* Eh ! où allons-nous, sinon à l'abîme d'une guerre universelle ou, pour mieux dire, d'un immense chaos ? Le seul remède serait de se rattacher à Jésus-Christ, à son représen-

tant sur la terre, à son Église, à sa loi, puisque seul il est le fondement des sociétés chrétiennes. Mais aujourd'hui ce fondement, ébranlé d'abord par Luther, a disparu ensuite sous les coups redoublés de l'hérésie et de l'impiété. Je viens de lire dans les journaux que le nouveau roi des Hellènes, qui, de protestant s'est fait schismatique, pour se concilier les sympathies de ses sujets, ne veut pas régner au nom de Dieu, et qu'il rejette la formule chrétienne par laquelle les souverains se reconnaissent encore les sujets du roi des rois. Les États chrétiens semblent avoir hérité de la synagogue ses fatales passions contre le Christ; comme elle, ils ont dit : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous* ¹. De là leur conspiration contre l'Église; de là, entre autres, cette protection dont ils couvrent toutes les erreurs, même les plus monstreuses. Chose vraiment incroyable! les impies ont pleine liberté de produire au grand jour toutes les conceptions de leur cerveau malade; et le Vicaire du Christ, le dépositaire des vérités éternelles, ne peut pas faire entendre sa voix! On lui interdit, comme autrefois le sanhédrin à saint Pierre, *d'enseigner au nom de Jésus* ²! C'est ce dont nous sommes les témoins à l'occasion de l'Encyclique du 8 décembre 1864.

Les nations ont donc *frémi contre le Christ* et ont secoué son joug, pour lui substituer l'empire de la raison. C'est cette nouvelle divinité qui nous gouverne. Mais la raison varie selon les individus; elle est obscurcie dans les multitudes par les passions humaines. De là les chocs et les révolutions, de là un état de confusion pire que la confusion de Babel.

1. Luc, xix, 14.

2. Voy. Act., iv, 5-21.

Sous plus d'un rapport, les peuples chrétiens sont ainsi descendus au-dessous des nations civilisées de l'antiquité, au-dessous des Égyptiens, des Chaldéens, des Perses, des Grecs et des Romains; que dis-je? au-dessous même des Chinois, des Turcs et des païens, qui tous ont reconnu et reconnaissent la Divinité comme principe suprême ¹.

« Il y a toujours eu des impies dans le monde, dit
« M. de Maistre, mais en aucun siècle, avant notre
« époque, il n'y eut, au sein du christianisme, *une*
« *insurrection contre Dieu*. Jamais surtout on n'avait
« vu une conspiration sacrilège de tous les talents
« contre leur auteur... L'impiété s'étend de toutes
« parts avec une rapidité inconcevable; du palais
« à la cabane, elle se glisse partout, elle infecte
« tout ²... »

Après avoir renié le Christ, les puissances chrétiennes devaient déclarer la guerre à l'Église, et particulièrement au Souverain Pontife. C'est ce qu'elles ont fait. Ah! pauvre Église du Christ, partout elle est insultée, chargée de chaînes, entravée dans son action bienfaisante; partout ses ennemis s'acharnent à lui déchirer les flancs. Ses enfants n'ont que trop lieu de gémir comme Daniel à Babylone, et de s'écrier : « Nous sommes diminués, Seigneur; plus que
« toutes les autres nations, nous sommes humiliés
« dans toute la terre. Pas un prince pour nous protéger, plus de ces hommes puissants en parole et
« en œuvres, comme l'Église en a toujours eu dans
« les siècles passés; notre saint et bien-aimé Pontife,
« dépouillé de la plus grande et meilleure partie de

1. Voir les écrits de Mgr Gaume : *Où allons-nous?* et *la Révolution*, etc.

2. *Considérations sur la France*.

« ses États, ne peut nous donner que l'exemple de
« sa douceur, de sa patience et de son invincible fer-
« meté. *Imminuti sumus plus quam omnes gentes,*
« *sumusque humiles in universa terra; et non est in tem-*
« *pore hoc princeps gentis et propheta* ¹... »

AVÈNEMENT D'UN GRAND MONARQUE

Cependant *Dieu a fait guérissables les nations de la terre* ². Il nous guérira donc et nous sauvera. Son Église est au milieu de nous, elle ne fait qu'un avec nous ; elle a des promesses divines qui ne failliront pas. Quel sera le moyen de restauration et de salut ? J'ai beaucoup réfléchi sur cette question ; j'ai consulté l'histoire, la raison, les prophètes ; et le résultat de mes recherches a été celui-ci : Nous serons sauvés par un homme extraordinaire que Dieu tient en réserve dans les trésors de sa providence. L'histoire me l'a dit ; car toutes les fois que Dieu a sauvé son peuple, sous la nouvelle alliance, comme sous l'ancienne, il a suscité quelque grand personnage. C'est ainsi que jadis Moïse, Josué, Samson, Judith, Esther, Zorobabel et Judas Macchabée ont sauvé Israël ; et que les empereurs Constantin, Charlemagne, Sigismond et don Juan d'Autriche, les Sobiesky, les Jeanne d'Arc et autres ont sauvé les peuples chrétiens. La raison me dit aussi que, sans l'intervention d'un bras puissant, l'ordre social ne peut sortir de ses ruines et se renouveler. Or, l'histoire et la raison se trouvent con-

1. Dan., III, 37 et 38.

2. Sag., I, 44.

firmées par l'autorité de l'Écriture qui, en plusieurs endroits, nous révèle l'apparition d'un grand monarque et y ajoute un autre présent du ciel, l'avènement simultané d'un grand pontife. L'un sera l'ange qui pose le pied droit sur la mer et le pied gauche sur la terre, c'est-à-dire fondera un grand empire ¹; l'autre recevra sur la tête une tiare éclatante et sera revêtu d'ornements précieux ². Le premier mettra fin aux empires et déposera sa couronne sur le tombeau du Christ ³. Le second sera témoin de l'avènement du divin roi, il aura la gloire de le reconnaître comme tel à la face du monde, et de l'assister en qualité de premier ministre ⁴. L'un et l'autre mettront un terme aux luttes qui ont toujours existé entre le sacerdoce et l'empire, et s'uniront par l'alliance la plus intime. Leur autorité sera reconnue et respectée. Sous leur règne, les Juifs seront rappelés dans la Palestine, et Jérusalem revêtira insensiblement une nouvelle splendeur. Ils réuniront leurs efforts pour détruire les doctrines de mensonge, pour propager l'Évangile parmi les nations infidèles, et préparer le beau règne de la vérité, de la justice et de la paix. En un mot, ils seront les précurseurs du Christ-roi et jetteront les fondements de son empire ⁵. Je résume dans un syllogisme le signe que je viens d'indiquer, et je dis : L'histoire, la raison et les prophé-

1. Apoc., x, 2.

2. Zach., iii, 4 et 5.

3. Apoc., x, 6, et xi, 15. — Zach., iv, 7, 8 et 9. — Saint August., voir le *Mémorial cath.*, juillet 1861; voir aussi Haulzhauser, sur le chap. x de l'Apoc.

4. Zach., vi, 13.

5. Voir tout Zacharie; et en particulier les chap. ii-viii et xiii, et remarquer les paroles adressées à Jésus, fils de Josédée, et aux membres de sa cour : *Vous et vos amis qui sont auprès de vous, vous êtes des hommes figuratifs de l'avenir*, iii, 8.

ties s'accordent à dire que la société sera sauvée par un grand monarque et par un grand pontife, lorsque le mal sera parvenu à son comble. Or, le mal continue à miner la société, il fait des progrès incessants, et l'on peut prévoir qu'il ne tardera pas d'arriver à son comble ; donc l'avènement de ces deux grands personnages ne saurait être éloigné.

LE DOCTEUR.

J'aime ce syllogisme : la majeure ne repose pas seulement sur les bases que vous avez indiquées, mais aussi sur une tradition romaine très-respectable. La mineure n'est que trop vraie. Quant à la conséquence, elle est logique, et je m'en réjouis, parce que j'espère voir cette ère nouvelle. Oui, j'espère voir le magnifique triomphe de l'Église.

L'ABBÉ.

Pour le réaliser, il ne faut qu'une éventualité que tout le monde prévoit, qui tient à un fil, qui peut se faire attendre encore quelque temps, mais qui peut aussi nous surprendre au premier jour.

AVÈNEMENT D'UN GRAND PONTIFE.

LE COMTE.

Outre ce signe que je viens de vous donner et qui regarde particulièrement la mise en scène d'un grand monarque, j'en ai un second, et celui-ci concerne surtout le grand pontife. C'est de lui que le prophète Zacharie parle en ces termes dans le chapitre III :

« 4. Et le Seigneur me montra le grand prêtre Jésus qui était devant l'ange du Seigneur, et Satan se tenait à sa droite pour lui faire opposition.

2. « Et le Seigneur dit à Satan : Que le Seigneur te réprime, Satan, qu'il te réprime, le Seigneur qui a choisi Jérusalem : est-ce que celui-ci n'est pas le tison tiré du feu ?

3. « Et Jésus était vêtu de vêtements sordides, et il se tenait devant la face de l'ange.

4. « Qui prit la parole et dit à ceux qui étaient debout devant lui : Otez-lui ses vêtements sordides. Et il lui dit : Voilà que je vous ai enlevé votre iniquité et que je vous ai revêtu de vêtements nouveaux.

5. « Et il dit : Mettez sur sa tête une tiare éclatante. Et ils placèrent une tiare éclatante sur sa tête, et ils le revêtirent de vêtements ; et l'ange du Seigneur était présent.

6. « Et l'ange du Seigneur faisait une déclaration à Jésus, et lui disait :

7. « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Si vous marchez dans mes voies, si vous observez mes ordonnances, vous aussi vous gouvernerez ma maison, et vous garderez mes parvis et je vous donnerai quelques-uns de ceux qui assistent ici devant moi, afin qu'ils marchent avec vous ¹.

8. « Écoutez, ô Jésus, grand prêtre, vous et vos amis qui sont devant vous, *je déclare* que vous êtes des hommes figuratifs de l'avenir : car voici que j'amènerai mon serviteur l'Orient.

9. « Car voici la pierre que j'ai mise devant Jésus ; il y a sept yeux sur cette unique pierre : voici que moi-même je la taillerai et la graverai avec le ciseau, et en un jour j'enlèverai l'iniquité de cette terre.

10. « En ce jour-là, dit le Seigneur des armées, l'homme appellera son ami sous la vigne et sous le figuier. »

Dans nos conférences sur le prophète Zacharie, nous ferons voir, 1° que Zorobabel et Jésus, fils de Josédée, étaient des figures de l'avenir ; 2° que ces figures n'ont pas eu leur réalisation au premier avènement de Jésus-Christ ; et 3° qu'elles l'auront dans les personnes du grand pontife et du grand monarque, qui prépareront les voies à son avènement futur. Pour

1. Hébr. « Et je vous donnerai entrée au milieu de ceux-ci qui se tiennent devant moi. »

le moment, je me contente d'appeler votre attention sur les versets 9 et 10 de ce chapitre, où il est dit : *J'enlèverai l'iniquité de cette terre, et en ce jour-là, l'homme appellera son ami sous l'ombrage de sa vigne et de son figuier.* Ces paroles indiquent évidemment l'époque de la conversion des Juifs et de la paix universelle sous le règne du Christ.

Cela posé, je considère l'état actuel de la société comme un signe palpable de l'avènement prochain du grand pontife. Il est dit de lui que *Satan se tenait à sa droite pour lui faire opposition.* Or, n'avons-nous pas sous les yeux tous les suppôts de Satan occupés sans relâcher à conspirer contre le chef suprême de l'Église ? N'est-ce pas là *Satan personnifié qui se tient à sa droite pour lui faire opposition* ? Si l'on me dit que de tout temps la papauté a été en butte aux attaques de l'enfer, je ne le nierai point ; mais je répondrai que jamais conspiration ne fut aussi astucieuse, aussi acharnée, aussi universelle. Si l'on me dit que Pie IX ne présente point les caractères qui doivent distinguer le grand pontife, je ne craindrai pas d'être démenti en répondant qu'on ne peut lui refuser une magnanimité et une réunion de vertus qui en font un digne précurseur de ce pontife désiré.

La guerre faite à l'Église n'est point encore arrivée à son terme. Tout annonce que le mal ira empirant et que le successeur de Pie IX boira jusqu'à la lie au même calice de douleurs. Cependant, de toutes parts, les fidèles sont en prières depuis longues années. Déjà, du fond de toutes les poitrines chrétiennes s'échappe, par anticipation, ce cri du grand monarque : *Que le Seigneur te réprime, Satan !* A aucune époque,

les prières publiques pour le pape n'ont été aussi universelles. Il semble que Dieu se fait attendre, parce qu'il nous réserve un immense bienfait. Oui, il viendra le jour où les fidèles s'écrieront avec une ferveur plus grande : O Satan, que *le Seigneur te réprime, lui qui a choisi Jérusalem* ! Et alors le pontife auguste fuira miraculeusement de sa capitale, *il en sera tiré comme un tison du milieu du feu* ; et dépouillé de tout, dans un pitoyable état de dénûment, comme naguère Pie VI et Pie VII conduits en exil, il fera voile vers Jérusalem ¹. C'est là qu'il sera attendu, et qu'à son arrivée, l'Ange du Seigneur, c'est-à-dire le grand monarque ² dira aux personnages présents qui seront sans doute les cardinaux : *Otez-lui ses vêtements communs*, si peu en harmonie avec sa dignité : *placez sur sa tête une tiare éclatante*. Parole qui sera exécutée sur-le-champ comme un ordre venu du ciel ³.

Le grand monarque est évidemment le précurseur du Christ-roi, il lui prépare son empire, il commence à être *la pierre angulaire* qui unit l'ancien et le nouveau peuple de Dieu ; il est déjà le chef de ces deux peuples qui vont n'en former qu'un seul. Son front n'est pas seulement couronné du diadème de souverain, mais il brille aussi de l'auréole du prophète ; il parle comme plénipotentiaire de Dieu ; son nom est *l'Ange du Seigneur*. C'est en cette qualité qu'il va prendre vis-à-vis du grand pontife la même attitude que Moïse prit jadis à l'égard du grand prêtre Aaron ⁴. *Écoutez*, lui dira-t-il, *Jésus, grand prêtre : Voici ce que dit le Seigneur des armées : Si vous marchez dans mes*

1. 2, et chap. II, 12.

2. 1, et Apoc., I, 2.

3. *Ibid.*, 4 et 5.

4. Exod., XVI, 33 ; XVII, 10 ; XIX entier. — Lévi., IX entier, etc.

voies... vous aussi vous aurez une charge dans ma maison, vous garderez mes parvis ¹... Il lui parle ainsi en vue de ses successeurs, parce que l'esprit prophétique l'a éclairé sur ce qui arrivera aux jours de l'apostasie générale ². Puis, s'adressant toujours directement au grand pontife, il ajoute : *Vous et vos amis, les membres de votre cour qui sont ici présents, vous êtes tous de grands prodiges* ³. Et il en donne la raison : *Car voilà que j'amènerai mon serviteur l'Orient* ⁴, c'est-à-dire : c'est sous votre règne que viendra le Christ ; vous le verrez de vos propres yeux, alors qu'il commencera à paraître comme un *germe* ⁵, comme un *conseiller* de son peuple ⁶. *C'est moi, dit le Seigneur, qui vous l'amènerai, et qui signalerai votre règne par cet immense événement ; c'est pourquoi vous et vos amis vous êtes des hommes prodigieux.*

L'ABBÉ.

Qu'il est beau de voir le grand monarque ouvrir les portes de Jérusalem au Vicaire de Jésus-Christ, l'accueillir avec bonté et le reconnaître solennellement comme Souverain Pontife, aux acclamations de tout un peuple tressaillant de joie ! Quel bienfait que cette concorde entre le sacerdoce et l'empire ! Ceci me rappelle le grand Constantin au concile de Nicée, l'empereur Sigismond au concile de Constance, et le pape saint Léon III proposant Charlemagne comme

1. Exod., 7.

2. Ps. XLI et LIV.

3. 8. Voir la Bible de Vence sur ce chapitre de Zacharie. C'est la signification du mot hébreu traduit par *portendentes* ; et ce mot latin, dérivé de *portentum*, exprime aussi un prodige étonnant.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, d'après l'hébreu. — Voir aussi Is., IV, 2. — Jérém., XXIII, 5, et XXXIII, 15.

6. Mich., IV, 9. — Is., IX, 6.

empereur d'Occident au milieu des acclamations du peuple romain.

LE COMTE.

Ce fut, en effet, une faveur du ciel que la condamnation de l'arianisme au concile de Nicée, l'extinction du schisme de trente ans par l'élection de Martin V et la reconstitution de l'empire d'Occident sous Charlemagne.

LE DOCTEUR.

J'ai vu moi-même à Constance, dans la salle du concile, le siège du pape Martin V et celui de l'empereur Sigismond. Ces deux fauteuils, qui semblent se regarder avec une réciproque bienveillance, m'ont profondément ému : je pensais avec amertume à la guerre déclarée partout aujourd'hui par les rois et les peuples contre le Seigneur et son Christ.

LE COMTE.

Où en sommes-nous, grand Dieu ! Mais, confiance. L'ordre renaîtra de l'excès même du désordre. C'est un signe des temps. Constantin, Charlemagne et Sigismond sont, à mes yeux, des figures ; ou, si ce mot de figure vous déplaît, Messieurs, je dirai que ces trois empereurs nous donnent une idée des bienfaits qu'apportera au monde le grand monarque.

L'ABBÉ.

Le signe que vous avez découvert dans le livre de Zacharie a bien sa valeur, et j'espère qu'il en acquerra une plus grande par nos futurs commentaires sur ce prophète. En attendant, monsieur le Comte, il ne suffit pas de nous avoir montré le grand pontife s'appêtant à paraître sur la scène du monde ; il ne suffit pas d'annoncer sa fuite de Rome et sa retraite à Jérusalem, il faut de plus que nous soyons fondés à

croire que Jérusalem appartiendra alors au grand monarque.

LE COMTE.

Eh, mon Dieu ! toute l'Écriture nous signale Jérusalem comme le centre des événements qui vont s'accomplir. Sans nous écarter du prophète Zacharie et sans anticiper sur le commentaire que nous en ferons, je vous dirai seulement : Pesez les paroles : *Le Seigneur choisira encore Jérusalem*¹. *Le Seigneur a choisi Jérusalem*². Confrontez tous les chapitres les uns avec les autres, et surtout le II^e, le IV^e et le VIII^e, et vous verrez que c'est sous les auspices du grand monarque, figuré par Zorobabel, que les Juifs seront rappelés dans leur patrie, que le temple sera rebâti, et que Jérusalem reprendra son antique splendeur, sans avoir alors aucune enceinte de murailles, à cause de la foule de ses habitants, etc., etc. Tous ces événements démontrent que les *dévastateurs* séculaires de la Terre-Sainte *auront disparu*³ pour céder la place au puissant restaurateur de la société.

Au reste, Messieurs, c'est aujourd'hui un fait patent : l'empire de Mahomet a perdu toute vitalité ; il est menacé d'une ruine prochaine. Que faut-il pour déterminer sa chute, pour qu'il soit divisé, partagé, et qu'une de ses provinces, la Palestine, soit enfin rendue à ses légitimes propriétaires ? La Palestine, qui appartient à Israël, par les titres les plus sacrés qui soient au monde⁴, qui lui a été enlevée par un redoutable jugement⁵ ; mais qui doit lui être restituée

1. II, 12.

2. III, 2.

3. Is., XLIX, 17.

4. Gen., XIII, 14-17. — Josué, XIII entier.

5. Osée, III entier. — Matth., XXIII, 38, etc.

en vertu de la volonté miséricordieuse du Très-Haut¹. Que faut-il, dis-je, pour que nous soyons les témoins de cette merveilleuse révolution ? Un grand homme, voilà tout : une volonté puissante et ferme, un empereur animé de l'esprit de Dieu, un Jean-Baptiste dans l'ordre temporel ; en un mot, un auguste monarque en qui l'on reconnaisse une émanation anticipée des attributs du Christ-roi, son invincible *épée*, son *amabilité*, sa *vérité*, sa *mansuétude* et sa *justice*². Or, nous avons vu que ce grand homme ne doit pas tarder à paraître et que la société ne peut être sauvée que par lui. C'est là, me semble-t-il, un signe qui n'est pas à dédaigner.

SIGNES DU PROCHAIN TRIOMPHE DE L'ÉGLISE.

LE DOCTEUR.

A tous ces signes qui me paraissent assez clairs, je voudrais en ajouter un autre qui se rapporte au prochain triomphe de l'Église. Le comte de Maistre a entrevu cette ère nouvelle lorsqu'il disait : « La Providence ne tâtonne jamais ; ce n'est pas en vain qu'elle agite le monde ; tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons saluer de loin... Nous sommes douloureusement broyés ; mais si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes broyés que pour être mêlés³. »

Mais outre ce témoignage d'un illustre Voyant de

1. Osée, III, 13. — Ezéch., XXXVII, 13 et 14, etc.

2. Ps. XLIV.

3. *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 77.

notre époque, nous avons encore celui de plusieurs Saints qui, animés de l'esprit prophétique, ont consolé l'Église en lui annonçant son triomphe à venir ; triomphe qui coïncide et s'harmonise merveilleusement avec le règne du grand pontife et du grand monarque. Il y a plus : j'entends dire que çà et là des âmes privilégiées ont des révélations positives à ce sujet.

LE COMTE.

Je vous apporte aujourd'hui même quelques extraits d'un recueil qui se publie à Rome sous le titre de *Analecta juris Pontificii*. Ces extraits se rapportent à la vénérable Anne-Marie Taïgi, morte le 9 juin 1837. D'après les témoignages les plus respectables et les plus dignes de foi, elle fut gratifiée par le Seigneur d'un privilège extraordinaire et sans exemple dans les vies des saints : c'est-à-dire que, pendant quarante-sept ans, elle eut continuellement devant les yeux un soleil céleste de la grandeur apparente du soleil qui éclaire notre globe. Ce soleil mystérieux était un miroir où Dieu lui faisait voir les événements passés, présents et à venir, de même que les choses de l'autre monde. Or, il est rapporté, dans le recueil, qu'un jour Dieu lui ayant manifesté « les horribles péchés de personnes
« de toute condition, elle en ressentit une profonde
« douleur, et dit en soupirant : *Bien-aimé, comment*
« *remédier à un si grand désastre ?* Il lui fut aussitôt
« répondu en ces termes : *Ma Fille, mon Épouse, mon*
« *Père et moi, apporterons remède à tout ; car, après un*
« *châtiment... ceux qui survivront devront se comporter*
« *ainsi, etc.* Et elle vit d'innombrables conversions
« d'hérétiques qui doivent rentrer dans le sein de
« l'Église ; elle vit aussi la conduite édifiante qu'ils

« tiendraient , ainsi que celle des autres catho-
« liques. »

Je vous ai fait part de cette révélation, Messieurs, parce qu'elle m'inspire la plus grande confiance, et qu'à Rome les plus savants théologiens y ajoutent foi. Du reste, j'estime qu'il faut distinguer entre ces sortes de prophéties et celles des divines Écritures. En ce qui concerne les premières, ne les méprisons pas, mais éprouvons tout et retenons ce qui est bon¹. Aussi l'Église met-elle une extrême réserve à leur donner son approbation. Or, cette approbation, elle l'a donnée à plusieurs des prophéties qui annoncent le triomphe en question. Voilà ce qui me touche; et quand je vois ces prophéties concorder merveilleusement avec tant d'oracles sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament, comment pourrais-je avoir le moindre doute? Aussi, notre saint père le Pape nourrit-il dans son cœur une foi invincible à l'heureux dénouement de sa cause qui est celle de Dieu; cette foi, il la fonde sur les promesses de Jésus-Christ et sur l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. Ce fut même dans l'espoir d'un prochain triomphe, que, dès son avènement, il déploya un zèle si ardent pour rendre à la Mère de Dieu le plus insigne des honneurs, par la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception. On sait qu'en 1854, la même espérance a été formulée en son nom par le cardinal Patrizi, vicaire général, dans son mandement aux fidèles de Rome; et qu'enfin tous les évêques, mais particulièrement ceux qui, en cette circonstance, se trouvaient réunis à Rome, manifestèrent le même sentiment.

1. I Thess., v, 19 et 20.

De Rome, ce sentiment s'est rapidement propagé dans le monde catholique, et l'on peut dire qu'aujourd'hui il est général parmi les prêtres et les fidèles. Qui ne verrait là une inspiration de l'Esprit divin dont l'assistance a été promise à l'Eglise ?

L'attente d'un prochain triomphe trouve encore son fondement dans l'unanimité avec laquelle cette même définition dogmatique a été accueillie de toutes parts. De quoi s'agissait-il, en effet ? Il s'agissait de convertir en article de foi ce qui n'avait été jusque-là qu'une croyance pieuse ; croyance fondée, il est vrai, sur la tradition universelle et perpétuelle des siècles, et qui réunissait, comme telle, les conditions voulues pour constituer un dogme, mais qui n'était réellement qu'une simple croyance contre laquelle des docteurs et même des écoles catholiques s'étaient élevés, et qu'on pouvait révoquer en doute sans encourir la note d'hérésie. En d'autres temps, l'Eglise n'avait pas jugé opportun de se prononcer, malgré son ardent désir : elle craignait sans doute de susciter un schisme et de soulever des tempêtes. Or, de nos jours, nous avons vu, de nos propres yeux, évêques, prêtres et fidèles acclamant la décision du Saint-Siège par le cri vénérable de l'antiquité : Rome a parlé, la cause est terminée ! *Roma locuta est, causa finita est !*

Le même esprit d'unité étend sa bienfaisante influence jusque sur les principes de politique et de philosophie qui touchent à la religion : s'élève-t-il des conflits à ce sujet, quelques voix discordantes se font-elles entendre, aussitôt les regards se tournent vers la chaire de Saint-Pierre ; c'est d'elle qu'on attend le salut. Alors le Pontife, comme autrefois son divin

1. Jean, xv, 26. — Matth., xxviii, 20.

Maitre, se lève, il commande aux vents et à la mer, et à l'instant il se fait un grand calme ¹.

J'ignore, Messieurs, quelle impression a produite en vous l'extinction du Gallicanisme. Quant à moi, elle excite au plus haut degré mon admiration. C'est un fait inouï dans l'histoire ; et, à mon avis, le clergé français, avouant ainsi les erreurs de ses assemblées nationales, et se rattachant à la liturgie et aux principes de l'Église romaine, s'est vraiment élevé à la hauteur de sa renommée.

Enfin, Messieurs, l'état même d'angoisse et de détresse dans lequel Pie IX gémit depuis si longtemps semble n'avoir été permis par la divine Providence que pour faire éclater aux yeux du monde entier la concorde parfaite qui unit tous les enfants de l'Église. Vous les voyez tous en prières, comme autrefois les fidèles de l'Église naissante, lorsque les jours de saint Pierre étaient en péril ². Des huit cent mille sanctuaires disséminés sur la surface du globe, pas un seul qui, chaque dimanche, ne retentisse des chants de la supplication en faveur du Pontife persécuté. Le denier de Saint-Pierre, qu'on lui envoie de toutes parts et que de nombreux pèlerins vont déposer à ses pieds, prouve un dévouement universel, et nous donne, par avance, une idée de l'amour avec lequel les princes et les peuples accourront à Jérusalem pour adorer le Christ-roi et lui présenter leurs offrandes ³. En un mot, depuis les trois premiers siècles où les chrétiens ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, jamais ceux-ci n'ont mieux réalisé les

1. Matth., viii, 26.

2. Act., xii, 5.

3. Ps. XXVIII, 4, 2 ; Act., 7, 8. — Is., lxxvi, 23. — Zach., xiv, 16-19.

vœux de Jésus-Christ et des Apôtres, par rapport à l'unité ¹. N'est-ce pas là le germe du triomphe que nous attendons ?

Ajoutons à cela le mouvement qui, depuis une cinquantaine d'années, porte les enfants d'Israël à embrasser la loi de Jésus-Christ. Ah ! j'aime à me persuader que déjà, dans leurs synagogues et dans le secret de leurs maisons, ils font entendre les premiers accents du repentir, qu'ils pressentent la venue prochaine du Christ, et que, sans le connaître encore, ils le prient cependant avec plus de ferveur que jamais, en lui disant : *Seigneur, exaucez ma prière, et que mon cri s'élève jusqu'à vous. Ne détournez pas de moi votre visage... Hâtez-vous de me secourir... Car j'ai été frappé comme l'herbe, et mon cœur s'est desséché... Je suis devenu semblable au pélican de la solitude, au hibou dans son réduit obscur et au passereau solitaire sur le toit... Je mangeais la cendre comme du pain et je mêlais mon breuvage à mes pleurs, en pensant à votre colère et à votre indignation ; car vous semblez ne m'avoir élevé que pour m'abattre... Vous vous lèverez, Seigneur, et vous prendrez pitié de Sion ; car le temps est venu, oui le temps est venu d'avoir pitié d'elle ; car ses pierres ont des charmes pour vos serviteurs et les peuples s'attendriront sur elle. Un jour ces peuples pourront attester que le Seigneur a rebâti Sion, et ils l'y verront dans sa gloire, etc ².*

De leur côté, les protestants ne savent plus à quelles doctrines se rattacher ; leurs divisions intestines les déconcertent, et la lumière de la vraie foi qui, grâce à la liberté, a envahi leurs populations, les

1. Jean, xvii, 11-23. — Rom., xii, 4 et 5, et xv, 6. — I Corinth., xii, 9-26. — Eph., iv, 4, 5 et 6. — I Pet., iii, 8.

2. Ps. Cl.—Voy. aussi Ps. XXV, XXVII, XXXVII, XLIII, I., LXXI, LXXXVII, LXXXIX, CXXII, CXXXVIII.

prépare à rentrer prochainement dans le giron de l'Église.

Ce sont là, Messieurs, autant de signes de la grande rénovation qui approche. Ils suffisent à nous consoler de nos calamités présentes. Et que n'aurons-nous pas à dire encore, lorsque le moment sera venu d'expliquer les prophéties et les symboles qui annoncent cette ère nouvelle ?

SIGNES PRÉCURSEURS DE L'UNION DE TOUS LES PEUPLES, D'ABORD
SOUS LE RÈGNE DU CHRIST, ENSUITE SOUS LA DOMINATION DE
L'ANTECHRIST.

LE DOCTEUR.

Nous avons indiqué, Messieurs, les signes qui annoncent, 1° un grand cataclysme social, 2° l'avènement d'un grand monarque et d'un grand pontife, et 3° un magnifique triomphe de l'Église. J'admets tous ces indices et je me plais à en reconnaître la réalité. Mais les derniers temps doivent être marqués encore par d'autres faits non moins mémorables : je veux parler de l'extinction de l'idolâtrie et de toutes les erreurs, de la diffusion progressive de l'Évangile jusqu'au jour de la conversion générale de tous les peuples, du beau règne du Christ, reconnu roi d'Israël et du monde entier, et enfin de l'apparition de l'Antechrist, lequel s'insurgera contre le Christ et régnera à sa place pendant les mauvais jours de l'apostasie générale. Tous ces faits sont démontrés par d'innombrables témoignages des divines Écritures, et nous aurons lieu de le constater dans le cours de nos conférences.

Avant la découverte des vertus merveilleuses que

recèlent l'électricité et la vapeur, il était permis de se demander : Comment tous les peuples pourront-ils s'unir en une même foi et ne former qu'un seul bercail, sous la houlette d'un seul pasteur ? Comment le Christ-roi pourra-t-il étendre son sceptre par delà les mers et transmettre ses ordres jusqu'aux extrémités du globe ? Par quels moyens les hommes viendront-ils en foule des cinq parties du monde pour l'adorer à Jérusalem ? Et l'Antechrist, comment fera-t-il accepter sa loi par tout le genre humain ? Comment supposer que tous les habitants de la terre puissent être contraints à s'agenouiller aux pieds de sa statue ? Tous ces faits, de même que beaucoup d'autres, devaient paraître incroyables. Aussi les prophéties qui les annoncent n'ont-elles pu être comprises et sont-elles demeurées jusqu'ici un livre fermé. Mais aujourd'hui l'électricité et la vapeur nous donnent la clef de tout. Par l'électricité, les pensées humaines se croisent dans l'espace et franchissent les distances avec la rapidité de l'éclair. Voilà le règne universel devenu possible. De son côté, la vapeur a produit d'autres merveilles. Qui ne serait ravi d'admiration à la vue des vallées comblées, des montagnes et des collines abaissées, des chemins redressés et aplanis, et de cette prodigieuse facilité de locomotion qui met les peuples en communication incessante ? Voilà les éléments de la fusion prochaine de tous les hommes en une grande famille, et de leur union dans une même foi. Jadis le Très-Haut confondit le langage de ceux qui avaient élevé la tour de Babel, et il les dispersa de toutes parts comme de la poussière jetée aux vents. Dès lors les nations furent séparées autant et plus encore par la diversité des langues que par les mers, les fleuves et

les montagnes. Ce fut là un terrible jugement du ciel. Aujourd'hui Dieu manifeste des vues de miséricorde sur le genre humain, il le ramène insensiblement à l'unité primitive, il prépare ainsi le règne du Christ, son fils, et dispose toutes choses pour le beau jour où l'adorable Sauveur du monde *attirera tout à lui*, en attendant le jour plus beau encore où il *chassera dehors le prince de ce monde*, pour régner lui seul et *bénir toutes les nations de la terre*.

L'ABBÉ.

Permettez-moi, monsieur le docteur, de vous interrompre un instant pour vous faire part d'une lettre de Pie IX à Monseigneur Mermillod. Par un bref du 26 septembre 1863, il le félicite du zèle avec lequel il travaille au grand œuvre « de l'unité religieuse, démontrant que dans cette unité se trouve « le lien de la charité, lequel peut seul réunir TOUT « LE GENRE HUMAIN COMME EN UNE SEULE FAMILLE, de « même que seul IL FORMERA ENFIN, DE TOUT L'UNIVERS, « UN SEUL BERCAIL, SOUS LA HOULETTE D'UN SEUL PASTEUR. « *Merito in ea unitate statuens suavissimum illum caritatis nexum, qui solus, sicuti universum hominum genus « in unam veluti familiam congregare potest, sic solus « etiam facturus est tandem ex orbe toto unum ovile « sub uno pastore.* »

Ces paroles du Pontife nous révèlent sa pensée intime sur le prochain triomphe de l'Eglise, lequel ne serait rien moins que la conversion du monde entier.

LE DOCTEUR.

Je reviens à ma thèse, et je dis que les chemins de fer et les télégraphes électriques sont une éclatante manifestation d'un plan divin sur l'avenir des peu-

ples. L'étude des prophètes, sous ce nouveau point de vue, a son importance. Ça et là se trouvent des oracles non compris jusqu'à nos jours et dont les voies ferrées nous disent le sens véritable. Je me contenterai de vous en citer un seul, et je l'extrais du prophète Isaïe, chapitre LXVI. Le Seigneur fait entendre ses menaces aux peuples de Gog et de Magog, il annonce leur épouvantable dérouté et la victoire du Christ; puis il rassure les enfants d'Israël par cette magnifique promesse : *Les habitants de l'Afrique, et de la Libye, de l'Italie et de la Grèce et des îles les plus reculées AMÈNERONT TOUS NOS FRÈRES de toutes les nations comme un présent au Seigneur; ils les AMÈNERONT sur des chevaux, et sur des chars, et sur des litières, et sur des mulets, et sur des ROUES ROULANTES D'UNE EXTRÊME VITESSE, jusqu'à ma montagne sainte de Jérusalem, dit le Seigneur, comme lorsque les enfants d'Israël présentent dans un vase pur leur offrande au temple du Seigneur*¹.

Sur ce passage, je ferai observer que le mot hébreu traduit dans la Vulgate par *carrucis*, et dans nos versions par *chariots* ou *dromadaires*, signifie en réalité *des roues roulantes avec une extrême célérité*. C'est le seul endroit de la Bible où ce mot soit employé. Les interprètes, qui n'avaient aucune idée de nos véhicules si rapides, n'ont pu en connaître le vrai sens : c'est cependant le seul qu'on puisse lui donner d'après son étymologie. Les hébraïsants en conviennent aujourd'hui.

Nous voyons donc, de nos propres yeux, toutes choses se préparer pour la fusion de tous les peuples en une seule grande famille; or cette fusion est déjà

1. Isaïe, LXVI, 19 et 20.

une voie ouverte à la conversion générale du monde, à l'union dans une même foi, au règne universel du Christ, de même, hélas ! qu'à l'apostasie générale, sous la domination tyrannique de l'Antechrist. C'est là, je pense, un signe des temps.

SIGNE TIRÉ DE L'USAGE ACTUEL DU FER.

Et puisque, Messieurs, je vous ai parlé de deux découvertes des temps modernes, permettez que je vous parle aussi d'un perfectionnement moins admirable, sans doute, mais non moins significatif. Je veux parler du fer et de l'immense développement qu'il a pris de nos jours. C'est ici, sans aucun doute, une nouvelle preuve que nous touchons aux derniers temps. Voici d'abord, à ce sujet, un passage du prophète Zacharie.

CHAPITRE PREMIER.

17. « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Mes cités seront encore comblées de biens; et le Seigneur consolera encore Sion, et il choisira encore Jérusalem. »

18. « Et j'élevai les yeux et je vis, et voici quatre cornes. »

19. « Et je dis à l'ange qui parlait en moi : Qu'est-ce que ceux-ci ? Et il me dit : Ce sont les cornes qui ont dispersé Juda, et Israël, et Jérusalem. »

20. « Et le Seigneur me montra quatre forgerons. »

21. « Et je dis : Que viennent faire ceux-ci ? Il me répondit : Ce sont les cornes qui ont tellement accablé les hommes de Juda, qu'aucun d'eux n'ose lever la tête; et ceux-ci sont venus pour les effrayer, et pour abattre les cornes des nations qui se sont élevées contre la terre de Juda pour en disperser les habitants. »

Sans anticiper sur notre exégèse du prophète Zacharie, je dirai un mot pour l'intelligence de ce passage.

L'armée romaine qui, sous les ordres de Tite, vint assiéger Jérusalem, se composait des divers peuples de l'Occident. Ce sont eux qui formaient la puissance romaine, lorsque celle-ci ruina de fond en comble la cité de Jérusalem et dispersa la nation juive aux quatre vents du ciel. *Ventilaverunt Judam* ¹. Eh bien ! ces mêmes peuples de l'Occident iront, un jour, dans la Terre-Sainte pour réparer les dévastations causées jadis par leurs ancêtres, ils en expulseront les Arabes et y rétabliront les enfants dispersés d'Israël ². Or, il est remarquable que ces mêmes peuples sont désignés ici sous le nom de *forgerons* ou d'*ouvriers en fer*. Le fer, en effet, constituera la force de leurs armées et sera l'instrument de leurs victoires sur les ennemis d'Israël. Il semble que le prophète ne pouvait pas les désigner sous une dénomination plus significative. N'avons-nous pas nos chemins de fer, notre artillerie de fer, nos vaisseaux cuirassés de fer ? Est-ce que, de nos jours, le fer n'est pas d'un usage universel dans les villes et les campagnes ?

LE COMTE.

Ceci me rappelle le siège de Sébastopol en 1854 : lorsqu'il fut terminé, le terrain des tranchées était tout couvert de boulets, d'éclats d'obus et de bombes ; en plusieurs endroits, les pierres avaient disparu sous des couches de débris de fer ; il y en avait par monceaux, sans compter ceux qui tombèrent dans la mer Noire.

LE DOCTEUR.

C'est donc à juste titre que les peuples d'Occident sont appelés des *forgerons*. Mais le prophète Zacharie

1. *Ibid.*, 21.

2. Même chapitre, 14, 16, 17.

fait coïncider cette qualification avec le rétablissement des Juifs dans la Palestine ¹. Qui ne verrait encore là un signe des temps?

Le prophète Daniel nous fournit une nouvelle preuve que les ouvriers en fer dont je viens de parler sont en réalité les puissances de l'Europe. Tout le monde sait que le quatrième empire annoncé par ce prophète est l'empire romain, que la division de cet empire en celui de l'Orient et celui de l'Occident est représentée par les deux jambes de la statue de Nabuchodonosor, et que les dix doigts des pieds de cette statue sont l'emblème des dix royaumes issus du même empire. Or, cet empire est appelé *semblable au fer, brisant tout et réduisant tout en poudre, de même que le fer brise et détruit tout*. Il est dit aussi que *les jambes étaient de fer et que les doigts des pieds étaient en partie de fer*. Voilà donc l'empire romain désigné sous le nom d'empire de fer, d'abord dans son unité, ensuite dans sa division en deux, et enfin dans son fractionnement en dix royaumes. Ne sont-ce pas là les *forgerons*, soit, les ouvriers en fer ²? Ce prophète rapporte encore que, plus tard, il eut une vision nocturne dans laquelle il vit le même *quatrième empire*, soit l'empire romain, sous la figure d'une *bête terrible, admirable et très-forte, ayant de grandes dents de fer... et dix cornes*; et il lui fut dit que *les dix cornes étaient dix rois* ³. On ne peut donc pas douter que les *ouvriers en fer*, dont parle le prophète Zacharie, ne représentent les royaumes qui se sont constitués après le démembrement de l'empire romain. Or, le prodigieux accroissement de force que ces royaumes ont

1. *Ibid.*, 47 et le livre entier.

2. V. Dan., 1 entier.

3. *Ibid.*, VII entier.

puisé, de nos jours, dans le métal du fer, nous dit assez que nous touchons à l'époque où ils répareront le mal qu'ils firent autrefois *en dispersant Juda, et Israël, et Jérusalem.*

RÉHABILITATION D'ISRAËL.

Arrivons, Messieurs, à la réhabilitation d'Israël. Cette réhabilitation comprend trois événements : 1° le retour des tribus dispersées, 2° leur conversion, et 3° le rappel des tribus fugitives. Vous savez, Messieurs, que la distinction entre les tribus *dispersées* et les tribus *fugitives* est consacrée par les prophètes ¹. Les premières sont les tribus de Juda et de Benjamin, lesquelles ont été réellement dispersées sur tous les points du globe, après la ruine de Jérusalem. Les autres sont les dix tribus d'Israël qui, au terme de la captivité de Babylone, prirent le parti de ne point retourner dans leur territoire, et se dirigèrent vers une région lointaine, inconnue jusqu'à nos jours.

Or, à notre époque, ces trois événements s'annoncent par des symptômes très-remarquables, et nous sommes vraiment en droit de les attendre prochainement.

SIGNES DU PROCHAIN RETOUR DES JUIFS DANS LEUR PATRIE.

Vous avez déjà dit quelque chose, Messieurs, du prochain retour des Juifs dans leur patrie, lorsque, parlant du grand monarque, vous avez prouvé qu'il

1. Is., XI, 12.

ne tarderait pas à paraître, et que, sous ses auspices, la Palestine serait rendue à ses légitimes propriétaires. C'est, en effet, le seul moyen d'en finir. Comment les puissances pourraient-elles arriver à un autre dénouement? Donner cette terre vénérable à l'une d'entre elles, à l'exclusion des autres? impossible : la posséder conjointement? sujet de perpétuels conflits. La seule combinaison heureuse en même temps que conforme à la justice, c'est de restituer à Israël sa bien-aimée patrie. Cette restitution est d'ailleurs un décret du Très-Haut : bon gré, mal gré, il faudra en venir là. Or, il est palpable, aujourd'hui, que nous sommes, pour ainsi dire, à la veille de ce merveilleux événement. Déjà cette belle *proie* commence à frémir sous le bras fort et puissant qui l'étreint¹; déjà les barbares qui, depuis tant de siècles, ont *absorbé ces lieux*, pressentent le jour où ils en *seront expulsés*²; déjà Jérusalem renaît de ses cendres et figure parmi les cités de l'Orient. La France, l'Espagne, l'Allemagne et la Russie; catholiques, protestants, schismatiques, juifs, tous à l'envi veulent y élever des constructions. Chacun a son esprit, mais tous travaillent, comme par un mouvement divin, à préparer la cité d'Israël, la splendide capitale où tous les peuples accourront pour adorer le Christ-roi. Déjà les lieux saints ne sont plus des *déserts*, et l'on voit poindre le jour où ces *solitudes et ces terres de ruines deviendront trop étroites à cause de la foule de ceux qui voudront s'y établir*³. Et remarquez, Messieurs, un autre présage de cette restauration future. L'histoire a dit les barbaries exercées par nos ancêtres contre

1. Is., XLIX, 24 et 25.

2. *Ibid.*, 19 et 20.

3. *Ibid.*

les Juifs. Aujourd'hui, quelle différence ! Catholiques et protestants de toutes les sectes s'accordent à leur tendre une main fraternelle : nous leur ouvrons les portes de nos cités, ils sont devenus nos concitoyens, enfants de la même patrie, jouissant des mêmes droits. Et, chose admirable ! Israël lui-même, ce fils bien-aimé de Jéhova, tend à se fondre dans les flots des nations qui, de leur côté, semblent déjà vouloir *accourir en foule vers la montagne du Seigneur, fondée sur le haut des monts, pour adorer le Christ-roi*¹.

L'ABBÉ.

Comme Suisse, je suis heureux de pouvoir dire que les Israélites ont reçu du gouvernement de Genève un terrain pour une synagogue, et qu'ils sont enfin admis à la qualité de citoyens dans toute la confédération.

LE DOCTEUR.

C'est ainsi qu'à leur insu les libéraux et les indifférents travaillent à réaliser les décrets du Très-Haut. A voir cette bienveillance universelle envers les deux tribus dispersées, ne croit-on pas entendre déjà dans le lointain les premiers accents de la voix puissante qui leur dira un jour : *Ossements arides, écoutez la parole du Seigneur*² ? Ce symptôme est manifeste et facile à reconnaître.

SIGNES DE LA PROCHAINE CONVERSION DES JUIFS.

Lorsque les Juifs seront ainsi reconstitués comme nation dans la Palestine, leur aveuglement continuera encore pendant un certain laps d'années. Les osse-

1. Is., II, 2.

2. Ézéchi., XXXVII, 4.

ments seront rejoints, mais *l'esprit n'y sera pas encore*. Plus tard, l'esprit du Seigneur viendra rendre la vie à tous ces cadavres : les Juifs ouvriront enfin les yeux à la lumière ; ils reconnaîtront dans le Christ le Messie qu'ils ont si longtemps attendu, et, à sa vue, ils verseront des larmes amères ¹. Ce sera le moment solennel de leur conversion. Quel événement, Messieurs ! Il doit remuer le monde et entraîner la conversion générale des peuples. Pour être peu connu et peu apprécié, il n'en est pas moins fondé sur tous les oracles prophétiques ².

Or, ne voyons-nous pas, de nos jours, comme un germe de cette conversion future ? Mes correspondances m'annoncent les faits les plus consolants à ce sujet. Mais plutôt que de vous en faire part, je préfère vous rapporter ce qu'en a écrit un homme dont le témoignage fait autorité : je veux parler de M. Drach.

Dans sa *Lettre aux Israélites, ses frères selon la chair*, il s'exprime ainsi : « Suivez, je vous en conjure, « l'exemple de tant d'Israélites qui, depuis quelques « années, reviennent *en foule*, vous savez que je « n'exagère pas, et dans tous les pays, à la sainte « foi catholique, la véritable religion de nos pères. « Partout, grâce à Dieu, vos regards rencontrent un « bon nombre de vos frères régénérés par les eaux « salutaires du baptême. Nous ne sommes que d'hier, « pouvons-nous dire, nous autres Israélites catho- « liques, et déjà nous remplissons les villes que vous « habitez, vos comptoirs, vos rendez-vous de com- « merce, vos consistoires mêmes ³. »

1. Ézéch., xxxvii, 1-15. — Zach., xii, 10-14.

2. Rom., ix entier. — Is., xi, 9. — Malach., i, 11. — Ps. ci, 16 et 23, etc., etc.

3. De l'*Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. I ; Paris, 1844.

Et dans une de ses notes, il ajoute : « Ce mouvement remarquable dans la nation juive, et qui semble être un signe certain des derniers temps du monde, a commencé à se manifester, il y a une vingtaine d'années, dans tous les pays, mais surtout en France, ce ressort puissant dont l'impulsion agit sur le reste du monde civilisé. Les enfants de Jacob retournent en foule, sans exagération aucune, à la foi catholique, véritable croyance de leurs ancêtres. »

Ici le célèbre écrivain mentionne le fait des Israélites qui se sont fourvoyés en embrassant le protestantisme, mais sont entrés ensuite dans l'Église catholique. Il cite entre autres M. Schlégel, savant écrivain d'une haute réputation : « Un grand nombre d'autres Israélites, particulièrement des Polonais, gagnés d'abord au protestantisme par les recruteurs de la *Jew Society* de Londres, dont les moyens de persuasion sont l'argent et les promesses d'établissements... Dès que ces nouveaux Nathanaëls s'aperçurent qu'on les avait trompés, en leur donnant une fausse Église pour la véritable Église de Jésus-Christ, ils se tournèrent vers le catholicisme aussi naturellement que l'aimant vers le nord, moyennant l'efficace salutaire de la grâce d'en haut. Nous avons connu, entre autres, trois rabbins polonais qui sont venus à Paris, avant 1830, abjurer l'anglicanisme, et un rabbin du Frezzan, âgé de quatre-vingts ans, qui, sur le point de recevoir le baptême à Londres, renonça aux avantages temporels qui l'attendaient, et se rendit à Rome pour s'y unir, comme il disait, à la bonne synagogue de Dieu... Prions pour que nos frères selon la chair, qui se sont engagés dans une fausse route,

« s'aperçoivent de leur erreur et en reviennent; autrement, ils n'auraient fait que ce qu'on appelle, « en Italie, *cambiar stanza in casa del diavolo* (changer de chambre dans la maison du diable). »

Ensuite M. Drach signale plusieurs des conversions qui ont eu lieu dans la classe éclairée des Israélites : « Nous ne saurions, dit-il, passer sous silence quelques-uns des noms qui nous sont chers à des titres particuliers : M. l'abbé Théodore Ratisbonne et son frère Alphonse-Marie, le saint Paul moderne; « l'abbé Goschler, l'abbé Aranson, l'abbé Lieberman, tous Alsaciens; le docteur Lieberman, frère du précédent, médecin distingué de Strasbourg, et leurs trois autres frères. Leur père était rabbin de Saverne. M. Mayer Dahubert, savant mathématicien; M. Julien Javal, savant aussi profond que modeste; M. l'abbé Hippolyte May, ecclésiastique du diocèse de Paris; le R. P. Veith, à Vienne en Autriche, prédicateur distingué, auteur de plusieurs ouvrages religieux, en allemand, fort estimés; M. Luitpold Baunblat, savant philologue de Bavière.

« En France, nous pourrions nommer un assez grand nombre de médecins, d'avocats, de savants, d'officiers de tout grade, et d'autres Israélites recommandables. Mais le moment n'est pas encore venu de publier cette liste si intéressante, liste qui grossit journellement. »

Enfin, M. Drach énumère par centaines les conversions des Juifs en Russie, dans la Prusse occidentale, en Silésie et dans le district de Breslau, et il continue : « Plusieurs Juifs font baptiser leurs enfants, tandis qu'eux-mêmes, hélas! retenus par des considérations temporelles, n'ont pas encore le cou-

« rage de la grâce qui fait renoncer à tout pour suivre
« Jésus-Christ.

« Les persécutions dont les néophytes étaient l'objet, il y a quelques années, de la part de leurs coreligionnaires, se sont bien ralenties depuis.
« Les persécuteurs se lassent en voyant leur besoin augmenter outre mesure... Nous publions avec une grande satisfaction que les principales familles des Israélites de la capitale continuent à traiter comme parents ceux de leurs membres qui sont baptisés.
« Autrefois, dans des cas semblables, les pères, les mères mêmes, les mères ! reniaient leurs propres enfants... »

Ainsi parlait M. Drach il y a vingt ans. Que ne pourrait-on pas dire, aujourd'hui qu'un grand nombre d'Israélites, éminents par leur science et leurs vertus, travaillent avec tant d'ardeur à la conversion de leurs frères !

Ajoutons que le prophète Ézéchiél, après avoir prédit le rétablissement des Juifs dans leur terre, leur conversion et leur réconciliation avec les dix tribus, prédit encore qu'à cette époque le Christ leur sera donné comme roi ¹. C'en est assez pour pouvoir dire, comme M. Drach, que ces nombreuses conversions, dont nous sommes les témoins, *sont un signe certain des derniers temps*.

SIGNES DU PROCHAIN RAPPEL DES DIX TRIBUS D'ISRAËL.

Le troisième événement qui doit marquer la réhabilitation de l'ancien peuple de Dieu, c'est le rappel

1. Ézéch., xxxvii, 22, 24, 25.

des tribus fugitives. Oui, ces dix tribus, dont l'existence demeure cachée depuis tant de siècles, sortiront un jour du fond de leur retraite lointaine et mystérieuse; elles seront rappelées, comme par un coup de sifflet, dans leur antique patrie, et leur apparition excitera dans le monde une indescriptible stupefaction. Oui, *l'honorable Éphraïm, ce fils premier-né, cet enfant délicat*, comme il est appelé par les prophètes, reviendra lui aussi dans sa terre, se réconciliera avec ses frères de la tribu de Juda et partagera sa gloire.

Plus tard, nous aurons à traiter cette intéressante question. Pour le moment, je me contente d'affirmer, 1° que, depuis le terme de leur captivité en Assyrie, ces dix tribus ne retournèrent point, comme les deux autres, dans la Palestine, mais prirent une autre direction vers le midi; 2° qu'elles furent converties miraculeusement dans les déserts de l'Arabie; 3° que Dieu fit éclater sur elles sa protection par une série de prodiges, pour les conduire heureusement dans la région qui leur fut indiquée; 4° que, depuis lors, c'est-à-dire depuis près de deux mille cinq cents ans, elles ont persévéré dans leur fidélité; 5° que Dieu n'a pas cessé de leur prodiguer les preuves de sa prédilection toute spéciale.

L'ABBÉ.

Voilà donc au moins un peuple parfaitement fidèle, au milieu des désordres et des prévarications qui déshonorent toutes les populations du globe! C'est une pensée consolante.

LE DOCTEUR.

Eh bien! Messieurs, depuis l'époque où les dix tribus prirent la fuite, mille tentatives ont été faites

pour découvrir leur lieu de refuge ; mais jusqu'ici ces tentatives ont échoué ¹. Cependant, de nos jours, plus que jamais, il y a un travail d'investigation sur toutes les terres non encore connues. Les explorateurs se dirigent vers le nord et le midi, vers l'orient et l'occident, partout, et ils ne se donneront aucun repos, tant que la géographie n'aura pas atteint sa perfection. L'électricité, la vapeur et toutes les inventions modernes leur fournissent des ressources admirables que n'avaient pas les anciens voyageurs, et qui favorisent singulièrement ces excursions lointaines et aventureuses. Ils sont puissamment secondés par les gouvernements. Celui de l'Angleterre se distingue, à cet égard, de tous les autres. La mercantile Albion, toujours occupée de ses intérêts commerciaux, est sans cesse à la recherche de nouveaux débouchés pour les immenses produits de son industrie. Elle ne tient pas moins à la gloire des découvertes, et on ne peut la lui contester. Ses émissaires, plus heureux que Christophe Colomb, trouvent au moins en elle appui et encouragement.

En 1857, elle a organisé vers le centre de l'Afrique une expédition qui n'a pas été sans résultat. Le rapport a constaté un premier succès : ils ont découvert des lacs d'une vaste étendue. Les prêtres de l'Abysinie et les habitants du pays leur ont signalé l'existence d'un peuple mystérieux et redoutable avec lequel on ne pouvait pas entrer en communication. Les voyageurs, à bout de ressources, reprirent le chemin de leur patrie ; mais on est loin d'avoir renoncé à cette entreprise. Le gouvernement, l'aristo-

1. Voy. les deux dissertations de la Bible de Vence sur les dix tribus, t. VI et XV.

cratie et les membres de la Société de géographie de Londres ne tardèrent pas à se concerter pour équiper une nouvelle caravane de plus de cent hommes : ils la pourvurent largement de tout le matériel nécessaire à une expédition aussi périlleuse ; et, à son départ, ils ne pouvaient pas assez lui exprimer leur sympathie et leurs vœux les plus ardents. Le résultat n'est pas encore connu, ou du moins il n'est pas livré au public. On a dit seulement que les explorateurs avaient découvert les sources du Nil, et que ce grand problème posé depuis l'antiquité la plus reculée était enfin résolu. S'il en est ainsi, gloire au capitaine Speke et à son vaillant compagnon le capitaine Grant !

Je vous rapporte ces faits d'après ce que je me rappelle avoir lu dans les *Annales de Mulle-Brun* et dans les journaux.

Or, Messieurs, c'est précisément dans le centre de l'Afrique, dans les régions voisines du lac Nyanza ou Ukerewé, qu'on est en droit de soupçonner l'existence des dix tribus d'Israël. C'est là que la Providence semble avoir ménagé à ce peuple intéressant une seconde patrie, sous un ciel pur et tempéré ; c'est là qu'il doit avoir vécu jusqu'à nos jours, ignoré du reste des hommes et protégé par des frontières, en quelque sorte, infranchissables. Nous avons du moins lieu de le croire, d'après de nombreux passages des saints livres. A l'aide de ces témoignages combinés les uns avec les autres, on pourrait faire toute l'histoire des dix tribus, depuis leur départ pour la région lointaine d'Arsareth jusqu'à l'époque où s'effectuera leur rappel. Ah ! Messieurs, s'il faut vous dire mon opinion, je pense que la découverte de ce peuple merveilleux ne tardera pas à être un fait accompli. Sans doute, l'ignorance rira, l'incrédulité haussera les

épaules. On élèvera contestations sur contestations ; mais, un jour ou l'autre, les desseins du Très-Haut sur Israël seront manifestés. On interrogera ces dix tribus sur le fait étonnant de leur réapparition ; et leurs réponses seront des témoignages d'une vérité tellement éclatante, que tout le monde sera contraint de s'y rendre et de s'écrier : C'est vrai ! *Verè* ¹ !

Et si nous remarquons la coïncidence de cette découverte avec le rétablissement des Juifs dans la Palestine, ne sommes-nous pas fondés à dire que tout se prépare pour la réconciliation des deux antiques maisons d'Israël et de Juda, et pour la prochaine réhabilitation de l'ancien peuple de Dieu ² ?

L'ABBÉ.

En vous écoutant, monsieur le docteur, il s'est présenté à mon esprit un autre symptôme qui me paraît très-significatif. Tous les prophètes annoncent que les douze tribus, une fois rétablies dans leur terre, auront la prééminence sur les autres peuples. Elles paraîtront dans le monde avec distinction, *comme le térébinthe et comme le chêne qui étend ses branches* ³. Elles exerceront leur autorité sur *toutes les nations* ⁴. *Le Seigneur même sera leur roi et régnera par eux sur toute la terre* ⁵. *Elles seront au milieu des peuples comme la rosée qui vient du Seigneur, comme les gouttes d'eau sur l'herbe, comme le lion parmi les animaux de la forêt et le lionceau parmi les brebis* ⁶ ; et, dans ce nouvel état, plus heureuses que ne le fut jamais aucun

1. Is., XLIII, 9.

2. Osée, I, 11 ; III entier. — Ézécl., XXXVII entier.

3. Is., VI, 13.

4. AMOS., IX, 12.

5. Zach., XIV, 9.

6. Mich., V, 7 et 8.

peuple, elles *bondiront* de joie *comme des génisses* au sortir de l'étable¹. Il est remarquable, en effet, que toutes les fois que l'ancien peuple de Dieu fut fidèle, il devint l'objet de la considération et même de la terreur des autres peuples². Or, ne voyons-nous pas que, de nos jours, les Juifs commencent à acquérir déjà cet ascendant, qu'ils tiennent le haut bout dans la finance, le commerce et l'industrie, que plusieurs d'entre eux sont *élevés au rang des princes*³, qu'ils traitent avec les souverains et exercent leur influence sur le sort des empires? Ceux d'entre eux qui nous réjouissent par une conversion sincère ne reçoivent-ils pas du ciel des grâces que nous leur envions, et ne deviennent-ils pas pour nous de précieux auxiliaires par leur zèle à prêcher Jésus-Christ, à publier de savants ouvrages et à fonder de pieuses institutions? C'est là, ce me semble, un nouveau fait qu'on ne doit pas passer sous silence.

LA JUDÉE ENVAHIE PAR L'ANTECHRIST, DÉSIGNÉ SOUS LE NOM DE GOG. VICTOIRE DU CHRIST ET PREMIER ÂGE DE SON RÈGNE TEMPOREL. ATTÉDISSEMENT GÉNÉRAL ET SECONDE INVASION DE L'ANTECHRIST.

LE DOCTEUR.

Les Juifs, rassemblés de toutes les parties du monde dans leur bien-aimée patrie, feront de cette terre un lieu de délices, et ils l'habiteront, conjointement avec les chrétiens, *dans la sécurité*. Les paisibles citoyens de Jérusalem verront avec bonheur *leurs petits gar-*

1. Malach.; iv, 2.

2. Voir, entre autres, *Liv. d'Esth.*, viii, 15, 16 et 17, et ix, 2.

3. Ps. CXII, 8.

çons et leurs jeunes filles s'exerçant à divers jeux dans les places publiques, et l'habitant des campagnes invitera son voisin à l'ombre de son figuier et de sa vigne¹. Ils apporteront là leurs immenses capitaux, et ce sera le séduisant appât de l'or qui excitera la convoitise de Gog, prince des chefs de Mosoch et de Thubal. Celui-ci dira dans son cœur : *Je me dirigerai vers cette terre sans défense, j'irai attaquer ce peuple qui habite paisiblement et en toute sécurité des villes sans murailles, sans portes ni remparts*².

On ne peut lire sans un profond saisissement toutes les prophéties qui se rapportent à cette étrange expédition. Elle sera la dernière épreuve d'Israël, le dernier châtiment de ses infidélités passées et présentes ; mais il y trouvera le principe de sa conversion. C'est alors que prêtres et laïques, vieillards et enfants, se porteront en foule vers le temple, au son de la trompette, et feront entendre ce cri du repentir : *Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple*³... Et le Seigneur les exaucera, *il viendra avec le Christ lui-même au secours de son peuple*, et le Christ rugira de Sion, *il fera entendre sa voix de Jérusalem*, il déchainera contre les armées de Gog tous les éléments de la nature⁴.

A dater de cette première victoire, le Christ sera proclamé roi d'Israël et du monde entier. Tous les peuples lui seront dévoués et viendront à Jérusalem lui payer le tribut de leur amour et de leurs adorations. Ce sera enfin le grand triomphe du Christ sur la terre. Âge d'or, âge de paix universelle et de prospérité inouïe, âge auquel il semble qu'on peut attribuer

1. Zach., III, 10, et VIII, 5.

2. Ézéch., XXXVIII entier. — Hab., II, 9.

3. Joël, II, 12-17.

4. *Ibid.*, III, 9-12. — Hab., III entier.

une durée d'environ quatre cents ans, d'après cette prophétie d'Esdras : *Car mon fils Jésus sera révélé avec ceux qui sont avec lui, et ceux qui ont été laissés, jouiront dans l'espace de quatre cents ans*¹. Mais, hélas ! cet âge aura son déclin. Les hommes sont toujours les mêmes : ils portent avec peine le joug de la loi divine, et le temps viendra où les sept fractions de l'Église universelle dégénéreront de la ferveur première et s'attireront de graves reproches². A la vue de cet attiédissement général, l'Antechrist concevra l'idée d'une seconde expédition, et cette fois, non plus seulement pour s'emparer de la terre d'Israël, mais pour faire la guerre au Christ et le détrôner. Guéri de *la plaie de mort* qui lui aura été infligée à sa première déroute, il réapparaîtra comme un ressuscité, à la stupéfaction universelle³. Nouveau Genghis-Khan, mais beaucoup plus formidable, il commencera par étendre son empire sur toute l'Asie. Il en trouvera les peuples soumis à la loi de Jésus-Christ ; plusieurs d'entre eux auront été convertis avec d'autant plus de facilité, que leur culte avait auparavant une affinité remarquable avec le culte catholique⁴. Il réussira facilement à persuader ces nations mal converties et à les entraîner dans sa seconde expédition. Maître de tout l'Orient, il n'ira pas directement à la capitale du monde, comme la première fois, mais, par une nouvelle combinaison stratégique, il tentera de pervertir aussi les royaumes de l'Occident, et de venger par là sa défaite à laquelle ils auront

1. IV. Esd., vii, 28, et xiii, 32.

2. Apoc., ii et iii entiers.

3. Apoc., xiii, 3.

4. *Souv. d'un Voyage dans la Tartarie*, par M. Huc. — *Hist. univ. de l'Eglise cath.*, par l'abbé Rohrbacher, t. XIX, liv. LXXVI.

concouru. Et il réussira ! Tous ces rois, tous ces soutiens d'Israël et de son Christ, viendront *déposer leurs couronnes* aux pieds de ce superbe dominateur, et alors *toute la terre s'inclinera devant lui*¹.

Telle est, Messieurs, l'histoire anticipée de ces deux formidables invasions, lesquelles partiront du nord de l'Europe.

SIGNES QUI ANNONCENT LES DEUX FUTURES INVASIONS
DE L'ANTECHRIST.

Ce *Gog*, dont nous avons parlé, ce *prince du chef de Mosoch et de Thubal*, ou, selon l'hébreu, ce *prince de Ros, de Mosoch et de Thubal*, quel est-il ? On ne saurait s'y tromper : c'est un conquérant qui siégera sur le trône de la Russie. Les noms mêmes l'indiquent : *Gog, terre de Magog*, c'est la Tartarie ; *Ros*, c'est la Russie ; *Mosoch*, c'est Moscou ; *Thubal*, c'est Tobolsk². Dans ces contrées se trouve *la terre de l'Aquilon*, si souvent mentionnée dans les divines Écritures³. C'est là qu'on aperçoit *la petite corne*, c'est-à-dire une puissance qui, d'abord minime, a bientôt grandi et menace de grandir encore : *petite corne sortie des dix cornes*⁴. La Russie, en effet, est issue de l'empire d'Orient, elle a embrassé la foi de l'Église grecque : à ces deux titres, on doit la considérer comme sortie des dix peuples qui constituaient l'empire romain. Tout le monde connaît ses vues

1. Apoc., XIII, 8 ; XVII, 13 et 17. — Matth., XXIV.

2. Ézécl., XXXVIII, 2 et 3. — Voy. aussi Gen., X.

3. Voir en particulier ps. CVI, 3. — Is., XIV, 31 ; XLI, 25 ; XLIII, 6. — Jérém., I, 15 ; IV, 6 ; VI, 22 ; L, 41. — Ézécl., XXXVIII et XXXIX. — Joël, II, 20. — Amos, VIII, 12. — Zach., II, 6.

4. Dan., VII, 8.

ambitieuses sur Constantinople, la superbe capitale de l'Orient. N'a-t-elle pas toujours un membre de la famille impériale qui porte le nom de Constantin? Tout le monde connaît aussi ses aspirations vers Jérusalem. Ah! Jérusalem est le point central où parut jadis et où doit paraître encore l'*Homme-Orient* : là s'accomplit le grand œuvre de la rédemption; c'est de là que le soleil de l'Évangile a rayonné jusqu'aux extrémités de la terre¹. Si Constantinople a son importance comme capitale de l'Orient, Jérusalem en a une autre, incomparablement plus grande, comme capitale future du monde entier.

Aussi, que voyons-nous? Tandis que les puissances de l'Occident paraissent endormies d'un sommeil de mort au sujet de la Terre-Sainte, et qu'elles manifestent une indifférence d'autant plus condamnable qu'elles auraient plus de droits à faire valoir, la Russie veille, envoie ses millions, fait mouvoir tous les ressorts de sa politique et déploie une activité incroyable; en sorte qu'on ne peut pas douter que l'aigle impériale de Saint-Pétersbourg n'ait le regard constamment fixé sur Jérusalem comme sur sa proie. Tout semble favoriser, pour le moment, cette redoutable ambition. Jusqu'à nos jours, l'invasion de la Terre-Sainte par les peuples du Nord et de l'Orient a pu paraître impossible, soit par terre, soit par mer. Par terre, les montagnes du Caucase et leurs invincibles habitants offraient une barrière infranchissable; par mer, l'isthme de Suez était là devant lequel toute flotte devait s'arrêter. Eh bien, Messieurs, vous le savez, après une guerre acharnée et qui paraissait interminable, Alexandre II est devenu enfin

1. Ézéchi., xxxviii, 12. — Zach., vi, 12. — Ps. lxxiii, 12.

maître du Caucase, tandis qu'au Sud, l'isthme de Suez, dont la canalisation semblait offrir des difficultés insurmontables, se creuse maintenant et va bientôt unir la Méditerranée à la mer des Indes et au grand Océan! Voilà donc les voies frayées aux armées de Gog, pour arriver par terre et par mer jusqu'à l'antique cité de David! Et voilà comment les prophéties, qui furent de tout temps inintelligibles, s'éclaircissent de nos jours et manifestent de plus en plus l'esprit divin qui les inspira.

Encore un autre fait, Messieurs, dont j'ai pris note il y a trois ans : je vous le rapporte tel que je le trouve dans une correspondance de Jaffa, sous la date du 27 mai 1859.

« Depuis une vingtaine de jours, notre rade est dans
« une très-grande animation par suite *de la présence*
« *de trois ou quatre bâtiments de la flottille russe*, les-
« quels ont amené et accompagné aux rivages de la
« Palestine le grand-duc Constantin, la grande-duchesse
« sa femme, et l'aîné de leurs enfants. Peu de jours au-
« paravant, le patriarche grec de Jérusalem, Mgr Cy-
« rillos, était arrivé de Constantinople, à la hâte et
« sans être attendu, sur un vapeur ottoman que le
« Sultan avait fait gracieusement mettre à sa disposi-
« tion. Le prélat de l'Église phocienne était accouru
« pour recevoir le frère de l'empereur de Russie et
« avoir l'honneur de lui offrir l'hospitalité *dans son*
« *vaste palais de Jérusalem*. C'est le 10 de ce mois que
« le grand-duc Constantin a abordé à Jaffa. Le bateau
« qui le portait annonça son arrivée par *vingt-un*
« *coups de canon*, auxquels notre forteresse délabrée
« répondit immédiatement. L'archevêque de Pétra,
« un évêque du feu, un grand nombre de papas grecs,
« le jeune évêque moscovite de Jérusalem avec ses

« popes, le consul de Russie et plusieurs autres per-
« sonnes, étaient arrivés dès la veille pour assister
« au débarquement du frère du Czar... et *lui faire*
« *cortège jusqu'à Jérusalem*. Pendant cette dernière
« quinzaine, les rues étroites de notre ville, *celles de*
« *Jérusalem* et le chemin qui y conduit, étaient *inon-*
« *dés d'officiers russes* dont le nombre s'élevait au
« moins *d trois mille*. *Quinze à dix-huit cents de ces*
« *marins* sont montés à Jérusalem par plusieurs *divi-*
« *sions* et à *trois ou quatre jours d'intervalle*. Le jour
« de son départ de Jaffa, le grand-duc en amena en-
« viron trois cents, dont cent, *le fusil sur l'épaule,*
« lui faisaient escorte dans le chemin; cent autres
« veillaient sur les bagages. L'apparition du prince
« moscovite, accompagné d'un aussi grand nom-
« bre d'hommes de son équipage, produisit une
« vive impression sur l'imagination inflammable des
« Arabes. Si les Grecs nageaient dans les eaux de la
« joie, les musulmans, et surtout les fellahs de la
« plaine de Saron et des montagnes de la Judée,
« étaient ébahis et immergés dans la stupéfaction.
« Les uns se disaient tout bas que c'était là *une inva-*
« *sion moscovite*; d'autres chuchotaient à l'oreille de
« leurs voisins que les *Moskows* venaient seulement
« explorer le pays et reconnaître les positions, *dans*
« *la secrète intention de s'emparer plus tard de la sainte*
« *et noble Jérusalem*. Nous ne nous arrêterons pas à
« ramasser les mille commentaires auxquels a donné
« lieu ce voyage... accompli *avec tant d'éclat, de pompe*
« *et d'acclamations*. Dans la circonstance présente, la
« Russie s'est proposé peut-être de créer comme *un*
« *courant politico-religieux entre Saint-Petersbourg et*
« *Jérusalem*. »

Est-ce clair, Messieurs?

L'ABBÉ.

C'est le roi de l'Aquilon qui s'apprête.

LE DOCTEUR.

La première invasion ne présente rien d'incroyable : dépouiller un peuple de ses grandes richesses, conquérir la capitale du monde, c'en est assez, je pense, pour stimuler l'ambition d'un conquérant. Quant à la seconde invasion, quelles qu'en soient l'impiété et la folie, sa possibilité est néanmoins démontrée par toute l'histoire du christianisme. Est-ce que Julien l'Apostat n'affectait pas le plus profond mépris pour la personne adorable du Christ? Ne l'appelait-il pas dédaigneusement le *Galiléen*? Ne visait-il pas aux honneurs de la divinité? Est-ce que Voltaire n'a pas jaloué la gloire du Sauveur? N'a-t-il pas posé comme son rival et prétendu l'éclipser? En fait de perversité humaine, il faut s'attendre à tout.

Les peuples asiatiques compris sous la dénomination de Gog et de Magog, la Chine, la Tartarie, le Thibet, les Indes, le Japon, etc., honorent leurs souverains comme des dieux : l'empereur de la Chine est appelé le *Fils du ciel*. Le czar étend aujourd'hui sa puissante influence sur tous ces peuples : lui-même réunit dans sa personne la double suprématie spirituelle et temporelle, et se présente à son empire comme un personnage marqué d'un sceau divin.

Il vient de paraître à Berlin un ouvrage intitulé : *Études sur l'avenir de la Russie* (Berlin, 1863). L'auteur, M. D. H. Schedo-Ferroti, y passe en revue les innombrables sectes qui subdivisent à l'infini l'Église russe et il en signale quelques-unes aux yeux desquelles l'autocrate est l'Antechrist. Ainsi, les *Respowzi* croient

que l'Antechrist a paru et règne sur l'Église ; que, par conséquent, il faut éviter tout contact avec ses serviteurs, pour se dérober au danger de tomber victime des astuces du démon. Les *errants*, ou pèlerins, croient que l'Antechrist règne sur la terre, qu'il est incarné dans la personne des empereurs de Russie, et que, pour échapper à la perdition, il faut non-seulement récuser le pouvoir de l'Église officielle, mais encore celui du czar et des autorités instituées par lui. Une lutte ouverte avec ces autorités étant impossible, le seul moyen de se soustraire à leur action, c'est de rompre tous les rapports avec la société, pour *errer* dans les forêts et les landes incultes. De là le nom de la secte : les *errants*.

Les *Hébergeurs* sont en quelque sorte les novices des errants. Ils ont pour mission de recevoir ceux-ci et de les soustraire aux poursuites de la police. Arrivés à un âge avancé, ils se font *errants* à leur tour ; et si une maladie mortelle les surprend, ils ont soin de se faire porter dans un champ ou dans une forêt, afin de mourir..... en fuite.

Les *Adamites* n'acceptent pas d'argent russe ; le saint George qui figure sur les monnaies étant pour eux l'image de l'Antechrist.

L'ABBÉ.

Il y a, dans ces doctrines extravagantes, un fond de vérité ; et, sous ce rapport, on peut les envisager comme provenant de l'esprit prophétique toujours caché dans le sein des nations.

LE DOCTEUR.

La Russie est certainement la plus coupable des puissances. La violente usurpation de la Pologne et les persécutions atroces qu'elle a exercées depuis un siècle contre cette patrie de Sobiesky ; l'empressement

qu'elle a mis à reconnaître le royaume d'Italie; ses indignes procédés envers le Saint-Siège, l'iniquité de ses prétentions sur les lieux saints, et tant d'autres actes de son gouvernement, lui ont attiré à juste titre la qualification de puissance révolutionnaire. Néanmoins, j'ai de la peine à croire qu'un descendant légitime des czars rompe ainsi avec les traditions de sa dynastie pour déclarer la guerre au Christ. J'aime plutôt à penser que cette dynastie sera punie par où elle a péché, c'est-à-dire par la révolution; et que le terrible Gog sera usurpateur de son trône. En effet, il est appelé *chef du prince de Mosoch et de Thubal*; ce qui indique un souverain qui dominera le souverain même de la Russie. Il est désigné sous le nom de *Petite corne qui se produit clandestinement, qui s'empare du pouvoir par la fraude*, et qui, dévoré d'une insatiable ambition, envahit tout d'abord trois royaumes, puis étend les limites de son empire sur l'Orient et le Septentrion, jusqu'à ce qu'enfin il réussisse à devenir le maître de l'Occident et de la terre¹. Les mots : *Petite corne se produisant clandestinement et s'emparant du trône par la fraude*, indiquent assez un conspirateur, un Louis-Philippe, un révolutionnaire, en un mot, qui parvenu à la souveraine puissance, exploitera les vues ambitieuses de Saint-Pétersbourg sur Jérusalem, comme capitale du monde entier.

LES PRÉCURSEURS DU FAUX PROPHÈTE DE L'ANTECHRIST.

Mais ce n'est pas seulement, Messieurs, sur la personne de l'Antechrist que nous avons des données très-significatives, c'est aussi sur l'autre personnage

1. Dan., II, 8, 21 et 44. — Apoc., XIII, 1-8.

qui doit lui être étroitement uni, et le soutenir de toute la puissance de ses prestiges : je veux parler du faux prophète et de la tourbe de ses ministres.

Notre-Seigneur a prédit du faux prophète qu'il *fera de grands prodiges jusqu'à faire descendre le feu du ciel.... que le pouvoir lui sera donné d'animer la statue de l'Antechrist, de la faire parler et rendre des sentences de mort contre quiconque refuse de l'adorer ; et qu'enfin, par une foule de prodiges, il séduira les habitants de la terre*¹. Quand à ses ministres, le Sauveur a prédit également qu'il *surgera un grand nombre de faux Christs et de faux prophètes qui feront des prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire les élus mêmes, s'il était possible*².

Or, nous avons, de nos jours, certains indices qui annoncent la vraisemblance de ces grands prodiges.

Selon toute apparence, le faux prophète viendra du même pays que Gog. On conçoit que l'adversaire du Christ, devant commencer par séduire les peuples du Nord et de l'Orient, choisira parmi ces peuples, ou autour de lui, l'homme de sa droite, le faux pontife, le grand prestidigitateur qui devra lui concilier l'admiration publique. Quand il marchera contre l'Occident, son prophète aura déjà perverti la moitié du monde. Ce Léviathan viendra donc, comme Béhémoth, des régions de Gog et de Magog³. Je me figure que l'un et l'autre poseront comme des êtres d'un ordre divin, en comparaison desquels le grand pontife et le grand monarque n'auront été que des pygmées ; on peut le croire, puisque leur but sera de détrôner le Christ.

1. Apoc., xiii, 14-18.

2. Matth., xxiv, 24.

3. Voir les Conférences sur Béhémoth et Léviathan.

Maintenant, Messieurs, quel sera ce faux prophète ? Je ne saurais le dire. Ce qui paraît incontestable, c'est qu'il aura avec l'Antechrist une parfaite ressemblance ; car, comme lui, il est appelé *une Bête qui surgit* du milieu du monde. L'Écriture donne à l'un et à l'autre les épithètes les plus odieuses. Ce qui semble encore certain, c'est qu'il sera revêtu d'un caractère sacré ; car les prophètes lui attribuent *les cornes de l'Agneau*¹. Mais ce simulacre de pontife, ce faux prophète par excellence, sera-ce le grand Lama, qui passe pour revivre dans ses descendants ; qui, pour cela, est réputé immortel, et que les Tartares adorent comme leur Dieu ? Ou bien, sera-ce un successeur de celui qui est désigné sous le nom d'*Absynthe* et sous l'emblème de *Grande étoile tombée* ?² Je l'ignore. Mais, ce qu'on ne peut contester, c'est qu'il dépassera Photius par le génie, Michel Cérulaire par l'ambition, et qu'il viendra des régions de Gog et de Magog.

Ce pays-là, Messieurs, est beaucoup plus avancé que le nôtre dans l'art de la magie. L'année dernière, j'ai lu les *Souvenirs du voyage*, d'un missionnaire français *dans le Thibet et la Tartarie*, et j'ai été étonné des opérations diaboliques dont il fait le récit. Il parle de celles qui ont lieu à domicile, et aux jours de grandes solennités dans les lamaseries. Les premières sont le plus en vogue. Ainsi ; les lamas font rougir au feu des morceaux de fer, puis les lèchent impunément ; ils se font des incisions sur le corps, sans qu'il en reste, un instant après, la moindre trace, etc., etc. Mais la présence des chrétiens est un empêchement, comme dans le temps de la primitive Église. « Ainsi, » dit le missionnaire, un lama étant connu pour

1. Apoc., XIII, 11.

2. *Ibid.*, VIII, 10.

« remplir, à volonté, un vase d'eau, au moyen d'une
« prière, nous ne pûmes jamais le résoudre à
« tenter l'épreuve en notre présence. Il nous disait
« que, n'ayant pas les mêmes croyances que lui, ses
« tentatives seraient non-seulement infructueuses,
« mais l'exposeraient peut-être à de graves dangers.
« Un jour, il nous récita la prière de son *sié-fa*,
« comme il l'appelait. La formule n'était pas longue,
« mais il nous fut facile d'y reconnaître une invoca-
« tion directe à l'assistance du démon : *Je te connais,*
« *tu me connais*, disait-il ; *allons, vieil ami, fais ce que*
« *je te demande. Apporte de l'eau, qu'est-ce que c'est que*
« *cela pour ta grande puissance? Je sais que tu fais*
« *payer bien cher un vase d'eau; mais qu'importe? fais*
« *ce que je te demande, et remplis ce vase que je te*
« *présente. Plus tard, nous compterons ensemble. Au*
« *jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient.* »

Mais c'est surtout aux jours des grandes fêtes et des lamaseries que se produisent les plus étonnants spectacles. « Un jour, continue le même missionnaire,
« nous rencontrâmes de nombreuses caravanes d'hom-
« mes, de femmes et d'enfants qui se rendaient à la
« lamaserie de *Rache-Tchurin*. Comme nous leur té-
« moignâmes notre étonnement, ils répondirent avec
« un accent plein de dévotion : Oui, demain doit
« être un grand jour. Le lama *Bokte* fera éclater sa
« puissance ; il se tuera sans pourtant mourir. Nous
« comprîmes à l'instant le genre de solennité qui
« mettait ainsi en mouvement les Tartares des Or-
« tus. Un lama devait s'ouvrir le ventre, prendre ses
« entrailles et les placer devant lui, puis rentrer dans
« son premier état. Ce spectacle, quelque atroce et
« quelque dégoûtant qu'il soit, est néanmoins très-
« commun dans les lamaseries de la Tartarie... Quand

« le jour est arrivé, toute la multitude des pèlerins
« se rend dans la grande cour de la lamaserie, et un
« grand autel est élevé sur le devant de la porte du
« temple. Enfin le *Bokte* paraît. Il s'avance grave-
« ment au milieu des acclamations de la foule, va
« s'asseoir sur l'autel, et détache de sa ceinture un
« grand coutelas qu'il place sur ses genoux. A ses pieds,
« de nombreux lamas, rangés en cercle, commen-
« cent les terribles invocations de cette affreuse cé-
« rémonie. A mesure que la récitation des prières
« avance, on voit le *Bokte* trembler de tous ses mem-
« bres, et entrer graduellement dans des convulsions
« frénétiques. Les lamas ne gardent bientôt plus
« de mesure; leurs voix s'animent, leur chant se
« précipite en désordre, et la récitation des prières
« est enfin remplacée par des cris et des hurlements.
« Alors le *Bokte* rejette brusquement l'écharpe dont
« il est enveloppé, détache sa ceinture, et saisissant
« le coutelas sacré, s'entr'ouvre le ventre dans toute
« sa longueur. Pendant que le sang coule de toutes
« parts, la multitude se prosterne devant cet horrible
« spectacle, et on interroge ce frénétique sur les
« choses cachées, sur les événements à venir, sur la
« destinée de certains personnages. Le *Bokte* donne,
« à toutes ces questions, des réponses qui sont re-
« gardées comme des oracles par tout le monde.

« Quand la dévote curiosité des nombreux pèlerins
« est satisfaite, les lamas reprennent, avec calme et
« gravité, la récitation de leurs prières. Le *Bokte*
« recueille dans sa main droite du sang de sa bles-
« sure, le porte à sa bouche, souffle trois fois dessus,
« et le jette en l'air en poussant une grande clameur.
« Il passe rapidement la main sur la blessure de son
« ventre, et tout rentre dans son état primitif, sans

« qu'il lui reste la moindre trace de cette opération
« diabolique, si ce n'est un extrême abattement. Le
« *Bokte* roule de nouveau son écharpe autour de son
« corps, récite à voix basse une courte prière, puis
« tout est fini, et chacun se disperse, à l'exception des
« plus dévots qui vont contempler et adorer l'autel
« ensanglanté, que vient d'abandonner le saint par
« excellence.

« Ces cérémonies horribles, ajoute M. Huc, se re-
« nouvellent assez souvent dans les grandes lamase-
« ries de la Tartarie et du Thibet. Nous ne pensons
« nullement qu'on puisse toujours mettre sur le
« compte de la supercherie les faits de ce genre, car
« d'après tout ce que nous avons vu et entendu parmi
« les nations idolâtres, nous sommes persuadé que
« le démon y joue un grand rôle. Au reste, notre
« persuasion à cet égard se trouve fortifiée par l'opi-
« nion des bouddhistes les plus instruits et les plus
« probes que nous avons rencontrés dans les nom-
« breuses lamaseries que nous avons visitées¹. »

Mais, Messieurs, ceci n'est encore rien : il faut lire
ce que raconte le célèbre missionnaire, première-
ment sur l'*arbre aux dix mille images* qui porte sur cha-
cune de ses feuilles des caractères thibétains parfai-
tement formés; ensuite, sur les transformations de
Bouddha, lesquelles seraient autant de régénérations
et de renaissances successives; et enfin, sur mille
autres faits surprenants qui attestent la puissance de
la magie chez les Tartares².

1. *Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie et le Thibet*, par M. Huc, missionnaire apostolique, t. I, chap. ix.

2. Huc, *Voyage, etc.*, t. II. Voir à ce sujet l'ouvrage que nous ne saurions citer trop souvent en pareille matière : *Des Esprits et de leurs manifestations*, t. I, chap. viii. *Les Esprits rencontrés sous toutes les latitudes*. Là, M. de Mirville démontre, par des arguments irré-

L'époque où les pays de Gog et de Magog vomiront leurs innombrables armées sur l'Occident, sera précisément celle où le pouvoir sera donné à la Bête de *combattre les saints et de les vaincre*¹; où la puissance de la séduction sera augmentée par le perfectionnement de l'art magique. En voilà assez pour croire que c'est de ces contrées lointaines que nous viendront les faux Christs et les faux prophètes mentionnés dans l'Évangile, et que ce sont eux qui opéreront *les prodiges capables de séduire les élus*.

Mais tout annonce que les royaumes de l'Occident produiront aussi de ces hommes sataniques. Il est prédit que le *dragon trainera après lui la troisième partie des étoiles*². Cette prophétie, bien comprise, en dit plus que nous ne voudrions savoir. D'ailleurs, n'avons-nous déjà pas, à l'heure qu'il est, au milieu de nous, des opérations démoniaques? Est-ce que dans l'ancien et dans le nouveau monde n'ont pas surgi une foule d'hommes que l'on peut considérer comme les précurseurs des faux Christs et des faux prophètes? N'avons-nous pas, depuis une vingtaine d'années, les tables tournantes, frappantes, parlantes? A l'apparition d'un pareil phénomène, il y eut d'abord stupeur; nombre de gens y virent une manifestation des esprits; d'autres, un nouvel expédient du charlatanisme. Pour moi, j'avoue que je ne tardai pas à me confondre dans la foule des simples qui croyaient au surnaturel. Quand on étudie l'avenir, et que l'on touche du doigt les symptômes de tous les événements qui doivent marquer le dernier âge de l'Église,

futables, que tous ces faits merveilleux doivent être attribués aux opérations démoniaques.

1. Apoc., XI, 7; XIII, 7.

2. *Ibid.*, VI, 13; VIII, 12; XII, 4.

on n'est pas seulement disposé à voir les signes des temps un peu partout, mais on est convaincu qu'ils existent, et qu'il ne s'agit que de les reconnaître. Dans cette conviction, je me mis à étudier le nouveau phénomène. C'était avant ma conversion. Je fus envoyé en Amérique; de là je vins en Allemagne, à Paris, en Suisse; je retournai à Londres pour y rendre compte de ma mission et me voici à Genève. Dans un grand nombre de villes, et même dans celle-ci, j'ai voulu assister, comme simple témoin, à des réunions qui avaient lieu autour des tables. Quelle que fût mon horreur pour ces sortes d'assemblées que je regardais comme antichrétiennes, je pensais qu'en pareil cas le but justifie le moyen. J'ai entendu les demandes et les réponses : j'ai vu de mes propres yeux l'émotion des assistants, et chaque fois, j'en suis sorti avec la conviction de plus en plus profonde qu'il y avait là intervention des esprits, et que ces esprits sont ceux-là mêmes à qui le grand Apôtre attribue le pouvoir de *se transformer en anges de lumière pour séduire les hommes*¹. Combien, en effet, de chrétiens ne s'y sont-ils pas laissé surprendre? Combien n'en ai-je pas entendu dire que, *les hommes ne se rendant plus dans les temples pour entendre la parole divine, et le christianisme ne présentant plus aucune ressource pour convaincre les incrédules, Dieu, dans sa miséricordieuse providence, avait choisi le moyen extraordinaire des tables pour agir fortement sur les esprits et les ramener aux grands principes de la foi*! N'est-ce pas là un symptôme de la séduction future? Il est vrai, je ne parle ici que d'un nombre comparativement très-restreint. Je n'avais devant les yeux que des protes-

1. II Corinth., xi, 13 et 14.

tants et des catholiques peu instruits, qui n'ont de la religion qu'un vague sentimentalisme, et *de la piété que l'apparence, sans ce qui en constitue la vertu*¹. Mais, ne sont-ce pas là des âmes séduites par les artifices de *faux prophètes et d'ouvriers frauduleux qui se transforment en apôtres du Christ, et de démons qui se transfigurent en anges de lumière et en ministres de la justice*² ! Pendant que je me livrais à cette étude, des savants publiaient sur cette matière de remarquables ouvrages. C'est alors que je me fis un devoir d'en lire plusieurs, et, entre autres, ceux de M. de Mirville, de M. le chevalier des Mousseaux et la lettre du T. R. P. Ventura³. Depuis l'apparition de ces doctes ouvrages, le doute n'est plus permis. Aussi l'opinion sur le spiritisme a-t-elle considérablement changé, au moins dans les classes éclairées : elles y ont réfléchi, et y voient un signe des temps. Mais il n'en est pas ainsi de la foule des gens affairés et frivoles qui n'ont ni le temps ni la volonté de s'occuper de l'avenir. Ceux-là n'hésitent pas à nous dire que le phénomène de la manifestation des esprits est désormais un fait entré dans le domaine de l'histoire ancienne, et que tout danger a disparu. Eh bien ! soit ; que tout danger ait disparu pour le moment. Nous pouvons néanmoins, dès aujourd'hui, constater deux faits : le premier, que l'évocation des esprits est en voie de progrès. Après avoir parlé par les tables, par les assiettes et les chapeaux, ils n'ont plus qu'à parler par la statue de l'Antechrist et par des hommes vivants.

1. II Tim., III, 5.

2. II Corinth., XI, 13, 14 et 15.

3. Voir les ouvrages intitulés : *Des Esprits et de leurs manifestations diverses*, par J. E. de Mirville ; *Lettre du T. R. P. Ventura, servant d'avant-propos*, et *Mœurs et pratiques des Démons*, par le chevalier des Mousseaux.

et alors nous aurons les faux prophètes contre lesquels le Seigneur nous a prévenus.

Le second fait, non moins digne d'attention, c'est qu'il existe déjà une secte de spirites, et qu'elle compte des milliers d'adhérents en Amérique et dans les grandes cités de l'Europe.

L'ABBÉ.

Je viens de parcourir le *Livre des Esprits*, par M. Allan Kardec, et j'y vois que cette secte, née aux États-Unis, s'est propagée en Europe, et surtout en France ; qu'elle est déjà fort nombreuse et qu'elle a des journaux pour publier ses doctrines et ses pratiques. Le but de cette religion nouvelle est de battre en brèche les dogmes du christianisme, et de les remplacer par l'unique précepte de la charité fraternelle.

Voici en quels termes M. Allan Kardec, patriarche de cette secte, affirme avoir reçu des esprits la mission d'écrire son ouvrage¹ :

« Occupe-toi avec zèle et persévérance du travail
« que tu as entrepris avec notre concours ; car ce travail est le nôtre. Nous y avons posé les bases du
« nouvel édifice qui s'élève, et qui doit un jour réunir tous les hommes dans un même sentiment d'amour et de charité ; mais avant de le répandre, nous
« le reverrons ensemble, afin d'en contrôler tous les
« détails...

« Signé : SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE, SAINT AUGUSTIN, SAINT VINCENT DE PAUL, SAINT LOUIS, L'ESPRIT DE VÉRITÉ, SOCRATE, PLATON, FRANKLIN, SWEDENBORG, etc. »

M. Allan Kardec indique la succession des phéno-

1. *Prolegomènes.*

mènes par lesquels le spiritisme a progressé jusqu'à nos jours.

Le premier est celui qui a été désigné sous le nom de *tables tournantes*, ou *danse des tables*.

Le second est celui des *tables frappantes*.

Le troisième, celui des *tables parlantes* par les lettres de l'alphabet.

Le quatrième fut indiqué à Paris par un esprit, le 10 juin 1853 : il consiste à adapter un crayon à une corbeille, à une planchette ou autre objet de ce genre. C'est alors que la personne qui pouvait mettre en mouvement la corbeille fut appelée *médium*.

Le cinquième est l'écriture par l'esprit lui-même, sans l'entremise du médium. Ce phénomène a été appelé *spiritographie*.

Le sixième est la parole de l'esprit par la voix du médium : ce mode est appelé *spiritologie*.

Voilà bien, monsieur le docteur, les progrès du spiritisme à notre époque, d'abord comme science, et ensuite comme propagation dans le monde.

LE COMTE.

Je vous dirai à ce sujet, Messieurs, que, depuis trois mois, je lis avec la plus sérieuse attention la *Pneumatologie* de M. de Mirville, et que j'y ai remarqué avec effroi deux paragraphes où il annonce la transformation prochaine du protestantisme et du rationalisme en une immense hérésie, celle du spiritisme. « Lorsque, dit-il, cette grande épidémie, au lieu d'envahir environ la dixième partie de la France, en aura contagionné les deux tiers (des rapports certains portent à trente mille les adeptes de Lyon, et à douze mille ceux de Bordeaux), quand nos académies elles-mêmes auront subi l'influence

« du fléau si longtemps nié par elles, ce jour-là,
« nous verrons ce Protée spirituel déchirer de très-
« bonne grâce son programme matérialiste et procla-
« mer avec audace l'ubiquité historique et scienti-
« fique de ce surnaturel qu'hier il faisait nier par-
« tout. Chez lui, ces palinodies ne sont pas rares...
« L'on peut croire que c'est en raison du même pres-
« sentiment que le P. Ventura avait appelé l'in-
« vasion du spiritisme, en 1853, *le plus grand évé-*
« *nement du siècle.* » Ainsi, depuis trois cents ans, on
a fait des efforts inouïs pour nier les miracles de Jésus-Christ. Que font les nouveaux sectaires? Ils admettent tous ces faits surnaturels, mais ils les retournent contre Jésus-Christ lui-même, en les attribuant à la puissance des esprits. Sans plus de détails, Messieurs, je ne puis que vous renvoyer à ces deux paragraphes, que vous trouverez dans le cinquième volume, chapitres XIX et XX. Ainsi, nous touchons au jour où s'accomplira l'oracle : *Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui feront des prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire les élus mêmes, s'il était possible.*

LE DOCTEUR.

C'est une machination infernale qui s'apprête : c'est *le mystère d'iniquité qui est en travail.* Il est visible que nous approchons de l'époque où sera révéle l'homme inique... dont l'avènement se fera connaître par l'opération de Satan, par des tours de force de tout genre, par des signes et des prodiges trompeurs¹.

Quel motif de nous tenir en garde contre la sécurité universelle! L'Esprit-Saint nous avertit de lire les prophéties, d'en scruter le sens profond et de cher-

1. II. Thess., II, 7 et 8.

cher à les comprendre¹. Il nous a bien prévenus que les hommes ne seront séduits et ne périront que pour n'avoir pas eu l'amour de la vérité, et que Dieu ne permettra toutes ces œuvres d'iniquité et mensonge que par un redoutable jugement envers ceux qui n'ont point cru à la vérité et qui ont consenti à l'iniquité².

DIVERS AUTRES SIGNES.

L'ABBÉ.

Messieurs, nous avons parcouru la série des événements qui doivent se dérouler dans le dernier âge de l'Église, et nous avons examiné les signes qui, de nos jours, préludent à chacun d'eux d'une manière très-sensible. Ces événements révélés par des signes précurseurs! voilà sans doute une chose remarquable. On y reconnaît la marche de la divine Providence, qui n'agit pas brusquement, mais procède avec lenteur, selon la grande loi du progrès, et comme l'a dit le plus sage des rois, *disposant toutes choses avec suavité, avec poids, et nombre, et mesure, mais atteignant toujours son but avec une force irrésistible*³. Il semble que nous sommes au bout. L'époque de l'abomination de la désolation, c'est la fin. Alors aura lieu la fuite du Christ et de ses élus, laquelle sera bientôt suivie des jours de feu. Or, ce sont là des événe-

1. Apoc., I, 3. — Matth., XIII, 9. — Ps. CXVIII, 2.

2. II Thess., II, 7-12. — On ne saurait trop recommander à ce sujet l'ouvrage intitulé : *Pneumatologie : des Esprits et de leurs manifestations diverses*, par J. E. de Mirville, cinq gros vol. in-8 ; Paris, chez H. Vrayet de Surcy, 1863. Cet ouvrage, infiniment remarquable par son immense érudition et par ses raisonnements lumineux, peut être considéré comme un avertissement ménagé par la divine Providence aux fidèles des derniers temps,

3. Sag., VIII, 1, et XI, 21.

ments dont notre époque ne saurait présenter les signes précurseurs. J'ai souvent fait une observation qui me paraît fort juste : c'est que plus l'avenir est éloigné, plus les signes en sont rares et incertains; plus, au contraire, il est rapproché, plus les symptômes qui le révèlent sont nombreux et sensibles. La divine Providence ne nous fait ainsi connaître les événements futurs que progressivement, à mesure que nous y arrivons. Elle nous prépare, par des avertissements non équivoques, à ceux qui nous touchent de près; quant à ceux d'un avenir lointain, elle les couvre de nuages, et c'est à peine si nous pouvons les entrevoir. Ils sont pour nous comme ces planètes perdues dans l'immensité des cieux, et que l'astronome n'aperçoit que rarement et imperceptiblement, à la faveur d'une nuit étoilée. C'est pourquoi les prophéties qui les annoncent ont été si peu comprises. Or, l'époque de l'abomination de la désolation appartient à cet avenir éloigné. Il ne faut donc pas être surpris de ce que les symptômes nous manquent. Cependant, ne peut-on pas dire que tout ce qui s'est passé à Rome dans le siècle dernier et dans celui-ci, cette capitale envahie par les armées étrangères, ces papes obsédés, trahis, abandonnés, contraints à la fuite et à l'exil, nous donne une idée des jours plus mauvais où la cité de Jérusalem sera conquise par les bandes de l'Antechrist, où le Christ jugera à propos de s'éloigner, et où l'homme de péché trônera dans le temple comme un Dieu? Ne peut-on pas aussi voir dans l'état présent du globe une préparation au futur embrasement du monde, puisque les savants conviennent que tout y est disposé pour un cataclysme de feu?

Je crois, Messieurs, que nous avons indiqué les

principaux signes des temps, et que nous pouvons nous en tenir là. Car si nous voulions nous arrêter sur tous, ce serait à n'en pas finir. Combien de fois, appliquant les oracles sacrés aux événements contemporains, je me suis dit : Voilà encore un symptôme de l'avenir ! Mais bientôt je le perdais de vue. Ainsi, nos tendances actuelles à la liberté, à l'abolition de l'esclavage et de la peine de mort, nos sociétés fondées pour la paix universelle et perpétuelle, ne sont-elles point autant d'aspirations secrètes de l'humanité vers l'ordre de choses qui existera pendant le règne temporel de Jésus-Christ ? Ce roi divin sera essentiellement pacifique. C'est de lui que Michée a dit la célèbre parole : *Erit iste pax ; celui-ci sera la paix*¹. Isaïe l'appelle *Prince de la paix*². Il pourra, lui, dire avec vérité : *Mon empire, c'est la paix*. Le grand monarque, son précurseur, commencera cette œuvre de pacification universelle. Mais cette pacification suppose un état antérieur de guerre également universelle. Or, qui ne s'attend aujourd'hui à voir cette guerre sortir des complications de la politique contemporaine ? Un ministre anglais ne disait-il pas naguère, dans un meeting, qu'il ne pouvait porter ses regards sur aucun point de l'Europe sans y trouver des causes de perturbation ? N'aurait-il pas pu dire : *sur aucune partie du globe ?*

Nous trouvons un autre signe dans l'état religieux et moral de deux grandes capitales, Londres et Paris. Londres la prostituée qui, pourtant, recèle en son sein le germe de sa conversion future, Londres qui accorde indistinctement un asile hospitalier aux victi-

1. Mich., v, 5.

2. Isaïe, ix, 6.

mes et aux artisans des révolutions. Paris, *la grande cité*, qui, il y a un siècle, selon l'expression de M. de Maistre, couronnait Voltaire, *que Sodôme eût banni* ; qui, en ce moment, se fait gloire de posséder les Renan, les Havet et tant d'autres savants du même acabit ; qui s'embellit et se pare chaque jour davantage, comme une courtisane, pour séduire à la fois les princes et les peuples. Ah ! ces deux villes ne commencent-elles pas à réaliser les oracles des prophètes sur Rahab et sur Babylone ?

Ensuite, Messieurs, la durée de deux mille ans qu'aucun âge du monde n'a dépassé, n'est-elle pas un avertissement que notre âge chrétien touche à sa consommation ?

La rapidité des événements contemporains ne nous dit-elle pas que nous subissons les lois de la gravitation, et que *nous vivons vite* parce que nous approchons de la fin ? Comment, aussi, ne pas envisager la franc-maçonnerie comme un signe des temps ? Bientôt nous allons scruter le livre de Job, et, dans nos commentaires sur les derniers chapitres, il nous sera facile de prouver que Béhémoth et Léviathan sont les symboles de l'Antechrist et de son prophète. Or, il y a, entre la peinture que fait le livre sacré de ces deux monstres et celle qu'on pourrait tracer de la franc-maçonnerie, une telle ressemblance, qu'on est forcé de reconnaître dans cette satanique association une image de l'avenir ¹.

Et, qui ne verrait un symptôme effrayant de l'avènement de l'Antechrist, dans la trame infernale ourdie par *la Haute-Vente*, pour préparer un scandale qui serait plus cruel au cœur de Jésus que tous ceux qu'il

1. Voy. Job, xl, 18, et xli, 4-15 et 22-25.

eut à souffrir au temps de sa passion ? N'est-ce pas là un prélude aux trames plus affreuses, encore, que les prophètes annoncent pour les jours de l'apostasie générale ?..... Tout le monde peut lire dans *l'Église romaine en face de la Révolution*, par Créteineau-Joly, et dans *la Révolution*, par Mgr de Ségur, les preuves de ce que je dis.

Enfin, un dernier signe qu'il est impossible de méconnaître, c'est le nombre considérable d'hommes sérieux qui, de nos jours, s'appliquent à scruter les prophéties et y découvrent des choses que n'ont pas même soupçonnées les commentateurs, dont pourtant les travaux sur l'Écriture sont immenses, aussi bien qu'érudits et profonds. Et il faut remarquer que ces hommes sérieux travaillent ainsi sous l'impulsion du Saint-Siège. Plus d'une fois le Pontife auguste et vénéré qui préside aujourd'hui au gouvernement de l'Église, leur a adressé les paroles les plus encourageantes. Ainsi, dans un Bref à Mgr l'Archevêque de Munich, sous la date du 24 décembre 1863, il donne aux savants catholiques de l'Allemagne des avis d'une haute importance ; il leur trace les règles à suivre pour

« connaître, développer et exposer clairement le trésor des vérités que Dieu a déposées dans les œuvres
« de la nature et de la grâce ; et il leur recommande de
« faire le plus grand cas des vrais et solides progrès de
« la science qui ont été obtenus dans les écoles catholiques, au flambeau et sous la direction de la foi sainte
« et divine... » *in summo pretio habeant veros solidosque scientiæ progressus, qui sanctissima ac divina fide duce et magistra in catholicis scholis habiti fuerunt.....*

C'est qu'en effet la science sacrée est une mine dont les richesses sont épuisées. Qui oserait dire aujourd'hui que les prophéties sur les derniers temps

ont été comprises, lorsque les écrivains les plus distingués de l'Église se plaignent amèrement des explications qu'on en a données jusqu'à ce jour, et expriment, avec la plus vive ardeur, le désir d'une nouvelle exégèse¹? Comment, en effet, se contenter des explications qu'ont données nos commentateurs, même les plus estimés, sur une foule de textes prophétiques? Au point de vue du sens moral ou ascétique, ils sont admirables; mais à celui du sens littéral que l'Esprit-Saint a voulu principalement exprimer, leurs méprises sont innombrables; et il est clair pour tout œil non prévenu, que le livre des prophéties a été pour eux un livre fermé et *scellé de sept sceaux*². Il en devait être ainsi, puisque Dieu l'avait annoncé; et ce fait trop peu connu est une des mille preuves de la vérité des prophéties et de la divine inspiration des livres bibliques.

Est-il nécessaire, Messieurs, de me constituer ici l'interprète de vos sentiments et d'affirmer que vous n'avez jamais eu, pas plus que moi, la folle prétention d'ouvrir *ce livre scellé*? Nous savons que ce droit est réservé au Christ seul. C'est lui qui, dès le jour de sa première victoire contre Gog, manifestera le sens des prophéties avec toute l'autorité que lui donnera sa dignité de Christ, reconnu comme tel par le monde entier. C'est en lui et par lui que se réaliseront tous les événements de l'avenir. « Voici, » dit à Jean un des vingt-quatre vieillards, « voici le lion de la tribu de

1. Voy. les divers écrits du Père Perrone, de S. E. Mgr le cardinal Gousset, archevêque de Reims, du R. P. Gratry, de M. l'abbé Glaire, de M. l'abbé Crelier, de M. Léon Gautier, mais surtout les importants ouvrages de M. de Mirville, *Pneumatologie*, et de MM. A. D'Orient, *Accomplissement des Prophéties*, 3 vol.; Paris, quai Malaquais, 43.

2. Apoc., v. 1.

« Juda, la racine de David, qui a obtenu par sa victoire d'ouvrir le livre et d'en délier les sept sceaux ¹. » Au Christ seul est donc réservée la gloire de manifester les prophéties.

Nous savons cependant que Dieu « révèle quelquefois aux petits les choses qu'il cache aux sages et aux prudents; qu'il a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages. » Depuis longues années, nous avons étudié, nous avons scruté les oracles sacrés, nous les avons rapprochés les uns des autres; et maintenant, il semble que nous avons réussi à porter quelques rayons de lumière au milieu de ces ténèbres. Il nous a paru que l'avenir se dévoilait à nos regards avec ses terreurs et ses consolations, avec ses craintes et ses espérances, et nous en avons ressenti les émotions les plus vives et les plus profondes.

J'ignore, Messieurs, l'usage que vous avez pu faire de vos pensées à ce sujet; quant à moi, j'ai émis les miennes dans la société où je compte plus d'un ami aussi instruit que religieux. Je parlais du grand monarque et du grand Pontife, de la restauration du royaume d'Israël, de la conversion du monde, du Christ-roi, de l'âge millénaire, etc. J'excitais le rire railleur des uns, la curiosité des autres: ceux-là criaient à l'hérésie, ceux-ci demandaient des éclaircissements. Je les donnais, et en les donnant, je provoquais des questions nouvelles. Souvent, la Bible, apportée au milieu d'une discussion, était lue et interrogée par ceux que mon interprétation étonnait, scandalisait même. Je signalais les erreurs que j'avais reconnues dans les commentaires les plus en renom,

1. Apoc., v, 5.

ainsi que dans les versions françaises du Livre sacré. C'est alors que mes auditeurs témoignaient surtout leur étonnement : ils étaient tout ahuris, me donnaient raison et me pressaient de livrer ces idées au public. Il faut, me disaient-ils, exciter par là les hommes qui ont mission d'enseigner aux élèves du sanctuaire la science des Écritures, à l'étude comparative et approfondie des prophètes, en tenant compte, et des enseignements du passé, et des événements qu'il est facile de prévoir, comme de ceux dont nous sommes les témoins.

LE COMTE.

Je ne puis pas en dire autant que vous, monsieur l'abbé, car la crainte de compromettre des vérités si précieuses m'a ordinairement fermé la bouche. Il me semblait que le moment n'était pas venu et qu'il était prudent d'attendre. Cependant j'ai fait quelques ouvertures à des hommes d'un grand mérite, et je me plais à reconnaître qu'ils m'ont accordé une attention sérieuse, et qu'après cinq ou six entretiens, je les ai complètement gagnés à nos opinions. L'un d'eux, savant du premier ordre, me dit un jour en me serrant les mains : Je dois vous quitter, je le regrette infiniment ; mais soyez-en sûr, mon admiration est à son comble : je crois fermement tout ce que vous m'avez dit et me sens disposé à croire tout ce que vous pourriez me dire encore.

LE DOCTEUR.

Pour moi, Messieurs, j'ai la conviction que le moment est venu, que les événements se pressent, que nous sommes, pour ainsi dire, à la veille de voir s'ouvrir une ère nouvelle, et que, par conséquent, la vérité ne doit pas demeurer sous le boisseau. Aussi,

dans mes nombreuses pérégrinations, j'ai eu à cœur de m'aboucher avec les personnes qui m'étaient désignées, soit dans le clergé, soit dans la société, comme formant l'élite du monde éclairé. Je leur ai fait part de ces idées, et partout j'ai trouvé de la sympathie. Bien plus, j'ai rencontré çà et là des hommes qui professaient déjà les mêmes idées, d'autres qui les soupçonnaient, et un grand nombre qui croyaient fermement au règne millénaire. Ainsi, les esprits se préparent, et c'est là un signe des temps.

Avant le premier avènement de Jésus-Christ, Jean-Baptiste criait dans le désert : *Je suis celui qui crie : Préparez la voie du Seigneur*¹. Ils disposait ainsi les habitants de la Judée à la prochaine venue du Messie. Le Jean-Baptiste du second avènement viendra aussi en temps opportun. Peut-être sera-ce le grand Pontife. Quoi qu'il en soit, il nous est bien permis de prendre en mains le livre des divins oracles, et, après les avoir longtemps étudiés, comparés, approfondis, de croire que *les feuilles du figuier sont naissantes et que l'été approche*. Il nous est bien également permis de le dire à nos amis et aux personnes qui nous inspirent confiance, afin de les préparer.

SIGNES QUI PRÉLUDENT AUX PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS.

L'ABBÉ.

Permettez, Messieurs, qu'avant de terminer, je vous présente avec quelques développements une pensée qui me paraît appuyer tout ce qui a été dit dans cette conférence. Cette pensée, la voici : *Il n'y*

1. Luc, III, 4.

a jamais eu dans le monde un grand événement qui n'ait été prédit de quelque manière. Si ce principe historique posé par Machiavel a été vrai dans le passé, combien ne l'est-il pas plus encore pour l'avenir? Oui, Dieu prélude toujours aux grands événements par des signes précurseurs. Cette loi de la Providence s'applique à tout : à la nature, à l'homme individuel et à la société. Dans l'ordre de la nature, donnons pour exemple la saison de l'hiver qui est comme une consommation annuelle de la végétation. Il n'arrive pas tout à coup, mais par des signes qui le font pressentir. Alors le soleil n'a plus autant d'ardeur ni de clarté, les jours se raccourcissent, la sève des plantes s'éteint, les feuilles des arbres pâlissent et tombent, les oiseaux s'enfuient de nos climats et en vont chercher de plus doux, la campagne n'a plus la même animation, l'atmosphère s'assombrit, se rafraîchit, et à la vue de tous ces symptômes, chacun de dire : Voici l'hiver!

Pour ce qui concerne l'homme en particulier, l'événement principal de son existence, celui qui domine tous les autres, c'est sans contredit son trépas, puisqu'il doit décider de son éternité heureuse ou malheureuse. La mort n'est-elle pas une consommation de la vie présente? Or, qui peut en compter les signes avant-coureurs? Dans la jeunesse, un malade appelle à son secours l'homme de l'art; celui-ci fait demandes sur demandes, il tâte le pouls, il inspecte, il palpe, il ausculte, et a bientôt constaté les plus fâcheux symptômes; il n'ose parler, ou bien sa parole n'a pas d'assurance. Cependant le même organe est toujours affecté, le malaise est chronique, les remèdes n'ont aucun succès, le mal se prolonge et s'aggrave, l'anxiété des parents perce à travers les soins assidus.

Ne sont-ce pas là autant d'avertissements pour le jeune malade, s'il veut réfléchir? Que dirai-je de l'âge mûr et de la vieillesse? Le corps s'affaiblit, les jambes chancellent, les infirmités surviennent et se compliquent, la vigueur et la délicatesse des sens diminuent, le visage perd sa beauté, les rides se forment, la tête se dépouille et grisonne. Ah! le vieillard n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir sous ses pas le tombeau.

Ce que Dieu fait pour l'homme pris individuellement, il le fait à plus forte raison pour la société. Comme je le disais tout à l'heure, tous les pays du monde ont été avertis des principaux événements qui les concernaient. Toujours on a pressenti les invasions des peuples étrangers, les fléaux publics, la chute des empires. Or, cela est vrai surtout de la consommation des âges.

Et, puisque nous parlons ici de l'âge chrétien, nous pouvons juger que la consommation en est prochaine par les signes qui ont annoncé la consommation des âges antérieurs.

SIGNES QUI PRÉLUDÈRENT A LA CONSOMMATION DE L'ÂGE ANTÉDILUVIEN.

Le premier âge du monde se termina par le déluge. Or, cette terrible consommation fut précédée de signes auxquels les hommes ne pouvaient pas se tromper. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les chapitres VI et VII de la Genèse. Les avertissements du ciel ne manquèrent pas; la menace divine s'était fait entendre : « La terre est remplie d'iniquités, et

« je perdrai les hommes avec la terre ¹. Voilà que je
« ferai tomber les eaux d'un déluge sur la terre, et
« je ferai mourir toute chair dans laquelle est un
« esprit de vie sous le ciel ². » L'arche de Noé s'éle-
vait elle-même comme un monument public et per-
manent de la submersion future. La durée d'un siècle
était plus que suffisante pour que la connaissance de
ce funeste avenir se répandit parmi les habitants de la
terre. S'ils furent surpris, ils ne purent s'en prendre
qu'à eux-mêmes.

SIGNES QUI PRÉLUDÈRENT A LA CONSOMMATION DE L'ÂGE
MOSAÏQUE.

L'âge mosaïque eut sa consommation au premier
avènement de Jésus-Christ. Je n'en finirais pas, si je
voulais énumérer tous les signes auxquels le peuple
de Dieu pouvait reconnaître la prochaine venue du
Messie. Je me contenterai d'indiquer sommairement
les principaux. Les prophètes avaient annoncé :

- 1° L'époque précise de sa venue ³.
- La virginité de son auguste mère ⁴.
- La famille dont il devait sortir et le lieu de sa naissance ⁵.
- Sa manifestation aux Gentils par une étoile ⁶.
- Le précurseur qui devait lui préparer les voies ⁷.
- Son entrée triomphante à Jérusalem ⁸.

1. Gen., vi, 13.

2. *Ibid.*, 17.

3. Gen., xlix, 10. — Dan., ix, 23 et 26.

4. Is., vii, 24.

5. Is., xi, 1. — Mich., v, 2.

6. Nomb., xxiv, 17.

7. Mal., iii, 1.

8. Zach., ix, 9.

Sa passion avec les principales circonstances¹.

Et enfin, sa mort, sa sépulture, sa résurrection et son ascension au ciel².

Toute la loi, selon l'heureuse expression de saint Augustin, *portait dans ses flancs le Messie et était prête à l'enfanter*. Les membres du Sanhédrin pouvaient facilement se convaincre que tant d'oracles trouvaient leur parfait accomplissement dans Jésus-Christ. Ce qui devait dissiper, à cet égard, jusqu'à l'ombre du doute, c'étaient les symptômes non équivoques de décadence qui se manifestèrent parmi eux dans les derniers temps, je veux dire dans les années qui précédèrent de près la venue du Messie. C'est à cette époque qu'ils se divisèrent en plusieurs sectes, qu'ils donnèrent à la loi de Dieu des interprétations arbitraires, substituant de vaines observances aux sages pratiques qu'elle leur prescrivait. Ce fut alors que s'élevèrent de fatales dissensions dans le sein du peuple, et que la jalousie, l'intrigue et l'ambition jetèrent la division et la discorde parmi ses principaux chefs. Ceux-ci, foulant aussi les préceptes divins, ne conservèrent de la vertu que les apparences, et méritèrent plus tard les redoutables objurgations de Notre-Seigneur : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens » hypocrites³ !... »

Bien plus, dès ce temps-là, le Messie était attendu comme devant arriver prochainement, et de la Judée cette attente s'était répandue parmi les Gentils. Aux oracles des prophètes faisaient écho ceux de la sibylle, et le chantre de Mantoue saluait cet heureux avènement par le distique bien connu :

1. Is., LIII. — Ps. XXI. — Zach., XI, 13.

2. Ps. XLVI et CIX. — Jean., I et II.

3. Matth., XXIII, 13, jusqu'à la fin.

*Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem,
Cara Deum soboles, magnum Jovis incrementum.*

ÉGLOG¹.

Pour avertir les membres du sénat et le peuple, Jésus-Christ n'avait pas besoin d'attendre le jour de sa mort, dans lequel devaient se produire avec évidence tous les signes de la prochaine extinction de la synagogue : l'obscurcissement du soleil, les ténèbres répandues sur toute la terre, l'ouverture des tombeaux, le frémissement du globe et le déchirement du voile du temple. Déjà même, pendant son ministère public, il avait le droit de dire à ces hommes aveugles et endurcis : « Lorsque vous voyez un nuage se for-
« mer du côté du couchant, vous dites aussitôt : Il va
« pleuvoir, et cela arrive ainsi. Et quand vous voyez
« que le vent du midi souffle, vous dites qu'il fera
« une grande chaleur, et cela arrive. Hypocrites !
« vous savez reconnaître les apparences du ciel et de
« la terre, comment donc ne reconnaissez-vous point
« ce temps ? »

CONSÉQUENCE RELATIVE A LA CONSOMMATION DE L'ÂGE
CHRÉTIEN.

Si les derniers temps de l'âge antédiluvien et de l'âge mosaïque ont été annoncés par des signes précurseurs, il n'est pas étonnant que Dieu ait voulu préparer de même les chrétiens aux derniers temps de l'Église. Nous avons étudié ces signes, nous en

1. Voir les témoignages de Suétone et de Tacite dans la *Vie de Vespasien*. — *Les Recherches sur l'orig. du desp. orient.*, sect. 10, par Boulanger.

2. Luc, XII, 54-57.

avons constaté un certain nombre, et nous croyons pouvoir redire encore que *les branches du figuier sont tendres, que ses feuilles sont naissantes et que l'été approche*. Ce doit être, Messieurs, un puissant encouragement à nos études. Quel sujet plus digne de nous que celui des graves événements qui doivent précéder et accompagner le retour de Jésus-Christ sur la terre ! Il importe aussi d'y préparer les fidèles, afin qu'ils ne soient pas surpris comme les contemporains de Noé et comme les Juifs au temps du Sauveur. D'après nos perspectives, une grande calamité plane sur le monde, et cette calamité doit être suivie d'un meilleur avenir. Il faut que les chrétiens puissent dans le premier de ces événements un motif de vigilance, et dans le second un motif de consolation. Nous approchons à grands pas du premier des trois malheurs prédits dans l'Apocalypse. Selon toute apparence, ce premier malheur sera un cataclysme social, c'est-à-dire le renversement des principes religieux et de tout ordre dans la société. Par conséquent, une guerre formidable sera déclarée à l'Église, à son chef suprême, à ses ministres, à ses enseignements, à ses institutions et à tous ceux qui lui seront fidèles. Cette guerre suppose une force imposante qui imprime la terreur ; elle suppose aussi de nombreux moyens de séduction. Il y a là de quoi réfléchir pour les chrétiens qui ne veulent pas prévariquer.

Ce premier malheur étant une figure du second, par celui-ci, on peut conjecturer quel sera celui-là. Or, le second malheur sera l'époque de la grande tribulation. Alors la puissance de la terreur et de la séduction sera portée à un tel degré, que l'apostasie deviendra générale. Donc, à l'époque du premier malheur, les ennemis de l'Église, sans disposer d'une

aussi formidable puissance, en auront assez pour régner en maîtres, et provoquer de nombreuses apostasies. Que les fidèles s'attendent à ces jours d'épreuves; car, comme le dit saint Grégoire, les coups sont moins sensibles quand ils sont prévus. *Minus jacula feriunt quæ prævidentur*; qu'ils se préparent à imiter la constance des martyrs. *Qu'ils se couvrent de l'armure de Dieu, afin de demeurer inébranlables au milieu des embûches sataniques, et de résister dans le jour mauvais. Que la vérité soit la ceinture de leurs reins, et la justice, leur cuirasse. Qu'en toutes occasions ils prennent le bouclier de la foi, afin de pouvoir éteindre les traits enflammés de l'esprit très-malin¹. La foi et la patience seront leur unique sauvegarde dans cette grande calamité². Qu'ils prennent encore le casque du salut et l'épée de l'esprit qui est la parole de Dieu³. Ah! le moment est venu où les chrétiens doivent être éclairés sur le sens des prophéties qui nous révèlent les combats et le triomphe de l'Eglise dans les derniers temps. Oui le moment est venu, et bientôt peut-être nous serons à la fois et témoins et victimes dans la consommation du premier malheur⁴. Il ne faut pas que nous soyons pris au dépourvu et que Dieu puisse nous adresser les reproches qu'il faisait à son peuple, lorsqu'il lui disait : *Le milan dans les airs connaît son temps; la tourterelle, l'hirondelle et la cigogne discernent le temps de leur émigration; mais mon peuple n'a point connu le jugement du Seigneur⁵*. Les oracles sacrés sont le principal moyen que la Providence tient en réserve pour*

1. Eph., vi, 11-16.

2. Apoc., xiii, 10.

3. Eph., vi, 17.

4. Apoc., ix, 12.

5. Jérém., viii, 7.

affermir les élus dans ces jours d'épreuve. Tous les événements de ce majestueux avenir *ont été prédits afin qu'on s'en souvienne lorsqu'ils arriveront*. Ceux qui en auront connaissance *ne seront point ébranlés* et ceux-là seuls *périront qui auront négligé de s'en instruire*¹.

Que les enfants de la foi s'adressent à Dieu de qui seul peut venir la lumière qui préserve et la grâce qui soutient; *qu'ils l'invoquent en esprit et en tout temps, par des supplications réitérées*, pour eux-mêmes, *pour tous les membres de l'Église* et pour les prêtres qui auront particulièrement à souffrir de la persécution, *afin qu'il leur soit donné d'ouvrir la bouche avec courage pour annoncer le mystère de l'Évangile*².

Que les prêtres surtout redoublent de ferveur dans leurs prières, qu'ils étudient les divins oracles sur le magnifique avenir de Jésus-Christ, afin d'en instruire les fidèles et de les fortifier par l'espérance. C'est pour n'avoir pas entendu le sens des prophéties, que les Juifs ont repoussé et crucifié Jésus-Christ. Ils n'avaient vu dans les prophètes que le second avènement; c'est pourquoi ils attendaient un Messie glorieux, un restaurateur de la monarchie de David, un grand roi qui régnerait sur eux et, par eux, sur tous les peuples de la terre. Et ils n'avaient rien compris à ce que les mêmes prophètes annonçaient de son premier avènement si humble et si douloureux. Leur tort fut donc de n'avoir pas accordé aux prophéties toute l'attention qu'elles méritaient. Aussi saint Pierre leur disait-il : « Vous avez fait mourir l'auteur de la « vie.... Cependant, mes frères, je sais que vous avez

1. Dan., xii, 10. — Osée, xiv, 10. — Matth., xxiv, 25. — Marc, xiii, 23. — Jean, xvi, 1 et 4, — II Thess., ii, 10. — Ps. CXVIII entier.

2. Éph., vi, 18 et 19.

« agi en cela par ignorance aussi bien que vos « chefs. » Et saint Paul assure que « si les Juifs « avaient connu la sagesse de Dieu, jamais ils n'eus-
« sent crucifié le Seigneur de la gloire. » Enfin Jésus-Christ, avant d'expirer, conjura son Père de pardonner à ceux qui le faisaient mourir, donnant pour motif, qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient¹.

Qu'il n'en soit point ainsi du second et glorieux avènement ! Il faut que, dans les mauvais jours qui approchent, les docteurs de la loi nouvelle sachent eux-mêmes et répètent aux fidèles qu'ils n'ont point lieu de s'abandonner à la crainte ni au découragement ; parce que viendra le beau jour où le Christ *attirera tout à lui, où tous les peuples, sans exception, seront bénis en lui, où son Évangile sera répandu dans toute l'étendue du globe, comme les eaux sur la surface des mers, où lui-même, ce rejeton de Jessé s'élèvera comme un étendard devant tous les peuples, où tous les rois iront l'adorer à Jérusalem, où, enfin toute la terre sera remplie de sa majesté.* Quelle douce et consolante perspective que celle du triomphe préparé à Notre-Seigneur Jésus-Christ !

La grande tribulation désignée sous le nom de *second malheur* ne durera que trois ans et demi². Il est rationnel de croire que la tribulation du premier malheur, c'est-à-dire la calamité actuellement suspendue sur nos têtes, sera d'une durée encore plus courte. Quel motif de patience et de confiance pour les vrais chrétiens de savoir avec certitude, qu'après les jours d'épreuves, luira le jour brillant d'une magnifique restauration ! Tous les avertissements de notre Saint-Père à l'Église, toutes ses paroles annoncent le

1. Act., III, 15 et 17. — I Corinth., II, 6. — Luc, XXIII, 34.

2. Dan., XII, 11. — Apoc., XI, 3, et XII, 14.

triomphe assuré de la cause sainte pour laquelle il souffre, et qu'il défend avec tant de confiance et de fermeté, bien que destitué de toute force humaine. Naguère, il adressait aux évêques d'Italie ces paroles d'encouragement : « Les innombrables excès des ennemis de la religion catholique semblent ajourner le moment si désiré où il nous sera donné de voir le plein triomphe de notre très-sainte religion, de la vérité et de la justice. Ce triomphe cependant ne pourra pas manquer, quoiqu'il ne nous soit pas accordé de connaître le temps fixé à cet effet par Notre-Seigneur tout-puissant qui règle et gouverne toutes choses avec son admirable Providence, et les tourne à notre avantage¹. » Oui, Messieurs, nous verrons s'ouvrir cette nouvelle ère qui préludera dignement au règne temporel du Christ et à son triomphe dans le monde. Cette pensée m'enflamme, et aujourd'hui je demande à Dieu, avec plus de ferveur que jamais, que son règne arrive ! *Adveniat regnum tuum !*

1. Encyclique aux cardinaux, archevêques et évêques d'Italie, 10 août 1863.

DEUXIÈME CONFÉRENCE PRÉLIMINAIRE

OBSERVATIONS SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE JOB
PAR M. ERNEST RENAN

Si vous saviez le don de Dieu.

(*Saint Jean*, iv, 10.)

L'ABBÉ.

1^o Messieurs, dès le début de nos conférences sur le livre de Job, j'aimerais à vous lire quelques paroles de M. Drach sur ce livre, parce qu'elles nous en donneront tout d'abord la plus haute idée. Ensuite je vous ferai part de mes observations critiques sur le *Livre de Job traduit de l'hébreu par M. Ernest Renan*. Cet ouvrage m'a paru fort dangereux pour les lecteurs peu instruits, parce que l'audace de l'impiété s'y montre avec tout l'appareil de la philologie biblique, et une certaine prétention à l'exégèse.

Les paroles de M. Drach font certainement autorité. On peut le regarder comme un des premiers exégètes de notre époque, et il est, sans contredit, le prince de tous nos hébraïsants. Il a soumis au Saint-Siège ses notes nombreuses sur la Bible de Vence, et Léon XII lui a répondu, sous la date du 26 novembre 1828, par un bref de félicitation et d'encouragement.

Voici comment il s'exprime dans son *Avertissement sur le livre de Job* :

« Le livre de Job est le plus remarquable de l'An-
« cien Testament par la hardiesse et la magnificence
« de sa poésie. La vie de Job est *une prophétie d'ac-*
« *tion* qui prédisait, de la manière la plus claire, les
« souffrances du juste que *les cieux ont distillé d'en*
« *haut*.

« Ce livre nous offre le précis de la morale et des
« redoutables mystères de notre sainte religion. En
« effet, outre une foule de sentences et de maximes
« dont la pureté fait contraste avec la dépravation
« des mœurs de toutes les nations *assises dans les*
« *ombres de la mort*, nous voyons luire, dans le cha-
« pitre XXXI, les premiers rayons de l'admirable
« sermon de la montagne, ce flambeau brillant de la
« doctrine du Christ, et dans le même chapitre, nous
« sentons avec étonnement comme aussi avec dé-
« lices, les premières pulsations de ce cœur ado-
« rable, qui ne voulait quitter la terre qu'après nous
« avoir laissé un gage de son amour ineffable dans le
« très-saint sacrement de l'Eucharistie, l'abrégé de
« tous les autres sacrements. *Les gens de ma maison*
« *n'ont-ils pas dit : Qui nous donnera de sa chair, afin*
« *que nous en soyons rassasiés* ? Ces paroles ont réveillé
« des pensées révoltantes dans l'esprit des personnes
« qui se sont représenté les serviteurs de Job achar-
« nés contre leur maître, et n'aspirant qu'à dévorer
« ses membres palpitants avec l'horrible appétit des
« cannibales. Mais laissons aux littéralistes l'écorce
« grossière de la lettre, et élevons-nous au sens fi-
« guré. Quel spectacle ravissant s'offre alors aux yeux

« de la foi ! Voyez-vous cette troupe de saints qui se
« pressent avec une pieuse avidité autour de la table
« de l'agneau de Dieu ? Ce sont les anges de la terre,
« enfants de l'Église, qui, entraînés par l'attrait ir-
« résistible de la grâce, brûlent de s'absorber, dès à
« présent, dans l'immensité de leur Seigneur et Dieu,
« en se nourrissant véritablement de sa chair et de
« son sang. Car, remarquez bien, le texte ne porte
« pas simplement : *servi mei, mes serviteurs*, mais
« *virī tabernaculī mei, les hommes de ma tente*, c'est-à-
« dire les justes dont le Psalmiste donne la définition
« précisément dans les mêmes termes : *Domine, quis*
« *habitabit in tabernaculo tuo : Seigneur, qui habitera*
« *dans votre tabernacle* ¹ ?

« Les philologues ont essayé de faire le parallèle
« de Job et des plus célèbres poètes profanes, tels
« que Homère et Virgile, notamment, pour la des-
« cription du cheval ; Eschyle, dans sa tragédie de
« *Prométhée*, pour la peinture énergique des misères
« humaines ; Ossian, Milton, etc. ; et tous ces génies
« brillants ont pâli devant le livre du Sage de l'Idu-
« mée, dont ils n'ont pu soutenir la comparaison.
« Les innombrables nourrissons des muses de tous
« les pays et de tous les temps, jusqu'à ce jour, qui
« se sont efforcés d'égaler les beautés de Job, ont
« échoué dans leur téméraire entreprise, et sont
« restés à une immense distance en arrière de leur
« modèle. Pourquoi n'ont-ils pas pu atteindre à la
« hauteur d'un petit livre hébreu ? C'est que Job n'est
« pas l'ouvrage d'un homme. On est forcé d'y recon-
« naître l'élan de l'inspiration divine. »

2° Après cet éclatant témoignage rendu au livre de

1. Ps. XIV, 1.

Job par un Israélite converti, on a l'âme navrée d'une indéfinissable douleur lorsqu'on parcourt le commentaire que M. Renan a fait de ce livre ; car tout le monde sait que M. Renan a reçu le baptême, et par conséquent le caractère indélébile de chrétien.

Je ne veux pas, Messieurs, vous présenter ici une réfutation complète du livre de ce trop célèbre professeur. D'autres, plus habiles que moi, s'en sont imposé la tâche ; il ne m'appartient pas d'aller sur leurs brisées. J'ai, du reste, à votre disposition, l'opuscule intitulé *le Livre de Job vengé des interprétations fausses et impies de M. Renan*, par M. l'abbé Crelier, ainsi que son *Examen critique des raisons par lesquelles M. Renan combat l'authenticité du discours d'Élihou*. Dans ces deux opuscules, le savant abbé fait bonne justice de tout le système de M. Renan sur le livre de Job.

Mon dessein est de vous présenter seulement quelques observations qui n'ont pas été faites, et qui me paraissent avoir leur importance.

M. Renan accorde au livre de Job le tribut d'admiration qu'il ne pouvait lui refuser ; mais on dirait que c'est à regret ; car, à travers les éloges, sa plume distille sur cet incomparable poème le venin d'une critique où l'ignorance le dispute à l'impiété, et où il semble s'être dépeint lui-même dans le « génie ma-
« lin, narquois, enclin à médire, » dont il parle à la page xxxix. Selon lui, « ce livre, si grandiose dans son
« ensemble, est loin d'offrir, dans le détail, une marche satisfaisante. Quelques développements se ré-
« pètent ou se contredisent ; de longues parenthèses
« interrompent çà et là les plus beaux morceaux ;
« des finales sans vigueur nuisent parfois à l'effet des
« mouvements les plus heureux. » De tout cela l'au-

teur conclut que la « légende iduméenne » a subi plusieurs de « ces additions successives auxquelles « les ouvrages un peu anciens, s'ils n'ont pas une « rigoureuse unité, ont rarement échappé¹. »

« Je prétends, dit-il, que les idées du prologue et « de l'épilogue sont à beaucoup d'égards en contra- « diction avec celles du poëme. Job est présenté « dans le prologue et l'épilogue comme un modèle « de patience.... Dès qu'il prend sa parabole..., son « langage devient arrogant, hardi, presque blasphé- « matoire. Le prologue paraît d'une époque dévote « et fortement adonnée au culte de Jéhovah; le « poëme, au contraire, suppose une très-grande li- « berté religieuse². »

Mais c'est principalement sur les discours d'Élihou que M. Renan répand le fiel de sa critique. « Non- « seulement, dit-il, ce discours dérange l'harmonie « du poëme, puisqu'il n'est guère qu'une répétition « de ce qui a précédé et qu'il affaiblit d'avance l'effet « du discours de Dieu, mais l'interpolateur a pris si « peu de soin de cacher son addition, que l'entrée et « la sortie d'Élihou sont en pleine contradiction avec « le reste de l'ouvrage³. » Il s'efforce de prouver cette thèse par une série de contradictions qui démontrent à l'évidence, selon lui, que « le discours d'Élihou a « été interpolé postérieurement à l'époque où le livre « de Job était arrivé à la forme où nous le voyons⁴. »

Il va plus loin encore : il compare le livre de Job à « ces compositions profanes, à ces livres philosophi- « ques dont on ne gardait pas très-sévèrement le

1. Pages XLIII et XLIV.

2. Page XLVI.

3. Page LI.

4. Page LVI.

« texte dans l'antiquité. Chacun se faisait sa copie à
« sa guise et selon son goût personnel. Souvent les
« copies diverses se fondaient en une seule, et la
« boule de neige s'incorporait bien des graviers¹. »

Tel est, en résumé, le jugement de M. Renan sur le livre de Job. Après avoir ainsi trainé dans la boue ce chant divin, il ne pouvait pas conclure autrement que par ces paroles : « Cet antique monument nous
« est parvenu, j'en suis persuadé, dans un état fort
« misérable et maculé en plusieurs endroits². »

3° Une telle appréciation n'a rien d'étonnant de la part d'un philologue, qui ne voit dans le livre de Job qu'une œuvre littéraire, et le juge en conséquence, comme il jugerait un poëme profane ou un écrit philosophique des temps les plus reculés. Mais le terme de comparaison est vicieux. Faire abstraction de l'inspiration divine, quand on étudie un de nos livres sacrés, c'est s'engager dans une fausse route. L'Esprit-Saint n'est pas assujetti aux prescriptions de la rhétorique. Le ciel a son langage qui n'est pas celui de la terre. Prétendre juger l'un par l'autre, c'est faire descendre l'esprit de Dieu au niveau de l'esprit de l'homme, c'est déprimer les livres saints, c'est avilir Dieu lui-même, c'est s'égarer. Les livres saints ont été écrits, nous le savons, dans une région supérieure à toutes les académies et à tous les cabinets des savants. Les écrivains sacrés ne tenaient à la terre que par le corps ; leur âme vivait dans le monde surnaturel ; elle était unie à Dieu et sous l'inspiration de son esprit. Pour les juger, il faut monter jusqu'à eux, de même que, pour connaître les curiosités de nos

1. Page XLIX.

2. Page LX.

grandes montagnes et contempler leurs magnifiques horizons, il faut quitter la plaine et atteindre ces cimes élevées. Voilà pourquoi tous nos docteurs et, en particulier, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire et saint Thomas recommandent, avec tant d'instances, la prière et la pureté d'âme, comme conditions indispensables pour l'intelligence des divines Écritures : « J'ai cru d'abord, » dit le docteur d'Hippone, « pouvoir arriver à la vérité par plusieurs voies, « mais j'ai reconnu plus tard que le Christ est notre « unique maître et que lui seul est la voie, la vérité « et la vie¹. Il n'appartient qu'aux âmes pures de « voir Dieu et les choses qui sont de l'esprit de Dieu : « l'homme animal et terrestre ne les comprend pas ; « les pensées perverses séparent de Dieu. La sagesse « n'entrera jamais dans une âme livrée au mal, et elle « n'habitera pas dans un corps assujetti au péché². »

Il faudrait plus que de la charité pour supposer que M. Renan ait eu à cœur de se mettre dans ces dispositions de prière et de pureté d'âme, chaque fois qu'il s'est livré à son travail sur le livre de Job.

Certes, au point de vue d'où il le juge, les autres livres prophétiques n'échapperaient pas aux mêmes reproches. Partout il y rencontrera des haltes subites, de brusques interruptions, de longues parenthèses, des développements qui se répètent et semblent se contredire. L'épopée de Job est, comme nous le verrons, Messieurs, une allégorie continue de l'histoire de l'Église, depuis le premier avènement de Jésus-Christ jusqu'au second. Elle est, par conséquent, une allégorie prophétique. Sous ce rapport, le livre de

1. I *Retract.*, c. IV.

2. Matth., v, 8. — I Corinth., xi, 14. — Sag., i, 4.

Job doit être mis au rang des prophètes. Or, nous aurons souvent l'occasion de constater, dans le cours de nos conférences, que les prophètes ont de tout autres allures que les écrivains profanes. Leur esprit semble se jouer au milieu des événements; ils voient ensemble le passé, le présent et l'avenir. D'un seul bond, ils franchissent l'immense espace des siècles, avec la vélocité de la pensée, surtout dans les oracles qui ont trait aux deux avénements du Messie, ainsi qu'à l'histoire passée et future d'Israël. C'est à quoi il faut faire attention, lorsqu'on lit les prophètes et, par conséquent, le livre de Job. C'est ce que n'a pas compris M. Renan. Il a vu dans la *légende iduméenne*, de longues parenthèses qui interrompent çà et là les plus beaux morceaux; le détail ne lui a pas offert une marche satisfaisante. De là, il conclut que cette légende a subi des interpolations et nous est parvenue dans un état misérable. Telle est la fausse route dans laquelle s'est engagé le fameux professeur, en jugeant un prophète sans tenir compte des allures prophétiques, et en jugeant un drame tout divin comme une conception humaine. Ah ! on peut bien lui dire comme Jésus à la Samaritaine : *Si vous saviez le don de Dieu !*

4° Il est certain, selon lui, que les idées du prologue et de l'épilogue sont à beaucoup d'égards en contradiction avec celles du poème. Le prologue et l'épilogue exhalent un parfum de sentiments pieux à l'excès, et le poème est presque blasphématoire. Là, on se trouve à une époque fortement adonnée au culte de Jéhovah, et ici, on est dans une atmosphère de très-grande liberté religieuse. Le plan du livre de Job n'est donc pas bien conscript, il pêche par défaut d'unité¹.

1. Pages XLIII et XLVI.

Dans cette allégation on voit, à ne pouvoir s'y méprendre, que M. Renan a voulu dépouiller, à tout prix, le livre de Job de son caractère divin, afin d'ébranler par là l'autorité des saintes Écritures, et de saper les bases de la révélation.

«Le plan du livre de Job n'est pas bien circonscrit : le prologue et l'épilogue sont pieux, et le poëme est presque blasphématoire ; il n'y a donc pas unité ! »

Franchement, ne voit-on pas la plus insigne mauvaise foi dans cette appréciation ? Quoi de mieux coordonné que le plan du livre de Job ? Où M. Renan trouvera-t-il plus d'unité ? Sera-ce dans l'Iliade, dans l'Énéide, dans la Jérusalem délivrée, ou tout autre chant profane ?

Le prologue du livre de Job nous représente le saint patriarche comme *un modèle de patience*. Le poëme met en scène ses amis qui, après avoir compati à son malheureux état, se mettent à philosopher sur les causes qui ont pu le produire. Ils n'en peuvent découvrir qu'une seule, qui peut se résumer dans ce raisonnement : Job est malheureux, donc il a péché. Cette accusation devient un surcroît de douleur pour le saint homme. Il a tout perdu : ses troupeaux, ses maisons, ses enfants ; il est frappé d'un horrible ulcère. Dans cette cruelle position, son honneur, au moins, lui restait, et voilà que ses amis viennent le lui ravir. Il n'y tient plus ; sa patience est à bout, il déchoit de sa justice première et se laisse aller à des « propos hardis, arrogants et presque blasphématoires. » Lorsque les interlocuteurs ont épuisé leurs raisonnements, Dieu intervient, il parle : on l'écoute, on est atterré ; Job se rend le premier, il témoigne son repentir, et Dieu pardonne. Ses amis font de même leur amende honorable, et Dieu leur pardonne aussi,

en considération des prières de Job¹. Tel est le plan sommaire de ce livre sublime. Je demande à M. Renan où il trouvera une plus *rigoureuse unité*. La parabole de l'Enfant prodigue, elle aussi, présente des disparates, comme l'histoire de Job. Dans le prologue et l'épilogue, on voit un jeune homme jouissant de tout le bonheur promis à la piété filiale. Mais, quel triste spectacle ne présentent pas les égarements de cet insensé, depuis le jour où il quitte la maison paternelle, jusqu'à celui de son retour ! N'y voit-on pas le même jeune homme avec un caractère *arrogant, hardi*, usant d'une *liberté* qui va jusqu'à la licence la plus effrénée ? Ne sont-ce pas là des contrastes que le célèbre professeur aurait les mêmes raisons d'appeler *parenthèses, interruptions, ruptures* ? Le début et le dénouement qui sont une sorte de prologue et d'épilogue, nous montrent le jeune homme animé des sentiments de la piété filiale et jouissant des félicités de la maison paternelle. Mais, dans le développement de cette émouvante parabole, que voit-on ? Le spectacle hideux de la dégradation et de ses tristes conséquences. Qui osera dire, néanmoins, que la parabole de l'Enfant prodigue manque d'unité ? C'est ainsi que le lecteur peut remarquer dans l'histoire de Job, d'abord la fidélité, ensuite une déchéance, et enfin le retour et le pardon. Si M. Renan ne voit pas là un plan très-bien circonscrit, il est assurément fort difficile à contenter.

5° Quant aux arguments par lesquels il s'efforce de prouver l'interpolation du discours d'Élihou, M. l'abbé Crelier a pris la peine de les réfuter, et on peut dire qu'il les a réduits à néant. Je vous renvoie, Mes-

1. Voy., dans la préface, l'abrégé de l'histoire de Job, et dans la première conférence, un résumé de tous les chapitres.

sieurs, à son *Examen critique* : vous y trouverez, vers la fin, les observations suivantes dont j'ai voulu prendre note : « Le discours d'Élihoun, dit-il, se trouvant
« dans tous les manuscrits du texte hébreu, dans
« toutes les anciennes versions, et son authenticité
« n'ayant jamais été l'objet d'un doute jusqu'à ces
« derniers temps, ce n'est pas à ceux qui l'admettent
« comme authentique à fournir leurs preuves : c'est
« l'affaire de ceux qui le donnent pour une interpo-
« lation. »

« Aussi la critique est-elle déjà bien revenue, en
« Allemagne, des préventions qu'elle s'était faites
« contre cette partie du livre de Job. Ewald paraît
« être le dernier qui en ait combattu l'authenticité.
« Les meilleurs exégètes de nos jours la reconnaissent
« et la défendent. A ceux que nomme M. Renan, il
« faut ajouter Schlothmann, dont lui-même loue le
« travail comme excellent, Hœvernich, Keil, Ébrard,
« Welte, etc.

6° M. Renan donne à entendre que le *texte* du livre de Job « n'a pas été gardé très-sévèrement dans l'an-
« tiquité ; que, par des additions successives, il a fait
« la boule de neige » à travers les âges, « qu'il s'est
« incorporé bien des graviers, » et qu'ainsi, « cet
« antique monument nous est arrivé dans un état
« fort misérable. »

M. Renan a une incroyable audace d'affirmation : *c'est aujourd'hui un fait notoire*. Il affirme, il déclare, il prononce, et il ne prouve pas. *Je suis persuadé*, dit-il (page 60). N'a-t-on pas le droit de lui répondre : qu'importe votre persuasion ? Vous n'inspirez pas une telle confiance qu'on vous croie sur parole. Tous les docteurs israélites ou chrétiens, qui se sont occupés du livre de Job, ont eu une persuasion opposée à la

vôtre. De quel côté est l'autorité la plus grande ? Ils donnent leurs raisons, donnez les vôtres. Quant à nous, enfants de l'Église chrétienne, nous vénérons le livre de Job comme un des livres sacrés ; nous sommes certains qu'il nous est parvenu intact, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, sans *additions successives* et sans *interpolations*. Le fondement de notre foi, c'est l'autorité de la Synagogue et celle de l'Église, autorités les plus grandes qui aient jamais existé dans le monde, puisque, dans l'une et dans l'autre, nous vénérons l'assistance divine.

Qu'est-ce qui touche de plus près à la foi que les livres saints ? Ils n'en sont pas seulement l'objet et le domaine, mais la source même. Si le livre de Job a subi des *additions* et des *interpolations* successives ; si, comme *la boule de neige*, il s'est incorporé bien des *gravier*s ; s'il ressemble aux *romans pieux des Églises de Syrie sur l'Ancien et le Nouveau Testament* ; si, en un mot, il nous est arrivé dans un état fort misérable ¹, il s'ensuit que la Synagogue a légué à l'Église une source de foi empoisonnée, et que l'Église a été induite en erreur en acceptant ce legs, et en le vénérant comme sacré. Il s'ensuit de plus, par une conséquence rigoureuse, que la Synagogue et l'Église ont pu se tromper de la même manière à l'égard de tous les autres livres saints. Alors les fondements de la révélation s'écroulent et la foi s'évanouit ! C'est là, sans doute, que veut arriver le professeur antichrétien ; mais, à coup sûr, il ne réussira pas. Sa diatribe tombera dans l'oubli ainsi que sa mémoire ; et le livre de Job, après avoir traversé trois ou quatre mille ans, toujours vénéré par les enfants de Dieu

1. Pages LIX et LX.

comme un livre du ciel, passera aux générations futures et arrivera jusqu'aux fidèles des derniers jours, pour les éclairer et les consoler, en leur montrant, sous le voile d'une allégorie prophétique, tous les événements dont ils seront les témoins.

LE DOCTEUR.

Une idée me vient à l'esprit ; permettez-moi de vous en faire part. Outre l'autorité de la Synagogue et de l'Église, nous avons encore celle non moins respectable du Nouveau Testament. Car, vous le savez, de même que le Nouveau Testament s'appuie sur l'Ancien, l'Ancien s'appuie aussi sur le Nouveau : les deux sont étroitement unis en Jésus, la *pietre angulaire*, et se prêtent une force mutuelle. Or, les livres du Nouveau Testament fourmillent de textes qui rendent témoignage à la divinité des livres de l'Ancien. Sans cesse Jésus-Christ et les Apôtres confirmaient la vérité de leurs discours par les paroles de Moïse, des prophètes, du saint roi David et des autres écrivains sacrés de la Synagogue ¹. Certes, Notre-Seigneur se proposait bien de sanctionner, de son autorité divine, le canon des livres saints, lorsqu'il prononça ces paroles remarquables : « Ne pensez pas que je sois venu
« abolir la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu
« les abolir, mais les accomplir. Car, en vérité, je
« vous le dis, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul point de la loi ne
« passera pas, que tout ne soit accompli ². »

Il y a aussi le fait de la version des Septante, fait qui prouve que les livres de l'Ancien Testament

1. Voir, entre autres, Luc, xxiv, 13-47. — Act., x, 43 ; xiii, 14-47, etc.

2. Matth., v, 17 et 18.

étaient en vénération, non-seulement chez les Hébreux, mais même chez les peuples étrangers.

Enfin, nous pouvons encore revendiquer l'autorité des sectes schismatiques et hérétiques, lesquelles, malgré leur mauvais vouloir envers l'Église, n'ont cependant pas hésité à recevoir la Bible de ses mains.

L'ABBÉ.

7° M. Renan paraît ignorer le culte religieux que la Synagogue professait pour les livres saints, et les précautions qu'elle prenait pour les conserver intacts, et les mettre à l'abri de toute altération. Dès l'origine, Moïse lui-même en donna l'idée. Avant de mourir, il voulut écrire les paroles de la loi, il en fit un volume, puis il dit aux lévites qui portaient l'arche de l'alliance du Seigneur : Prenez ce livre et placez-le à côté de l'arche de l'alliance du Seigneur votre Dieu, afin qu'il soit là un témoignage¹. Ce livre était comme la récapitulation des quatre précédents. On a lieu de croire que Moïse fit la même prescription pour ceux-ci ; et l'on peut regarder le Pentateuque, ainsi placé à côté de l'arche, comme le premier canon des livres saints.

Voilà le culte religieux rendu dès le principe à la parole de Dieu écrite; voilà les précautions prises pour la sauvegarder et la maintenir pure de tout alliage. Elle est placée dans le tabernacle; non pas, il est vrai, dans l'arche elle-même qui ne renfermait que les deux tablettes de la loi, mais auprès de cette même arche, avec le sceptre d'Aaron et l'urne qui contenait la manne du désert. Après la construction du temple, le saint volume, écrit de la main de Moïse, fut transporté dans le coffre-fort où était déposé l'argent du temple, et là il était gardé soigneusement

1. Deut., xxxi, 24-26.

comme un trésor ¹. On voit avec quelle solennité Josias, le réparateur des crimes de ses prédécesseurs, reçut ce livre sacré des mains du grand prêtre Helcias, et en donna connaissance à tout le peuple : « Il « fit assembler les prêtres et les lévites, les anciens « et tout le peuple de Jérusalem et de Juda, depuis « le plus petit jusqu'au plus grand. » Alors, debout sur son trône, en présence de cette immense assemblée, il renouvela l'alliance avec le Seigneur, aux applaudissements du peuple ².

Selon toute apparence, ce livre de la loi était donc renfermé dans une cassette distincte du coffre-fort et de l'arche, et pouvait être détaché de ceux-ci. La cassette ne contenait pas seulement ce livre, mais tous les autres qui furent successivement reconnus comme canoniques dans les grandes assemblées de la Synagogue. Le canon étant approuvé, on mettait les livres dans cette cassette que Tertullien appelle *Armorium judaicum* ³. Saint Augustin, parlant des livres apocryphes, dit qu'ils ne se trouvaient point dans le canon des Écritures, lequel était gardé dans le temple du peuple hébreu par la sollicitude des prêtres qui se succédaient les uns aux autres : *Non sunt in eo canone scripturarum, qui servabatur in templo populi hebræi, succedentium diligentia sacerdotum* ⁴.

Dans les temps malheureux, tels que le règne de Manassé; dans les grandes calamités, comme pendant la captivité de Babylone, les Juifs religieux et zélés pour la loi, comme il y en a toujours eu, sauvegardaient les livres saints avec tout le respect qu'ils leur por-

1. II Paralip., xxxiv, 44.

2. *Ibid.*, du v. 29 à la fin.

3. *De habit. mulier*, c. iiii.

4. *De Civ. Dei*, lib. XV, cap. xxiii.

taient, les conservant scrupuleusement pour leur édification et pour l'instruction des autres. Nous en avons la preuve dans la démarche qu'ils firent à Babylone auprès de Cyrus, leur libérateur : ils lui présentèrent une prophétie qui révélait son nom même, et annonçait les futurs bienfaits qu'il accorderait à leur nation ¹. Cyrus en fut tellement frappé, que, dans l'édit qu'il donna en faveur des Juifs, pour leur rendre la liberté et la nationalité, il reconnut que c'était du Dieu d'Israël qu'il tenait l'empire du monde, et que c'était le Seigneur, Dieu du ciel, qui lui avait ordonné de bâtir un temple à Jérusalem ².

Le même historien Josèphe, qui rapporte ce fait si remarquable, dit encore dans un autre endroit, qu'après les temps de guerre et de trouble, lorsque l'on commençait à jouir de la paix, les anciens et les prêtres étaient chargés du soin de reconnaître et de constater le canon des divines Écritures; et il ajoute qu'il n'était pas permis à toutes sortes de personnes de composer et de publier des ouvrages sur la religion, mais que cela n'appartenait qu'aux prophètes qui, étant inspirés, recevaient, par les lumières divines, la connaissance du passé et de l'avenir ³.

Après la captivité de Babylone, les plus habiles et les plus instruits d'entre les prêtres firent ainsi la révision de toute l'Écriture sainte; et, comme Esdras excellait par-dessus tous les autres dans les connaissances nécessaires pour travailler à un ouvrage si important, c'est avec raison que les Juifs et les Chrétiens le reconnaissent comme l'auteur du canon des livres de l'Ancien Testament. Nous avons quelques vestiges

1. Isaïe, XLIV, 28.

2. Esdras, lib. I, cap. 1, v. 2, et Josèphe, lib. XI, *Antiquit.*, c. 1.

3. Lib. I, *contr. Appion*.

de ce canon dans l'Ecclésiaste. L'auteur de ce livre indique assez clairement que les douze petits prophètes étaient réunis en un seul volume : « Que les « os des douze prophètes, dit-il, reflleurissent du lieu « où ils sont, car ils ont affermi Jacob, et se sont « sauvés par la force de leur foi ¹. » Saint Étienne, en citant un passage d'Amos, le rapporte comme étant tiré d'un ouvrage qui n'était que d'un volume : « Il est « écrit, dit-il, au livre des prophètes. » D'où l'on peut conclure que les livres des douze prophètes, au nombre desquels il faut compter celui d'Amos, ne formaient qu'un seul volume ². On en peut dire autant des psaumes qui, ayant été composés à différentes époques, ont été ensuite recueillis en un seul volume par les soins d'Esdras. Le canon des livres de l'Ancien Testament fut donc rédigé, après la captivité de Babylone, par Esdras ; mais, en cela, il ne faut point le séparer du Conseil des prêtres qui formaient le Sanhédrin. Esdras n'en était que le secrétaire, en sa qualité de docteur très-versé dans la connaissance des divines Écritures. Ce fut ensuite à cette vénérable assemblée d'examiner ce canon, de le reconnaître et de le sanctionner de son autorité divine et infaillible, à peu près comme le canon des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament a été reconnu et déterminé par le Concile national de Carthage en 397, et confirmé par le Concile de Trente.

Depuis cette époque, le canon des Hébreux fut divisé en trois parties : la première contient les livres de *la loi* : ce sont les cinq livres de Moïse. La seconde comprend *les prophètes* ; et dans cette classe on trouve

¹ Eccl., XLIX, 12.

² Act., VIII, 42.

les livres historiques. Enfin, la troisième se compose des livres appelés *hagiographes*; le livre de Job occupe la première place dans cette troisième partie; et ensuite viennent les *Psaumes*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des cantiques*, *Daniel*, les *Paralipomènes*, les livres d'*Esdras* et de *Néhémie* et le livre d'*Esther* ¹.

Ainsi, le livre de Job a toujours été compris dans le catalogue de ceux que la Synagogue vénérail comme livres divins et sacrés.

Cet antique respect d'Israël pour la parole de Dieu écrite s'est perpétué d'âge en âge, et des Juifs il s'est transmis aux chrétiens. Je ne sais pas ce qu'il en est des Juifs modernes; mais Corneille de la Pierre atteste qu'encore de son temps, ils plaçaient la loi de Moïse dans un riche tabernacle, à peu près comme nous, l'Eucharistie; qu'il leur était recommandé de se laver les mains avant de toucher les livres bibliques, de les baiser chaque fois qu'ils les ouvraient et les fermaient, et de les tenir soigneusement dans un lieu réservé ².

Le même auteur rapporte qu'anciennement il y avait deux tabernacles dans l'abside des temples chrétiens: l'un renfermait la divine Eucharistie, et l'autre, les saintes Écritures ³. Ce fut sans doute pour se conformer à cet usage que saint Paulin fit graver les deux inscriptions suivantes dans l'église construite par ses soins à Nôle. Une inscription à droite portait ces vers:

*Hic locus est, veneranda penus qua conditur et qua
Ponitur alma sacri pompa ministerii.*

1. Voir saint Jérôme. *Epist. ad Paulin.* et le *Prologus Galeatus*.

2. *Econom. sac. script, sect. prim.*, 4.

3. *Ibid.*

L'inscription à gauche invitait les fidèles au respect et à la méditation des livres saints; elle était ainsi conçue :

*Si quem sancta tenet meditandi in lege voluntas,
Hic poterit residens sacris intendere libris*¹.

Ainsi, l'inviolabilité des livres saints, et par conséquent, du livre de Job, nous est garantie non-seulement par l'assistance divine qui n'a jamais failli à la Synagogue ni à l'Église, mais même par le respect, et, je puis dire, par le culte religieux dont ils ont toujours été l'objet chez les Israélites et chez les chrétiens.

Sur quoi donc M. Renan peut-il se fonder pour venir nous dire : « Je suis persuadé que le livre de « Job nous est parvenu dans un état fort misérable et « maculé en plusieurs endroits? » Comment expliquer un jugement si étrange de la part d'un homme qui se donne pour un hébraïsant très-versé dans la science biblique?

Nous, chrétiens, nous croyons à l'inspiration divine des livres qui composent la Bible, nous leur portons le plus profond respect comme à la parole même de Dieu, et nous appelons les *saints livres*, les livres divins et sacrés. Nous comprenons que, pour les apprécier selon leur mérite, il faut, avant tout, les considérer comme tels, et non pas comme des livres purement humains. Ceux-ci n'ont d'ordinaire que leur sens littéral. C'est le seul qui fixe l'attention du lecteur et les observations de la critique; mais ceux-là ont, en outre, l'esprit vivifiant, qui est à la lettre ce que l'âme est au corps. Voici comment s'exprimait

1. Epist., 12 *ad Severum*.

à ce sujet saint Augustin, dans un sermon aux fidèles d'Hippone : « Après les lectures qui vous ont été
« faites pendant ces jours, je vous ai souvent avertis,
« mes très-chers frères, de ne point vous arrêter à la
« lettre qui tue, en abandonnant l'esprit qui vivifie.
« Car c'est ce qu'a dit l'Apôtre : *La lettre tue, l'esprit*
« *vivifie*. Si nous ne voulons entendre que le son de
« la lettre, nous ne retirerons des leçons divines que
« peu ou presque pas d'édification. Car toutes ces
« choses qui se lisent étaient le type et l'image des
« choses futures. Figurées dans les Juifs, elles s'ac-
« complissent en nous par l'effet de la grâce de Dieu.
« Ainsi, dans Élie, il faut voir un type du Dieu sau-
« veur, etc. ¹. »

Si ce principe, qu'il faut surtout s'attacher à l'esprit qui vivifie, est d'une incontestable vérité lorsqu'il s'agit des livres saints en général, que dirons-nous de ceux qui sont essentiellement allégoriques, comme le livre de Job ? N'est-il pas évident que, pour s'en former une juste idée, il faut les envisager surtout à ce dernier point de vue, puisqu'il est celui que l'esprit de Dieu s'est principalement proposé ? Retrancher l'esprit et ne considérer que la lettre, c'est diviser ce que Dieu a inséparablement uni ; c'est ôter à la parole de Dieu sa vie, et par conséquent, ses charmes, ses incomparables beautés. Comment s'étonner, après cela, que M. Renan, avec sa haine pour la Bible, ait pu nous dire que le livre de Job nous est parvenu dans un état fort misérable ? Jugement non moins insensé que le serait celui d'un homme qui mépriserait la vigne à cause de son bois, sans aucun égard pour la sève précieuse et vivifiante qu'il contient.

1. Serm. CCI, de Temp.

La critique de M. Renan, aussi peu éclairée que peu consciencieuse, rejette le surnaturel et ne reconnaît l'inspiration divine dans aucun des livres saints. Il est tout simple qu'il traite celui de Job comme tout ouvrage profane. Bien qu'il nous parle d'exégèse, il n'y en a réellement pas à ses yeux. Il ne pouvait donc ni chercher, ni même soupçonner un sens mystique.

Si dans Satan il eût vu l'Antechrist, il n'eût pas commis l'erreur de l'assimiler aux anges, qui sont les plus parfaites créatures de Dieu; il n'aurait pas, non plus, attribué à ceux-ci un caractère de malice¹, comme pour montrer qu'il n'y a pas une si grande différence entre eux et Satan; enfin, il ne se fût pas contenté de l'appeler simplement un ange plus malin que les autres, *harquois et enclin à médire*², mais il lui eût infligé la seule épithète qui lui convient, celle d'esprit infernal.

S'il eût compris que Béhémoth et Léviathan ne peuvent être que des monstres symboliques, il ne fût pas tombé dans la ridicule erreur de les prendre pour des animaux amphibies, tels que l'*hippopotame* et le *crocodile*³. En effet, comme nous aurons lieu de le remarquer plus tard, que penser de cet hippopotame *qui avale tout un fleuve* comme une gorgée d'eau? Que penser de ce crocodile *composant* des prières qu'il accompagne de supplications, et qui, en s'élevant dans l'air, a l'étonnant pouvoir de faire *trembler les anges*⁴?

8° M. Renan prétend que le « dogme de l'immorta-

1. Page xxxix.

2. *Ibid.*

3. Page xlvj.

4. Job, xl, 18, et xli, 3, 16.

« lité de l'âme » était inconnu, à l'époque du saint homme Job, « chez les Hébreux comme chez les peuples de la plus haute antiquité¹. » Il donne à entendre que les malheurs de Job firent naître l'idée d'une vie à venir. « Par moments, » dit-il, « Job semble « soulever le voile des croyances futures... Il sait « qu'il sera vengé, et la vive intuition des justices de « l'avenir lui faisant dépasser la mort, il déclare que « son squelette verra Dieu²; » il ajoute que « le livre de Job n'est pas le seul monument où percent « l'inquiétude et l'embarras, suites inévitables de « l'imperfection des idées juives sur les fins dernières. » Et pour preuve, il cite, entre autres, les psaumes LXXVI et XXXII, « qui expriment avec « beaucoup de vivacité une pensée fort analogue à « celle du livre de Job, la jalousie et l'indignation « des bons devant le succès des méchants³. » Selon lui, ce n'est pas par le dogme de l'immortalité que les apôtres « ont imposé leur pensée au monde, et élevé « l'homme à l'héroïsme du martyre. La résurrection « fut pour eux, non la revanche de l'individu contre « les injustices de la vie présente, mais la révolution « qui devait substituer au triomphe actuel des puissances brutales le règne d'une céleste et pacifique Jérusalem. C'est avec l'espérance d'un bouleversement « final, qui serait l'avènement du royaume de Dieu « sur la terre, que le christianisme conquit le monde. « En cela, le christianisme naissant continuait bien « réellement la tradition d'Israël. L'utopie d'Israël « ne consistait pas à créer un monde pour servir de « compensation et de réparation à celui-ci, mais à

1. Page LXXXI.

2. *Ibid.*, LXXXIII.

3. *Ibid.*, LXXXIV.

« changer les conditions de celui-ci. C'est quand ce
« rêve grandiose s'évanouit devant la prolongation
« obstinée du vieux monde, et que le renouvelle-
« ment prochain de l'univers ne fut plus attendu
« que de quelques millénaires attardés, que l'on
« transporta à un jugement particulier et aux desti-
« nées de l'âme individuelle ce qui, jusque-là, avait
« été entendu d'une rénovation totale et prochaine
« de l'humanité¹. »

Plusieurs auteurs ont réfuté une à une toutes ces allégations du professeur français. Je ne puis, Messieurs, que vous renvoyer à leurs écrits, s'il vous convient d'en prendre connaissance. Fidèle à mon plan, je ne ferai que vous présenter ici quelques observations, qui me paraissent pouvoir être ajoutées comme supplément.

D'abord M. Renan donne un démenti à toute l'histoire qui atteste la croyance des peuples antiques à l'immortalité de l'âme. Sans m'étendre sur ce sujet, je veux au moins vous citer les grands philosophes Platon et Aristote, dont le témoignage nous fournit une démonstration suffisante. Écoutons d'abord Platon, qui vivait plus de trois cents ans avant Jésus-Christ :

« Il faut, dit-il, croire les législateurs et les tradi-
« tions antiques, et particulièrement sur l'âme, lors-
« qu'ils nous disent qu'elle est totalement distincte
« du corps, et que c'est elle qui est le *Moi*; que notre
« corps n'est qu'une espèce de fantôme qui nous suit ;
« que le *Moi* de l'homme est véritablement immortel ;
« que c'est ce que nous appelons *Ame*, et qu'elle ren-
« dra compte aux dieux, comme l'enseigne la loi du
« pays ; ce qui est également consolant pour le juste

1. Page LXXXVI.

« et terrible pour le méchant. Nous ne croirons donc
« point que cette masse de chair que nous enterrons
« soit l'Homme, sachant que ce fils, ce frère, etc.,
« que nous croyons inhumer, est réellement parti
« pour un autre pays, après avoir terminé ce qu'il
« avait à faire dans celui-ci. — Cela est certain, quoi-
« que la preuve exige de longs discours; et il faut
« croire ces choses sur la foi des législateurs et des
« traditions antiques, à moins qu'on n'ait perdu l'esprit¹. »

Quant à Aristote, qui fut, selon Plutarque, le prince
des philosophes, « il parlait du bonheur de l'autre
« vie comme d'une croyance *si ancienne*, qu'on n'en
« peut assigner ni le commencement ni l'auteur, et
« qui s'est perpétuée sans interruption depuis les âges
« les plus reculés².

Ainsi parlaient ces grands philosophes. Hélas !
M. Renan, avec ses théories inintelligibles sur l'im-
mortalité, est une nouvelle preuve que le chrétien
qui repousse le flambeau de la révélation descend
au-dessous des infidèles.

Le dogme de l'immortalité de l'âme remonte donc,
par une tradition perpétuelle, à l'antiquité la plus re-
culée. Cette tradition ne peut avoir sa source que
dans la révélation faite à nos premiers parents, lors-
qu'ils habitaient leur délicieuse terre d'Éden. Dieu
lui-même leur avait fait connaître le magnifique pri-
vilège de leur immortalité³. L'arbre de vie, planté au
milieu du paradis, avait bien aussi pour eux la même

1. Plato, *De leg.*, XII. — *Oper.*, t. IX, édit. Bys., p. 212 et 213.

2. Plutarq., *De Consol. ad Apollon.*, *Oper.*, t. II, p. 115. — Voir
les deux derniers volumes de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, où M. de Lamennais, dans les glorieux jours de son ortho-
doxie, a démontré la divinité du christianisme par l'unité, l'univer-
salité, la perpétuité et la sainteté de ses dogmes fondamentaux.

3. Gen., III, 3.

signification ¹. Après le moment fatal de leur prévarication et des disgrâces qui la suivirent, ils ne tardèrent pas à connaître le mystère du serpent qui les avait tentés, et ils purent y voir l'œuvre de Satan. C'est l'existence d'un autre monde qui se manifestait à eux, même dans la supposition que Dieu ne leur eût point déjà révélé la vie future. Les paroles de Dieu au serpent : *Elle te brisera la tête* ², consolèrent Adam et Ève. Un rédempteur leur était promis. Satan avait vaincu ; mais il devait être vaincu à son tour, et les deux disgraciés devaient récupérer, avec leur pardon, tous les biens qu'ils avaient perdus, et, entre autres, l'immortalité. C'est dès lors, c'est-à-dire, dès l'origine du genre humain, qu'est soulevé le voile des croyances futures, et que ces croyances furent transmises d'abord aux générations antédiluviennes, puis, à celles qui les suivirent.

La première Épître de saint Pierre nous fournit une preuve incontestable de cette foi à la vie future, pendant l'âge antédiluvien. Il y est rapporté que Jésus-Christ, après sa mort, descendit *dans la prison* des limbes, pour annoncer *aux esprits* qui y étaient détenus, l'heureuse nouvelle de leur rédemption et de leur délivrance. Le même Apôtre, en parlant de ces esprits, ne mentionne que ceux « qui avaient été incrédules, lorsque Noé travaillait à la construction * de l'arche, » et qui avaient participé à la prévarication générale ³. Dans ce passage, on voit que parmi ces hommes du premier âge, il y en eut qui, après avoir été incrédules, ne persévérèrent pas dans leurs mauvaises dispositions ; on voyait que, témoins de

1. Gen., II, 9.

2. *Ibid.*, III, 15.

3. I Pet., III, 18-20.

l'accomplissement des menaces du Seigneur, ne pouvant plus échapper à ces eaux qui montaient rapidement et s'élevaient jusqu'aux plus hautes montagnes, ils s'efforcèrent, par leur repentir, de conjurer la colère du ciel, en vue de la vie future ; qu'en effet Dieu leur fit miséricorde, et qu'il leur donna entrée dans le lieu d'attente réservé aux âmes justes. Ce passage de saint Pierre prouve invinciblement que l'immortalité de l'âme était un dogme établi dans l'âge antédiluvien ; dogme méprisé, sans doute, vers le déclin de cet âge, aux temps de la perversité générale, comme nos dogmes chrétiens sont méprisés aujourd'hui par les impies, et le seront plus tard par un nombre encore plus grand ; mais dogme dont le germe était dans tous les cœurs et, pour ainsi dire, dans les entrailles de cette génération dépravée. Car, à quoi bon se repentir au moment de la mort, à quoi bon fléchir la justice de Dieu et implorer sa miséricorde, si l'on ne croit pas, aux châtimens de la vie future ? Il arriva ainsi, à cette lamentable époque du déluge, ce qui arrivera à l'époque plus lamentable encore de l'avènement du Seigneur et des jours de feu. Alors, les habitants de la terre seront *frappés de terreur* ; la foule des apostats surtout, « pâliront d'effroi dans l'attente des maux qui
 « surviendront dans le monde entier¹. Les rois, les
 « princes, » et tous les grands « de la terre chercheront
 « un refuge dans les cavernes et les rochers des mon-
 « tagnes, et leur diront : Tombez sur nous et cachez-
 « nous de la face de celui qui est assis sur le trône,
 « et de la colère de l'Agneau². » Les multitudes recon-
 naîtront la folie de leurs égarements, « elles rédui-
 « ront en poudre toutes les idoles qu'elles s'étaient

1. Luc, xxi, 25 et 26.

2. Apoc., vi, 15-17.

« faites pour les adorer; elles s'enfuiront dans les ouvertures de la terre et dans les cavernes des rochers, pour se mettre à couvert de la frayeur du Seigneur, et de la gloire de sa majesté, lorsqu'il se lèvera pour frapper la terre¹. »

On voit ici d'innombrables apostats qui ouvrent enfin les yeux à la lumière, qui reconnaissent le crime de leur apostasie et de leur incrédulité. Il est à croire que, parmi eux, un grand nombre seront pénétrés d'un vrai repentir, et obtiendront miséricorde, comme un grand nombre l'ont obtenue au temps du déluge. Ceux-là périront, sans doute, au milieu de l'embrassement général, comme ceux-ci ont péri dans l'inondation universelle. Car, de même que huit personnes seulement furent sauvées du déluge, de même aussi, ceux qui échapperont à la conflagration de l'univers seront en très-petit nombre, aussi petit proportionnellement que celui des *grains de raisin qui demeurent après la vendange*². Mais, après qu'ils auront subi la peine de leur apostasie, le Dieu des miséricordes récompensera leur repentir, en les admettant au nombre des élus. J'ai été bien aise, Messieurs, de faire ce rapprochement, afin de montrer qu'à l'une et à l'autre époque, le dogme, bien que foulé aux pieds, n'en a pas moins son existence et sa vie.

9° M. Renan place la composition du livre de Job au huitième siècle avant l'ère chrétienne³. Son affirmation n'est pour nous d'aucun poids. Nous avons des docteurs d'une autorité bien supérieure à la sienne, lesquels font remonter la composition de ce livre à une époque beaucoup plus reculée. Je ne parle pas de saint

1. Isaïe, II, 19-21.

2. *Ibid.*, XXIV, 13.

3. Page 42.

Jérôme, de saint Augustin, d'Origène, d'Eusèbe, non plus que de l'abbé de Vence et de dom Calmet, auteurs plus rapprochés de nous, mais d'un hébraïsant que nous pouvons envisager comme un des premiers exégètes de notre époque, et qui a fait ses preuves de profond savoir en matière biblique. J'ai nommé M. Drach. Ce docteur soutient que Job a précédé Moïse, ou que, s'il a été le contemporain du législateur d'Horeb, il était beaucoup plus âgé que lui. Il prouve ensuite par des raisonnements solides, que le livre de Job doit être attribué à Moïse lui-même. « En effet, « dit-il, dans le long séjour que ce grand législateur « fit à Madian, pendant lequel il a mené souvent dans « les déserts de l'Arabie les troupeaux de Jéthro son « beau-père, il a dû se familiariser avec les langues « ou plutôt avec les dialectes de ce pays, et apprendre « l'histoire de Job. A son retour en Égypte, il a com- « posé ce livre pour consoler ses frères courbés sous « le joug d'un affreux esclavage.... Quiconque lit « l'original de ce livre conviendra que l'aisance et le « naturel du style, ainsi que la richesse et la beauté « des expressions, ne permettent pas de regarder l'hé- « breu comme une traduction.... Les arabismes et « les syriacismes dont Job est rempli ont une double « cause : les notes que Moïse avait sous les yeux, et les « langues qu'il avait si longtemps pratiquées, pendant « son éloignement de ses frères ; mais il lui a suffi de « quelques années de retour au milieu de sa nation « pour reprendre l'habitude d'écrire l'hébreu avec la « pureté que nous admirons dans son Pentateuque. « Ceci fait encore remonter plus haut l'antiquité de « Job, puisque Moïse commence par ces mots : — *Un homme a été dans le pays de Hus.* — Au surplus, « le véritable auteur du livre de Job, c'est l'Esprit-

« Saint. Que nous importe de quelle main il s'est servi
« pour le mettre par écrit? — Quand nous recevons
« une lettre d'un grand personnage, dit saint Gré-
« goire¹, — ne serait-il pas ridicule de nous enquérir
« avec quelle plume il l'a écrite? — Nous abandon-
« nons à d'autres la question si Job est un personnage
« réel, et nous croyons qu'il est inutile de défendre ici
« la canonicité de ce livre contre les incrédules et les
« nombreuses sectes de protestants. Nous savons avec
« certitude l'un et l'autre par le témoignage de l'Écri-
« ture sainte², et par la tradition constante de la syna-
« gogue et de l'Église, c'est-à-dire de l'Église de Dieu
« avant et après la venue du Messie³ »

Cette opinion de M. Drach, israélite devenu chré-
tien, opinion consacrée par les saints Pères, vaut
bien celle de M. Renan qui, né catholique, a pris place
parmi les plus ardents ennemis du christianisme. Or,
quel que soit l'auteur de ce livre, Job ou Moïse, il n'en
est pas moins certain qu'on y trouve exprimé en
termes fort clairs le dogme de l'immortalité de l'âme.
En effet, on y voit Job, accablé sous le poids de l'ad-
versité, puiser une immense consolation dans sa foi
à la résurrection et à la vie future. « Je sais, » s'écrie-
t-il, « que mon Rédempteur est vivant et qu'au der-
« nier jour, je sortirai de la terre, et je serai encore
« une fois revêtu de ma peau, et dans ma chair je
« verrai mon Dieu, que je verrai moi-même et que
« mes yeux contempleront, et non pas un autre. Cette
« espérance est déposée dans mon sein⁴. » Par cette

1. Préf. sur Job.

2. Ézéchi., xiv, 14. — Tobie, ii, 12. — Jacob, v, 11.

3. Voir sur ce point, comme sur tout ce qui concerne le *Livre de Job*, la Bible de Verce avec les annotations de M. Drach¹

4. Job, xiv, 25-27.

exclamation si émouvante, le juste de l'Idumée n'invente pas un dogme, il ne *semble* pas *soulever le voile des croyances futures*, comme le dit M. Renan ; mais il proclame la foi contemporaine, il fait profession publique d'un dogme reconnu, il constate la promesse faite à nos premiers parents, et transmise d'âge en âge ; promesse d'un rédempteur qui devait rétablir l'homme dans ses droits à l'immortalité bienheureuse¹.

Cette profession de foi du saint homme Job est absolument la même que celle de Marthe disant à Jésus-Christ : « Je sais que mon frère ressuscitera en la résurrection au dernier jour². » Certes, on ne peut pas dire que la pieuse femme *soulevait* alors *le voile des croyances futures* : elle ne faisait qu'énoncer la foi du peuple juif au dogme de la résurrection et de la vie future qui en dérive. Elle dit : *Je sais que mon frère ressuscitera au dernier jour*, comme Job avait dit : *Je sais qu'au dernier jour je sortirai de la terre*, etc., et comme nous chrétiens nous disons quelquefois, pour nous consoler dans les tribulations de la vie : *Je sais qu'au dernier jour je ressusciterai*, etc.

10° Ce seul passage du livre de Job prouve que, dès l'époque du saint patriarche, c'est-à-dire dès l'origine du peuple hébreu, *les idées sur les fins dernières* étaient ce qu'elles sont aujourd'hui chez le peuple chrétien.

Bien que Moïse ne parle pas formellement des récompenses et des peines de la vie future, cependant il les indique par des expressions assez claires, en

1. Sag., II, 23.

2. Jean, XI, 24.

plus d'un endroit ; ainsi, s'adressant au peuple israélite, de la part de Dieu : « Gardez, » lui dit-il, « mes lois
« et mes ordonnances ; l'homme qui les observera y
« trouvera la vie¹ ; » et ailleurs : « Je vous ai proposé
« aujourd'hui la vie et le bien, et, d'un autre côté, la
« mort et le mal². » Or, la vie corporelle ne saurait
être une récompense proportionnée au mérite des
justes qui observent la loi de Dieu, pas plus que la
mort corporelle n'est une peine assez grande pour
punir les prévaricateurs ; et l'expérience démontre
que souvent les gens de bien ne jouissent ni d'une
grande somme de bonheur, ni d'une longue vie,
tandis que, au contraire, une foule de méchants ont
en partage la santé, la fortune, les longues années, en
un mot, tous les biens temporels. Lors donc que Dieu
promettait ainsi aux observateurs de sa loi *la vie et le
bien*, et que, d'autre part, il menaçait de la *mort et
du mal* ceux qui la transgressaient, il proclamait le
dogme des récompenses et des peines de la vie fu-
ture.

Le même Moïse, invectivant contre les Israélites
infidèles, leur parle au nom du Seigneur, et leur
montre l'enfer : « Un feu s'est allumé dans ma fu-
« reur et il brûlera jusqu'au fond de l'enfer ; il dévo-
« rera la terre et toutes les plantes, et il brûlera les
« fondements des montagnes³. » Voilà le feu souter-
rain de l'enfer clairement indiqué comme existant
dans l'intérieur du globe, sous les fondements des
montagnes et sous l'abîme des eaux ; car, selon les
Hébreux, l'enfer était sous la terre et les eaux. C'est
là que les *Réphaïms*, soit les anciens géants, *gémis-*

1. Lévit., xviii, 5.

2. Deut., xxx, 13, 19.

3. *Ibid.*, xxxii, 22.

*sent sous les eaux*¹, selon la parole du livre de Job : *Les géants gémissent sous les eaux*². Là, sont rassemblés les impies, *comme des brebis qui ont la mort pour pasteur*³. Lieux d'horreur, impénétrables à la vue des hommes, *mais qui n'échappent pas au regard de Dieu*⁴. C'est là qu'ont été engloutis vivants *Coré, Dathan et Abiron* par un terrible jugement de Dieu⁵. C'est là que se prépare *une demeure d'ceux qui s'éloignent de la voie de la doctrine*⁶. C'est dans les enfers, qui sont *la demeure des géants*⁷, que conduisent les voies de la femme débauchée⁸.

D'après M. Renan, le livre de Job aurait été écrit vers l'époque du prophète Isaïe, mais le professeur ne peut dire si c'est avant ou après. « Il paraît bien, » dit-il, « que l'un des deux auteurs a copié l'autre, « mais il est impossible de dire de quel côté l'em-
« prunt a eu lieu⁹. »

Si M. Renan a lu Isaïe, comment n'a-t-il pas remarqué les nombreux passages où le prophète énonce, dans les termes les plus clairs, la croyance aux peines éternelles de l'enfer? Qu'il porte son attention, par exemple, sur le chapitre XIV dont la lecture excitait

1. Texte hébreu, *Réphaïm*.

2. Job, xvi, 5.

3. Ps. XLVIII, 13.

4. Job, xxvi, 6. — Prov. XV, 11.

5. Nomb., xvi entier.

6. Prov. XXI, 16.

7. Hébr., *Réphaïm*.

8. Prov. II, 18, et ix, 18. Voir, sur ces textes, Corn. à Lap., et la Bible de Vence, *Dissertations sur la nature de l'Âme*, art. vi. Les écrivains de l'Ancien Testament nous fournissent ainsi, comme ceux du Nouveau, tous les motifs de conjecturer que l'enfer se trouve dans l'intérieur de notre globe. Cette opinion est confirmée de nos jours par les études géologiques.

9. Page 42, à la note.

l'enthousiasme du grand Bossuet : il y verra le roi de Babylone précipité dans les enfers, et les géants qui accourent à sa rencontre pour l'insulter par leurs bravades. Qu'il lise ces effrayantes paroles ¹ : « Qui de « vous pourra demeurer avec le feu dévorant ? Qui de « vous habitera avec les ardeurs sempiternelles ? » Qu'il lise enfin ce qui est écrit de la vallée de Topheth ² et de l'Antechrist ³, et il se convaincra que Job n'a point soulevé *le voile des croyances futures*, même dans l'hypothèse qu'il ait été le contemporain du prophète Isaïe ; mais que tous les deux ont proclamé le dogme de l'immortalité de l'âme, à peu près vers la même époque, l'un dans la terre de Hus, en Idumée, l'autre dans la Judée. En raisonnant ainsi, je pars de l'hypothèse de M. Renan, laquelle est inadmissible ; car, comme je le disais tout à l'heure, Job et son livre remontent à une plus haute antiquité.

41° Pour prouver sa thèse, M. Renan a recours aux Psaumes. Il ose assurer qu'on y découvre le *scepticisme... l'imperfection des idées juives sur les fins dernières*. Il signale en particulier *les psaumes XXXVII et LXXIII* ⁴. Ainsi, voilà le saint roi accusé de *scepticisme* et d'idées imparfaites *sur les fins dernières* ! Cependant ne nous dit-il pas qu'il *avait sans cesse présente à l'esprit la pensée des années éternelles* ⁵ ; que son âme, toute brûlante de l'amour divin, aspirait à la vision béatifique avec plus d'ardeur que *le cerf à l'eau des fontaines* ⁶ ; et qu'il chantait sans cesse, sur sa

1. Isaïe, xxiii, 15.

2. *Ibid.*, xxx, 33.

3. *Ibid.*, lxvi, 24.

4. Page 84 et 85.

5. Ps. LXXVI, 5.

6. *Ibid.*, xli, 1 et 2.

harpe, le royaume éternel de Dieu et les vertus qui y conduisent ¹?

Notre philologue parle avec assurance des langues sémitiques ; il prétend les connaître : passons-lui cette prétention ; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il ne connaît pas même les premiers éléments de l'exégèse des Psaumes. Il ne les a point compris ; il n'en a saisi ni l'esprit ni la portée. J'espère, Messieurs, que nos conférences sur le livre de Job nous amèneront à étudier ces chants admirables, et que nous en pénétrerons le véritable sens. Pour le moment, bornons-nous à constater que la pensée dominante du saint roi David, c'était à la fois et Israël son peuple, et le Messie son fils. Assis sur le trône de Juda, il ne rêvait que le bonheur et la gloire de son royaume. C'est le fait d'un bon roi. Averti par les prophéties que le Messie naîtrait de sa race, et serait un jour son successeur, cette magnifique perspective le préoccupe et l'enflamme. L'esprit de Dieu l'inspire ; que fait-il ? Il ne cesse de rappeler les grandes vicissitudes passées, présentes et futures d'Israël. Mais ce qui l'exalte par-dessus tout, c'est le Christ son fils. Il chante perpétuellement et sa génération éternelle, et son règne à venir, et ses combats, et ses douleurs, et ses gloires, et son triomphe final. Les deux psaumes que cite M. Renan ne s'éloignent point de ce sens général. Le psaume XXXVII représente Israël identifié dans la personne de son roi, demandant grâce pour les crimes qui lui ont attiré le châtiment de sa dispersion dans toute la terre, et l'épreuve terrible de l'envahissement de son territoire par l'armée antichrétienne. Le sommaire de ce psaume pourrait être ainsi conçu :

1. Ps., XIV, XXIII.

A l'approche de l'invasion de l'Antechrist, les Juifs implorent le secours de Dieu et lui témoignent le plus amer repentir de leurs crimes. Quant au LXXII*, son titre pourrait être celui-ci : *Psaume de l'abomination de la désolation dans le lieu saint.* C'est, en effet, une élégie sur les quelques jours du triomphe de l'Antechrist et de son prophète. C'est un des psaumes les plus émouvants et les plus sublimes, et il méritera de fixer notre attention en temps opportun. Dans ces deux psaumes, le saint roi n'avait pas pour but spécial de proclamer le dogme de l'immortalité de l'âme, et des peines ou récompenses de la vie future.

Cependant, le foyer divin dont son âme est embrasée jette çà et là des lueurs révélatrices d'une vie éternelle. Ainsi, dès le premier psaume, il reconnaît l'ordre de la résurrection : *résurrection première* dont il est fait mention dans l'Apocalypse, et il proclame que les impies et les pécheurs n'auront point part à cette résurrection. C'est pourquoi il dit : « Les impies « ne ressusciteront pas au jour du jugement, ni les « pécheurs dans l'assemblée des justes¹. » Par là il fait entendre que leur résurrection sera retardée, comme nous aurons lieu de le démontrer par de nombreux témoignages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Or, cette résurrection, annoncée dès le premier psaume, indique évidemment la foi à une vie future et immortelle. Ensuite, il n'est presque pas un de ces chants où il ne soit question d'un âge à venir, des conditions à remplir pour avoir part aux félicités de cet âge, et pour être admis à jouir de la présence du Seigneur, de l'espérance qu'Israël doit avoir dans la bonté du Très-Haut, dans sa miséri-

1. Ps. 1, 6.

corde et dans sa protection; des châtimens réservés aux impies.

Si le trop célèbre membre de l'Institut, avant de citer le psaume XXXVII, se fût seulement donné la peine de lire celui qui précède, il y aurait découvert des indices non douteux de la ferme croyance du saint roi David et de son peuple à une vie future. Dans ce psaume, il est dit : « Mais ceux qui sont doux « hériteront la terre, et ils seront comblés de bonheur dans l'abondance de la paix ¹. » Paroles qui se rapportent à celles-ci de Notre-Seigneur : « Bien-
« heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » Cette terre, c'est *la terre des vivants*, dont parle le même prophète lorsqu'il dit : « Vous « êtes, Seigneur, mon espérance et mon héritage « dans la terre des vivants ². » Encore dans le psaume XXXVI il est dit : « Éloignez-vous du mal « et faites le bien, et habitez la terre à jamais ³. Les « justes hériteront la terre, et ils y demeureront dans « les siècles des siècles ⁴. La terre des vivants, c'est « le royaume de Dieu et du Christ, » mentionné souvent dans l'Apocalypse ⁵.

Après avoir cité les psaumes XXXVII et LXXIII pour prouver le scepticisme du saint roi David, par rapport au dogme de l'immortalité de l'âme et de la vie future, M. Renan signale encore le LXXII^e qui, dit-il, témoigne « du scandale qu'éprouvait le Psalmiste en « voyant la paix des pécheurs ⁶. » Mais M. Renan n'a voulu comprendre que la première partie de ce

1. Ps. XXXVI, 11.

2. *Ibid.*, CXLI, 7.

3. *Ibid.*, XXXVI, 27.

4. *Ibid.*, 29.

5. Voir, entre autres, V, 40.

6. Page 89.

psaume ; quant à la seconde, qui ne va pas à sa thèse, il la passe sous silence et n'en tient aucun compte ! Où est la bonne foi ?

Il est vrai que, dans la première partie, le grand roi exprime à Dieu sa surprise et ses gémissements à la vue de la prospérité des pécheurs ¹ ; son peuple, lui aussi, est ébranlé dans sa foi : on entend, de toutes parts, une multitude de gens qui accusent le Seigneur et s'écrient : « Comment ce désordre peut-il « exister sous un Dieu juste ? Est-ce que le Très-Haut « voit toutes ces choses ? En a-t-il seulement con- « naissance ? » De telles plaintes n'impliquent point la négation de la vie future. Elles échappent naturellement, et avant toute réflexion, à une âme qui gémit sur les tribulations du juste et sur les succès des impies. N'entendons-nous pas tous les jours des plaintes analogues au milieu des chrétiens ? Moi qui passe mes jours ici, avec les malades et les pauvres, je puis vous dire, Messieurs, que ce refrain résonne sans cesse à mes oreilles. Et cependant, tous ces infortunés qui souffrent à la vue de l'inégale distribution des biens et des maux de la vie présente, ont une foi très-éclairée et très-ferme aux récompenses et aux peines d'un monde à venir. Les murmures d'Israël ne prouvent donc pas le scepticisme dont l'accuse M. Renan.

Voici maintenant la seconde partie du même psaume où ce dogme est exprimé. M. Renan, qui parle du « scandale qu'éprouve le Psalmiste en voyant la paix « des pécheurs, » n'avait qu'à lire cette seconde partie pour voir comment ce *scandale* est dissipé dans l'âme du saint roi.

1. *Ibid.*, 2-9.

2. *Ibid.*, 10 et 11.

Au verset 16, il raconte que toutes ces pensées fermentaient dans son esprit et qu'elles étaient en lui le sujet d'une investigation *laborieuse*, jusqu'au moment où, dit-il, *je suis entré dans le sanctuaire de Dieu*. Là s'est dévoilé le mystère : *J'ai tout compris en considérant les fins dernières des pécheurs*. Quelles sont ces *fins dernières*? Ce sont celles dont parle l'Ecclésiastique, quand il dit : *Dans toutes vos œuvres, rappelez-vous vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais*¹. S'il ne s'agissait que de la mort, le texte sacré, qui est toujours d'une si parfaite exactitude, aurait dit au singulier : *la fin dernière des pécheurs*, — rappelez-vous *votre fin dernière*. Le pluriel indique qu'il n'est pas seulement question de la mort, mais de ses suites formidables, qui sont le jugement et l'éternité. Sans cette pensée du jugement et de l'éternité, la mort, au lieu d'être un frein pour les pécheurs, est plutôt un aiguillon qui les excite au mal et à l'assouvissement de leurs passions, pendant le peu de temps qui leur reste. Ils diront en bons logiciens : « Mangeons, « car nous mourrons demain ². Nous sommes sortis « du néant, et après cela nous serons comme si nous « n'avions jamais été... L'âme en nous est comme une « étincelle; lorsqu'elle s'éteindra, notre corps deviendra cendre, et notre esprit sera dissipé comme « un air subtil et notre vie s'évanouira comme une « nuée... Venez donc et jouissons des biens présents, « usons de la créature comme au temps de la jeunesse. N'épargnons pas les vins délicieux ni les « parfums. Couronnons-nous de roses avant qu'elles « se flétrissent. Qu'il n'y ait pas une seule prairie « qui ne soit témoin de nos débauches. Laissons

1. Eccl., vii, 40.

2. Isaïe, xxi, 13.

« partout des traces de nos plaisirs, car c'est là notre
« destinée. Opprimons le pauvre qui est juste, n'é-
« pargnons pas la veuve et n'ayons aucun égard pour
« le vieillard aux cheveux blancs... » Ainsi raison-
neront les impies qui ne croient pas à la vie future.
« La malice les a aveuglés. Ils n'ont pas connu les
« secrets de Dieu, ils n'ont point espéré les récom-
« penses de la justice ni apprécié la gloire réservée
« aux âmes saintes. Car Dieu a créé l'homme indes-
« tructible et il l'a fait à l'image de sa ressem-
« blance ¹. » Ce beau passage, qui manifeste la foi
d'Israël à l'immortalité de l'âme, nous prouve aussi
que, par les fins dernières de l'homme, il faut en-
tendre non-seulement le terme de la vie présente,
mais aussi les récompenses et les peines éternelles
de la vie future. Et une preuve que telle est la pensée
du Psalmiste, lorsqu'il s'écrie qu'il a *tout compris en*
considérant les fins dernières des pécheurs, c'est que lui-
même, en comparant leur sort à venir avec le sien,
établit entre eux et lui une différence comme du ciel à
la terre. « Eux, » dit-il, « périront; vous perdrez, Sei-
« gneur, tous ceux qui s'éloignent de vous. Quant à
« moi, que veux-je dans le ciel et que désiré-je sur la
« terre, sinon vous, ô mon Dieu! Ma chair et mon cœur
« tombent en défaillance en pensant à vous, ô Dieu de
« mon cœur, vous êtes mon partage dans l'éternité!...
« Il m'est bon d'adhérer à Dieu et de placer dans le
« Seigneur Dieu mon espérance ². » Le saint roi
David attend donc Dieu comme *son partage éternel*.
C'est là sa foi à l'éternelle récompense, foi qui éclate
dans ces paroles, et qui suppose encore sa ferme
croyance à la peine éternelle des pécheurs:

1. Sag., II tout entier.

2. Ps., LXXII, 25-28.

Ainsi, à quelque point de vue qu'on envisage les Psaumes, on ne peut, sans déraison, les signaler comme *un monument de l'imperfection des idées juives sur les fins dernières.*

12° Puisque, Messieurs, je vous ai cité un passage du livre de *la Sagesse*, il faut que je vous en rappelle un autre non moins concluant. Salomon, qui fut l'auteur de ce livre admirable, établit un contraste frappant entre le malheureux sort des pécheurs et l'état heureux des justes après la mort. « Les âmes des justes, » dit-il, « sont dans la main de Dieu... Aux yeux des insensés, ils ont paru mourir... et leur départ du milieu de nous a été regardé comme une ruine; mais eux, ils sont dans la paix. Et s'ils ont souffert devant les hommes, leur espérance est pleine d'immortalité... Dieu les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et il les a trouvés dignes de lui... Les justes brilleront et seront agiles comme des étincelles dans les roseaux ¹. Le juste, s'il est enlevé par une mort prématurée, sera dans le rafraichissement ². Mais les justes vivront éternellement, et leur récompense est auprès du Seigneur, et le Très-Haut prendra soin d'eux. Ils recevront de la main du Seigneur un royaume admirable et un diadème de gloire, etc. ³. » Quant aux pécheurs, le même sage fait une peinture effrayante des cris de désespoir qu'ils feront entendre, après leur trépas, du fond de l'enfer. « Les méchants, » dit-il, « à la vue des justes sauvés, seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur. Ils diront en eux-mêmes, dans le serrement de leur cœur : Ce sont ceux-là qui furent

1. *Sag.*, III, 4-7.

2. *Ibid.*, IV, 7.

3. *Ibid.*, V, 16 et 17.

« jadis l'objet de nos railleries... Insensés, nous re-
« gardions leur conduite comme une folie... et voilà
« comment ils sont rangés parmi les enfants de Dieu !
« Les voilà au nombre des saints ! Donc, nous nous
« sommes trompés... A quoi nous a servi notre or-
« gueil et l'ostentation des richesses ? Toutes ces
« choses sont passées comme l'ombre, et comme le
« courrier qui court, et comme le vaisseau qui fend
« les flots agités... et comme l'oiseau qui vole dans les
« airs, ou comme la flèche lancée vers son but... C'est
« ainsi que nous, à peine venus au monde, nous en
« avons disparu, consumés par notre malice, et ne
« laissant après nous aucune trace de vertu. Tels sont
« les discours des pécheurs dans l'enfer ¹. »

Il aurait fallu citer intégralement les chapitres II, III, IV et V de ce beau livre de *la Sagesse*. Mais ces courts extraits suffisent pour montrer quelle était, au temps de Salomon, la foi à la vie future ; et l'on sait que ce prince fut le successeur de David et qu'il hérita de ses croyances religieuses.

Le pieux Daniel, qui prophétisa au temps de la captivité de Babylone, énonce avec solennité les dogmes de la résurrection et de l'immortalité de l'âme. « Plusieurs, » dit-il, « de ceux qui dorment
« dans la poussière de la terre se réveilleront, les
« uns pour la vie éternelle, les autres pour l'op-
« probre qu'ils auront toujours devant les yeux ². »
C'est ici un des nombreux témoignages qui établissent *la première résurrection* dont j'ai parlé tout à l'heure : résurrection qui sera un surcroît et une anticipation de récompenses pour les martyrs, de même qu'un surcroît et une anticipation de supplices pour

1. Sag. v, 1-16.

2. Dan., xii, 2.

les persécuteurs de Jésus-Christ et de son Église. Nous aurons lieu, j'espère, de conférer sur ce sujet dans le cours de nos entretiens. M. Renan pourra-t-il dire que cette prophétie de Daniel est un monument de *l'imperfection des idées juives sur les fins dernières*?

Enfin, après la captivité de Babylone, lorsque les Juifs, retournés dans leur patrie, s'y constituèrent de nouveau en corps de nation, ils se montrèrent plus que jamais fidèles à la loi de Dieu, et firent éclater, en maintes circonstances, leur foi à une vie future. Le second livre des Machabées en fournit des preuves manifestes. Il y a d'abord le fait sublime du martyre des sept Machabées et de leur mère. Tous endurent les supplices les plus affreux avec une constance héroïque, plutôt que de violer la loi du Seigneur. La pensée qui anime leur courage, c'est la perspective de la vie future. On peut résumer leurs réponses à Anthiochus par ces paroles de l'un d'eux : « Vous, ô scélérat et le
« plus abominable des hommes, vous n'échapperez pas
« à la main de Dieu, et viendra le jour où vous subirez la peine de votre orgueil ; quant à nous, vous
« nous faites perdre, il est vrai, la vie présente, mais
« le roi du monde nous ressuscitera pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour ses lois¹. » Ensuite, il y a le fait de Judas Machabée qui, après une victoire, se rend avec quelques-uns des siens sur le champ de bataille : il a la douleur de voir les cadavres d'un grand nombre de ses soldats qui avaient péri dans le combat ; *il fait aussitôt une quête*, et il en *envoie* le produit, « douze mille drachmes, à Jérusalem, afin qu'on y offre des sacrifices pour les pé-

1. Voir chap. vii tout entier.

« chés de ces morts, ayant de bons et de religieux
« sentiments touchant la résurrection, etc.¹. »

C'est ainsi que le dogme de l'immortalité de l'âme et d'une vie future fut transmis par nos premiers parents à l'âge antédiluvien, et, de là, aux générations qui suivirent de Noé à Abraham, d'Abraham à Moïse, et de Moïse à Jésus-Christ. Dans tous les temps, la foi à une vie future, heureuse pour les bons, et malheureuse pour les méchants, consola et soutint l'homme juste dans les tribulations de la vie présente. Il n'a jamais appartenu qu'aux impies et aux insensés de braver cette croyance et de s'écrier : *Buvons et mangeons, car nous mourrons demain*².

Après cela, comment n'être pas surpris, lorsque M. Renan vient nous parler de « l'imperfection des
« idées juives sur les fins dernières? »

13° Les livres de l'Ancien Testament présentent donc des documents incontestables et lumineux sur l'antiquité de la foi à l'immortalité de l'âme ; mais il faut reconnaître que ces documents sont loin d'être aussi nombreux que dans les livres du Nouveau Testament. D'où vient cette différence ? C'est une question qu'il importe d'examiner pour se faire une juste idée de l'assertion de M. Renan sur la prétendue imperfection des idées juives au sujet des fins dernières. Je dis d'abord que la différence qui existe entre les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, par rapport au dogme de l'immortalité de l'âme, provient de la supériorité de la loi chrétienne sur toutes celles qui l'ont précédée. Auparavant, le genre humain était comme dans l'enfance. Les hommes étaient, sans doute, alors, ce qu'ils sont aujourd'hui, enfants de

1. Voir chap., xii, 40-46.

2. Isaïe, xxii, 13. Voir aussi Lvi, 12, et Sag., ii, 6.

Dieu ; mais ils vivaient *sous les éléments de ce monde*, selon la parole de saint Paul. Semblables à *des petits enfants* et à *des serviteurs*, Dieu les menait par le mobile des récompenses et des peines sensibles¹. Israël se sentait immédiatement sous la main de Dieu. La forme de son gouvernement était théocratique. Dieu était son roi suprême : il l'appelait sans cesse *mon peuple* ; et Israël, à son tour, lui disait : *Seigneur, notre roi, notre législateur*².

C'est la proposition que je vais établir. Ensuite j'en déduirai, pour première conséquence, que les livres de l'Ancien Testament se rapportent à un ordre de choses temporelles ; et, pour deuxième conséquence, qu'il n'est pas étonnant que les passages sur l'immortalité de l'âme y soient plus rares que dans les livres du Nouveau Testament. Enfin, je ferai voir combien il est déraisonnable de conclure, de la rareté de ces passages, que *les idées juives sur les fins dernières étaient imparfaites*.

Je dis, en premier lieu, que le Très-Haut lui-même était le souverain d'Israël. En effet, nous lisons dans la Genèse qu'il manifesta l'intention de se choisir un peuple sur lequel il devait exercer une autorité absolue ; c'est Abraham qu'il appela à devenir le père de ce peuple, il lui dit : « Je ferai sortir de toi une « grande nation. » Puis, lui ayant montré la terre de Chanaan, il ajouta : « Je donnerai cette terre à ta pos-
« térité. Je te bénirai, je rendrai ton nom glorieux et
« tu seras béni ; je bénirai ceux qui te béniront et je
« maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les na-
« tions de la terre seront bénies en toi³. » Jacob,

1. Gal., iv, 1-3.

2. Isaïe, xxxiii, 22. — Ps. LXXII, 12, etc.

3. Gen., xii, 2, 3 et 7.

petit-fils d'Abraham, a douze fils : voilà déjà les souches des douze tribus dont ce peuple sera composé. Elles se multiplient en Égypte, dans la terre de Gessen, et deviennent, en effet, une nation. On voit, à ne pas s'y méprendre, que Dieu lui-même gouverne ce peuple et s'en occupe avec plus de tendresse que ne ferait le meilleur des rois. C'est Dieu qui le protège contre la tyrannie de Pharaon, qui lui donne un chef dans la personne de Moïse, en disant à celui-ci : *Je veux t'envoyer à Pharaon, afin que tu fasses sortir mon peuple de l'Égypte*¹. C'est Dieu qui lui ouvrit la mer Rouge, qui le nourrit lui-même et pourvut à son entretien pendant les quarante années de ses pérégrinations dans les déserts. Moïse étant sur le point de mourir, c'est Dieu lui-même qui lui dit : *Prenez Josué, cet homme en qui réside mon esprit; imposez-lui les mains en présence de tout le peuple, afin qu'on lui obéisse*². Après la mort de Josué, Dieu sembla prendre les rênes du gouvernement d'une manière encore plus sensible. Les juges ne sont que ses lieutenants. Israël, sous la présidence de ceux-ci, remporte des victoires si éclatantes, qu'il ne peut y méconnaître l'intervention de son divin roi. Si parfois il essuie des revers, c'est qu'il a été infidèle. Dans les victoires comme dans les défaites, c'est toujours le divin roi qui se montre. Israël a demandé un roi; c'est Dieu qui le lui donne, et le caractère divin de cette élection est marqué par une série de prodiges. Saül manque à sa vocation; Dieu lui substitue David, dont il fait la souche d'une famille royale, mais en se réservant toujours à lui-même la suzeraineté. Le suzerain

1. Exod., III, 10.

2. Nomb., XXVII, 18-22.

se montre pendant tout le règne de ce grand prince¹. Cette suzeraineté de Dieu est démontrée par la loi sur le dénombrement. Dans le livre de l'Exode, dit M. Drach, il est défendu de compter les individus « dans le dénombrement du peuple, sous peine d'attirer la mortalité sur celui-ci. On ne devait compter que les pièces de monnaie ou autres objets donnés par chacun de ceux dont on faisait le recensement. La somme provenant de ces oblations individuelles était consacrée au Seigneur². » Ce ne fut jamais que par l'ordre formel de Dieu que Moïse fit trois fois le dénombrement d'Israël³. Ainsi le droit de dénombrement, soit de recensement, était réservé à Dieu seul, et ce droit atteste sa souveraineté suprême sur Israël. Lorsque David ordonna, de sa propre autorité, le dénombrement de ses sujets, il empiéta sur ce droit sacré. Son crime ne fut pas simplement un acte d'orgueil, comme on l'a dit, mais un attentat contre le droit de Dieu ; de même que la révolte antérieure d'une partie des Israélites qui s'étaient prononcés pour Absalon était un autre attentat contre l'autorité de Dieu, puisque c'est Dieu lui-même qui leur avait donné David pour roi. La suprême autorité de Dieu avait donc été outragée, en cette conjoncture, et par David et par son peuple. Ce fut la seule cause du terrible châtement qui éclata sur l'un et sur l'autre⁴.

Je pourrais m'étendre bien davantage pour démontrer que Dieu était le véritable souverain d'Israël, et que Saül, David, Salomon, ainsi que les autres rois qui se succédèrent sur le trône de Juda, ne furent que

1. Voir II Rois, xv, 30, et xxii.

2. Exode, xxx, 11, 15.

3. Exode, xxxviii, 25, xxxvi. — Nomb., i, 1 et 2. — *Ibid.*, xxvi, 1 et 2.

4. II. Rois, xxiv entier.

les exécuteurs et les dépositaires de ce pouvoir divin. Toute l'histoire des enfants d'Abraham met en évidence leur forme de gouvernement théocratique. C'est, d'ailleurs, un fait qui n'est point contesté ; mais je tenais à l'établir, à cause des lumières qui en jaillissent sur la question présente. De ce fait je déduis, comme première conséquence, que les livres de l'Ancien Testament se rapportent, d'une manière directe et spéciale, à un ordre de choses temporelles.

14° Dieu exerçant envers Israël l'autorité royale, devait naturellement se conduire à son égard comme un roi envers son peuple. Que fait un bon roi ? Il désire le bien-être de ses sujets. C'est vers ce grand but que convergent toutes ses pensées et tous les actes de son administration. Ses lois n'ont de sanction que dans des peines ou des récompenses. Telle fut la position de Dieu à l'égard des Israélites. Il leur donna constamment les preuves les plus sensibles de son amour et de sa sollicitude pour leur félicité. Étaient-ils reconnaissants de ses bontés, étaient-ils fidèles à ses lois, Dieu les récompensait par une prospérité étonnante. Au contraire, se montraient-ils ingrats et rebelles, le châtiment ne se faisait pas attendre. C'était la sanction de ses lois. « Si, » leur avait-il dit dès le principe, « si vous observez mes commandements, « je vous enverrai les pluies en temps opportun, la « terre produira son fruit, la moisson sera pressée « par la vendange, et la vendange par les semailles ; « et vous mangerez votre pain jusqu'à satiété, et « vous habiterez dans votre terre sans aucune crainte. « J'établirai la paix dans votre pays, etc., etc. Si, au « contraire, vous méprisez mes lois..., je ne tarderai « pas à vous punir par l'indigence... C'est en vain « que vous sèmerez un grain qui sera dévoré par des

« ennemis. Je vous regarderai d'un œil sévère, et
« vous tomberez devant vos ennemis... ; et si les pre-
« miers châtimens ne vous ramènent pas à l'obéis-
« sance, je vous châtierai sept fois davantage..., je
« vous donnerai au-dessus de vos têtes un ciel comme
« de fer et une terre d'airain, etc., etc.¹. »

Tel fut l'ordre de choses qui régit constamment Israël, depuis son origine, jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ. A son origine, ce sont les biens de la vie présente que Dieu lui promet. Ainsi, nous lisons dans le livre de la Genèse, qu'Isaac, au lit de la mort, prophétisa, en ces termes, sur Jacob : « Voilà que l'odeur de
« mon fils est comme l'odeur d'un champ fertile que
« le Seigneur a béni. Que Dieu te donne, de la rosée
« du ciel et de la graisse de la terre, l'abondance du
« froment et du vin. Et que les peuples te servent et
« que les tribus t'adorent : sois le maître de tes frères
« et que les enfans de ta mère se prosternent devant
« toi : celui qui te maudira, qu'il soit maudit ; et
« celui qui te bénira, qu'il soit comblé de bénédic-
« tions². »

A l'époque de la réhabilitation future de ce peuple, lorsqu'après les années de sa dispersion, il sera rétabli dans sa terre, Dieu emploiera les mêmes promesses de biens temporels pour exciter sa ferveur à reconstruire le temple de Jérusalem. Alors il sera dit aux tribus de Juda et de Benjamin : « Gravez dans
« vos cœurs tout ce qui se fera depuis ce jour et à l'a-
« venir, depuis le vingt-quatrième jour du neuvième
« mois, depuis le jour que les fondemens du temple
« ont été jetés ; gravez, » dis-je, « dans votre cœur ce
« qui se passera. Est-ce que le grain n'est déjà pas en

1. Lév., XXVI, 2-41.

2. Gen., XXVII, 27-29.

« germe? Et la vigne, et le figuier, et le grenadier, et
« l'olivier ne commencent-ils pas à fleurir? De ce
« jour, je bénirai *tout*¹. »

Ainsi l'histoire d'Israël est celle d'un peuple que Dieu lui-même gouverne, qu'il invite à l'obéissance et à la vertu, par l'appât des biens sensibles, et qu'il cherche à détourner du mal, par la perspective du châtiment temporel. Les chefs de ce peuple sont les mandataires du Très-Haut ou son pouvoir exécutif. Les ordonnances, les réprimandes, les menaces, les exhortations, transmises par le ministère des prophètes, sont autant d'actes de ce gouvernement divin. Les livres de l'Ancien Testament se rapportent tous à l'histoire de ce peuple.

15° De là je tire la seconde conséquence à laquelle j'ai voulu arriver pour faire ressortir la cause de la différence qui existe entre l'Ancien et le Nouveau Testament, par rapport au dogme de l'immortalité de l'âme. Dieu est le roi d'Israël, il parle à son peuple par ses prophètes, comme un roi parle à ses sujets par ses ministres. Roi, et le meilleur des rois, il a en vue le bien-être de son peuple. On ne doit donc pas être surpris de ce que les grandes pensées de l'immortalité de l'âme et de la vie future sont moins fréquentes dans les livres de l'Ancien Testament. Elles s'y trouvent disséminées, çà et là, dans les termes les plus clairs, comme je l'ai démontré; et cela suffit pour constater la foi du peuple israélite à une vie future, heureuse pour les justes, et malheureuse pour les pécheurs. Certes, l'histoire de France, d'Angleterre ou de tout autre peuple chrétien, présente des centaines de pages et même des volumes entiers,

1. Aggée, II, 19 et 20.

où l'on ne rencontre aucune trace de croyance à l'immortalité de l'âme ; faut-il en conclure que ces peuples n'ont pas cru et ne croient pas à une vie future, ou n'ont que des *idées imparfaites sur les fins dernières* ? Une telle conclusion serait assurément insensée. Il suffit de rencontrer parfois, dans leur histoire, des passages où l'on voit l'établissement de la religion chrétienne, leurs faits et croyances dans l'ordre religieux, etc. D'après ces seuls documents, le lecteur tire lui-même la conclusion : donc la foi à l'immortalité de l'âme et à une vie future est établie dans ce peuple.

Pour l'histoire du peuple israélite, il en est de même : les livres de l'Ancien Testament, qui contiennent toute cette histoire, présentent d'innombrables passages où l'on voit l'arche sainte, le tabernacle, le peuple, les synagogues, les fêtes religieuses, les sacrifices, les prières, les prédications, les pratiques de pénitence, en un mot, tout ce qui constitue une religion établie ; on y voit, de plus, de nombreux témoignages sur une vie à venir. Il n'en faut pas davantage pour conclure que le peuple israélite avait des idées très-claires et très-nettes sur ce dogme, et que *l'imperfection des idées juives sur les fins dernières* n'a de réalité que dans le cerveau de M. Renan.

16° Ce sceptique, non content d'imputer aux Juifs « des idées imparfaites sur les fins dernières, » ose former la même accusation contre le christianisme naissant. « Lorsque, dit-il, les Juifs imposèrent leur « pensée au monde, peut-on dire que ce soit par « l'immortalité philosophique qu'ils aient consolé « l'homme et l'aient élevé à l'héroïsme du martyr ? « Non, certes. La résurrection fut pour eux, non la « revanche de l'individu contre les injustices de la

« vie présente, mais la révolution qui devait substi-
« tuer au triomphe actuel des puissances brutales le
« règne d'une céleste et pacifique Jérusalem. C'est
« avec l'espérance d'un bouleversement final qui se-
« rait l'avènement du royaume de Dieu sur la terre,
« que le christianisme conquiert le monde. En cela le
« christianisme naissant continuait bien réellement
« la tradition d'Israël. L'utopie d'Israël ne consistait
« pas à créer un monde pour servir de compensation
« et de réparation à celui-ci. C'est quand ce rêve
« grandiose s'évanouit devant la prolongation obstinée
« du vieux monde, et que le renouvellement de l'uni-
« vers ne fut plus attendu que de quelques millénai-
« res attardés, que l'on transporta à un jugement par-
« ticulier et aux destinées de l'âme individuelle, ce
« qui jusque-là avait été entendu d'une rénovation
« totale et prochaine de l'humanité¹. »

Dans ce paragraphe, M. Renan se montre fidèle à son habitude d'affirmer, sans rien prouver. On dirait que sa chaire d'hébreu, de chaldéen et de syriaque au collège de France lui donne le droit de prononcer sentencieusement et irrévocablement, et que l'on doit, sans réplique, se rendre à ses oracles. Singulière prétention dans un homme qui dédaigne l'autorité de la Synagogue et de l'Église ! Nous pourrions nous contenter de nier purement et simplement ce qu'il affirme sans preuves. *Gratis affirmatur, gratis negatur*. Cependant, Messieurs, je ne résiste pas au plaisir de réfuter ces nouvelles objections.

Et d'abord, ne craignons pas d'avouer que dans les trois premiers siècles de l'Église, les chrétiens étaient dans l'attente « d'un bouleversement final, qui serait l'a-

1. Page 86.

« vènement du royaume de Dieu sur la terre, et
« d'une céleste et pacifique Jérusalem. » Plus tard, et
jusque vers le douzième siècle, l'attente de l'avène-
ment prochain de Jésus-Christ ne cessa pas d'impres-
sionner les cœurs, à chacune des calamités publiques
ou des commotions sociales, si nombreuses pendant
ce laps de temps. Les écrits de saint Jérôme, de saint
Augustin, de saint Chrysostome, des papes saint Gré-
goire et saint Léon, et, en général, des écrivains ec-
clésiastiques, en font foi, de même que les monu-
ments de l'histoire. Ce sont là des faits que nous
reconnaissons sans difficulté.

Mais, voyez, Messieurs, quelle conséquence illo-
gique en tire le professeur, lorsqu'il vient nous dire
que « c'est avec l'espérance de l'avènement du royaume
« de Dieu sur la terre que le christianisme conquiert le
« monde, » que ce n'est point par la grande pensée
de l'immortalité que les apôtres ont consolé l'homme et
l'ont élevé à l'héroïsme du martyre, mais par la pers-
pective d'une rénovation totale et prochaine de l'humanité,
que, dans leur bouche, le mot *résurrection* signifiait
la révolution qui devait amener le règne d'une céleste
et pacifique Jérusalem ! Quel démenti donné à toute
l'histoire des conquêtes du Christianisme sur le
monde païen !

Consultons, à ce sujet, les Actes des Apôtres : nous
y trouverons tout d'abord le véritable esprit qui anima
les premiers prédicateurs et les premières victimes
de la foi chrétienne. Au chapitre II, on voit saint
Pierre, prêchant aux Juifs, le jour même de la Pen-
tecôte : il leur déclare hautement que Jésus est le
Christ qu'ils attendaient, et il le prouve par le pro-
dige étonnant de sa résurrection. Or, cette résurrec-
tion de Jésus-Christ n'avait point, dans la bouche de

saint Pierre, un sens figuré, mais un sens réel. *Dieu*, dit-il, *a ressuscité ce Jésus, nous en sommes les témoins*. Les Juifs ne l'entendirent pas autrement. Et lorsque le prince des apôtres leur fit comprendre que le roi David avait prédit la mort du Christ et sa résurrection, ils ne purent contenir leur émotion profonde. Alors ils reçurent le baptême de Jésus-Christ ; par là, ils se rangèrent au nombre de ses disciples, et firent profession de croire à tous ses enseignements, et, par conséquent, à sa doctrine bien connue sur l'immortalité de l'âme, sur les récompenses et les peines éternelles de la vie future. Les Juifs embrassèrent donc la foi de Jésus-Christ, non pas dans l'espérance *de la rénovation totale de l'humanité*, mais parce qu'ils furent convaincus par l'étonnant prodige de sa résurrection, qu'il était le Christ promis.

Peu de temps après, le même apôtre adressa son deuxième discours au peuple de Jérusalem. On y voit très-clairement qu'il ne se contente pas de constater le fait de la résurrection de Jésus-Christ, mais qu'il le signale comme le gage et le type de la résurrection future de tous les hommes. Les prêtres et les Sadducéens qui survinrent, en furent irrités. Les prêtres qui croyaient au dogme de la résurrection, ne pouvaient pas supporter l'idée que cette résurrection eût lieu *en Jésus*, puisqu'ils l'avaient persécuté et fait mourir. Les Sadducéens étaient encore plus furieux ; car, ils ne croyaient pas à la résurrection des morts. *Dolentes quod annuntiarent in Jesu resurrectionem ex mortuis*¹. Il est donc évident que la résurrection prêchée par les apôtres était bien la résurrection de la chair, telle qu'elle est énoncée dans leur symbole,

1. Act., iv, 2.

telle qu'on l'a toujours entendue, et non pas, comme le soutient M. Renan, « la révolution qui devait
« substituer au triomphe actuel des puissances brutales le règne d'une céleste et pacifique Jérusalem. »

L'apôtre saint Paul semble s'être modelé sur saint Pierre, tant il y a de similitude dans leur argumentation. Les actes des apôtres nous représentent cet infatigable prédicateur annonçant l'Évangile à Damas, à Antioche, à Béroée, à Athènes, à Corinthe, en Syrie, à Éphèse, et enfin, de toutes parts. La grande thèse qu'il soutient partout, qui est le sujet dominant de tous ses discours, et le principal levier par lequel il remue le monde païen, est celle-ci : Jésus-Christ est *le Fils de Dieu*, il est le Christ annoncé par les prophètes, il faut croire en lui, recevoir son baptême et faire pénitence. Et cette thèse, il la démontre par les prophéties que cet envoyé du ciel a réalisées dans sa personne, par les nombreux miracles qu'il a opérés pendant sa vie, et surtout par l'étonnant miracle de la résurrection, qui est le type de la résurrection générale de tous les hommes¹.

Telle fut l'âme des prédications apostoliques ; et Dieu se plaisait à les confirmer par une foule de miracles². Or, tel fut aussi le mobile qui déterminait et les Juifs et les Gentils à embrasser la foi chrétienne. Les uns et les autres crurent en Jésus-Christ, parce qu'il leur fut démontré qu'en lui seul on pouvait obtenir *le salut et la vie éternelle*³. *L'espérance d'un bouleversement final qui serait l'avènement du royaume de Dieu sur la terre*, n'eut donc aucune part au mouvement général de la

1. Act., ix, 20 ; xiii, 23-49 ; xvii, 3, 11, et 30 jusqu'à la fin.

2. Act., iii, 1-13 ; viii, 6-13. — Marc, xvi, 20.

3. Act., iv, 12 ; xiii, 48.

conversion des peuples; et, si elle entra pour quelque chose dans la conversion des Juifs, ce ne fut que comme impulsion secondaire et accessoire.

Ce que j'ai dit du mobile qui excita les apôtres à prêcher l'Évangile et les païens à l'embrasser, je le dis aussi de celui qui anima les martyrs.... La divinité de Jésus-Christ brillait à leurs yeux du plus vif éclat : leur cœur était embrasé d'un ardent amour pour celui qui avait voulu s'offrir en sacrifice, afin de sauver le monde. Ils espéraient par lui la vie éternelle. La foi, l'espérance et l'amour, par rapport à Jésus-Christ, enfantèrent les martyrs..... Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'histoire de saint Étienne, qui ouvrit cette voie d'héroïsme dans laquelle il fut suivi par d'innombrables chrétiens. Il est devant le Sanhédrin, en face de ses ennemis; son *visage* rayonne, il « res-
« semble à un ange; il élève les yeux au ciel, il voit
« la gloire de Dieu, et Jésus debout, à la droite de
« Dieu. Et, il dit : voilà que je vois les cieux ouverts
« et le fils de l'homme debout, à la droite de Dieu.»
A ces mots, la cohue populaire, semblable à une troupe de bêtes féroces, se rue sur lui : on le *traîne hors de la ville, il est lapidé*, et, en tombant sous la grêle des pierres, il prie pour ses bourreaux, à l'exemple de Jésus-Christ, et s'écrie : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit*¹. Le mobile qui animait ce généreux martyr est évident : c'est l'amour de Jésus-Christ, amour qui se manifeste dans ces paroles : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit*; c'est la foi en la vie éternelle qui le porte à regarder les cieux; et le Seigneur récompense cette foi en lui montrant sa gloire, et Jésus à sa droite. C'est donc bien par la pensée de l'immorta-

1. Act., viii, entier.

lité que saint Étienne s'est élevé à l'héroïsme du martyre, et non point par la perspective d'une révolution utopique, qui devait amener le règne d'une céleste et pacifique Jérusalem.

Le même esprit anima, de tout temps encore, tous les chrétiens qui versèrent leur sang pour Jésus-Christ. Il suffit de lire les actes des martyrs, pour n'avoir pas, à cet égard, le plus léger doute ; et on ne saurait trop s'étonner que M. Renan ose soutenir le contraire. Inutile, Messieurs, de reproduire ici les nombreux témoignages de l'histoire qui attestent ce fait : vous les connaissez mieux que moi. Cependant, il me vient à la pensée de citer, comme exemple, le martyre de sainte Félicité, et de montrer ainsi que nous avons, dans l'Église, le pendant de la mère magnanime dont la Synagogue peut s'enorgueillir. Le martyre de sainte Félicité et celui de la mère des Machabées méritent, en effet, d'être rapprochés l'un de l'autre à cause de leur parfaite ressemblance. Dans les deux mères, on voit une tendresse éclairée des plus vives lumières de la foi, qui veut avant tout le salut éternel des enfants ; et dans les enfants, la crainte d'outrager Dieu par le crime de l'idolâtrie, et de s'attirer le malheur de la damnation éternelle. Vous avez entendu, il y a quelques instants, les sept Machabées et leur mère. Écoutons maintenant sainte Félicité et ses sept fils : Antonin est à la tête de l'empire ; Publius est préfet de Rome ; Félicité et ses fils professaient ouvertement la foi chrétienne, et leur exemple était une prédication efficace. Ils sont dénoncés et amenés dans le champ de Mars, devant le temple de ce faux Dieu. Publius veut agir sur le cœur de la mère : *Malheureuse*, lui dit-il, « comment pouvez-vous ex-
« poser vos enfants à être privés de la vie et me for-

« cer à la leur ravir par de cruels tourments? Mes
« enfants, répond Félicité, vivront éternellement
« avec Jésus-Christ, s'ils lui sont fidèles; mais ils doi-
« vent s'attendre à des supplices qui ne finiront point,
« s'ils sacrifient aux idoles.» Ensuite elle se tourne
vers ses enfants, et leur dit : « Regardez le ciel où
« Jésus-Christ vous attend avec ses saints; persévé-
« rez dans son amour, et combattez généreusement
« pour vos âmes.» Vaincu par la constance de la
mère, Publius s'adresse aux sept fils. Pour agir plus
efficacement, il les prend à part, les uns après les
autres. Vaine précaution : tous ses efforts viennent se
briser contre leur invincible résistance. « Il n'y a
« qu'un seul Dieu, répondent-ils, et c'est à lui que
« nous devons offrir le sacrifice de nos cœurs. Jamais
« nous n'oublierons l'amour que nous devons à Jésus-
« Christ.. Employez tous les artifices et tous les raf-
« finements de la cruauté, vous ne pourrez nous ra-
« vir notre foi. Tous ceux qui ne confessent pas que
« Jésus-Christ est vrai Dieu, seront jetés dans un
« feu qui ne s'éteindra jamais¹. »

Que M. Renan prenne la peine de lire les Actes des martyrs, et il y verra que tous, en face des bûchers, des chevalets et des autres instruments de supplice, étaient mus par le même esprit. Un seul sentiment les dominait : c'était la foi en Jésus-Christ, l'espérance en Jésus-Christ, l'amour pour Jésus-Christ; c'était la perspective de la vie éternelle qu'ils méritaient, en le confessant devant les hommes, au péril de leur vie. On ne voit dans leurs réponses aucune allusion *au prochain avènement du royaume de Dieu sur la terre*, ni à cette *révolution qui devait amener le règne d'une*

1. Ruinart, *Actes des Martyrs*.

céleste et pacifique Jérusalem. Mais il fallait à M. Renan une fiction pour prouver que le dogme de l'immortalité de l'âme n'était pas même connu des premiers chrétiens.

17° Cet audacieux écrivain est cependant obligé de convenir qu'aujourd'hui tous les peuples chrétiens professent le dogme sacré de la prolongation de la vie au delà du tombeau. Il s'agissait pour lui d'en faire connaître l'origine. C'était assez embarrassant. Aussi ne l'indique-t-il pas d'une manière précise. Quelle fut l'époque, quel fut le siècle où naquit la croyance de l'âme immortelle ? Il demeure dans le vague. « C'est, » dit-il, « quand ce rêve grandiose » — du royaume de Dieu sur la terre — « s'évanouit » « devant la prolongation obstinée du vieux monde... » « que l'on transporta à un jugement particulier et » « aux destinées de l'âme individuelle ce qui jusque- » « là avait été entendu d'une rénovation totale et pro- » « chaine de l'humanité. »

En vérité, on ne croit pas à ses propres yeux quand on lit une pareille assertion. C'est ainsi qu'à propos de la vie future, M. Renan ne se contente pas de dénaturer les livres sacrés de la Synagogue, mais qu'il s'en prend encore à ceux des chrétiens et aux chrétiens eux-mêmes. Selon lui, ce ne sont ni les sentences de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ni les écrits des apôtres, ni leurs prédications, ni celles de leurs successeurs, qui ont transmis aux nations chrétiennes la foi à une vie future ; ce n'est pas le sang des martyrs qui l'a cimentée ; ce n'est pas le christianisme qui, dès sa naissance, a sanctionné cette foi et l'a fait pénétrer dans les entrailles de la société. Le dogme de l'immortalité de l'âme est tout bonnement une idée du Bas-Empire, une superstition du moyen

âge! Comme si les livres du Nouveau Testament ne fourmillaient pas de passages où cette croyance est proclamée dans les termes les plus clairs et les plus solennels! Comme si la loi de Jésus-Christ n'avait pas pour base les récompenses et les peines de l'éternité, et comme si ces récompenses et ces peines éternelles de la vie future n'étaient pas les deux pivots du christianisme!

Vous voyez, Messieurs, qu'il m'a fallu une forte dose de patience pour réfuter les objections de M. Renan; et vous aussi, vous avez fait preuve d'une grande bonté en me prêtant une oreille attentive. Je ne me suis déterminé à ce travail qu'à cause du prestige qui s'attache au nom de ce professeur. Car, au fond, ses raisonnements ne valaient pas la peine de nous occuper. L'homme qui, placé au rang des savants de notre époque, a le triste courage de soutenir que le christianisme n'a pas professé, de tout temps, le dogme de l'immortalité de l'âme, et de récuser ainsi le double témoignage de l'Évangile et de l'histoire, ne mérite que le mépris.

18° Pour conclusion, le sceptique professeur substitue à l'immortalité de l'âme je ne sais quelle immortalité fantastique. Il se garde bien d'en donner une idée nette. Écoutons-le : « Nous affirmons que
« celui qui aura choisi le bien aura été le vrai sage.
« Celui-là sera immortel; car ses œuvres vivront
« dans le triomphe définitif de la justice, le résumé
« de l'œuvre divine qui s'accomplit par l'humanité.
« L'humanité fait du divin comme l'araignée file sa
« toile; la marche du monde est enveloppée de ténèbres; mais il va vers Dieu. Tandis que l'homme
« méchant, sot ou frivole, mourra tout entier, en ce
« sens qu'il ne laissera rien dans le résultat du tra-

« vail de son espèce, l'homme voué aux bonnes et
« belles choses participera à l'immortalité de ce qu'il
« a aimé ¹. »

Ainsi, Messieurs, vous le voyez, M. Renan ne promet d'immortalité « qu'au vrai sage qui aura choisi
« le bien. » Et cette immortalité consistera en ce que
« ses œuvres vivront dans le triomphe définitif de la
« justice qui s'accomplit par l'humanité, et qu'il par-
« ticipera à l'immortalité de ce qu'il aura aimé. »
C'est seulement dans ce sens que Jésus-Christ est
immortel. Ce n'est point parce qu'en sa qualité de
fils de Dieu il participe à la nature divine, ce n'est
point parce qu'il a ouvert aux hommes le royaume
des cieux et qu'il y régnera éternellement au milieu
des élus. Si Jésus-Christ est immortel, c'est parce
que, tout *Galiléen obscur* qu'il était ¹, « il jeta, il y a
« dix-huit cents ans, dans le monde, le glaive qui
« nous divise et la parole qui nous unit ². Quant à
« l'homme méchant, sot ou frivole, qui n'aura rien
« laissé dans le résultat général du travail de son
« espèce, il mourra tout entier. » Tel sera son sup-
plice, pour n'avoir pas travaillé, avec l'humanité tout
entière, à « faire du divin comme l'araignée file sa
« toile ³. » De pareilles billevesées ne se réfutent pas,
et si je les ai reproduites ici, c'est pour vous montrer
le but et l'esprit de ce triste écrivain.

Maintenant, Messieurs, je vous cède la parole.

LE CONTE.

Vous venez, monsieur l'abbé, de réfuter aussi
complètement que victorieusement les étranges théo-

1. Page xc et xci.

2. Page xci.

3. *Ibid.*

ries de M. Renan au sujet du livre de Job, et je ne puis que louer votre travail. Mais je dirai franchement que, dès le principe, mon idée était de vous en détourner; et, si je ne l'ai pas fait, c'est parce que j'ai vu que vous aviez l'air d'y tenir. Je crois, néanmoins, que vous eussiez pu employer votre temps d'une manière plus utile à l'importante étude des livres saints. Il ne faut pas exagérer la portée des productions impies dont l'Europe est inondée. Elles se détruisent les unes les autres. Leur multiplicité les tue. Les réfuter, c'est leur donner une importance qu'elles n'ont pas, une vie qu'elles ne doivent point avoir. Il faut les laisser s'éteindre avec leurs auteurs et mourir de leur belle mort. D'ailleurs, nous touchons à la magnifique époque du triomphe de l'Eglise; époque très-certaine, époque beaucoup plus heureuse qu'on ne le pense communément. Alors, les deux grands personnages dont Zorobabel et Jésus, fils de Josédec, n'ont été que les pâles figures, purgeront la terre de toutes les scories de ses erreurs, et jetteront les fondements du règne de *la mansuétude, de la justice et de la vérité*. Alors, c'est Dieu lui-même qui se chargera de souffler sur toutes les doctrines de mensonge, et il fera son œuvre mieux que nous. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'étudier sa parole et de scruter ses oracles. Le temps presse, hâtons-nous.

LE DOCTEUR.

Je suis charmé, monsieur le comte, de vous entendre parler ainsi : vous entrez tout à fait dans mes idées : je crois, en effet, avec une entière et profonde conviction, à l'avènement prochain de deux grands personnages qui auront pour mission de travailler de concert à la conversion générale du monde,

de mettre fin aux empires, et d'ouvrir le règne du Christ sur la terre. C'est pourquoi je vous prie, Messieurs, de me permettre une observation sur une parole de M. Renan, parole que nous ne pouvons pas laisser passer, sans lui infliger le blâme qu'elle mérite.

M. Renan, après avoir parlé de la foi des Juifs et des premiers chrétiens au prochain « avènement du « royaume de Dieu sur la terre, » appelle cette croyance une « utopie, un rêve. L'utopie d'Israël, » dit-il, « consistait à changer les conditions du monde » présent; et il ajoute que « ce rêve grandiose s'éva-
« nouit devant la prolongation obstinée du vieux
« monde, et ne fut plus attendu que de quelques
« millénaires attardés¹. » En cela, notre professeur se montre toujours le même. Déjà, à l'occasion du Crocodile et de l'Hippopotame, nous avons remarqué son respect servile pour les opinions les moins acceptables de nos auteurs. Ici, il fait preuve de la même déférence. Ce sceptique si dédaigneux pour les traditions les plus vénérables de l'antiquité, traditions universelles et perpétuelles, et, par conséquent, véridiques, est plein de respect pour un vain traditionalisme, et il déclare que le futur *avènement du royaume de Dieu sur la terre* est une *utopie, un rêve*.

Eh bien! Messieurs, nous soutenons que ce royaume n'est ni un rêve ni une utopie, mais une magnifique réalité. Déjà nous nous sommes exprimé très-catégoriquement à cet égard. Mais, comme il s'agit ici d'une des principales questions de l'avenir, nous aurons à la traiter tôt ou tard, avec toute l'étendue qu'elle comporte. Quant à moi, pour le moment,

1. Page LXXXVII.

je me contente de vous dire que cet « avènement du
« royaume de Dieu sur la terre, cette rénovation to-
« tale et prochaine de l'humanité, ce règne d'une cé-
« leste et pacifique Jérusalem, » sont, à mes yeux,
des vérités sur lesquelles je n'ai pas le plus léger
doute. Ces vérités, je les trouve basées sur l'Écri-
ture ; oui, sur l'Écriture tout entière, sur tous les
livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, à com-
mencer par la Genèse et à finir par l'Apocalypse.

Non, Messieurs, non, Israël ne s'est point laissé al-
ler à une vaine *utopie* ; non, les premiers chrétiens
n'ont pas été séduits par un *rêve grandiose*. Le seul
reproche qu'on puisse leur faire, c'est d'avoir cru
trop facilement à la proximité, et, je dirai, à l'immi-
nence de ce brillant avenir ; c'est, partant, de l'avoir
désiré avec une ardeur inopportune. Ils auraient dû se
souvenir que Notre-Seigneur, tout en confirmant de
son autorité les prophéties sur ce sujet, n'avait ja-
mais voulu s'expliquer sur l'époque de leur accom-
plissement, et qu'au contraire, son intention était de
laisser planer l'incertitude sur le jour où il viendrait
saisir les rênes du gouvernement d'Israël et du monde
entier¹.

M. Renan, qui insulte à la foi d'*Israël* et du *Chris-
tianisme naissant*, ainsi que des *millénaires attardés*,
ferait mieux de lire la seconde épître de saint Pierre,
chapitre II^e, dans laquelle le prince des apôtres pré-
munit les Hébreux contre les imposteurs, qui se
riaient des promesses du Christ, et déjà alors disaient :
« Où est cette promesse ? Où est cet avènement du
« Christ ? car depuis que nos pères sont morts, toutes
« choses demeurent dans le même état qu'elles

1. Act., I, 6 et 7. — Matt., xxiii, 38 et 39 ; xxiv, 3, 36. — Jean, xviii, 36.

« étaient depuis le commencement du monde. C'est
« bien là le sens des paroles de M. Renan : *Ce rêve*
« *grandiose s'évanouit devant la prolongation obstinée du*
« *vieux monde*¹. » Eh bien ! on peut lui appliquer la
réponse de saint Pierre à ces imposteurs. Il leur re-
proche d'abord leur ignorance sur l'état primitif de
notre globe, il leur rappelle que le monde *périt* jadis
par les eaux du déluge, qu'il est *réserve*, pour l'avenir,
à la grande épreuve *du feu*, qu'ensuite il sera trans-
formé à *l'avènement du Seigneur*, et qu'alors, appa-
raîtront *un nouveau ciel* et *une nouvelle terre*. Après
avoir ainsi affirmé cette grande prophétie sur *la réno-*
vation totale de l'humanité, il affirme aussi la promesse
du royaume de Dieu sur la terre où habitera la justice, et
il exhorte les Hébreux à attendre avec patience ce
beau jour. Pour vous, sans doute, leur dit-il, ce temps
est long, mais pour le Seigneur il n'en est pas ainsi :
« Un jour, à ses yeux, est comme mille ans, et mille
« ans comme un jour. Le Seigneur ne tarde pas à ac-
« complir ses promesses, comme quelques-uns le
« pensent, mais il agit patiemment à cause de vous,
« ne voulant pas que quelques-uns périssent, mais
« que tous reviennent à la pénitence². »

Tel est l'avis que l'apôtre saint Pierre consignait
dans sa seconde épître aux Hébreux pour leur in-
struction, ainsi que pour celle de tous les chrétiens
des âges suivants. M. Renan, qui ne reconnaît pas
l'inspiration divine des saints livres, ne tient sans
doute aucun compte de cette épître de saint Pierre.
Mais, pour nous qui croyons à la parole de Dieu, il
en est autrement : le précieux témoignage de ce

1. Page LXXXVIII.

2. Voir chap. II, 3-14.

prince des apôtres, ajouté à mille autres, nous garantit que l'attente d'Israël et du christianisme naissant ne fut point un *rêve* qui se soit *évanoui*, mais une magnifique réalité qui aura un jour son accomplissement.

L'ABBÉ.

Pour en finir avec M. Renan, disons qu'*il ne connaît pas le don de Dieu*, et qu'il s'est mis dans un état violent et anormal. Vous figurez-vous, Messieurs, un philologue à la fois biblique et antichrétien? Ces deux mots ne jurent-ils pas d'être accolés l'un à l'autre?

LE DOCTEUR.

C'est une monstruosité.

L'ABBÉ.

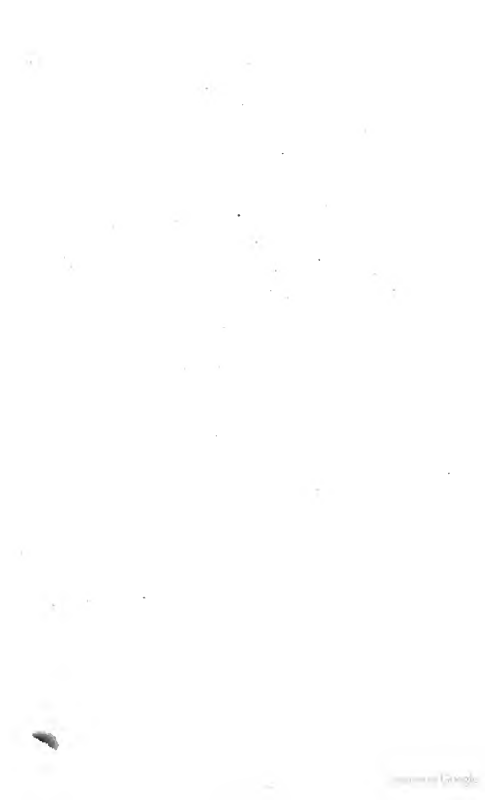
Eh quoi! M. Renan étudie la Bible, et l'inspiration divine ne brille pas à ses yeux du plus vif éclat! Et il ne voit pas que jamais pareil langage ne fut donné à la langue humaine! Et il n'est pas terrassé par tant de prophéties antiques dont il a sous les yeux l'accomplissement¹! Mais disons plutôt qu'*il n'a pas voulu comprendre* la divinité de la Bible, afin de se donner libre carrière pour renouveler contre elle les outrages dont les Juifs ont accablé Jésus-Christ! Ah! prions, Messieurs, pour cet homme égaré, si toutefois on peut encore espérer son retour. Car, depuis sa dernière publication², qui ne craindrait pour lui la fin tragique d'Arius, de l'empereur Julien ou de Voltaire? Vous le savez, Jésus se disait *la pierre angu-*

1. Voir, entre autres, Gen., ix, 24 et 27; xvi, 10; xlix entier. — Isaïe, xlv, 1 et 2; xlvii, 20. — Daniel, ii, 36-43. — Matth., xvi, 18; xvii, 21 et 22; xx, 18, 19 et 23; xxiii, 38 et 39; xxviii, 20. — Luc, xix, 43 et 44. — Jean, xv, 20; xxi, 18. — Act., i, 5, 7 et 8. — Apoc., vi, 2; xviii, 11-24.

2. *Vie de Jésus*, par E. Renan.

laire qui unit l'ancien et le nouveau peuple de Dieu, et, avec le sentiment de sa force invincible, il a prononcé ces formidables paroles : « Celui qui tombera
« sur cette pierre, se brisera ; et celui sur qui elle
« tombera, elle l'écrasera ¹. » Ainsi, que l'impie s'attaque au Christ ou que le Christ s'attaque à l'impie, dans l'un et l'autre cas, celui-ci y trouve sa ruine.

1. Matth., XXI. 44. — Ps. CXVII, 21.



ESSAI

SUR

LE LIVRE DE JOB

PRÉFACE

1° Le livre de Job est à la fois une histoire et une allégorie : il est d'abord une histoire, et une histoire de la plus incontestable authenticité. Les Pères et les Docteurs sont unanimes sur ce point. On peut voir, entre autres, Origène dans sa quatrième Homélie sur *Ézéchiel*; Tertullien, dans son livre de la *Patience*; saint Cyprien, dans son Traité sur les grands avantages de la même vertu; saint Basile, dans sa quatrième Homélie sur l'action de grâces; saint Jean Chrysostome, dans sa cinquième Homélie au peuple d'Antioche; saint Jérôme, dans son Épître 103°; saint Augustin, dans son Sermon 81° sur l'Évangile de saint Matthieu, et le pape saint Grégoire, dans son Commentaire sur le livre de Job. Enfin, l'Église grecque et l'Église latine ont reconnu, de tout temps et d'un commun accord, la réalité de l'histoire de Job.

Mais nous avons, à cet égard, un témoignage encore plus convaincant : c'est celui de l'Écriture. En

effet, Dieu lui-même, parlant au prophète Ézéchiél, met Job au même rang que Noé et Daniel, et il donne une haute idée de la sainteté de ces trois personnages, en disant que, quand bien même ils se trouveraient à Jérusalem, ils ne pourraient pas préserver cette ville des quatre fléaux dont elle était menacée, tant elle était coupable ¹. L'existence de Job n'est donc pas plus une fiction que celle de Noé et de Daniel. Au livre de Tobie, il est rapporté que ce saint vieillard perdit la vue et que cette affliction fut permise, « afin que sa patience servît d'exemple à la « postérité, comme celle de Job ². » Ensuite, l'écrivain sacré fait un rapprochement entre les humiliations qu'eurent à essuyer les deux saints personnages. « De même, » dit-il, « que des rois insultaient à Job, « de même les parents et les alliés de Tobie se railaient de sa vie en lui disant, etc. ³. » L'apôtre saint Jacques, exhortant les fidèles à la patience, leur propose les exemples des prophètes, et en particulier du saint homme Job et de Notre-Seigneur : « Vous avez « été instruits, » leur dit-il, « sur la patience de Job, « et vous avez vu la fin du Seigneur, etc. ⁴. » On n'aperçoit ici, au point de vue historique, aucune différence entre Job et les prophètes, et Notre-Seigneur lui-même : son histoire est donc aussi certaine que celle de Jésus-Christ et de tant de personnages dont l'Écriture fait mention.

Voici, en abrégé, cette histoire : Job, riche seigneur de l'Idumée, vivait au temps de l'âge patriarcal ; et, patriarche lui-même, il était là aussi prêtre,

1. Ézéchl., xiv entier.

2. Tob., ii, 12.

3. *Ibid.*, 15.

4. Jacq., Ep. cat., 11.

offrant chaque jour des sacrifices dans le sein de sa famille. Revêtu de la dignité royale et entouré de considération, il passa les riantes années de la jeunesse dans une grande prospérité : famille nombreuse, troupeaux immenses, vastes propriétés, entourage d'amis, rien ne manquait à son bonheur. Une si brillante position ne lui fit point oublier ses devoirs envers Dieu : sa piété fut telle qu'il *n'avait pas son semblable sur la terre*. Mais Satan ne peut supporter tant de vertus, il frémit de rage et veut déchaîner contre lui sa fureur. Il en demande au Très-Haut le pouvoir, et il l'obtient. Job est frappé d'abord dans les membres de sa famille, ensuite dans ses troupeaux et dans toutes ses possessions, puis enfin dans sa personne : hélas ! il est réduit à la plus affreuse extrémité qui fut jamais. Dans ce lamentable état, il donne au monde l'exemple d'une patience héroïque. Par surcroît d'infortune, son épouse elle-même lui prodigue l'insulte, et ses amis deviennent ses accusateurs. Dès lors il est déconcerté ; sa foi se trouble, sa piété semble s'être éteinte ; il se plaint, il murmure, et, dans l'excès de sa douleur, il va jusqu'à l'imprécation et au blasphème. Entre lui et ses accusateurs s'engage une controverse philosophique sur la cause des maux qui affligent l'homme. Mais ils ne peuvent pas s'entendre : alors Dieu intervient ; il reprend d'abord avec sévérité les amis de Job, et, par le plus sublime des discours, il met en évidence la folie de leurs raisonnements. Il reprend aussi, mais avec indulgence, les propos inconsidérés de Job. Aussitôt celui-ci se prosterne dans la poussière et témoigne son repentir ; ses amis imitent sa patience, ils offrent des sacrifices, et, grâce à l'intercession de ce pénitent, ils sont pardonnés. Dès lors Job voit le

terme de son épreuve : de la couche dégoûtante où il gisait si misérablement, il est élevé à un état de gloire et de prospérité qui dépasse de beaucoup sa prospérité première. Telle est, en abrégé, l'histoire de ce juste, histoire très-intelligible et parfaitement ordonnée du commencement à la fin, mais aussi histoire dramatique au plus haut degré, comme le sont la plupart des récits bibliques. C'est une des raisons pour lesquelles nous ne pouvons nous empêcher d'y voir une allégorie. Au reste, les Pères et les Docteurs, ainsi que tous les exégètes des temps anciens et modernes, sont unanimes à cet égard.

2^o Mais, si l'histoire de Job est à la fois certaine et d'une très-grande clarté, on ne peut nier que l'allégorie n'en soit mystérieuse. Et c'est néanmoins cette allégorie qu'il s'agit de découvrir. Qu'est-ce que la lettre sans l'esprit qui la vivifie, sinon un corps sans âme ? Il est vrai, l'histoire de Job, considérée simplement en elle-même, est un éclatant modèle de patience, modèle capable de consoler et d'encourager le juste qui souffre. Mais ôtez à cette histoire sa portée prophétique, et vous n'avez plus que la vie d'un pieux personnage, vie émouvante, sans doute, mais qui a ses pareilles dans un grand nombre de saints, tant de l'ancien que du nouveau peuple de Dieu.

Au contraire, donnez à l'histoire de Job le sens qui en est l'âme, sondez-y, découvrez-y le symbole qu'elle renferme, et vous en faites une vie merveilleuse, une vie unique dans les annales de la religion ; car, pour la vie de Jésus, avons-nous besoin de dire ici qu'elle fait exception, puisqu'elle domine l'humanité de toute la hauteur de son être divin ?

Les saints Pères et tous les exégètes ont compris qu'il y a dans le livre de Job une allégorie. Aussi se

sont-ils efforcés de la découvrir, et ils ont cru voir dans ce saint personnage une figure de Jésus-Christ¹. Il y a en effet, entre Job et le Christ, quelques traits de ressemblance assez remarquables. Job, dépouillé de tout, ne représente-t-il pas Celui qui disait : *Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête*² ? Job chargé d'ulcères et gisant sur un fumier hors de la ville, n'est-il pas l'image de Celui qui *mourut sur le Golgotha hors de Jérusalem*³, et que les prophètes ont comparé à un *lépreux*, à un *homme défiguré et méconnaissable*⁴ ? Job, enfin, condamné par ses amis, maltraité par la populace et insulté par sa femme, n'est-il pas une représentation sensible de Celui qui fut accusé devant les tribunaux, condamné à mort et mis en croix avec des voleurs ; de Celui qui fut abreuvé d'outrages par une vile populace, couvert de crachats et de meurtrissures par une troupe de soldats, renié par un de ses disciples, et abandonné par tous les autres ?

Il faut donc reconnaître que les exégètes ont eu des motifs de considérer Job comme une figure de Jésus-Christ. Nous aussi, nous pensons que l'adorable Sauveur n'est point étranger à cette sublime allégorie ; mais nous sommes convaincu qu'il n'y est pas seul ; nous croyons qu'il y est conjointement avec son peuple, avec le peuple chrétien d'abord, et ensuite avec ce même peuple uni au peuple israélite. Selon nous, Job, dans sa première prospérité, est la figure de

1. Voir Rosenmüller, Balthasar Corder, les auteurs de la Bible de Vence ; Grotius, Noël Alexandre, Tirinus, Menochius, Vatable, Pineda, etc., etc.

2. Matth., VIII, 20.

3. Hébr., XIII, 12.

4. Isaïe, LIII, 4.

l'Église présente ayant Jésus-Christ pour chef invisible ; et, dans sa grande tribulation, ainsi que dans sa seconde prospérité, il est, pour l'avenir, le type de l'Église et de la Synagogue étroitement unies en Jésus-Christ, *pietre angulaire*, et désignées par saint Jean sous le nom d'*Église de Philadelphie*¹. Tel est notre sentiment sur le livre de Job. Nous développons nos preuves dans le corps de l'*Essai* : le lecteur jugera.

3° Dans nos investigations bibliques, le livre de Job nous a particulièrement frappé : nous avons cru y voir un livre apocalyptique où se déroulent tous les événements de l'avenir. Cette considération appelait notre préférence. Aussi avons-nous résolu de commencer par là notre travail et de nous attacher à la méthode analytique. Nous convenons que la synthèse eût été préférable sous plus d'un rapport. Exposer les événements de l'avenir, selon leur ordre de succession, à commencer par le premier des trois malheurs, en finissant par le règne millénaire et le jugement dernier ; réunir, à propos de chacun d'eux, les oracles sacrés qui s'y rapportent et qui se trouvent éparpillés un peu partout dans les divines Écritures, sans nous restreindre à l'explication spéciale d'un livre : il y avait là certainement matière à un bel ouvrage. Le plan s'offrait de lui-même : il eût été plus clair, plus accessible à l'intelligence du commun des lecteurs, et nous eût coûté, en même temps, moins de travail. Mais la splendeur même d'un tel plan a effrayé notre faiblesse ; il demande une autre plume : c'est pourquoi nous avons préféré la méthode analytique, toujours suivie par les saints Pères et par la plupart des commentateurs. Elle a, de son côté, l'inappréciable

1. Apoc., III, 7-13.

avantage de présenter le sens complet d'un livre, ou d'un passage quelconque avec son contexte ; et de plus, par sa simplicité, elle était plus appropriée à notre médiocre aptitude.

4° Une chose paraîtra insolite : c'est l'exégèse d'un saint livre, sous forme de conférences. En effet, nous n'en connaissons pas d'exemple. Cependant, nous sommes-nous demandé, pourquoi l'exégèse des livres saints ne serait-elle pas l'œuvre simultanée de plusieurs ? Pourquoi ne pas conserver un mode qui a eu pour nous tant de charmes ? Pourquoi ne pas reproduire dans un écrit des entretiens où, chacun apportant ses idées, et donnant ses éclaircissements, tous finissent par tomber d'accord ? Des hommes qui confèrent ensemble n'ont-ils pas un champ plus vaste, des allures plus indépendantes ; en un mot, ne sont-ils pas plus libres pour les mille digressions qu'enfante la richesse du sujet et qui s'y rattachent toujours par un fil quelconque ?

Les livres saints sont unis entre eux, avec une telle harmonie, qu'ils s'éclairent les uns les autres. Le livre de Job, en particulier, est comme un compendium de la Bible. Chaque prophète y répand quelques rayons de lumière. Pour l'interpréter, il faut des citations nombreuses, quelquefois assez longues. La variété de ces citations va très-bien à des interlocuteurs. C'est aussi ce qui nous a permis de joindre à nos commentaires sur ce livre l'exégèse du vingt-quatrième chapitre de saint Mathieu, de quelques psaumes et deux ou trois livres prophétiques.

Notre-Seigneur a promis de se trouver au milieu de *deux ou trois qui se réunissent en son nom*¹, et il leur a

1. Matth., XVIII, 20.

tenu parole : il n'a, pour ainsi dire, pas quitté la compagnie de ses apôtres, depuis qu'ils abandonnèrent tout pour le suivre. Après sa résurrection, il ne les perdit pas de vue, et, maintes fois, il les réjouit par sa présence. Il apparut aux saintes femmes accourues à son tombeau. Il se joignit aux deux disciples qui, sur le chemin d'Emmaüs, s'entretenaient de sa résurrection ; il leur donna l'intelligence des Écritures, se fit connaître à la fraction du pain, et les inonda des plus douces consolations¹. Après ces exemples et tant d'autres que nous pourrions ajouter, est-ce que des chrétiens qui se réunissent pour conférer sur les divines Écritures, avec droiture d'intention et dans l'unique but de s'édifier, n'ont pas le droit de penser qu'ils s'assemblent au nom de Jésus-Christ ? S'ils osent espérer son assistance, peut-on les accuser de présomption et d'illusion ? Et le compte-rendu de leurs entretiens serait-il donc dépourvu de tout intérêt ?

Ainsi l'exégèse, sous forme de conférence, nous a paru s'allier parfaitement avec la méthode analytique, méthode dont les saints Pères nous ont donné l'exemple, et dont nous reconnaissons les précieux avantages, parfois même, l'absolue nécessité. Disséquer, en quelque sorte, un texte, un verset, un mot, en sonder les profondeurs, en montrer la connexion avec ceux qui précèdent et ceux qui suivent, ainsi qu'avec l'ensemble du livre et des révélations bibliques, voilà une règle dont l'exégète ne doit pas se départir.

5° Les charmes de l'Écriture ne peuvent être exprimés par la langue humaine. Lorsqu'on croit avoir

1. Luc, xxiv, 13-35.

pénétré le sens véritable de quelques-uns des saints livres, on ne sait auquel donner la préférence. Ceux qui se rapportent aux derniers temps ont surtout de tels attraits, qu'après nos premières ébauches sur le livre de Job, notre pensée se reportait avec regret sur les Psaumes et autres écrits prophétiques : nous eussions voulu, pour ainsi dire, les entreprendre tous à la fois ; nous avons même essayé d'en expliquer quelques-uns ; mais bientôt, nous rappelant tout ce qu'il y a de significatif dans les figures de Béhémot et de Léviathan, ainsi que dans les gracieux symboles de la Biche, de l'Onagre, du Cheval, etc., nous sommes revenu au livre de Job. En lisant ceci, on comprendra pourquoi nous avons joint à l'exégèse de ce livre celle du XXIV^e chapitre de saint Matthieu, ainsi que celle de Joël, d'Habacuc, du Cantique des cantiques et d'un certain nombre de psaumes. Nous avouons qu'il en résulte une certaine confusion, et nous en acceptons d'avance le reproche ; mais on nous accordera, du moins, qu'elle est la conséquence du principe de confrontation, qui nous paraît être la véritable clef des prophéties.

6^e On pourra nous faire encore d'autres reproches. Ainsi il y a dans notre *Essai* un certain nombre de sujets que nous ne faisons qu'effleurer ; il y a des propositions qui reviennent fréquemment sans être appuyées de leurs preuves, parce que ces preuves trouveront mieux leur place dans nos commentaires sur d'autres livres. C'est le mauvais côté de la méthode que nous avons cru devoir adopter. Les prophètes, qui ont annoncé les grandes scènes des derniers temps, ne les ont pas tous envisagées sous le même aspect. Chacun a ses perspectives : sur le même fait, l'un est très-étendu, l'autre fort laconique. Il résulte de là

qu'on ne saurait expliquer l'un complètement sans avoir recours à l'autre : de là d'inévitables redites dans toute exégèse des prophètes. Qu'on lise les commentateurs, et l'on verra qu'ils renvoient sans cesse à ce qu'ils ont déjà dit ou à ce qu'ils doivent dire.

7^e Notre *Essai sur Job* est précédé de deux conférences préliminaires, qui nous ont paru avoir une certaine opportunité. Dans l'une, nous indiquons les signes qui annoncent l'approche des derniers temps; et, dans l'autre, nous nous occupons du livre que M. Renan a publié sur Job.

La première conférence révèle notre but : elle est un appel à l'attention publique sur l'âge futur qui déjà s'annonce. C'est pour y préparer les fidèles que nous publions notre *Essai*, et que nous nous proposons de continuer nos travaux sur les prophètes, si Dieu daigne nous en accorder le loisir. Nous sommes convaincu que le livre de Job regarde principalement l'avenir, et qu'il est, du commencement à la fin, un livre prophétique. Nous le sommes également que tous les prophètes ont, plus ou moins, parlé de ce même avenir, et que tous les livres saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, fourmillent de figures et d'oracles qui s'y rapportent.

Envisagée à ce point de vue, notre exégèse du livre de Job et des autres livres prophétiques nous paraît propre à exciter l'intérêt. Si nous sommes assez heureux pour faire partager nos convictions à nos lecteurs, comment tant d'oracles n'exciteraient-ils pas leur enthousiasme? Comment ne se sentiraient-ils pas enflammés du désir de les mieux connaître, de les étudier, de les approfondir? Comment ces magnifiques horizons n'auraient-ils pas pour eux d'indicibles attrait?

La première conférence a donc pour but de justifier nos études sur le livre de Job et sur les prophéties. Elle est, pour ainsi dire, le programme de notre *Essai* et son principal titre de recommandation.

8^e La seconde conférence préliminaire a pour objet le livre de M. Renan sur Job. Elle était déjà depuis longtemps terminée, lorsque le même écrivain publia sa *Vie de Jésus*. Mal lui en prit. Tant qu'il se contenta d'amoindrir Job, ou d'avilir l'Épouse des Cantiques, ou de vilipender quelques personnages de l'ancien peuple de Dieu, ses productions passaient sans faire grand bruit, et il pouvait se dresser à son aise sur le piédestal que lui avait érigé la faction antichrétienne. Mais, du jour où il a osé toucher à la personne adorable du Christ, l'indignation publique a éclaté; les savants se sont mis à étudier ce nouveau blasphémateur, à sonder son étalage d'érudition, à anatomiser ses écrits; et bientôt ils ont mis à nu sa médiocrité comme philologue, sa déraison comme logicien et sa nullité comme exégète. Dès lors, le masque est tombé, la réputation de ce disciple d'Arius a paru ce qu'elle est, une réputation usurpée, une affaire de parti; le prestige de son nom s'en est allé en fumée, et il n'a plus aujourd'hui que la misérable importance d'un romancier dont chaque production est un sacrilège nouveau.

Après un tel revirement de l'opinion publique, nous hésitions à faire paraître cette seconde conférence. C'était, nous semblait-il, reconnaître encore à M. Renan une importance qu'il a pu avoir, mais qu'il a perdue à tout jamais. Notre hésitation était encore motivée par les réfutations que des plumes beaucoup plus autorisées que la nôtre avaient déjà publiées. Dans cet état de perplexité, il fallait se conformer à la re-

commandation de l'Esprit-Saint¹, c'est-à-dire *demandeur conseil à un sage*. Ce sage, nous le possédions : c'était l'ami dont les bonnes paroles nous inspiraient une entière confiance. Il partagea d'abord notre indécision et nous engageait à ne plus nous occuper du livre de M. Renan sur Job. Plus tard, néanmoins, après y avoir réfléchi, il jugea que cette conférence pouvait être utile, à cause de quelques aperçus nouveaux et de certains développements qui ne manquent pas d'opportunité. C'est d'après ce dernier avis que nous l'avons placée en tête de notre *Essai sur le livre de Job*.

1. Tobie, iv, 19.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

JOB, FIGURE DE L'ÉGLISE

L'Esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu.

(I Corinth., n. 10.)

LE COMTE.

La tâche que je me suis imposée, Messieurs, de vous faire part de mes idées sur le livre de Job, n'est certes pas une petite tâche. Ce livre est couvert de ténèbres plus profondes encore que celles de tous les autres livres prophétiques. Il est à l'Ancien Testament ce que l'Apocalypse est au Nouveau, le plus mystérieux et le plus sublime des livres, et le résumé des prophéties sur les derniers temps. On pourrait l'appeler l'*Apocalypse de l'Ancien Testament*. Il prédit, en effet, les mêmes scènes que ce livre divin : l'Église et ses bienfaits, l'apparition, les dévastations et le règne de l'Antechrist, la prévarication générale, l'abomination de la désolation dans le lieu saint, la chute des étoiles, le faux prophète et ses séducteurs, les jours de feu, la déroute finale de l'Antechrist par l'avènement du Sauveur, et enfin le règne millénaire.

Les Pères de l'Église et les commentateurs se sont

beaucoup exercés sur ce livre. Plusieurs d'entre eux y ont aperçu le vrai sens de certaines allégories; mais, comme il est plus obscur encore que les autres écrits prophétiques, il devait être plus particulièrement *le livre fermé et scellé* jusqu'à l'époque préfixée, selon la parole de l'ange à Daniel. Celui de tous les Pères qui s'en est le plus occupé, c'est le grand pape saint Grégoire. Son Commentaire forme à lui seul un énorme volume in-folio. Il est riche de développements profonds, savants et surtout pieux. Cet illustre et saint docteur, sous le poids d'une longue et cruelle infirmité, composa des ouvrages admirables. Il les dictait la plupart du temps. Un diacre nommé Pierre atteste que maintes fois, pendant la dictée, le Saint-Esprit se manifesta sous l'apparence d'une colombe voltigeant sur sa tête¹. C'est sans doute à une illumination divine qu'il faut attribuer les premières lueurs que ce pontife a répandues sur la ténébreuse allégorie de ce livre. Il a compris qu'elle se rapportait aux derniers temps; il a entrevu la figure cachée dans l'histoire du Juste iduméen, et il a signalé par leurs noms les deux personnages qui sont représentés sous les figures de Béhémoth et de Léviathan. Ce premier rayon de lumière qui, dès le sixième siècle, éclaire déjà le livre de Job, nous prouve que, dans les desseins de Dieu, le sens des prophéties doit se révéler progressivement à travers la succession des âges, jusqu'à ce qu'enfin les fidèles aient la pleine et entière intelligence des divines Écritures. Ce sont, en effet; Messieurs, les livres du pape saint Grégoire sur Job qui m'ont fait soupçonner l'allégorie cachée sous l'histoire de ce patriarche. Puisque, me suis-je dit à

1. Brev. rom., 12, Martii.

moi-même, le savant pontife démontre si clairement, par le texte sacré lui-même, que le Béhémoth et le Léviathan du livre de Job sont la représentation vive de l'Antechrist et de son prophète, il faut que les derniers temps soient au moins pour quelque chose dans la sublime épopée dont il est question. J'ai donc médité ce livre, j'ai réfléchi sur cette histoire, j'en ai considéré attentivement tous les détails, et je crois avoir compris la figure, sinon dans toutes les parties qui constituent son ensemble, au moins dans sa partie la plus saillante.

Je vous prie de vous rappeler, Messieurs, qu'ayant l'honneur de vous parler sur le livre de Job, je vous ai promis seulement de vous soumettre quelques-unes de mes idées, sous forme d'éclaircissements. Je n'ai point, du reste, la prétention d'expliquer intégralement tous les chapitres qu'il contient, non plus que toutes les circonstances de l'histoire qu'il raconte. Le temps y apportera de nouvelles lumières; nos descendants en auront une intelligence plus étendue. Nous devons nous contenter, nous, de la mesure de compréhension qu'il a plu à Dieu de nous départir. Je ne vous fatiguerai point par la lecture des quarante-deux chapitres dont se compose ce livre : vous les avez lus plus d'une fois; sans aucun doute, il est sous votre main, dans les rayons de votre bibliothèque : cela suffit. Il sera cependant à propos de vous en présenter un sommaire.

RÉSUMÉ DU LIVRE DE JOB.

Job était un homme au cœur droit et simple; il était riche et puissant; il avait dix enfants, tous unis

entre eux, et pour lesquels il avait soin d'offrir des sacrifices au Seigneur. Dieu loue la vertu de Job devant ses anges; il permet d'abord au démon de le tenter et lui donne pouvoir sur ses biens, mais lui défend de toucher à sa personne. Le démon dépouille Job de tous ses biens; il fait mourir ses enfants, mais il ne peut lui faire perdre la patience ni la soumission à la volonté de Dieu¹. Dieu abandonne ensuite au démon le corps de Job, et lui défend seulement d'attenter à sa vie. Job est couvert d'un ulcère effroyable; il conserve la patience; il réprimande sa femme, et demeure fidèle et soumis à Dieu. Trois amis de Job, venus pour le consoler, sont si touchés de l'excès de sa misère, qu'ils demeurent sept jours sans lui parler².

Job rompt le silence : il maudit le jour qui l'a vu naître, et, par ses lamentations, fait connaître l'excès de ses maux et la violence de ses douleurs. L'état où il se trouve lui fait craindre d'être tombé dans la disgrâce du Seigneur. Il souhaiterait qu'une mort anticipée l'eût mis à couvert de la triste épreuve qu'il souffre. Il considère la vanité des grandeurs humaines et l'égalité que la mort met entre tous les hommes. Il ignore la cause des maux dont il est frappé, et ne reconnaît rien en lui qui puisse les lui avoir attirés³.

Éliphas s'irrite des plaintes de Job. Il regarde le témoignage qu'il rend de son innocence comme injurieux à la justice de Dieu qui l'afflige. Il lui reproche son trouble et son peu de fermeté. Il raconte une vision qu'il a eue. Un esprit lui a déclaré que toutes les créatures comparées au Créateur sont pleines d'imperfections; d'où il conclut que Job ne doit pas se

1. Chap. 1.

2. *Ibid.* II.

3. *Ibid.* III.

croire innocent devant Dieu ¹. Il soutient que Dieu punit les méchants, renverse leur fortune, les laisse en proie à la fureur de leurs ennemis, les accable de maux. Il exhorte Job à recourir à Dieu dans ses peines ; il relève la grandeur et la puissance du Seigneur, sa justice et sa bonté. Il représente à Job le bonheur de ceux que Dieu corrige lui-même ; il l'exhorte à recevoir les châtimens du Seigneur avec reconnaissance et humilité, et l'assure que, s'il entre dans ces sentiments, Dieu le protégera, le sauvera et le comblera de félicité ².

Job soutient son innocence ; il relève la grandeur des maux qu'il endure, et souhaite de mourir, de perdre la patience. Il se plaint de l'injustice de ses amis, dont les uns l'abandonnent, tandis que les autres l'accablent de reproches et d'insultes ³. Il déplore les misères de l'homme, représente au Seigneur ses maux et sa faiblesse ; il s'efforce de le toucher de compassion et d'attirer sa miséricorde. Il déclare qu'il préférerait une mort honteuse et violente à la vie douloureuse qu'il mène ⁴.

Baldad veut prouver que les malheurs de Job sont la peine de ses crimes ; il l'exhorte à les confesser, et lui en fait espérer le pardon, s'il a recours à la miséricorde de Dieu. Il traite la vertu de Job d'hypocrisie ; il l'accuse de n'avoir servi Dieu que pour un intérêt temporel, et l'engage à changer de conduite et à se convertir ⁵.

Job avoue qu'il n'y a point d'homme juste, si on le

1. Chap. iv.

2. *Ibid.* v.

3. *Ibid.* vi.

4. *Ibid.* vii.

5. *Ibid.* viii.

compare avec Dieu. Il décrit la sagesse et la puissance de cet Être souverain. Les œuvres de Dieu sont impénétrables; il est plus fort que l'homme et n'a pas à lui rendre compte de sa conduite. Il dispose de ses créatures comme il lui plaît. Il afflige en ce monde le juste comme l'impie, et c'est par cette raison que Job innocent est accablé de maux. Le témoignage que Job rend de son innocence est la seule consolation qui lui reste. Il a toujours vécu dans la crainte de Dieu; mais la lumière de Dieu découvre des taches dans la vie la plus pure¹. Job continue ses plaintes. Il implore la bonté et la justice de Dieu qui connaît son innocence. Il prie le Seigneur d'épargner en lui un ouvrage qu'il a formé avec tant de sagesse et de bonté. Il ne prétend point se justifier devant Dieu; il se plaint seulement de ce qu'il l'a mis au monde pour y mener une vie si misérable, et lui demande un peu de relâche avant la mort².

Sophar parle à Job d'une manière outrageante. Il l'accuse d'une présomption et d'un orgueil qui lui persuadent qu'il est innocent. Il décrit la grandeur de Dieu et son empire absolu sur ses créatures. Il exhorte Job à se convertir, et lui fait espérer que Dieu le rétablira dans son premier état, et qu'il l'honorera de sa puissante protection³.

Job reproche à Sophar son arrogance. Il lui déclare que tout ce qu'il vient de dire de la grandeur de Dieu est si connu de tout le monde, que les bêtes mêmes pourraient le lui enseigner. Job décrit la grandeur et la puissance de Dieu. Le Seigneur est le maître de ce qu'il y a de plus grand dans le monde,

1. Chap. ix.

2. *Ibid.* x.

3. *Ibid.* xi.

et il en dispose comme il lui plaît¹. Job continue de montrer la fausseté des raisonnements de ses amis qui le croyaient coupable parce qu'il était affligé. Il les menace de plusieurs maux, et s'affermit lui-même dans la confiance en Dieu. Il prie le Seigneur de lui permettre de soutenir devant lui son innocence, et lui représente sa faiblesse, ses afflictions, et le peu de jours qu'il a à vivre². Il décrit la brièveté de la vie de l'homme et les misères dont elle est remplie. L'homme mort une fois ne revient plus sur la terre. Job désire la mort comme la fin de ses maux ; et il espère une heureuse résurrection. Les montagnes et les rochers se détruisent peu à peu ; ainsi l'homme vieillit et vient le jour où il disparaît soudainement³.

Éliphaz accuse Job de blasphème, parce qu'il a dit que Dieu afflige l'innocent comme le coupable. Il veut montrer que les méchants sont sans cesse tourmentés en cette vie ; qu'ils s'abandonnent au désespoir, et qu'ils périssent entièrement⁴.

Job reproche à ses amis la vanité et la dureté de leurs discours. Il déclare qu'il se conduirait bien autrement qu'eux s'ils étaient affligés comme lui. Il décrit la grandeur de ses maux. Il soutient son innocence et a recours à Dieu qui en est témoin⁵. Il continue de représenter l'excès de ses maux, et témoigne qu'il n'attend plus que la mort. Il implore le secours de Dieu, et déplore le sort de ses amis infidèles. Il exhorte ses amis à revenir des préventions qu'ils ont contre lui, et ne désire plus de fortune au

1. Chap. xii.

2. *Ibid.* xiii.

3. *Ibid.* xiv.

4. *Ibid.* xv.

5. *Ibid.* xvi.

monde, mais seulement le repos que lui procurera la mort¹.

Baldad s'efforce de montrer que les souffrances de Job sont une preuve de son injustice. Il décrit les maux dont les méchants sont affligés².

Job se plaint de la dureté et de l'injustice de ses amis. Il représente l'état déplorable où il est réduit. Il ne peut ni exciter la compassion de ses amis, ni les persuader de son innocence. Il demande que ses paroles soient transmises à la postérité plus équitable. Il espère ressusciter dans sa chair, et voir son Sauveur³.

Sophar paraît touché de ce que Job vient de dire ; mais il ne peut comprendre que Dieu eût voulu l'affliger, s'il eût été innocent. Il fait une description effroyable de la peine des hypocrites⁴.

Job avoue que la conduite de Dieu à son égard est étonnante. Il en tremble lui-même ; mais il soutient qu'elle ne prouve pas qu'il soit coupable. Il décrit la félicité des méchants durant cette vie, et n'envie point leur prospérité. Dieu les supporte en ce monde, mais il les punit sévèrement après leur mort⁵.

Éliphas se répand en injures et en calomnies contre Job. Il l'accuse de plusieurs crimes, lui impute des blasphèmes, et l'exhorte à entrer dans des sentiments de pénitence. Il lui promet le rétablissement de sa fortune, et une abondance de toutes sortes de biens⁶.

Job souhaite de pouvoir aller soutenir sa cause devant Dieu ; il espère qu'il la gagnerait ; mais Dieu est

1. Chap. xvii.

2. *Ibid.* xviii.

3. *Ibid.* xix.

4. *Ibid.* xx.

5. *Ibid.* xxi.

6. *Ibid.* xxii.

invisible et inaccessible pour lui. Il prouve son innocence, relève la grandeur de Dieu, et son pouvoir absolu sur toutes les créatures¹. Les méchants ne sont pas toujours punis en ce monde. Dieu réserve à la vie future le châtement des crimes que les impies commettent durant la vie présente².

Baldad représente à Job la grandeur de Dieu et la bassesse de l'homme, pour le convaincre qu'il ne doit pas se croire pur et innocent aux yeux du Seigneur³.

Job demande à Baldad s'il croit que Dieu a besoin de son secours pour justifier sa conduite. Il décrit la grandeur et la puissance de Dieu⁴. Il persiste à défendre son innocence, et à rejeter les calomnies de ses amis. Il décrit le sort malheureux de l'hypocrite⁵. L'homme a fait de rares découvertes; il a surmonté de grandes difficultés; mais la sagesse lui est inconnue. Job relève l'excellence, la nature et les propriétés de la sagesse⁶. Il rappelle sa félicité passée, l'attention qu'on donnait à ses paroles, le respect qu'on avait pour lui, sa justice, sa piété, sa charité, ses bonnes œuvres⁷. Job représente le changement qu'il a éprouvé, lorsqu'il est passé tout à coup de la plus grande prospérité à la plus extrême misère. Il se plaint de ce que Dieu n'écoute point ses cris, et paraît insensible à ses maux. Il les lui expose; et pour l'attendrir sur sa misère, il lui représente l'extrême bonté qu'il a eue lui-même pour les misérables⁸. Il justifie

1. Chap. xxiii.

2. *Ibid.* xxiv.

3. *Ibid.* xxv.

4. *Ibid.* xxvi.

5. *Ibid.* xxvii.

6. *Ibid.* xxviii.

7. *Ibid.* xxix.

8. *Ibid.* xxx.

sa conduite par le détail de tout ce qu'il a fait pour s'éloigner du mal et pour pratiquer le bien ; sa chasteté, sa bonté envers ses domestiques, sa charité pour les pauvres, son amour pour la justice, sa crainte de Dieu, son éloignement de l'idolâtrie, son amour pour ses ennemis, sa droiture, sa sincérité, son humilité, sa justice dans la possession de ses terres, et son exactitude à en payer la culture¹.

Éliu s'irrite contre Job et contre ses amis. Il les accuse d'ignorance et de lâcheté. Il se vante de son bon sens et de sa sagesse². Il reprend Job d'avoir dit qu'il était sans péché, prétend expliquer la manière dont Dieu se fait connaître aux hommes, et quelle est sa conduite à leur égard pour les détourner du mal, et les châtier après qu'ils y sont tombés. Il exhorte Job à demeurer dans le silence, et lui promet de lui enseigner la sagesse³. Il continue d'insulter Job, et l'accuse d'impiété et de blasphème. Il s'efforce de montrer que Dieu n'afflige que les méchants, et qu'il rend à chacun selon ses œuvres. Éliu, après s'être humilié en apparence, s'élève avec fureur contre Job, et prie Dieu de ne le point épargner⁴. Il impute plusieurs blasphèmes à Job. Il montre que Dieu ne tire aucun avantage de la piété des hommes, et qu'il ne souffre rien de leurs injustices. C'est aux hommes mêmes que l'impiété est nuisible, et que la piété est utile. Éliu relève la bonté de Dieu envers les hommes⁵. Il continue de montrer que Dieu est juste, et qu'il n'afflige que l'homme pécheur. Il exhorte Job à entrer dans des sentiments de pénitence et lui

1. Chap. xxxi.

2. *Ibid.* xxxii.

3. *Ibid.* xxxiii.

4. *Ibid.* xxxiv.

5. *Ibid.* xxxv.

promet toute sorte de bonheurs. Il représente à Job la grandeur et la sagesse de Dieu, lesquelles éclatent dans ses ouvrages, et dans le pouvoir absolu qu'il a sur toutes les créatures¹.

Il continue de montrer que la grandeur, la sagesse, la puissance de Dieu resplendissent dans l'ordre du monde. Les œuvres divines sont incompréhensibles : on ne doit en parler qu'avec crainte et tremblement².

Le Seigneur intervient comme juge entre Job et ses amis. Il montre sa propre grandeur, sa puissance, sa sagesse, dans la protection, la conservation et la conduite de l'univers. Il marque l'ignorance et l'impuissance de l'homme³. Il continue d'interroger Job sur la nature et les propriétés de plusieurs animaux : des chèvres sauvages et des biches, de l'âne sauvage, du rhinocéros, de l'autruche, du cheval, de l'épervier et de l'aigle. Il presse Job de lui répondre. Job reconnaît qu'il a parlé inconsidérément et met la main sur ses lèvres, comme signe du silence auquel il se condamne⁴.

Le Seigneur continue de faire connaître à Job sa sagesse et sa puissance infinies, par la description de deux animaux extraordinaires appelés l'un *Béhémot*, l'autre *Léviathan*. Nous consacrerons une ou plusieurs conférences à démontrer que ces deux animaux sont des figures de l'Antechrist et de son prophète⁵.

Job s'accuse et s'humilie devant Dieu, il se reproche d'avoir parlé insensément, et il fait pénitence. Dieu lui pardonne. Job prie pour ses amis pendant

1. Chap. xxxvi.

2. *Ibid.* xxxvii.

3. *Ibid.* xxxviii.

4. *Ibid.* xxxix.

5. *Ibid.* xi. et xli.

qu'ils offrent des sacrifices et Dieu leur pardonne aussi. Job voit revenir à lui ses frères et ses sœurs, il récupère le double de ses biens et meurt en paix dans un âge fort avancé¹.

Telle est, Messieurs, la substance du livre de Job. Il n'entre pas dans notre plan de dissenter sur diverses questions qui s'y rattachent. Vous les trouverez d'ailleurs traitées avec beaucoup d'érudition par les savants auteurs de la Bible de Vence. Notre but principal doit être l'exégèse proprement dite du texte sacré. Je ne ferai que vous citer l'opinion la plus communément adoptée sur le temps où Job a vécu, sur le pays qu'il a habité et sur l'auteur de ce sublime poème.

D'après l'opinion commune des Pères, grecs et latins, opinion suivie par la plupart des interprètes, Job vivait au temps de Moïse. Il descendait d'Abraham par Isaac, Ésaü, Rahuël et Zara : il était donc le cinquième depuis Abraham, et l'on est en droit de le considérer comme contemporain d'Amram, père de Moïse. Au chap. 1^{er}, v. 5, on voit que ce saint patriarche offrait lui-même ses holocaustes : ce qui prouve qu'il vivait sous le régime du sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, c'est-à-dire avant que la famille d'Aaron, de la tribu de Lévi, fût seule investie du droit d'offrir des sacrifices². Ce verset est une nouvelle preuve à l'appui de l'opinion qui fait remonter l'existence de Job jusqu'au temps d'Amram, père de Moïse.

Le plus grand nombre des Pères et des auteurs ecclésiastiques ne s'accordent pas seulement à soute-

1. Chap. XLII.

2. Bible de Vence, note de M. Drach sur le v. 5, chap. 1, du Livre de Job.

nir que Job était le cinquième depuis Abraham, par Ésatî, mais encore à lui attribuer pour patrie la terre de Hus sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie¹. Quant à l'auteur du livre qui porte son nom, je ne puis que m'en rapporter à ce que M. l'abbé nous en a dit dans la conférence précédente. J'y ajouterai seulement, d'après M. Drach, juge très-compétent en cette matière, que « quiconque lit l'original de ce « livre conviendra que l'aisance et le naturel du « style, ainsi que la richesse et la beauté des expres- « sions, ne permettent pas de regarder l'hébreu « comme une traduction. L'Arabe Job et ses amis « édomites parlaient leur propre langue, dans la- « quelle furent rédigées les notes sur lesquelles l'au- « teur de ce livre a composé son ouvrage auquel il a « donné la force poétique des Orientaux. Car il serait « absurde de penser que Job, accablé de souffrances « et de violents chagrins, et ses amis, se soient appli- « qués à s'énoncer poétiquement dans leurs entre- « tiens, et à rechercher des phrases sublimes. Il est à « remarquer que l'auteur, en parlant de lui-même, « donne à la divinité le nom de *Jéhovah*, tandis qu'il « met constamment dans la bouche des interlocu- « teurs le mot *Éloha*, lequel répond exactement au « même mot arabe et syriaque. De plus, l'auteur « paraît connaître parfaitement l'Égypte et l'Arabie, « et ignorer les particularités géographiques de la « Palestine. Tout cela ne confirme-t-il pas l'antique « tradition qui attribue ce livre à Moïse? » Ainsi parle M. Drach².

Maintenant, Messieurs, hâtons-nous d'entrer dans

1. Voir Bible de Vence, Préface sur le *Livre de Job*.

2. *Ibid.*, Job, 1, 1.

la voie de nos investigations. Je commencerai par vous mettre sous les yeux les deux premiers chapitres qui nous présentent Job, d'abord dans son premier état de prospérité, et ensuite dans la tribulation. Ces deux chapitres, ainsi que les cinq derniers, offrent seuls, dans leur intégrité, une véritable importance : premièrement, parce qu'ils constituent le fond de l'épopée ; et secondement, parce que ce sont les seuls chapitres qui présentent la pure parole de Dieu, sans mélange de la parole humaine¹.

Quant aux chapitres intermédiaires, ils ne me paraissent pas mériter la même attention. Ils contiennent les discours de Job et de ses amis : or tous ces discours ont été plus ou moins répréhensibles, et Dieu lui-même les a blâmés plus ou moins sévèrement². On peut dire que l'objurgation divine adressée en particulier aux amis de Job, en présence de celui-ci, n'est qu'une réfutation de toutes les paroles insensées et calomnieuses qu'ils avaient proférées pendant ce long débat. C'est pourquoi nous n'avons pas à nous occuper beaucoup de ces chapitres. Tout au plus, l'esprit qui anime ces interlocuteurs jette-t-il çà et là quelques étincelles d'inspiration divine : si nous les apercevons, nous aurons soin de les recueillir pour éclairer le sujet.

Voici donc le texte des deux premiers chapitres :

CHAPITRE PREMIER.

4. Il y avait dans la terre de Hus un homme nommé Job, et cet homme était simple et droit, et craignant Dieu, et s'éloignant du mal.

1. Voy., à ce sujet, Bible de Vence, disc. prélim., 2^e part., *De l'Inspiration des Livres saints*. — Voir aussi le discours de Judith à Holopherne, *Livre de Judith*, XI, 1-17.

2. Job, XXXVIII, 2 ; XLII, 3, 6.

2. Et il eut sept fils et trois filles.

3. Et il possédait sept mille brebis, et trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, et cinq cents ânesses, et de nombreux serviteurs : et cet homme était grand parmi tous les Orientaux.

4. Et ses fils allaient, et donnaient des repas dans leurs maisons, chacun à son jour. Et ils envoyaient inviter leurs trois sœurs pour manger et boire avec eux.

5. Et lorsque ce cercle de jours de festins était achevé, Job envoyait vers eux, et les sanctifiait, et se levant de grand matin, il offrait des holocaustes pour chacun d'eux. Car il disait : Qui sait si mes fils n'ont point péché, et n'ont point offensé Dieu dans leur cœur ? Ainsi agissait Job tous les jours¹.

6. Or, un jour, comme les enfants de Dieu étaient venus pour paraître devant le Seigneur, Satan se présenta aussi parmi eux.

7. Le Seigneur lui dit : D'où viens-tu ? Celui-ci répondant dit : J'ai fait le tour de la terre, et je l'ai parcourue.

8. Et le Seigneur lui dit : Est-ce que tu as considéré mon serviteur Job ? Il n'a point d'égal sur la terre, c'est un homme simple et droit, et craignant Dieu, et s'éloignant du mal.

9. Satan lui répondant dit : Est-ce en vain que Job craint Dieu ?

10. N'avez-vous pas environné comme d'un rempart sa personne, et sa maison, et tout son bien ? N'avez-vous pas béni les œuvres de ses mains ? Et ses possessions ne se sont-elles pas accrues sur la terre ?

11. Mais étendez un peu votre main, et touchez tout ce qu'il possède, et vous verrez s'il ne vous blasphémara pas en face.

12. Le Seigneur dit donc à Satan : Voilà que tout ce qu'il possède est en ta main ; mais je te défends d'étendre la main sur lui. Et Satan se retira de la face du Seigneur.

13. Or, comme, un jour, les fils et les filles de Job mangeaient ensemble et buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné,

14. Un messager vint, qui dit à Job : Les bœufs labouraient et les ânesses paissaient auprès d'eux,

1. Voir l'annotation de M. Drach sur ce verset.

15. Et les Sabéens ont fait irruption, et ont tout enlevé, et ils ont passé les gardiens au fil de l'épée, et moi j'ai seul échappé pour vous l'annoncer.

16. Et comme celui-ci parlait encore, il en vint un autre, qui dit : Le feu de Dieu est tombé du ciel, et ayant atteint les brebis et les gardiens, il les a consumés, et moi seul j'ai pris la fuite pour vous l'annoncer.

17. Mais celui-ci parlant encore, il en vint un autre, qui dit : Les Chaldéens se sont divisés en trois bandes, et ils se sont jetés sur les chameaux, et ils les ont enlevés, et ils ont aussi frappé de l'épée les gardiens, et moi j'ai fui tout seul pour vous l'annoncer.

18. Celui-là parlait encore, lorsque voici qu'un autre entra, et dit : Vos fils et vos filles se trouvant à manger *ensemble* et à boire du vin dans la maison de leur frère aîné,

19. Tout à coup un vent impétueux s'est levé du côté du désert, et a ébranlé les quatre angles de la maison, laquelle s'écroulant a écrasé vos enfants, et ils sont morts, et moi seul j'ai pris la fuite pour vous en porter la nouvelle.

20. Alors Job se leva, et déchira ses vêtements, et s'é-tant rasé la tête, et se prosternant contre terre, il adora Dieu.

21. Et il dit : Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu j'y retournerai : le Seigneur a donné, le Seigneur a enlevé : comme il a plu au Seigneur, ainsi il est arrivé : que le nom du Seigneur soit béni !

22. Dans toutes ces choses, Job n'a pas péché par ses lèvres, et il n'a rien dit d'insensé contre Dieu.

CHAPITRE II.

1. Or, il arriva qu'un jour, les enfants de Dieu vinrent et se présentèrent devant le Seigneur, et que Satan vint aussi au milieu d'eux, et se tenait en sa présence.

2. Et le Seigneur dit à Satan : D'où viens-tu ? Celui-ci répondant, dit : J'ai fait le tour de la terre, et je l'ai parcourue.

3. Et le Seigneur dit à Satan : As-tu considéré mon serviteur Job ? il n'a point son égal sur la terre : c'est un homme simple et droit, et craignant Dieu, et s'éloignant du mal, et conservant encore l'innocence. Mais toi, tu m'as excité contre lui, afin que je l'affligeasse sans cause.

4. Satan lui répondit : Pour sauver sa vie, l'homme donnera peau pour peau, et tout ce qu'il possède.

5. Mais étendez votre main, et touchez ses os et sa chair, et alors vous verrez qu'il vous blasphémera en face.

6. Le Seigneur dit donc à Satan : Voilà qu'il est en ta main ; mais cependant, n'attende point à sa vie.

7. Satan se retira donc de la présence du Seigneur, et frappa Job d'un ulcère très-mauvais, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête :

8. Et Job, étant assis sur un fumier, râclait avec un tét le pus qui s'écoulait de toutes les parties de son corps¹.

9. Alors sa femme lui dit : *Quoi !* vous demeurez encore dans votre simplicité ? Maudissez Dieu et mourez.

10. Job lui dit : Vous avez parlé comme une des femmes insensées : si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ? Dans toutes ces choses, Job n'a point péché par ses lèvres.

11. Or, trois amis de Job, ayant appris tout le mal qui était arrivé, vinrent chacun de son lieu : Éliphas, de Théman ; Baldad, de Suh, et Sophar, de Naamath. Car ils s'étaient concertés pour venir ensemble le visiter et le consoler.

12. Et lorsque de loin ils eurent levé les yeux, ils ne le reconnurent pas, et jetant un grand cri, ils pleurèrent, et ils déchirèrent leurs vêtements, et ils jetèrent de la poussière au ciel, par-dessus leur tête.

13. Et ils demeurèrent assis avec lui sur la terre, durant sept jours et sept nuits ; et aucun d'eux ne lui adressait la parole ; car ils voyaient que la douleur était excessive.

Ces deux chapitres sont d'une telle clarté au point de vue littéral, que tout commentaire est certainement superflu. Il y a néanmoins quelques versets qui réclament des éclaircissements : je vous les donnerai, d'après les annotations précieuses que M. Drach a jointes à sa traduction du livre de Job².

Chap. 1^{er}, v. 3. *Il possédait sept mille brebis, etc.*

1. Dans l'hébreu le mot traduit par celui de *fumier*, signifie *cendres*.

2. Voir Bible de Vence.

M. Drach traduit par *moutons*. Le mot hébreu comprend les brebis et les chèvres.

5. *Qui sait si mes fils n'ont point maudit Dieu dans leurs cœurs.*

M. Drach et tous les commentateurs traduisent le mot *bénir*, qui est celui de la Vulgate, par *offenser*, *maudire*, *blasphémer*. En effet, souvent, dans les divines Écritures, le mot *bénir* a un sens ironique, lequel signifie plutôt *maudire*¹. Les anciens avaient ainsi recours à des euphémismes pour éviter les expressions qui inspirent l'horreur et l'effroi. C'est pourquoi les Grecs appelaient la mer Noire, qui est si orageuse et si funeste aux voyageurs, *mer hospitalière*.

20. *Job... déchira ses vêtements et s'étant rasé la tête il se prosterna contre terre, etc.*

Il se conforma ainsi à l'usage pratiqué dès les temps les plus antiques, pour exprimer les profonds sentiments de douleur et de pénitence².

Chap. II, v. 5. *Et alors vous verrez qu'il vous blasphéméra en face*³.

6. *Mais n'attende point à sa vie.*

Le Seigneur donna à Satan tout pouvoir sur Job lui-même, excepté celui de le faire mourir.

9. *Maudissez Dieu et mourez*⁴.

10. *Vous avez parlé comme une des femmes insensées.*

C'est une allusion aux femmes iduméennes qui, à l'exemple des autres païens, accablaient leurs idoles de reproches, lorsqu'elles n'obtenaient pas ce qu'elles

1. Voir, entre autres, III Rois, xxi, 10.

2. IV Rois, xxii, 11, 19.

3. Voir l'explication donnée ci-dessus au v. 5.

4. Voir l'explication au chap. I, v. 5.

demandaient. On voit dans l'*Iliade* qu'Achille et Ménélas ne ménagent pas leur dieu Jupiter, dont ils ont à se plaindre.

11. *Alors trois amis de Job... vinrent chacun de son lieu, Éliphez, etc.*

La version grecque appelle ces amis des *rois*; et la même qualité leur est attribuée au livre de Tobie (II, 15). Le lieu dont ils vinrent était leur pays. Éliphez était fils d'Ésaü et d'Ada¹, fille d'Élon, Héthéen²; il était de Théman, ville de l'Idumée³, et peut-être descendait-il d'un autre Éliphez fils d'Ésaü; Baldad était de la race de Sué, fils d'Abraham et de Cétura⁴. Sophar pouvait descendre de Sépho, que les Septante nomment Sophar, et qui était frère de Théman et petit-fils d'Ésaü⁵.

13. *Et ils demeurèrent assis avec lui sur la terre sept jours et sept nuits.....*

Le texte sacré s'accommode ici, comme dans une foule d'autres passages, à la manière dont les hommes ont coutume de s'exprimer : il dit que les amis de Job sont demeurés avec lui sept jours et sept nuits, pour marquer qu'à part le temps des repas et du repos, ils ne le quittèrent ni le jour ni la nuit.

Ce sont là, Messieurs, les seules explications que j'aie à vous présenter sur ces deux chapitres, considérés au point de vue littéral.

Nous voici arrivés au sens symbolique, c'est-à-dire, nous voici lancés sur une mer profonde et immense; car l'allégorie du livre de Job, telle que je la con-

1. Gen., xxxvi, 10. — Bible de Vence.

2. *Ibid.*, 2, 4.

3. Amos, I, 11, 12.

4. Gen., xiv, 2.

5. *Ibid.*, xxxvi, 11.

çois, embrasse tout ensemble le temps passé et présent, et surtout le grand avenir.

Et d'abord, Messieurs, que le livre de Job ne nous présente pas seulement une histoire sur la réalité de laquelle on ne peut contester, mais que, de plus, cette histoire soit allégorique et prophétique, il faudrait n'avoir pas la plus légère notion de la sainte Écriture pour le révoquer en doute. Tout y est si extraordinaire, si émouvant, si sublime, du commencement à la fin, qu'on y voit manifestement un profond abîme de choses secrètes à découvrir, *latet altitudo sapientiæ*, comme dit saint Augustin¹, et comme dit encore saint Chrysostome, il y a là un riche trésor de vérités à recueillir; *latet grandis quispiam thesaurus*². C'est, du reste, le sentiment unanime des Pères de l'Église et de tous les exégètes vraiment dignes de ce nom. Si les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament fourmillent de figures, comme disent les Pères; si, par exemple, l'histoire de Joseph, dans tout son développement, doit être considérée comme un tableau prophétique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que n'aurons-nous pas à dire sur l'histoire de Job!

Mais quelle est l'allégorie cachée dans ce beau livre? Je suis forcé de répondre avec le poète latin :

Hic opus, hic labor, hic inextricabilis error.

J'ai étudié sérieusement cette question : j'en ai fait le sujet d'un examen approfondi, pendant des années, et je me suis efforcé de

*Pandere res altæ terra et caligine mersas*³.

1. Epist. I, ad Volusianum.

2. Homél. XXI, in Genes.

3. *Énéide*, liv. VI.

Il me semble maintenant que le Ciel a béni mes recherches, et me voici, Messieurs, avec un résultat que je suis heureux de vous soumettre. J'espère que vous voudrez bien m'accorder votre attention bienveillante, car je connais l'excellent esprit qui vous anime. Vous n'avez, comme moi, qu'un seul désir, celui de nous éclairer réciproquement et de nous encourager, n'est-ce pas?

LES DEUX INTERLOCUTEURS.

Très-bien, très-bien, monsieur le comte.

LE COMTE.

Voici donc, Messieurs, l'allégorie que je vois dans le livre de Job : je crois que c'est l'Église telle que nous devons la concevoir, c'est-à-dire étroitement unie à Jésus-Christ, puisqu'il a promis d'être *avec elle tous les jours jusqu'à la consommation du siècle*¹.

Je tiens, tout d'abord, à vous rappeler ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, il y a quelques instants, à savoir que Job était contemporain d'Amram, père de Moïse : il a pu être aussi, pendant quelque temps, contemporain de Moïse lui-même; mais il était plus âgé, et vivait à l'époque où le peuple hébreu, ayant pris un grand développement dans sa terre de Gessen, et portant ombrage aux Égyptiens, avait tant à souffrir de leur cruelle oppression. C'est dans le même temps que Job habitait sa terre de Hus. Il était donc, par sa patrie, séparé de la nation israélite. Il ne lui appartenait pas non plus par sa naissance, car il descendait d'Ésaü qui avait vendu son droit d'aînesse, et il ne pouvait remonter, par sa généalogie, à aucun des douze fils de Jacob, qui furent les souches des

1. Matth., xxviii, 20.

douze tribus d'Israël. Job était donc Gentil, et, comme tel, incorporé à la masse des nations distinctes d'Israël, lesquelles devaient lui être substituées plus tard, et former le nouveau peuple de Dieu, le peuple chrétien, l'Église de Jésus-Christ, selon qu'il est dit dans l'épître de saint Paul aux Romains, d'après le prophète Osée : « J'appellerai mon peuple
« celui qui n'est pas mon peuple, bien-aimée celle
« qui n'est pas bien-aimée, objet de miséricorde celle
« qui n'a point obtenu miséricorde¹. »

Le fait que le saint homme Job n'appartenait point au peuple de Dieu mais à la gentilité est, du reste, généralement reconnu par les saints Pères et par les exégètes². Je tenais à le constater; car c'est une des preuves qui démontrent que l'histoire de ce juste est une allégorie dans laquelle il faut voir non pas seulement la personne adorable du Christ, mais surtout la sainte Église. Et, Messieurs, c'est, à mon avis, la clef qui nous ouvre le livre fermé de Job : c'est le trait de lumière qui nous éclaire au milieu de tant d'obscurités.

Appliqué uniquement à Jésus-Christ, le livre de Job est incompréhensible : c'est une énigme dont jamais personne ne pourra avoir le secret. La raison en est évidente : entre Job et Jésus-Christ, vous ne remarquez pas les traits essentiels de ressemblance, qu'il est si facile d'observer dans tous les grands personnages qui furent les types du Rédempteur. Quelle ressemblance frappante, quelle figure sublime de Jésus-Christ ne voyons-nous pas, par exemple, dans Melchisédech, dans Abraham, Isaac, Jacob, Joseph,

1. Rom., ix, 25. — Osée, i, 10; ii, 24. — Isaïe, x, 22.

2. Voy. Bible de Vence, préf. sur le *Livre de Job*.

Moïse, David et autres ! Au contraire, entre Job et Jésus-Christ, je remarque des dissimilitudes sans nombre, qui en font deux figures parfaitement distinctes et bien contrastées.

Comme nous l'avons dit, le saint homme Job n'appartenait pas à la nation israélite : cela est incontestable ; il était de la gentilité. Notre Seigneur Jésus-Christ était membre de cette nation privilégiée, issu de la tribu principale, c'est-à-dire de la tribu de Juda, et plus encore, rejeton de la famille royale de David, *De radice Jesse*¹. Or, il est remarquable que la gentilité n'a produit aucun type du Sauveur promis. La reine de Saba, tous les princes qui venaient admirer la sagesse et la magnificence de Salomon, et lui offrir leurs hommages, ainsi que les mages qui de l'Orient furent conduits à la grotte de Bethléem, représentaient l'Église universelle dont les membres, peuples et rois, devaient plus tard venir se placer sous le sceptre royal de Jésus-Christ. Le Sauveur du monde n'a eu des types que dans ses ancêtres, en remontant de Marie et de Joseph à Abraham, à Noé et à Adam². Les premiers linéaments du Christ ne pouvaient être tracés, ni sa brillante aurore apparaître que sous le règne de la loi d'Éden ou de la loi du Sinaï. Job, tout juste qu'il était, ne fut pas une exception à cette règle.

Ce sage d'Idumée, père d'une nombreuse famille, chef d'une maison puissante, possédait d'immenses richesses ; il était en grande considération parmi les peuples de l'Orient³. Quel contraste avec Jésus-Christ, que vous voyez pauvre à Bethléem, pauvre à Naza-

1. Isaïe, xi, 1 et 10.

2. Matth., i, 1-16. — Luc, iii, 23-38.

3. Job, i, 1-3.

reth, toujours pauvre, jusqu'à *n'avoir pas où reposer la tête*.

Le saint homme Job réunissait tous les jours ses dix enfants dans sa maison, et, fidèle à la loi primitive, il offrait à Dieu des sacrifices pour l'expiation des péchés qui avaient pu être commis par les siens ¹.

Dans Jésus-Christ, je ne vois rien de semblable. Sans doute, ce pontife divin, *pendant les jours de sa chair, offrait des prières et des supplications*²; sans doute, à l'occasion des grandes solennités, il se rendait au temple de Jérusalem, où des victimes étaient immolées; il y assistait, et accomplissait ainsi la loi. Mais on ne le voit jamais offrir des sacrifices en son particulier ou au milieu des siens, à Nazareth, à Capharnaüm, dans les synagogues, dans la maison de son ami Lazare, ou sur le haut des montagnes. Il n'aurait pas voulu transgresser publiquement la loi qu'il respectait et qu'il était *venu accomplir*³. Il n'a offert qu'un seul sacrifice, celui du Calvaire, parce qu'il était le seul *agneau divin* dont le sang pouvait *ôter le péché du monde*; et ce sacrifice, après l'avoir offert réellement la veille de sa mort, sous les apparences du pain et du vin, il ne l'a offert qu'une seule fois d'une manière sanglante : ce fut le lendemain, jour de sa mort, sur l'autel de la croix ⁴. Or, le point de contact, qui serait essentiel pour que les sacrifices de Job figurassent le sacrifice du Calvaire, et nous présentassent ainsi ce saint homme comme un type de Jésus-Christ, m'échappe totalement : je ne le vois en aucune manière.

Satan obtint de Dieu la permission de frapper coup

1. Job, 1, 5.

2. Hébr., v, 7.

3. Matth., v, 17.

4. Matth., xvi, 17 et suiv. — Jean, 1, 29. — Hébr., x, 10, 14.

sur coup le saint homme Job, et dans ses immenses troupeaux, et dans toutes ses maisons, et même dans ses enfants ¹.

Le Sauveur du monde étant réduit à sa personnalité et à son extrême indigence, ne pouvait être frappé ni dans sa famille ni dans ses richesses.

Dieu dit à Satan : Tu demandes à frapper Job dans sa personne; eh bien! *voilà qu'il est sous ta main*, exerce sur lui ta cruauté, la permission t'en est donnée; *mais cependant garde-toi d'attenter à son âme*, je veux que sa vie soit sauve. *Veruntamen animam illius serva* ².

Jésus fut frappé, il est vrai, et sans doute par l'effet d'une machination satanique; mais il fut frappé à mort et d'après la volonté de son père, volonté consentie par lui-même ³. Job ne descendit point dans le tombeau par suite de son adversité, et Jésus a voulu accepter cette dernière humiliation infligée à l'homme pécheur. Les souffrances de Job furent une épreuve. Les souffrances et la mort de Jésus-Christ furent une expiation. Je vois bien, il est vrai, Job tout couvert d'un ulcère affreux, de la plante des pieds jusqu'à la tête, et réduit, sur sa couche dégoûtante, à racler, avec un débris de terre cuite, le pus qui dé coulait de ses plaies ⁴. Je vois bien aussi l'adorable Sauveur dans un état analogue, lorsqu'il est horriblement meurtri par les coups de la flagellation, ou, qu'épuisé de fatigues et de souffrances, il expire sur la croix. Mais, pour que cette analogie puisse être considérée comme une figure de Jésus-Christ souffrant et mourant, il

1. Job., 1, 12 et suiv.

2. Job, 11, 6.

3. Jean, x, 10, 17 et 18.

4. Job, 11, 7 et 8.

faudrait qu'elle se rapportât tellement à ce divin Rédempteur, qu'on fût contraint de l'appliquer à lui seul, exclusivement à tout autre, ou qu'au moins elle ne pût convenir à personne mieux qu'à lui. Qui ne voit, par exemple, dans les circonstances saillantes du sacrifice d'Abraham consentant à immoler son cher Isaac, fils unique et bien-aimé, et dans Isaac gravissant le Calvaire et portant sur ses épaules le bois de son sacrifice, qui ne voit, dis-je, dans ce sacrifice, une allégorie parfaite du grand sacrifice de la rédemption; allégorie qui se rapporte si manifestement à l'immolation du Christ, qu'il est impossible de l'appliquer soit à tout autre personnage, soit à tout autre être collectif, comme serait la Synagogue ou l'Église? Or, l'allégorie du saint homme Job, misérablement étendu sur sa couche affreuse, sous la puissance de Satan, trouvera une réalisation bien autrement plus vive et plus frappante dans l'Église, alors que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint, et qu'il sera dit à Satan, personnifié dans l'Antechrist : La permission t'est donnée d'exercer contre elle ta cruauté : elle est sous ta main, mais cependant garde-toi d'attenter à sa vie. *Verumtamen animam illius serva*. Le pape saint Grégoire reconnaît cette allégorie : il dit que Satan frappant le saint homme Job, c'est l'Antechrist exerçant sa fureur sur l'Église ¹.

Si Job, sur son fumier, est une figure du douloureux et lamentable état du Sauveur pendant le cours de sa passion, ce ne peut être qu'autant que la vie de Jésus-Christ fut elle-même une histoire anticipée et figurative de l'histoire de son Église. En effet, si l'on

1. Voy. ses Comment., *in cap. 11, Job*.

veut y faire attention, tous les événements religieux qui se sont succédé et se succèdent encore dans la série des âges, sont des figures les uns des autres. Après tout, ce sont toujours des scènes de la même nature qui se représentent; ce sont les mêmes vérités et les mêmes erreurs, les mêmes vertus et les mêmes vices, les mêmes droits et les mêmes passions qui sont aux prises, se heurtent et s'entre-choquent sans cesse. Est-il étonnant que les mêmes causes produisent les mêmes effets? Ainsi Notre-Seigneur expirant sous les coups de ses ennemis, et glorifié trois jours après par sa résurrection, peut être considéré comme une figure de l'Église, qui ne passera par l'épreuve de la grande tribulation que pour être bientôt après transformée et rajennie par la gloire de sa restauration et de son entrée triomphante dans la Jérusalem descendue du ciel. Job n'est donc un symbole de Jésus-Christ que dans un sens anagogique, c'est-à-dire dans un sens qui montre une image, mais ne prouve point une figure.

Job, sur sa couche douloureuse, se voit, par surcroît d'infortune, exposé aux insultes de son épouse insensée. Jésus-Christ, pendant le cours de sa passion, fut sans doute abreuvé des insultes les plus outrageantes de la part de la Synagogue; mais la Synagogue n'était plus qu'une épouse abandonnée. Le décret d'abandon, de séparation et de substitution était déjà rendu. Déjà le Christ lui avait dit : « Votre maison vous sera laissée déserte; car je vous le déclare, vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni celui qui vient au nom du Seigneur ¹! » Déjà il lui avait fait entendre de terribles

1. Matth., xxiii, 38, 39.

anathèmes, prédit tous ses malheurs¹, et avait ainsi réalisé l'oracle du prophète Osée : « Vous m'attendrez
« plusieurs jours : vous ne vous abandonnerez plus
« et vous ne serez à aucun époux ; et moi-même
« aussi je vous attendrai². » Il était sur le point de prononcer, du haut de la croix, la sublime parole : *Tout est consommé* ! Parole qui révélait, entre autres vérités, la substitution de l'Église à la Synagogue. Ainsi, l'épouse du Christ, au temps de sa passion, c'était l'Église : il en avait déjà posé les fondements. Elle se composait des apôtres et des disciples. Ceux-ci prirent la fuite, il est vrai, dès qu'ils le virent au pouvoir de ses ennemis ; mais aucun d'eux n'aurait eu la pensée de l'insulter : au contraire, ils lui conservaient dans leurs cœurs le plus entier dévouement. Saint Pierre, qui eut la faiblesse de le renier jusqu'à trois fois, ne l'insulta point, et ne tarda pas à pleurer amèrement son parjure. S'il y a une figure dans cette tribulation du Sauveur, nous aurons lieu, tôt ou tard, de nous convaincre que, loin de se rattacher à celle de Job, elle se rapporte à la grande tribulation future de l'Église.

Job, sur sa couche d'humiliations et de douleurs, se voit entouré de faux amis qui, d'abord, par bien-séance, lui témoignent une compassion toute silencieuse, et affectent de mêler leurs larmes aux siennes pendant sept jours et sept nuits. Mais ensuite ces faux amis, prenant un ton doctoral, lui adressent de longs et interminables discours, formulent contre lui mille accusations injustes, outrageantes et insensées. Job lui-même répond à ces prétendus amis par des

1. Matth., xxiii, 38, 39.

2. Os., iii, 3. — Voir aussi Gen., xxxviii, 27-30.

considérations qui ne sont pas toujours empreintes de sagesse.

Dans le tableau si émouvant de Job aux prises avec ses faux amis, je ne vois rien qui me représente la scène lugubre de Jésus souffrant et mourant. Jésus devant les tribunaux, ou sur la croix, n'avait autour de lui que des ennemis déclarés et des bourreaux qui, semblables à des bêtes féroces, s'acharnaient à le tourmenter ¹. S'il avait des amis, c'étaient des amis véritables et sincèrement dévoués qui pleuraient sur lui avec des gémissements ineffables, mais qui étaient contraints de refouler dans leur âme l'amertume de leur douleur.

Job voit l'extrémité où il est réduit : *sa chair consumée, sa peau collée sur ses os*, au point qu'il ne lui restait que les lèvres autour des dents ². Alors il répand son âme en plaintes pleines de désespoir et même de malédictions. Il s'efforce de prier et de relever son âme défaillante, mais il retombe bientôt accablé sous le poids de son affliction. L'immensité de ses maux est pour lui un mystère qui l'opprime. Il se justifie, il proclame hautement son innocence, il interpelle en quelque sorte le Seigneur, en lui disant : « Quels sont les péchés que j'ai commis ? Montrez-moi mes crimes et mes offenses ³ ? » Il invoque la mort comme le seul remède à son adversité : « Qui me donnera, Seigneur, que vous me cachiez dans le tombeau ⁴ ! Qui me donnera de connaître et de trouver Dieu, et de me présenter devant son trône pour plaider ma cause en sa présence et

1. Ps. XXI. — Matth., XXVI.

2. Job, XIX, 20.

3. *Ibid.*, XIII, 23.

4. *Ibid.*, XIV, 13.

« savoir ce qu'il pourrait me répondre ¹ ! » Enfin, si ce juste éprouvé a lieu de reprocher à ses faux amis leur verbosité : *verbosi amici mei* ², il n'est pas moins verbeux lui-même : ses plaintes sont interminables ; mais on le lui pardonne à cause de la sublimité de ses pensées et de l'éloquence vraiment inimitable de son langage.

Quel contraste avec la résignation, la mansuétude et le silence de l'aimable Sauveur, qui s'est offert aux souffrances et à la mort, « parce qu'il l'a voulu et « n'a pas ouvert la bouche, mais s'est laissé conduire « à l'immolation comme une brebis, est demeuré « muet et n'a pas ouvert la bouche, semblable à « l'agneau devant celui qui le tond ³. »

Enfin, le dernier trait saillant de l'histoire de Job, c'est la prospérité première qui précéda ses malheurs, et la prospérité seconde, beaucoup plus grande encore, qui les suivit ⁴.

Dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, on ne voit nullement cette première et cette seconde prospérité, pendant toute la durée de sa vie mortelle. Jusqu'à l'âge de trente ans, il fut toujours humble et pauvre ; et, depuis cet âge jusqu'à sa mort, il n'eut pour apanage que la pauvreté, les travaux et les persécutions.

Ainsi, il est vrai de dire qu'entre l'histoire de Job et celle de Jésus-Christ, du commencement à la fin, il y a de nombreuses dissemblances qui établissent entre l'un et l'autre un contraste frappant. Les malheurs du juste Iduméen et la Passion du Juste par

1. Job, xxiii, 3 et suiv.

2. *Ibid.* xvi, 21.

3. Isaïe, lxi, 7.

4. Chap. i et xlii.

excellence ne se rapprochent nulle part, mais différent dans toutes les scènes dont elles se composent. Il est donc impossible de voir dans Job un type de Jésus-Christ, dans sa tribulation, une allégorie de la Passion, et dans son livre, une figure quelconque se rapportant à Jésus-Christ ; car, pour qu'un personnage soit allégorique, il est nécessaire qu'il offre des traits de ressemblance tellement sensibles avec celui qu'il représente qu'on ne puisse le méconnaître. Tels furent, par rapport à Jésus-Christ, Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Élie et autres..

Ce point essentiel étant bien établi, que l'histoire de Job ne se rapporte pas à la personne adorable du Sauveur, il faut chercher dans cette histoire une autre allégorie. Où donc la trouver ? Il me semble qu'on ne le peut que dans la synagogue ou dans l'Église. En effet, Messieurs, les prophéties et les figures de l'âge patriarcal et de l'âge mosaïque ont trait ou à la Synagogue, ou à Jésus-Christ, ou à l'Église. Elles n'ont pas un autre but. Celles qui se rapportent à la bienheureuse vierge Marie, aux sacrements et aux grands personnages de l'âge chrétien, doivent être considérées comme se rapportant à l'Église, puisque la vierge Marie, les sacrements et ces saints personnages appartiennent à l'Église.

L'histoire de Job ne se rapportant pas à Jésus-Christ, je ne vois donc plus que la Synagogue ou l'Église à qui on puisse l'appliquer. C'est entre le peuple israélite et le peuple chrétien qu'il faut choisir. Or, la Synagogue ne présente aucun caractère de ressemblance, avec Job, au point de vue de la première prospérité de celui-ci. Les auteurs herménéutiques en conviennent généralement. La Synagogue n'a jamais pu s'appliquer le magnifique éloge que Job

fait de lui-même dans le chapitre xxxi, où il rappelle à ses amis les vertus qu'il avait pratiquées et le culte qu'il avait rendu à Dieu; vertus et culte qui n'appartiennent qu'à l'Église de Jésus-Christ, comme il est facile de s'en convaincre par la simple citation de quelques versets du chapitre xxxi :

1. J'ai fait un pacte avec mes yeux, afin de ne pas même penser à une vierge.

2. Car, quelle part Dieu me donnerait-il d'en haut, et de quel héritage me favoriserait, du haut des cieux, le Tout-Puissant ?

26. Est-ce que, à la vue du soleil dans sa splendeur, et de la lune dans sa marche majestueuse¹,

27. Mon cœur s'est réjoui en secret, et ai-je baisé ma main de ma bouche *en témoignage de mon adoration* ?

28. Ce qui est une iniquité très-grande et un renoncement du Dieu très-haut.

29. Me suis-je réjoui de la ruine de celui qui me haïssait, et ai-je tressailli de ce qu'il lui arrivait du mal ?

30. Car je n'ai point abandonné ma langue au péché, pour faire des imprécations contre son âme.

31. Est-ce que les gens de ma maison n'ont pas dit : Qui nous donnera de nous rassasier de ses chairs ?

32. L'étranger n'est point demeuré dehors; ma porte a été ouverte au voyageur.

33. Ai-je caché mon péché, comme Adam, et ai-je renfermé mon iniquité dans mon sein² ?

Dans ces paroles nous voyons que le saint homme Job pratiquait déjà les vertus chrétiennes, et qu'on peut l'envisager comme chrétien par anticipation.

Il porta la chasteté et la charité à un degré de perfection qui n'était ni connu ni enseigné par la Synagogue, et qui ne convient qu'à Jésus-Christ et à son Église.

1. Voir le texte hébreu.

2. *Ibid.*

« Vous avez entendu, dit Jésus-Christ, dans son
« admirable sermon de la montagne, vous avez en-
« tendu qu'il a été dit aux anciens : vous ne commet-
« trez point d'adultère, mais moi je vous dis que qui-
« conque aura regardé une femme pour la désirer, a
« déjà commis l'adultère dans son cœur. Que si votre
« œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le
« loin de vous¹, etc. »

« Vous avez entendu, continue Jésus-Christ, qu'il
« a été dit : œil pour œil, dent pour dent ; mais moi
« je vous dis de ne point résister aux mauvais traite-
« ments ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue
« droite, présentez-lui aussi l'autre ; et si quelqu'un
« veut plaider contre vous et enlever votre tunique,
« abandonnez-lui encore votre manteau², etc. »

La chasteté de la Synagogue se bornait à interdire l'adultère ; sa charité permettait de rendre le mal pour le mal. La chasteté de Jésus-Christ et de son Église interdit le regard accompagné de la convoitise ; sa charité va jusqu'à rendre le bien pour le mal. Et ce furent là précisément la chasteté et la charité du saint homme Job, qui fit *un pacte avec ses yeux pour ne pas même penser à une vierge*, et qui *ne maudissait point son ennemi, et ne se réjouissait pas du mal qui lui arrivait*. On le voit donc avec évidence : en ce qui concerne les vertus de chasteté et de charité, autant il y a de différence entre Job et la Synagogue, autant il y a de ressemblance entre le même Job et l'Église dirigée par Jésus-Christ.

Pour ce qui regarde le culte de Dieu, c'est encore la même disparité entre Job et la Synagogue. Celle-ci

1. Matth., v, 27 et suiv.

2. *Ibid.*, 38 et suiv.

penchait toujours vers l'idolâtrie. C'était son crime et le sujet perpétuel des lamentations des prophètes et des réprimandes sévères qu'ils lui adressaient au nom du Seigneur : ce fut aussi la cause qui attira sur Israël tant de châtimens divers, et en particulier, l'expulsion de son territoire et la captivité dans une terre ennemie. Captivité en Assyrie pour les dix tribus qui, les premières, s'étaient rendues coupables d'idolâtrie ; captivité en Chaldée pour les tribus de Juda et de Benjamin qui étaient tombées dans la même prévarication.

L'Église de Jésus-Christ seule peut se faire gloire d'avoir toujours adoré un seul Dieu. Seule elle peut dire avec Job : « Est-ce que j'ai adoré le soleil dans sa splendeur et la lune dans sa clarté ? Est-ce que, dans la joie de mon cœur, à la vue de ces astres, j'ai baisé ma main de ma bouche, en signe de mon amour pour eux et de mon adoration ? »

Le saint patriarche semble faire allusion à l'Eucharistie, quand il dit : « Est-ce que les gens de ma maison n'ont pas dit : qui nous donnera de nous rassasier de ses chairs ? » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voit pas du tout comment ces paroles si émouvantes pourraient convenir à la Synagogue, tandis qu'elles vont admirablement à l'Église de Jésus-Christ. Ne semblent-elles pas, en effet, nous montrer l'empressement avec lequel la foule des chrétiens qui sont *les gens de la maison*, accourent, de toutes parts, à la table eucharistique pour se rassasier de la chair et du sang de Jésus-Christ !

Quand Job s'écrie : « Ai-je caché mon péché, comme il est si naturel à l'homme, ai-je renfermé mon iniquité dans mon sein ? » Ne se montre-t-il pas le prophète du sacrement de pénitence, ne sem-

ble-t-il pas s'unir d'avance avec tous les enfants de l'Église, qui confessent tous leurs péchés, avec une entière ouverture de conscience, sans *retenir cachée dans leur sein aucune iniquité*?

Il est vrai, la Synagogue avait une liturgie et des sacrifices pour la rémission des péchés. Mais ces rites et ces sacrifices n'étaient, comme les appelle l'apôtre saint Paul, qu'une *ombre des choses à venir*; ils n'étaient que la figure et le germe du sacrement de la réconciliation. C'étaient des cérémonies extérieures et publiques, pour des péchés extérieurs et publics¹. La loi mosaïque n'atteignait pas le for intérieur de la conscience. Il était réservé à la loi de Jésus-Christ de pénétrer dans les plus secrets replis de l'âme humaine, pour en extirper le mal jusqu'à la racine; en sorte que *le péché ne demeure pas caché et que l'iniquité ne reste pas renfermée dans le sein de l'homme*.

Il est donc certain que l'allégorie du livre de Job ne trouve pas sa réalisation dans la Synagogue. Tout au plus pourrait-on tirer de l'histoire de ce Juste affligé quelques traits pour les appliquer, par accommodation ou anagogie, aux enfants d'Abraham, et même à Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme je l'ai fait observer plus haut. Ainsi cette allégorie ne peut plus se rapporter qu'à l'Église. Et, en effet, à ce point de vue, elle revêt tous les caractères possibles de vraisemblance. L'histoire de Job, considérée comme figure de l'Église depuis son origine jusqu'à l'époque des derniers temps, devient lumineuse, et le livre qui la raconte n'est plus inintelligible. Au contraire, l'allégorie en est saisissante, grandiose, digne de l'esprit divin qui l'a inspirée. Ce n'est pas que l'on puisse

1. Lévitique, chap. iv, v, vi et vii.

comprendre, dès maintenant, cette magnifique histoire dans tous ses détails. Je n'en ai point la prétention. Les longs discours de Job et de ses amis, et le discours si sublime de Dieu, avec ses descriptions d'une beauté incomparable, renferment évidemment des sens mystérieux sur lesquels je ne puis que former des conjectures plus ou moins probables. Et néanmoins, tous ces discours forment un long débat qui comprend la plus grande partie du livre de Job, et demeure encore plein d'obscurités. Ceux qui viendront après nous auront à porter leurs investigations dans ces profonds ténèbres, et, l'esprit de Dieu les éclairant, ils seront sans doute plus heureux, puisque le sens des Écritures doit être un jour pleinement révélé.

Il ne s'agit donc pas des détails accessoires que renferme le livre de Job, mais bien de ce qui en constitue le fond. Job tombant d'un état prospère dans une affreuse tribulation, et revenant de cette tribulation à un nouvel état de prospérité beaucoup plus grand : tel est le fond de cette émouvante épopée. Or, considérée sous cet aspect qui est le principal, l'histoire de Job est une figure vive et éclatante de l'Église depuis son apparition dans le monde jusqu'aux derniers temps. A cette seconde époque, elle doit tomber, elle aussi, de sa première prospérité dans une disgrâce extrême : ce sera *la grande tribulation*, *l'abomination de la désolation dans le lieu saint*, l'apostasie générale, le triomphe de l'Antechrist. Mais cette effroyable épreuve ne sera pas de longue durée. L'Église en sortira pure et glorieuse, et ce sera sa seconde prospérité, incomparablement plus grande que la première.

Le livre de Job, ainsi envisagé comme l'histoire an-

icipée de l'âge chrétien, et particulièrement des mauvais jours de la grande tribulation, est un nouveau développement donné à tant d'autres prophéties et figures corrélatives. Job devient un prophète, dont la voix unie à celle de tous les autres, forme avec eux un merveilleux concert. Il est, comme eux, un poète qui chante les mêmes drames, un peintre divin qui ajoute de nouvelles et vives couleurs aux mêmes tableaux. Il concorde surtout avec les révélations de Patmos ; c'est pourquoi je l'ai déjà appelé l'Apocalypse de l'Ancien Testament.

Au contraire, si dans l'allégorie que présente le livre de Job, on ne voit que la personne de Jésus-Christ, abstraction faite de son Église, ce n'est plus qu'un livre en désaccord avec la Bible tout entière, une énigme inexplicable, un livre où l'on ne reconnaît plus aucun point de contact avec tous les livres prophétiques.

LE DOCTEUR.

Votre argumentation, monsieur le comte, me paraît concluante : l'allégorie de Job ne va pas à la Synagogue : vous l'avez prouvé ; elle ne va pas non plus à Notre-Seigneur Jésus-Christ : vous l'avez également fait comprendre. La conséquence que vous en tirez me semble très-logique : donc l'allégorie du livre de Job ne peut être appliquée qu'à l'Église.

Vous avez, en effet, montré que Job a été, par ses vertus, un chrétien anticipé, et comme une première manifestation de l'Église. C'est là, je le répète, une argumentation qui a une grande valeur. Mais, en un point aussi essentiel, je désirerais plus encore : je voudrais que vous eussiez la bonté de faire entre Job et l'Église le même rapprochement que vous avez fait entre Job et la Synagogue, entre Job et Jésus-Christ,

et que, de ce rapprochement, vous fissiez ressortir les divers traits de ressemblance qui existent entre Job et l'Église. De cette manière, votre thèse sera complète, et nous sortirons d'ici avec la conviction que le livre de Job n'est autre qu'une admirable prophétie qui se rapporte à l'Église. Je me félicite d'avoir à vous entendre sur ce sujet qui me captive au plus haut degré.

LE COMTE.

Telle est, en effet, mon intention : j'accepte d'autant plus volontiers la tâche de mettre en regard les traits de ressemblance qui existent entre Job et l'Église, que ces traits sont nombreux, et d'une vérité palpable. Je vais donc parcourir le livre de Job, du commencement à la fin, et en saisir, pour ainsi dire, au vol les traits principaux.

Chap. I, v. 4.

Job, descendant d'Ésaü, habitait, comme nous l'avons dit, la terre de Hus, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie, en dehors de la Palestine et de la terre de Gessen. Il n'appartenait pas au peuple de Dieu, mais à la gentilité. En sa qualité de Gentil, il faisait partie des nations qui devaient être un jour substituées au peuple de Dieu, et lui former un peuple nouveau, c'est-à-dire, l'Église de Jésus-Christ.

Sous ce premier rapport, Job est très-bien à sa place comme représentation de l'Église future à laquelle ses descendants et ses compatriotes devaient être appelés.

V. 2 et 3.

Job avait sept fils et trois filles, et une famille nombreuse ; il possédait des troupeaux considérables. Son nom était grand parmi les Orientaux.

C'est une image de l'Église exerçant son autorité sur les empires et les royaumes de la terre, régnant sur ses innombrables enfants, possédant de grandes richesses, surtout dans l'ordre spirituel, et enfin jouissant de la considération des peuples.

Nous verrons plus tard combien nous sommes en droit de faire le rapprochement entre les sept fils de Job et les sept Églises de l'Apocalypse, qui sont appelées à former, par leur union, l'Église de Jésus-Christ. Ces fils, qui envoient prier leurs sœurs de venir à leurs festins de famille, représentent assez bien le zèle que l'Église a, de tous temps, déployé pour inviter toutes les nations à la participation de ses biens.

Ces festins qui réunissaient tour à tour les uns chez les autres les sept fils de Job et cimentaient l'union de leur famille, sont une vive image de la charité qui unit entre eux tous les enfants de l'Église, les membres de la grande famille chrétienne; charité toujours alimentée par la participation aux mêmes biens spirituels, aux mêmes sacrements, au même festin eucharistique.

V. 5.

Le saint homme Job, fidèle à la loi patriarcale, réunissait chaque jour ses enfants dans sa maison, et chaque jour, au milieu d'eux, il offrait au Seigneur des sacrifices pour l'expiation des péchés.

Qui ne reconnaîtrait ici l'Église invitant, tous les jours, ses enfants dans ses temples, et offrant, tous les jours, par le ministère de ses prêtres, le sacrifice de l'Agneau sans tache, pour la rémission des péchés?

Dans une annotation sur ce verset, M. Drach parle ainsi : « Job offre ses holocaustes lui-même, car tel « est le sens de l'hébreu. Ceci prouve qu'il vivait

« sous le régime du sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, c'est-à-dire avant que la famille d'Aaron, de la tribu de Lévi, fût seule investie du droit d'offrir les sacrifices. » De là il est permis de conjecturer que les sacrifices de Job consistaient, comme ceux de Melchisédech, dans l'oblation du pain et du vin.

D'après cette donnée, Job est une bien vive représentation de l'Église, qui offre tous les jours sur nos autels l'auguste victime du Calvaire, sous les apparences du pain et du vin.

V. 6 et suivants.

Satan se présente devant le Seigneur, et lui demande la permission de maltraiter le saint homme Job. Le Seigneur le lui permet : « Voilà, » lui répond-il, « que tout ce qu'il possède est sous ta puissance, « seulement garde-toi d'étendre ta main sur lui. »

La fureur de Satan contre le saint homme Job est bien la même que celle dont il frémit contre l'Église. Jésus-Christ a dépeint cette fureur par des paroles énergiques : « Simon, Simon, » dit-il à Pierre, « voilà « que Satan a demandé avec instance de vous cribler « comme le froment¹. » L'histoire des siècles chrétiens atteste assez que Satan a reçu, en quelque sorte, plein pouvoir d'assouvir incessamment sa haine contre l'Église, et de la cribler comme le froment. Et nous savons que, dans les derniers jours, il sera *donné à cette bête infernale de faire la guerre aux saints et de les vaincre*².

Satan use largement du pouvoir qu'il avait reçu de

1. Luc, xxii, 31.

2. Apoc., xiii, 7, 43 jusqu'à la fin.

frapper le saint homme Job dans tout ce qu'il possédait. Pauvre Job ! il jouissait paisiblement de la vie comme un heureux patriarche, au milieu de sa nombreuse famille, dans le sein de l'abondance, lorsque tout à coup divers messagers lui arrivent successivement pour lui apprendre les effroyables catastrophes qui l'ont atteint dans ce qu'il a de plus cher au monde : ses immenses troupeaux enlevés, ses serviteurs passés au fil de l'épée, le feu du ciel tombé sur ses moutons et sur les pâtres qui les gardaient, et, pour comble d'infortune, ses propres enfants ensevelis sous les ruines de ses maisons écroulées ! Telles furent les dévastations exercées par Satan sur les possessions du saint homme Job.

Or, ces dévastations dépeignent avec une vérité effrayante les ravages bien autrement formidables que l'Antechrist exercera, dans les derniers temps, sur les riches possessions de l'Église. Alors « la puissance
« sera donnée à la bête sur toute tribu, et peuple, et
« langue et nation. — Elle sera adorée par tous les
« habitants de la terre, excepté par les élus dont le
« nom est écrit dans le livre de vie¹. — Alors les
« habitants de la terre seront séduits par les prodiges
« des faux prophètes², et les rois seront entraînés à
« déclarer la guerre au Christ³. » On conçoit quelle sera la consternation de l'Église réduite à un petit nombre de pasteurs et de fidèles, alors qu'elle apprendra, par des rumeurs venues de toutes parts, les dévastations de l'Antechrist, les progrès de ses conquêtes, la défection successive des royaumes et des empires, et enfin l'apostasie devenue générale. Le saint homme

1. Apoc., xiii, 7 et 8.

2. *Ibid.*, 12 et 13.

3. *Ibid.*, xvi, 14. — Ps. II.

Job, dépouillé de tout ce qu'il possédait, est donc un type de l'Église désolée au milieu de la prévarication générale.

Chap. II.

Cependant le saint homme est encore debout, plein de vie, et le cruel Satan ne sera pas satisfait qu'il ne l'ait frappé dans sa personne. Il se présente de nouveau devant le Seigneur, et lui demande cette fois la permission de pouvoir *étendre sa main sur la chair et sur les os* de celui qu'il avait déjà dépouillé de tout. Va, lui dit le Seigneur, *il est en ta main; mais cependant, garde-toi d'attenter à son âme*¹.

« Satan se retira donc de la face du Seigneur, et il frappa Job d'un ulcère très-mauvais, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête².

« Et Job s'étant assis sur un fumier, raclait la pourriture avec un fragment de brique³. »

Impossible de dépeindre, par un tableau plus saisissant, l'état lamentable où l'Église sera réduite par l'Antechrist. « Alors toute la terre, à la suite de la bête, sera éprise pour elle d'admiration... Les hommes adoreront la bête en disant : Qui est semblable à la bête?

« Et il lui sera donné le pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois... de faire la guerre aux saints, et de les vaincre.... Ce sera alors un grand sujet de patience et de foi pour les saints... Et une autre bête exercera toute la puissance de la première bête et fera que la terre et ceux qui l'habitent adoreront la première bête⁴. » Ce sera la prévarication

1. Job, II, 5 et 6.

2. *Ibid.*, 7.

3. *Ibid.*, 8.

4. Apoc., XIII, 4, 7, 10 et 12.

générale qui atteindra l'Église dans son corps, c'est-à-dire dans son existence extérieure, dans la grande majorité de ses membres, et même de ses pasteurs.

« Ce sera le soleil obscurci, les étoiles tombées, et
« la lune qui ne donnera plus sa splendeur ¹. »

Vous connaissez, Messieurs, le véritable sens de ces paroles mystérieuses. Ce sera *l'abomination de la désolation dans le lieu saint* ². Ne craignons pas de l'avouer, puisque nous avons sur ce point l'adhésion de plusieurs Pères de l'Église et d'un bon nombre de commentateurs. Ce sera l'autorité suprême de l'Église, frappée et usurpée par l'Antechrist, *cet homme de péché, ce fils de perdition* qui, ambitionnant les honneurs de la divinité, déclarera la guerre à tout ce qui *est regardé et adoré comme Dieu*, et voudra revendiquer pour lui seul le titre de Dieu souverain et avoir, comme tel, ses temples, ses autels et ses sacrifices. Il siègera ainsi dans les temples chrétiens, où il aura sa statue, son culte, ses prophètes. Il régnera à Jérusalem, qui sera alors plus que jamais la capitale du monde et le centre de la terre ³. Le temple de Jérusalem aura été rebâti, et c'est là que *l'homme de péché* trônera comme un Dieu. A l'apogée de sa puissance, il triomphera d'Élie et d'Énoch, « il les mettra à
« mort et laissera leurs dépouilles mortelles sur les
« places publiques de la grande cité... où le Seigneur
« a été crucifié ⁴. »

Telle est l'interprétation que les Pères de l'Église donnent du fameux texte de saint Paul : « Le jour du
« Seigneur ne viendra pas que la fuite ne soit arrivée

1. Matth., xxiv, 29. — Voir Holzhauser.

2. *Ibid.*, 15.

3. Ézéchi., xvi, 4, xxxii, 8, et xxxviii, 12. — Zach., vi, 12. — Joël, iii entier. — Ps. LXXIII, 12.

4. Apoc., xi, 8.

« auparavant et que ne soit manifesté l'homme de
« péché, fils de de perdition qui s'oppose et s'élève
« par-dessus tout ce qui est appelé Dieu ou qui est
« adoré, de telle sorte qu'il siégera dans le temple
« de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu¹. »

C'est aussi dans le même sens que les saints Pères entendent ces paroles du prophète Daniel : « Il (l'Antechrist) s'élèvera et portera le faste de son orgueil
« contre tout dieu. Il parlera insolemment contre le
« Dieu des dieux, et il réussira jusqu'à ce que la co-
« lère soit satisfaite, parce que le décret en est ainsi
« arrêté. Il n'aura aucun égard au dieu de ses pères,
« et il sera dans les concupiscences des femmes; il
« ne se souciera pas de quelque dieu que ce soit,
« parce qu'il s'élèvera contre toutes choses². »

L'Église, ainsi frappée dans sa forme extérieure et sensible, bannie de ses temples, ne pouvait plus exercer son autorité sur ses enfants, ni leur faire entendre sa voix, mais profanée et souillée par l'abominable domination de l'ennemi du Christ. Ah! c'est bien là le saint homme Job atteint d'un ulcère affreux, et couché sur un horrible fumier. Ce rapprochement est palpable, et en voici un autre qui l'est encore plus; mais au moins, celui-là, il est consolant.

Le Seigneur, après avoir permis à Satan de frapper le saint homme Job dans sa chair et ses os, lui défendit cependant de porter atteinte à son âme : « Garde-
« toi de toucher à son âme, respecte-la, laisse-lui la
« vie. *Verumtamen animam illius servo.* »

1. II Thess., II, 2-4. — Voir Suarez, part. III, quest. 59, art. 6. — Bellarmin, qui cite saint Ambroise, Théophilacte, Acumène, Anselme et autres saints Pères, dans son liv. III, *De summo Pontif.*, chap. XIII, et Corn. à Lap. in II Thess., v. 2.

2. Dan., XI, 36 et 37. — Voir Corn. à Lap., loc. cit.

Quel admirable trait de similitude avec l'Église lorsqu'elle sera arrivée à l'époque de la consommation ! Nous avons vu que, sous la domination de l'Antechrist, elle sera frappée dans son existence extérieure, c'est-à-dire dans son corps, et transformée en un état profondément humiliant et méconnaissable. Mais, même dans cet état de disgrâce extrême, l'Église aura encore son existence intérieure, sa vie, son âme qui échappera aux coups du *dévastateur*. L'âme de l'Église se compose de tous les fidèles unis entre eux à Jésus-Christ, par la foi, l'espérance, la charité, et par la grâce sanctifiante. Au milieu de la prévarication générale, les élus ne manqueront pas, et ils auront le courage de demeurer fidèles à Jésus-Christ. On peut croire que les deux tiers des pasteurs donneront l'exemple d'une constance inébranlable ; car il est dit : « Que le dragon entraînera de sa queue la
« troisième partie des étoiles du ciel et les fera tomber sur la terre ¹. » Donc les deux autres parties ne tomberont pas. Quant aux autres fidèles, « dont le
« nom est écrit dans le livre de vie de l'Agneau, qui
« refuseront d'adorer la bête et de porter son caractère sur le front ou à la main ², » leur nombre sera petit, comparativement à la foule des apostats, mais il sera sans doute assez considérable encore ; car il est dit que l'Antechrist, dans sa colère, lancera contre eux toute une armée pour les poursuivre et les exterminer ; mais qu'eux, ces pieux et inébranlables fidèles, recevront des secours pour fuir avec célérité dans un lieu solitaire où ils trouveront un abri pendant quarante-deux mois, et qu'ainsi ils échapperont

1. Apoc., xii, 4.

2. *Ibid.*, xiii, 8 et 16.

à la mort. Ah ! c'est bien là l'âme de l'Église sauvée ! C'est bien Dieu qui, en permettant à l'Antechrist de frapper l'Église dans son corps, lui a dit comme à Satan : « Garde-toi de toucher à son âme. *Verumtamen animam illius serva.* »

Voici, Messieurs, les paroles de l'Apocalypse sur la conservation de l'âme de l'Église pendant ces jours si mauvais :

Apoc. XII, 6. Et la femme s'enfuit dans la solitude où elle avait un lieu préparé par Dieu, afin qu'on la nourrit pendant mille deux cent soixante jours....

43. Le Dragon, se voyant précipité en terre, poursuivit la femme, qui avait mis au monde un enfant mâle¹.

44. Et deux ailes d'un grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert, en son lieu où elle est nourrie pendant un temps, deux temps et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent.

45. Et le serpent jeta de sa gueule, derrière la femme, de l'eau comme un fleuve pour la faire entraîner par le fleuve.

46. Et la terre secourut la femme, et elle s'entr'ouvrit. et elle engloutit le fleuve que le dragon avait vomi de sa gueule.

Voilà bien l'âme de l'Église conservée et sauvée, comme l'âme du saint homme Job, l'une et l'autre en proie à une tribulation extrême¹.

Si Dieu, dans sa bonté, daigne nous ménager le temps de commenter l'Apocalypse, nous y verrons que l'Église, qui trouvera ainsi le salut dans sa fuite, sera la partie la plus noble de l'Église universelle, le centre de direction et de gouvernement, comme l'est aujourd'hui l'Église de Rome. Ce sera l'Église mère et maîtresse qui, à l'avènement du Christ et dans les beaux jours de la conversion générale des peuples,

1. Apoc., XII, 4-6 et 13-18.

aura été transportée de Rome à Jérusalem, comprenant à la fois dans son sein et les Chrétiens et les Israélites ; ce sera, en un mot, l'Église désignée par saint Jean sous la dénomination d'*Église de Philadelphie*¹. Quant à l'Église de Rome, nous avons lieu de croire qu'elle est indiquée dans l'Apocalypse par l'*Église d'Éphèse* ; que, par conséquent, son *chandelier* sera ôté de sa place², et que, dans ces jours voisins de la consommation, elle sera entraînée, comme les autres Églises, dans l'apostasie générale. C'est à la seule Église de Philadelphie qu'il est dit : « Parce que vous
« avez gardé la parole de ma patience, moi, je vous
« garderai aussi de l'heure de la tentation qui viendra
« dans le monde entier pour tenter les habitants de
« la terre³. » Cette fraction de l'Église universelle sera donc tout entière miraculeusement préservée pendant les jours de la grande tribulation. Il y aura pourtant encore d'autres fidèles épargnés : ce sont ceux qui, disséminés de toutes parts, refuseront de *porter le caractère de la bête*, et seront dociles à la recommandation de *fuir* et de s'armer de *foi et de patience*.

Job est gisant sur son fumier, sa femme lui arrive : elle n'a point pour lui le cœur d'une épouse, mais plutôt d'une femme méchante ; elle lui adresse des paroles d'ironie et de sarcasme : « Quoi ! vous de-
« meurez encore dans votre simplicité ; au moins
« maintenant maudissez Dieu et mourez⁴. »

Cette femme perverse est une vive image de la seconde bête, c'est-à-dire du prophète de l'Antechrist « qui aura les cornes de l'agneau et parlera comme

1. Apoc., III, 6-11.

2. *Ibid.*, II, 5.

3. *Ibid.*, 10.

4. Job., II, 9.

« le dragon ¹. » Il aura *les cornes de l'agneau*, c'est-à-dire il posera comme le représentant de Jésus-Christ; il siégera sur la chaire de saint Pierre qu'il aura usurpée; il trônera *comme un Dieu*. Mais, sous ces dehors de l'agneau, il sera un « dragon : il vomira « mille paroles d'insolence et de blasphème contre les « pieux fidèles qui ne voudront pas reconnaître son « autorité ². »

Le saint homme Job fait à sa femme cette admirable réponse : « Vous avez parlé comme une des « femmes insensées; si nous avons reçu les biens de « la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous « pas aussi les maux? »

C'est ainsi que les élus, exposés aux insinuations perfides, aux séductions et aux insultes du faux prophète, imiteront l'inébranlable fidélité de ce saint homme et sa touchante résignation. C'est alors, surtout, qu'il leur est recommandé d'avoir de la patience et de la foi : *Hic est patientia et fides sanctorum* ³.

Job, jusqu'alors heureux, avait eu de nombreux amis, et, entre autres, Élip haz Thémanite, Baldad Suhite, Sophar Naamathite⁴, et Éliu, fils de Barachel de Buz, de la famille de Ram⁵; tous les quatre, grands seigneurs comme lui. Tant qu'il jouit de la prospérité, ses amis ne cessèrent de lui donner toutes les preuves possibles de leur dévouement; mais hélas !

L'ABBÉ.

Permettez, monsieur le comte, que je vous interrompe à cette exclamation. Six heures viennent de

1. Apoc., XIII, 11.

2. *Ibid.*, XIII, 5.

3. Apoc., XIII, 10.

4. Job, II, 11.

5. *Ibid.*, XXXII, 2.

sonner : c'est l'heure du départ pour M. le docteur , j'ai moi-même mon bréviaire à dire, et une course à faire pour un malade. D'ailleurs, nous abusons vraiment de votre bonté : votre poitrine, quelque bonne qu'elle soit, doit être fatiguée d'une si longue conférence.

LE DOCTEUR.

Elle a été bien courte pour moi, et si je ne consultais que mon goût, je voudrais en entendre la continuation pendant toute la soirée. Il est si doux de voir la lumière où l'on n'avait jamais vu que ténèbres ! Quelle jouissance pour moi de commencer à comprendre le plus mystérieux des livres sacrés, celui qui s'était refusé à toutes mes investigations, et avait fait jusqu'ici mon désespoir !

L'ABBÉ.

Je vous avais bien dit, monsieur le docteur, que nous avions dans M. le comte des lumières précieuses. Ces lumières, il les a puisées à leur vraie source, c'est-à-dire dans la lecture méditée des livres saints. Depuis quarante années, son grand *désir* a été *de pénétrer dans la profondeur de la science sacrée*, et, comme il est dit au *livre de la Sagesse* : « Il est arrivé
« à connaître les choses futures ; il voit ce qu'il y a
« de plus subtil dans les discours et de plus difficile
« à démêler dans les paraboles : il connaît les signes
« et les prodiges avant qu'ils aient lieu et les événements qui doivent arriver dans la succession du
« temps et des siècles¹. »

LE COMTE.

Si j'ai fait quelque découverte dans les livres saints,

1. *Livre de la Sagesse*, VIII, 8.

c'est parce que j'ai été *l'homme de désirs : vir desiderium*¹. Je puis dire que j'ai désiré *multitudinem scientiæ*². Quiconque étudiera les oracles sacrés avec les mêmes désirs et la même droiture, y découvrira bien autre chose : vous en êtes la preuve, Messieurs, mais mettons fin aux compliments ainsi qu'à notre séance. Il est donc entendu, Messieurs, que nous continuerons le même sujet mardi prochain.

1. Dan., ix, 23.

2. Sagesse, viii, 8.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES AMIS DE JOB, FIGURES DES APOSTATS DE LA GRANDE ÉPOQUE. ABOMINATION DE LA DÉSOLATION.

Et parce que l'iniquité abondera, la charité
d'un grand nombre se refroidira.

(Matth., xxiv, 12.)

LE COMTE.

Il vous souvient, Messieurs, qu'en terminant notre dernière conférence, nous avons laissé le saint homme Job au moment où il reçut la visite de quatre anciens amis, Élip haz de Théma n, Baldad de Suh, Sop har de Naamath, et Éliu de Buz. Je vous disais que ces quatre seigneurs s'étaient montrés constamment ses amis, pendant qu'il était dans la prospérité; mais hélas !...

Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Job devait, lui aussi, apprendre, par sa triste expérience, tout ce qu'il y a de fragilité et de secret égoïsme dans l'amitié humaine. Ces amis, à la nouvelle que les plus affreuses catastrophes étaient venues frapper coup sur coup le saint homme, se devaient à eux-mêmes d'aller lui faire visite : la bien-séance et la simple humanité leur en faisaient un de-

voir. Ils vont donc à lui, et, à la vue d'une aussi lamentable infortune, ils jettent un grand cri, ils fondent en larmes, ils déchirent leurs vêtements, ils répandent de la poussière dans l'air, pour la faire tomber sur leurs têtes, ils demeurent assis à ses côtés pendant sept jours et sept nuits, sans proférer une parole, comme pour s'unir à ses souffrances et à ses larmes : le silence étant l'expression la plus naturelle d'une vraie compassion¹.

Jusque-là ils avaient bien joué leur rôle : leurs démonstrations semblaient provenir d'une véritable amitié. Job pouvait y croire : il paraît, en effet, y ajouter foi ; il épanche sa douleur, comme on ferait dans le sein d'un ami. Tel est l'excès de ses maux qu'il maudit le jour de sa naissance.

CHAPITRE III.

4. Que ce jour soit changé en ténèbres, que Dieu ne le regarde plus du haut du ciel, et qu'il ne soit pas éclairé de la lumière.

5. Que ce jour soit obscurci par les ténèbres et par l'ombre de la mort ; qu'une sombre obscurité l'environne et qu'il soit plongé dans l'amertume !

6. Qu'un tourbillon ténébreux règne dans cette nuit ; qu'elle ne soit plus mise dans les jours de l'année, ni comptée dans les mois.

7. Que cette nuit soit solitaire et indigne de louange.

8. Qu'elle soit maudite par ceux qui maudissent le jour, et qui sont préparés à susciter Léviathan, etc.

Paroles qui révèlent l'intensité de ses maux, mais non point le désespoir.

On trouve des exemples de paroles semblables aux époques de la consommation de l'âge antédiluvien et de l'âge mosaïque. Ainsi, à la consommation de l'âge

1. Job, II, 12 et 13.

antédiluvien, c'est Dieu lui-même qui, *voyant combien était grande la malice des hommes, et que toutes les pensées de leur cœur étaient portées au mal, en tout temps, se repentit d'avoir créé l'homme sur la terre, et, touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il dit : J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé, et depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir faits*¹.

A la consommation de l'âge mosaïque, c'est l'admirable Sauveur du monde qui, dans le jardin de Gethsémani, *a l'âme brisée de tristesse et abreuvée d'amertume, dans l'appréhension des maux qui vont fondre sur lui. Il s'écrie : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Puis, prosterné la face contre terre, il prie longuement : sa prière principale est celle-ci : O mon Père, que ce calice s'éloigne de moi ! mais cependant, qu'il me soit fait, non comme je le veux, mais comme vous le voulez. Il redit, une deuxième et une troisième fois, la même prière. Il tombe dans un état d'agonie, et, telle est la véhémence de son angoisse, qu'il lui survint une sueur semblable à des gouttes de sang qui découlaient sur la terre*².

Au Golgotha, cette affreuse angoisse de l'âme de Jésus est encore plus intense. Ce fut alors que du fond de sa poitrine s'échappa ce cri d'une ineffable désolation : *Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné*³ ?

Ainsi, à l'époque des deux consommations, qui ont déjà eu lieu, un grand cri de douleur s'est fait entendre, et ce cri est sorti du sein même de la Divinité. A l'époque de la consommation de l'âge chrétien, les accents d'une douleur plus déchirante encore

1. Gen., vi, 5-6.

2. Les Évangiles.

3. Matth., xxvii, 46.

retentiront sur la terre, et ces accents partiront des entrailles de l'Église, réduite à la dernière extrémité sous la main de l'Antechrist. Le saint homme Job en est l'organe prophétique, lorsque, dans le paroxysme de sa douleur, il maudit le jour qui l'a vu naître, il appelle la mort et pousse des *rugissements semblables au Débordement des grandes eaux*¹. Certes, les fidèles qui composeront encore l'Église à cette époque, seront dans la plus effroyable détresse, alors que la terreur pèsera sur les peuples, *et que les hommes sècheront d'épouvante, dans l'attente des maux réservés à tout l'univers*²; alors qu'ils auront à traverser toutes les calamités d'une *tribulation telle qu'il n'y en aura jamais eu de semblable depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais*³. Il en sera, dans ces temps-là, comme dans les jours de Noé et de Caïphe : les chrétiens éprouveront une immense douleur qui ne sera soulagée que par l'espérance de l'avenir, à travers les horreurs d'un cataclysme.

Depuis que le saint homme Job est tombé sous les coups de l'infortune, ses amis se refroidissent insensiblement et deviennent bientôt ses ennemis. Vrais hypocrites, ils s'étudient à dissimuler le honteux motif de leur défection sous le voile des accusations les plus injustes et les plus calomnieuses. Ils lui font tour à tour de spécieux raisonnements sur la bonté de Dieu, sur sa sagesse, sa puissance, sa justice et sa providence, pour lui prouver qu'une aussi grande disgrâce ne peut être que le châtiment de ses péchés. Ils se constituent ainsi tout à la fois et ses accusateurs

1. Job, III, 24.

2. Luc, XXI, 25 et 26.

3. Matth., XXIV, 21.

et ses juges¹. Job répond aux uns et aux autres; il réfute leurs raisonnements, et proteste de son innocence². Il se plaint amèrement de tant d'accusations, il cherche à émouvoir le cœur de ces hommes sans pitié : Pourquoi, dit-il, m'accabler ainsi ?

42. Ma force n'est point la force des pierres et ma chair n'est pas de bronze.

43. Je ne trouve en moi aucun secours, et mes propres amis m'ont abandonné.

44. Ah! celui qui ferme son cœur à la compassion envers son ami, abandonne la crainte du Seigneur.

45. Mes frères ont passé devant moi comme un torrent qui coule avec rapidité dans les vallées.

Les réponses de Job, tout émouvantes et persuasives qu'elles sont, loin de calmer ceux qu'il appelait encore *ses frères* et *ses amis*, ne font que les irriter davantage. Dès lors, leurs accusations prennent un caractère de violence : ils dépassent toutes les bornes, ils lèvent le masque, ils vont jusqu'à l'outrage et à l'insulte. Élip haz l'accuse d'orgueil, de présomption et d'impiété, et, pour accabler le saint homme, il lui fait le plus affreux tableau de l'impie³.

Baldad lui lance l'ironie et le sarcasme : *Est-ce que par hasard, lui dit-il, vous pensez qu'à cause de vous la terre sera délaissée et que les rochers seront transportés de leur place*⁴? Puis, lui dépeignant, sous les plus vives couleurs, la fin tragique des impies, il lui fait entendre que ses malheurs sont la juste punition de son impiété⁵.

1. Voir les chap. iv, viii et ix.

2. Voir les chap. vi, vii, ix, x, xii, xiii et xiv.

3. *Ibid.*, xv.

4. *Ibid.*, xviii, 4.

5. *Ibid.*, 5 jusqu'à la fin.

Sophar a sur le cœur une vérité que Job lui a dite : celui-ci lui a dévoilé l'hypocrisie de ses discours¹. Sophar rétorque la même accusation contre le saint homme, et se met aussi en frais d'éloquence pour tracer l'horrible tableau de l'hypocrisie.

CHAPITRE XX.

4. Je sais que depuis le commencement, depuis que l'homme a été placé sur la terre,

5. La gloire des impies est de courte durée, et que la joie de l'hypocrite ressemble à un instant.

6. Quand son orgueil monterait jusqu'au ciel, et que sa tête toucherait les nues,

7. A la fin, il périra comme un fumier; et ceux qui l'avaient vu diront : Où est-il ?

8. On ne le retrouvera plus; ainsi qu'un songe qui s'en va, il disparaîtra comme une vision nocturne.

11. Les vices de son adolescence pénétreront dans ses os et dormiront avec lui dans la poussière.

14. Son pain, dans ses entrailles, sera changé en un fiel d'aspic.

15. Il vomira les richesses qu'il avait dévorées, et Dieu les arrachera de son sein.

27. Les cieus révéleront son iniquité et la terre s'élèvera contre lui.

28. Les enfants de sa maison seront sans abri, et seront retranchés au jour de la fureur de Dieu².

29. Telle est la part que Dieu réserve à l'homme impie.....

Il est évident que Sophar fait ici allusion au saint homme Job, et veut le représenter comme un impie qui cache ses désordres sous le masque de l'hypocrisie, mais *dont la gloire est passagère, dont les richesses sont dévorées, dont les enfants sont frappés et re-*

1. Job, xiii, 16.

2. Soit, d'après l'hébreu, *la fortune de cet homme passera et s'écoulera comme l'eau, au jour de la colère de Dieu.*

tranchés du nombre des vivants, et *qui* enfin *périt*, comme un *fumier*.

Mais voici Éliphas qui, une troisième fois, revient à la charge et, dans un nouveau discours, se répand en injures plus atroces encore qu'il n'avait fait dans les deux précédents :

CHAPITRE XXII.

4. Est-ce par crainte que Dieu vous accusera, et qu'il entrera avec vous en jugement?

5. N'est-ce pas à cause de votre profonde malice et de vos iniquités sans nombre?

6. Car vous avez enlevé sans raison le gage de vos frères, vous avez dépouillé de leurs vêtements ceux qui en avaient besoin.

7. Vous n'avez pas donné de l'eau à celui qui tombait de lassitude, ni du pain à celui qui souffrait de la faim.

8. C'est par la force de votre bras que vous possédiez la terre, et vous la conserviez, parce que vous étiez le plus puissant.

9. Vous avez renvoyé les veuves dans leur dénûment, et vous avez brisé les bras qui soutenaient les orphelins.

10. C'est pour cela que vous êtes environné de pièges et qu'une terreur subite vous trouble, etc.

Après ce débordement d'injures, Éliphas, pour mieux jouer son détestable rôle, prend un langage pieux et supplie Job d'entrer dans des sentiments de pénitence :

21. Attachez-vous donc à Dieu, et ayez la paix et par là vous serez comblé de biens.

22. Recevez la loi de sa bouche et mettez ses paroles dans votre cœur.

23. Si vous retournez au Tout-Puissant, vous serez rétabli et vous bannirez l'iniquité de votre maison.

24. Il vous donnera au lieu de la terre, le rocher, et au lieu du rocher, des torrents d'or....

Les amis de Job lui ont donc fait leurs sévères re-

montrances : à mainte reprise, ils se sont efforcés de le convaincre qu'il était grandement coupable; et, joignant l'hypocrisie à l'outrage, ils lui ont indiqué la pénitence comme sa seule ressource et comme l'unique moyen d'apaiser le ciel.

Job a pris la peine de répondre alternativement aux uns et aux autres. Ses réponses sont celles du juste qui gémit sous le poids écrasant de l'adversité, sans rencontrer autour de lui aucun consolateur; qui reconnaît la fragilité de l'homme, et ne se croit pas affranchi des imperfections humaines, mais qui, ayant le sentiment intime de son innocence, trouve encore le moyen de se tranquilliser et de mettre sa confiance en Dieu.

Voilà, dit-il à ses prétendus amis, voilà que vous revenez à la charge jusqu'à dix fois pour me confondre, et que vous n'avez pas honte de m'accabler.

Cependant, si je me suis égaré, mon égarement est pour moi.

Mais vous vous élevez contre moi et vous me reprochez mes humiliations.

Sachez donc, au moins, maintenant, que ce n'est point par un jugement de justice que Dieu m'a affligé et qu'il m'a entouré de ces plaies¹.

Vous n'êtes pas des consolateurs sincères, mais hypocrites; vous êtes tous des consolateurs onéreux. Est-ce que vos discours en l'air n'auront pas une fin ?

Il les signale comme des

Fabricateurs de mensonges et des défenseurs d'une doctrine corrompue.

Il leur conseille de se taire :

Plût à Dieu que vous prissiez le parti du silence, afin qu'on puisse vous regarder comme des sages !

1. Voir le texte hébreu, Réponse à Baldad, xix, 3 et suiv.

2. *Ibid.*, xvi, 2, 3. Réponse à Éliphas.

Est-ce que Dieu a besoin de votre mensonge ? et pour le défendre est-il nécessaire d'inventer des faussetés ?

Est-ce que vous prétendez vous rendre agréables à Dieu et justifier ses jugements ?

Cela peut-il lui plaire, lui à qui rien n'est caché ? ou se laissera-t-il surprendre, comme un homme, à vos discours trompeurs¹ ?

Il proclame hautement son innocence :

J'ai souffert tout cela, sans que ma main fût souillée par l'iniquité, lorsque j'offrais à Dieu des prières pures.

Car voilà que mon témoin est dans le ciel, et celui qui connaît le fond de ma conscience réside en ces demeures sublimes.

Mes amis sont verbeux ; *quant à moi*, mon œil, *sous l'émotion de mon infortune*, se mouille de larmes en s'élevant vers Dieu².

Il se console, et a l'âme pleine d'espérance dans l'avenir :

Tous les jours, pendant lesquels j'ai maintenant à combattre, je suis dans l'attente de la transformation qui doit s'opérer en moi.

Alors, Seigneur, vous m'appellerez, et je vous répondrai ; *et alors*, vous tendrez la main droite à l'ouvrage de vos mains³.

Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour, je ressusciterai de la terre.

Et je serai de rechef revêtu de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair.

Je le verrai moi-même, et mes yeux le contempleront, et non un autre : cette espérance est déposée dans mon sein⁴.

Il décrit son dépouillement et l'état de délaissement total dans lequel il se trouve :

Le Seigneur a fermé de toutes parts mon sentier, et je

1. Job, xiii, 4 et suiv., Réponse à Sophar.

2. *Ibid.*, xvi, 18 et suiv., Réponse à Eliphaz.

3. *Ibid.*, xiv, 14 et 15, Réponse à Eliphaz.

4. *Ibid.*, xix, 25 et suiv., Réponse à Baldad.

ne puis passer; et il a mis les ténèbres dans mon chemin.

Il m'a dépouillé de ma gloire, et il a ôté de ma tête la couronne.

Il m'a détruit de tous côtés, et je péris, et il m'a enlevé mon espérance comme à un arbre arraché.

Sa fureur a éclaté contre moi, et il m'a traité comme son ennemi.

Ses déprédateurs sont venus ensemble, et ils se sont fait un chemin en marchant sur moi, et ils ont environné ma demeure pour l'assiéger.

Il a écarté mes frères loin de moi, et mes amis se sont éloignés de moi comme des étrangers.

Mes parents m'ont abandonné et ceux qui me connaissaient m'ont oublié.

Ceux qui demeuraient dans ma maison et mes servantes m'ont regardé comme un inconnu, et j'ai été à leurs yeux comme un étranger.

J'ai appelé mon serviteur, et il ne m'a point répondu, je le suppliais *pendant* de ma propre bouche.

Ma femme a eu horreur de mon haleine; et j'usais de prières envers les enfants qui sont sortis de mon sein.

Les insensés mêmes me méprisaient; et à peine m'étais-je éloigné d'eux, qu'ils me dénigraient.

Mes conseillers d'autrefois m'ont eu en exécution, et celui que j'aimais davantage s'est prononcé contre moi.

Mes chairs étant consumées, mes os sont collés à ma peau, et il ne me reste que mes lèvres autour des dents.

Après ces lamentables paroles, Job veut tenter un dernier effort pour toucher ses amis; il veut aller à leurs cœurs par la prière, il fait appel à la commiseration :

Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis, parce que la main du Seigneur m'a frappé.

Pourquoi me persécutez-vous, de même que Dieu, pourquoi cherchez-vous à vous rassasier de mes chairs¹.

Mais les amis de Job ont leur parti pris : il est malheureux au delà de toute expression; il n'est plus

1. Chap. xix, 8-23, Réponse à Baldad.

ce grand seigneur qui naguère pouvait les inviter dans son palais, et leur procurer les jouissances de la table et des réunions de plaisirs : c'est un infortuné dont la seule vue excite le dégoût. Il n'en faut pas davantage à ces perfides pour rompre avec lui, et pour justifier leur défection par des calomnies.

C'est pourquoi, quand les trois premiers ont épuisé vainement toutes les ressources du sophisme, en voici un quatrième qui se lève plus hardi que les autres, et les surpasse tous par la verbosité, l'emphase et la violence de son langage. Ce quatrième, c'est Éliu : il est le plus jeune ; jusqu'ici il a gardé le silence, en apparence, à cause de sa jeunesse, et par déférence pour les autres plus âgés que lui, mais en réalité, parce qu'ayant une haute idée de son éloquence et de sa supériorité sur ceux qui ont parlé avant lui, il s'imagine qu'il va frapper un grand et dernier coup, confondre le saint homme et le réduire à l'impuissance de répondre.

Il est tremblant de colère, d'abord contre Job qui persistait à se regarder comme juste, puis contre ses amis qui n'avaient pas su trouver des arguments péremptoires. Le voilà donc qui *ouvre la bouche* et se met à parler. A la prolixité de son début, on prévoit la longueur du discours qu'il va prononcer. L'exorde, en effet, remplit tout le trentre-deuxième chapitre et une partie du suivant. C'est de la jactance et de l'emphase, du commencement à la fin..

Je suis le plus jeune, et vous autres vous êtes plus anciens que moi, c'est pourquoi *je vous ai tous écoutés*, tenant la tête inclinée et craignant de dire mon avis.

J'espérais que l'âge avancé inspirerait des paroles *puissantes*, et que le grand nombre des années enseignerait la sagesse.

.....

Mais je vois que, pour être chargés d'années, les hommes ne sont pas plus sages et que les vieillards n'entendent pas le jugement.

C'est pourquoi je parlerai : Écoutez-moi, je vous montrerai quelle est ma sagesse.

.....

Je ne répondrai point d'après vos raisonnements.

Les voilà intimidés ; ils n'ont plus rien à répondre ; ils se sont eux-mêmes fermé la bouche.

.....

Quant à moi, je parlerai à mon tour, et je montrerai mon savoir ;

Car je suis plein des choses que j'ai à dire, et mon esprit est comme en travail pour mettre au jour mes pensées.

Mes entrailles sont en fermentation, comme le vin nouveau qui n'a point d'air, et qui rompt les vaisseaux neufs *dans lesquels il est renfermé*¹.....

Écoutez donc, Job, mes paroles, et prêtez l'oreille à mes discours.

Que tout ce qu'il y a de merveilleux *dans mes raisonnements* ne vous effraie pas, et que mon éloquence ne vous soit point onéreuse².

Après ce préambule pompeux et superbe, Éliu commence son discours, il parle sans fin pour ne rien dire de plus que ceux qui l'ont précédé ; il ne les dépasse que par la véhémence de sa colère et l'acrimonie de ses reproches.

Où trouver un homme semblable à Job, qui boit comme l'eau la dérision ?

Qui fait sa société de ceux qui commettent l'iniquité, et qui fréquente les hommes impies ?

.....

Pour Job, il a parlé comme un insensé, et on ne voit nulle sagesse dans ses discours.

C'est pourquoi, ô vous, Seigneur, qui êtes mon père, que Job soit éprouvé jusqu'à la fin, ne cessez pas de frapper cet homme d'iniquité.

1. Chap. xxxii tout entier.

2. Voir le texte hébreu, chap. xxxiii, 4 et 7.

Car, à ses iniquités, il ajoute le blasphème ; qu'en attendant, il soit convaincu par nos remontrances, et qu'ensuite il appelle Dieu en jugement par ses discours¹.

Éliu n'est pas moins hypocrite que les autres accusateurs de Job. Comme eux, il se donne toutes les apparences de la piété, de la justice et de la religion. Il dissimule les mauvaises dispositions de son cœur sous le semblant de l'amitié. A ses outrages contre le saint homme, il entremêle des considérations ascétiques sur les voies de la providence divine, sur le ministère charitable que remplissent envers nous les anges, sur la conduite de Dieu à l'égard des justes et des pécheurs, sur les suites horribles de l'impiété et les précieux avantages de la vertu ; puis, il renchérit sur Éliphas, Baldad et Sophar, par une imposante description des œuvres de la sagesse et de la puissance divines.

Voici quelques traits du tableau qu'il fait de la pluie, du tonnerre et des nuées :

C'est Dieu qui élève au ciel les gouttes de rosée et les répand en pluies comme des torrents

Qui coulent des nuées, et couvrent la surface du ciel².

Écoutez la voix formidable de Dieu et le bruit qui sort de sa bouche.

Il considère tout sous les cieux, et sa lumière s'étend jusqu'aux extrémités de la terre.

Après lui, un rugissement éclate, c'est la voix de sa Majesté qui tonne, et quand on l'a entendue, impossible d'en retrouver la trace³.

Dieu est admirable par le bruit éclatant de son tonnerre ; il fait des choses grandes et impénétrables.

Il commande à la neige de descendre sur la terre, ainsi

1. Chap. xxxiv, 7, 8, 35, 36 et 37.

2. *Ibid.*, xxxvi, 27, 28.

3. xxxvii, 2-4. — Voir l'hébreu.

qu'aux pluies de l'orage et aux ondées de sa puissance¹.

.....
Le froment désire les nuées, et les nuées répandent leur lumière.

Elles se dirigent tout à l'entour, et partout où les conduit la volonté de celui qui gouverne, et dans tous les lieux du monde où il leur commande².

.....
Job, écoutez ceci avec attention, tenez-vous debout et considérez les merveilles de Dieu.

Est-ce que vous savez quand Dieu a commandé aux pluies de faire paraître la lumière de leurs nuées ?

Est-ce que vous connaissez les grandes routes des nuées et la science parfaite *de celui qui les a conduites* ?

Est-ce que vos vêtements ne sont pas chauds, lorsque le vent du Midi souffle sur la terre³ ?

Vous avez pu remarquer, Messieurs, que je vous ai cité seulement quelques extraits des discours d'Éli-phaz, de Baldad, de Sophar et d'Éliu, ces quatre faux amis de Job. Il n'a point échappé, non plus, à votre attention que je n'ai pas intercalé les réponses du saint homme. Peut-être, me direz-vous, que j'aurais mieux fait de vous présenter cette longue controverse entre Job et ses amis, les accusations de ceux-ci, les justifications de celui-là, d'après l'ordre observé dans son livre, depuis le chapitre troisième jusqu'au trente-huitième. Mais je vous prie de vous souvenir que je n'ai point promis de l'expliquer intégralement.

L'ABBÉ.

Soyez tranquille, monsieur le comte, nous connaissons, M. le docteur et moi, tout le livre de Job ; nous l'avons relu ensemble, cette semaine dernière,

1. XXXVII, 5 et 6. — Voir l'hébreu.

2. *Ibid.*, 11 et 12.

3. *Ibid.*, 14-17.

avec toute l'attention possible, afin de nous préparer à vous entendre. Ce grand procès qui s'instruit sous l'œil de Dieu, entre Job et ses amis, est présent à notre mémoire, selon l'ordre des discours, chapitre par chapitre. Nous vous dispensons même de toute citation des discours du saint homme Job. Nous en avons particulièrement admiré l'éloquence qui éclipse, à coup sûr, toute éloquence humaine. Loin de blâmer votre laconisme, nous vous en remercions, parce qu'il nous tarde d'arriver au but que vous nous avez fait entrevoir, celui de nous montrer, dans la tribulation de Job, une allégorie de la grande tribulation de l'Église dans les derniers temps.

LE COMTE.

Eh bien ! Messieurs, je vous remercie à mon tour de ce que vous abrégez beaucoup mon travail, en me dispensant de citations plus nombreuses. Elles n'entrent pas, effectivement, dans le cadre que je me suis tracé. Il ne me reste donc plus qu'à vous montrer que les discours et les actes des faux amis de Job sont une allégorie de ce qui se passera, à l'époque de l'apostasie générale. Ensuite, j'aurai à choisir quelques passages dans les discours qui composent cette controverse, et surtout dans ceux du saint homme Job ; il me faudra chercher les allusions mystérieuses qu'ils renferment, et vous signaler, en particulier, certaines pensées que l'Esprit-Saint y a disséminées ça et là, en assez grand nombre, pour que nous puissions y apercevoir des lueurs prophétiques, et une harmonie frappante avec les affreux épisodes de la *grande tribulation*. Enfin, on voit que cette controverse étant épuisée, Dieu lui-même intervient *du milieu d'un tourbillon*, qu'il interpose son autorité suprême, qu'il juge

en dernier ressort, et que, par un discours d'une sublimité incomparable, il confond à la fois, et les accusateurs et l'accusé. C'est particulièrement sur ce discours que j'aurai à porter votre attention, parce qu'ici ce n'est plus l'homme qui, tout en parlant sous une influence surnaturelle, mêle ses pensées aux pensées divines, comme le firent Job et ses amis; mais c'est Dieu lui-même, Dieu dont toutes les sentences sont essentiellement vraies et pures de tout alliage, comme *l'argent qui a passé sept fois par l'épreuve du feu*. On conçoit qu'un tel discours doit contenir des trésors de vérités sur l'allégorie du livre de Job, et que, par conséquent, il mérite toutes les recherches de l'exégèse. Tel est, Messieurs, le plan que j'ai à suivre.

Et d'abord, il me paraît de toute évidence que la conduite si odieuse des amis de Job est une figure de ce qui se passera à l'époque de l'apostasie générale.

Dans la dernière conférence, je vous ai déjà retracé l'affreux tableau de Job tombé sous la main de Satan, dépouillé de toutes ses richesses, privé de ses chers enfants, insulté par son épouse, abandonné de tout le monde et même de ses serviteurs, et pour comble de disgrâce, frappé, des pieds à la tête, d'une plaie dégoûtante. Vous l'avez vu, dans cet état, étendu sur une couche hideuse, ne conservant plus autre chose que la vie, comme pour mieux ressentir toute la grandeur de son infortune; mais aussi cette vie qui lui reste était pour lui comme une lueur d'avenir et un gage d'espérance.

J'ai fait ressortir le parallèle remarquable qui existe entre cette grande infortune de Job et l'immense tribulation de l'Église dans les derniers jours.

Eh bien! Messieurs, ces amis qui viennent trouver

le saint homme dans le fort de sa disgrâce sont, eux aussi, une figure : on n'en peut pas douter ; car le rôle qu'ils jouent dans toute cette histoire a une trop grande importance pour qu'il en soit autrement. D'ailleurs, c'est l'avis des auteurs qui ont écrit sur le livre de Job. Tous s'accordent à y voir un symbole, une allégorie.

Mais que figurent-ils, ces amis de Job ? Il n'est pas nécessaire de se mettre l'esprit à la torture pour le savoir.

Job dépouillé de tout, délaissé de tout le monde, frappé dans son corps, c'est l'Église, alors que « l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint, « qu'il n'y aura presque plus de foi sur la terre, que « l'apostasie deviendra générale, que le soleil s'obscurcira et que la lune ne donnera plus sa splendeur¹. « Alors il sera donné quarante-deux mois à la bête « pour exercer sa puissance. Elle fera la guerre aux « saints et remportera sur eux la victoire. Elle étendra sa domination sur tous les hommes de toute « tribu, de tout peuple, de toute langue et de toute « nation. Elle sera adorée par tous ceux qui habitent « la terre et dont les noms ne sont pas écrits dans le « livre de l'agneau qui a été immolé dès la création « du monde². »

Cette bête, c'est l'Antechrist ; de même que l'*autre bête* dont parle encore l'Apocalypse, c'est le faux prophète qui agira de concert avec lui, et favorisera son adoration universelle par tous les artifices de la séduction. Ce faux prophète « opérera de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la « terre en présence des hommes. Par la foule de ces

1. Matth., xxiv.

2. Apoc., xiii.

« prodiges, il séduira ceux qui habitent la terre. Il
« leur dira de faire l'image de la bête et de l'adorer....
« Le pouvoir lui sera donné d'animer cette image et
« de la faire parler. Quiconque ne voudra pas adorer
« cette image, sera condamné à la mort. La crainte
« de la mort entraînera les multitudes : tous, petits et
« grands, riches et pauvres, libres et esclaves, rece-
« vront le caractère de la Bête à la main droite ou au
« front. Sous ce règne de terreur, quiconque ne por-
« tera par le caractère de la bête, ou son nom, ou le
« nombre de son nom, ne pourra ni acheter ni ven-
« dre » et se trouvera ainsi réduit à une extrême dé-
tresse¹. Nous voyons donc ici deux fameux potentats
usant à la fois de la terreur et de la séduction pour
entraîner les multitudes, comme l'ont fait les tyrans
de tous les siècles, lorsqu'ils voulaient asservir les
peuples.

Représentez-vous, Messieurs, l'état horrible de la
société, depuis le jour où l'Antechrist vainqueur des
rois, sera proclamé leur monarque suzerain²; reconnu
comme empereur universel, portant en cette qualité
le manteau de pourpre et tous les insignes impériaux,
et exerçant, du milieu de la grande Babylone, son
autorité souveraine et tyrannique sur toute la terre³.
Quelle puissance d'action sera donnée à cet homme
de péché, alors que guéri de la plaie de mort qu'il
aura reçue dans une première déroute, il reparaitra
sur la scène du monde comme un ressuscité, au mi-
lieu de « l'admiration universelle » et des acclamations
publiques de ses sectateurs⁴; alors surtout que,

1. Apoc., XIII.

2. *Ibid.*, XIII 1, 2, 7. Dan. VII, 24.

3. *Ibid.*, XVII, 3.

4. *Ibid.*, XIII, 3,

« vers la fin des quarante-deux mois, les deux té-
« moins auront terminé leur mission, qu'ils seront
« tués par l'Antechrist, que leurs corps seront étendus
« dans les places de la grande cité.... où le Seigneur
« a été crucifié, que les hommes de tous les peuples,
« de toutes les langues, pourront, voir ces corps expo-
« sés pendant trois jours et demi, comme des monu-
« ments authentiques et des trophées de victoire, et
« qu'enfin les habitants de la terre, dans l'enivre-
« ment de leur joie et l'exaltation de leur triomphe,
« célébreront des fêtes et s'enverront des présents les
« uns aux autres, pour se féliciter d'en avoir fini avec
« ces deux prophètes, qui avaient versé sur eux les
« coupes de la colère de Dieu¹. »

Pour peu que l'on connaisse le cœur humain et la lâcheté universelle qui caractérise la société, il est facile de prévoir ces immenses succès qu'obtiendra l'Antechrist, par la séduction de ses prestiges et par la terreur de sa puissance. Alors l'Église, déjà dépouillée de ses possessions, se verra délaissée et abandonnée des multitudes; l'apostasie sera à l'ordre du jour, de même que, s'il est permis d'user de cette comparaison, de même qu'à la chute d'un souverain calomnié, la foule se livre au conspirateur qui prend sa place. L'Antechrist sera, en effet, le grand conspirateur qui visera au trône du Christ. Une redoutable prophétie nous avertit que *les étoiles mêmes tomberont du ciel, et que les vertus des cieux seront ébranlées*. Vous savez, Messieurs, quel est le seul sens possible de ces paroles.

L'apostasie ne sera donc pas seulement le fait de la masse des peuples, mais aussi des rois, des puissants, des hauts dignitaires, de ceux qui, par leur position

1. Apoc., xi.

élevée, se trouvaient en rapports plus étroits avec le pape et le siège apostolique, qui combinaient leur action avec la sienne pour procurer aux peuples les bienfaits de la paix et de la prospérité publiques, et qui jouissaient des bienfaits de l'autorité spirituelle. Tous ces hommes, auparavant dévoués à l'Église, dans les beaux jours de sa prospérité et de son triomphe, n'auront pas le courage de se prononcer pour elle dans les jours de son adversité ; la crainte de compromettre leur position et mille autres mobiles humains les pousseront dans le courant de la défection. Cependant, abandonner le Christ, parce que son trône est menacé ; rompre avec l'Église, parce qu'elle est sous le coup de la persécution ; passer ensuite sous l'étendard de l'ennemi, parce que son parti est plus nombreux et paraît le plus fort, c'est une lâcheté, une honte, un parjure, un crime contre lequel se révolte toute conscience. Il faut s'en justifier, s'en laver, sous peine d'infamie. On conçoit que tous ces vils transfuges voudront le faire à tout prix. Signalés par les fidèles, comme ayant forfait à l'honneur, ils se prononceront ouvertement contre le Christ et les siens. C'est alors que le monde sera le théâtre d'un grand débat fidèlement représenté par celui de Job avec ses amis. C'est alors que les accusations les plus injustes, les calomnies les plus odieuses, les déclamations les plus violentes retentiront de toutes parts, dans les réunions particulières et dans les assemblées publiques, dans les journaux, dans des pamphlets et des écrits de tout genre. Ce sera comme une explosion de frémisséments et de malédictions semblables, en quelque sorte, à un charivari universel, contre le Christ et son représentant sur la chaire de saint Pierre. Il faut plaindre d'avance le pontife qui présidera alors au

gouvernement de l'Église : il devra, comme son maître, boire le calice des douleurs jusqu'à la lie¹. Ses prédécesseurs des trois premiers siècles, et ceux de notre époque qui ont eu tant à souffrir de la part des apostats et des impies, Clément XIV, Pie VI, Pie VII, Grégoire XVI et l'immortel Pie IX n'auront été que de pâles figures de ce dernier pontife, réservé pour les jours de la grande tribulation.

Peut-être, Messieurs, me direz-vous que ce tableau est imaginaire, et qu'il serait difficile de trouver dans les livres prophétiques une preuve de ce déchaînement universel contre l'Église et son chef suprême. Je vous réponds résolûment : non, ce tableau n'est point imaginaire; il est tracé d'avance par toutes les prophéties des Livres saints sur l'apostasie générale, et sur l'immense conspiration que l'Antechrist doit fomenter contre l'Église de Dieu. Sans recourir à ces prophéties, je pourrais me borner à celles du saint roi David qui, dans ses chants sublimes, a révélé au monde toute cette histoire de l'avenir. Voici, entre autres, comment il s'exprime dans un de ses cantiques :

Pourquoi les nations ont-elles frémi, et pourquoi les peuples ont-ils médité de vains projets ?

Pourquoi les rois de la terre et les princes se sont-ils élevés pour conspirer ensemble contre le Seigneur et contre son Christ ?

S'écriant d'une voix unanime : Rompons leur lien et rejetons leur joug².

Mais le livre de Job est, à lui seul, une preuve suffisante de la réalité du tableau que j'ai présenté. Dès

1. Ps. XL et LIV. — Voir aussi les Ps. X, XI, XIV, XXXVIII, XLIII, LXXII, LXXIII, LXXXVII, XCVI, CVIII, CXLI, CXLII.

2. Ps. II, et ceux indiqués ci-dessus.

qu'il est démontré que la tribulation de Job est une allégorie de la grande tribulation de l'Église, il l'est également que les personnages, qui jouent un rôle si odieux vis-à-vis de Job, sont eux-mêmes une figure d'autres personnages qui en joueront un plus odieux encore vis-à-vis de l'Église, pendant les jours de l'abomination de la désolation. Les amis de Job ne sont pas un incident qui doive passer inaperçu : leurs interminables discours qui remplissent les trois quarts du livre ont bien aussi leur portée. Si Job est une figure, il faut nécessairement en voir une aussi dans ses amis et dans leurs discours. Pour mon compte, je ne crois pas qu'on en puisse trouver une autre que celle que je viens d'indiquer.

Au reste, Messieurs, si nous ouvrons les annales de l'histoire, nous y trouvons de nombreux exemples de cette apostasie et des circonstances qui doivent l'accompagner. Dans toutes les épreuves cruelles que l'Église a traversées depuis dix-huit siècles, elle a toujours vu des amis se tourner contre elle, et devenir ses accusateurs et ses calomnieurs. C'est l'histoire de tous les schismes et de toutes les hérésies. Pas de schismes, pas d'hérésies qui n'aient produit un grand nombre d'apostatats. A l'époque même où nous vivons, et notamment depuis l'année 1847, nous sommes les témoins d'un spectacle qui nous retrace d'avance, sous les plus vives couleurs, le grand drame de l'apostasie future et du déchainement des enfants de l'Église contre le Saint-Siège. Nous voyons, en effet, une foule de catholiques, dans tous les États de l'Europe, réunissant leurs voix à celles des hérétiques, et formant un concert de malédictions contre le souverain Pontife, dans le but de lui enlever son domaine temporel, et de porter ainsi un coup fatal à l'indépen-

dance de son autorité suprême. Pour atteindre ce but, ils formulent mille accusations calomnieuses contre l'administration des États romains. A les entendre, ce gouvernement *clérical* n'a que des institutions surannées qui ne répondent plus aux besoins nouveaux de la civilisation. Le désordre de l'administration, et cent autres abus pareils, ont établi un antagonisme incessant entre les gouvernants et les gouvernés. Pour maintenir l'ordre dans ce gouvernement *décrépit* et *sans consistance*, il n'y a de possible que la force; et il se trouve en outre que, vu la faiblesse de ce gouvernement lui-même, cette force doit être étrangère; témoins les armées autrichiennes à Bologne, et les troupes françaises à Rome. Or, ce n'est pas là une situation durable pour l'Europe, et moins encore pour l'Italie et pour les États pontificaux; si ceux-ci ne peuvent se suffire à eux-mêmes, c'est une preuve évidente qu'ils n'ont pas les conditions nécessaires pour constituer l'être politique. Si l'on ajoute qu'en sa qualité de chef de l'Église, le souverain Pontife ne peut donner son concours à la cause de l'indépendance italienne, comme il pourrait et devrait le faire, en sa qualité de prince italien, on se convaincra que c'est tout particulièrement de Rome que vient la cause de tout le malaise de l'Italie, et le plus grand danger qui menace la paix du monde.

Telle est la substance de toutes les déclamations ressassées par la presse européenne depuis une douzaine d'années. M. de la Guéronnière, dans sa brochure *L'Empereur Napoléon III et l'Italie*, et M. Charles de Mazade, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, les ont reproduites avec encore plus d'éclat, aussi bien que lord Derby, chef du ministère britannique, dans un discours à la Chambre des Lords, et M. Dis-

raëli, chancelier de l'échiquier, dans un discours à la Chambre des Communes. A l'heure qu'il est, Messieurs, notre bien-aimé pontife Pie IX, qui, par son habile et paternelle administration, a fait de son peuple le peuple le plus heureux du monde, se trouve sous le poids de ces accusations odieuses. Nous avons aujourd'hui les oreilles assourdies de l'immense retentissement qu'elles ont produit d'une extrémité à l'autre de l'Europe. La *Civiltà Cattolica* les a réfutées victorieusement. Nos écrivains catholiques, nos évêques, nos journaux ont également pris la défense du Saint-Siège, et ont démontré jusqu'à l'évidence l'injustice de ces accusations. Mais les prétendus amis du souverain Pontife n'en continuent pas moins leurs déclamations. Chose étrange ! ils osent s'ériger en mentors du Pape, lui donner des conseils et lui enseigner l'art de gouverner son peuple. Ils prétendent ainsi tenir en tutelle ceux qui furent de tout temps reconnus comme les Pères communs des fidèles, et les tuteurs aussi bien que les protecteurs des peuples chrétiens. Je ne serais point étonné que, par toutes ces manœuvres, ils eussent réussi à égarer l'opinion publique, même parmi les fidèles d'ailleurs dévoués à l'Eglise, et à faire croire qu'en effet le gouvernement papal est entaché d'abus intolérables.

« Dans la prospérité, » dit Mgr l'évêque d'Orléans¹, « on n'avait jamais eu la force d'offrir un conseil utile : des flatteries le plus souvent, des bassesses au besoin, voilà ce que les enfants du siècle savent offrir à leurs amis dans la fortune, et puis, dans l'adversité, le délaissement ou l'infidélité. Les amis de Job nous en offrent un mémo-

1. Circulaire au clergé de son diocèse, 4 octobre 1859.

« rable exemple. Il se produit aujourd'hui quelque
« chose d'analogue. Je ne puis m'empêcher d'être
« vraiment surpris et attristé en entendant tout ce
« que d'honnêtes gens, et même de bons chrétiens,
« se permettent de dire entre eux et tout haut sur
« le Saint-Siège depuis qu'il est malheureux. »

Eh bien ! Messieurs, pour revenir à ma thèse, ce spectacle du Saint-Siège, en butte depuis si longtemps aux déclamations furibondes de ses ennemis et aux conseils hypocrites de ceux qui se disent ses amis, n'est-il pas la reproduction fidèle de tout ce que le saint homme Job eut à souffrir de la part d'Élip haz, de Sophar et d'Éliu ? Ne sont-ce pas ici et là les mêmes témoignages de compassion, les mêmes protestations de dévouement, les mêmes conseils fondés sur les saintes Écritures, et au fond la même hypocrisie ?

Or, on peut facilement prévoir que l'époque de l'apostasie générale verra se produire des événements analogues, sur une plus vaste échelle et avec un caractère plus formidable. Les hommes étant toujours les mêmes, toujours timides et lâches devant la force, toujours accessibles à la séduction, donnant toujours raison au succès, on conçoit l'esprit d'égarément qui s'emparera de la foule à la vue de l'Antechrist arrivant en triomphe d'Orient en Occident, et de l'Occident jusqu'aux portes de Jérusalem. On croit entendre d'avance l'étourdissant fracas d'accusations, qui retentira de toutes parts contre le Saint-Siège, et reproduira si fidèlement tout le bruit que firent les amis de Job, au temps de sa disgrâce ¹.

L'ABBÉ.

Je vous ai écouté jusqu'ici, Monsieur le comte,

1. Apoc., xi, 10.

avec l'attention la plus soutenue et le plus vif intérêt. Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est que vos diverses propositions ne sont pas émises légèrement, ni sous forme conjecturale, comme il arrive si souvent aux exégètes, mais vous avez toujours soin de les étayer par des arguments qui constituent une véritable démonstration. Quiconque aurait eu, comme nous, l'avantage de vous entendre, s'écrierait aussi, et avec la même assurance : Oui, Job nous représente l'âge chrétien dans sa durée, et surtout à l'époque de l'abomination de la désolation ; oui, ses faux amis sont une figure des apostats qui, dans les jours de la prévarication générale, s'efforceront de justifier le crime de leur désertion par la calomnie.

Si vous me le permettez, Messieurs, je vous lirai aujourd'hui une correspondance de Rome qui m'est tombée sous la main, depuis notre dernière conférence, et qui convient parfaitement au sujet que nous y avons traité. Il s'agit d'une trombe qui s'est abattue sur le Vatican. Voici cette correspondance insérée dans le journal *le Monde*, sous la date 2 novembre 1861 :

« La croyance aux interventions des puissances angéliques, bonnes ou mauvaises, dans les accidents qui nous sont propices ou nuisibles, est également acceptée par les hommes d'une trempe d'esprit opposée, par les forts et par les faibles. Entre ceux-ci et ceux-là se placent des frondeurs, des orgueilleux : nous n'avons pas la prétention de les vaincre ; nous nous adressons à ceux qui nous comprennent.

« Mercredi soir, Rome a subi une manifestation de ces puissances angéliques, qui, avec la permission de Dieu, a semblé devoir abîmer dans une ruine complète ce que les catholiques vénèrent le plus, la

personne de N. T. S. P. le Pape. Depuis deux jours, le siroco soufflait avec violence ; de grands nuages noirs s'étendaient comme un voile sur la ville, et s'ouvriraient de temps en temps pour laisser tomber des pluies torrentielles.

« Vers le soir, une trombe ayant la forme d'un cône à la base supérieure, large et lumineuse, et venant du sud-ouest, a traversé les jardins et les vignes, et rasant le Janicule et la porte San-Spirito, s'est abattue sur le Vatican. Les quatre-vingts paratonnerres qui protègent la demeure du Vicaire de Jésus-Christ ont reçu d'abord simultanément les décharges de cette terrible artillerie aérienne, puis on a vu la pointe du cône pirouetter dans la grande cour de San-Damaso, sur laquelle s'ouvrent les Loges de Raphaël, et aussitôt les grandes portes vitrées, les immenses fenêtres des galeries ont été enlevées et broyées. Toutes les lumières ont été éteintes, et les nombreux habitants de cette demeure, éperdus, étouffant dans le vide que faisait le fléau, ont cru à une destruction totale. Aux détonations, aux bruits épouvantables qui ont fait trembler le palais sur ses bases, quelques-uns se sont persuadé qu'une mine a dû éclater sous l'appartement du Pape, et on se figure aisément les angoisses de tous. Pie IX était tranquille ; il ne dormait pas au milieu de la tempête, comme son divin Maître ; il veillait et priait.

« *Je suis comme Job ; le démon m'attaque de tous côtés,* a-t-il dit à ceux qui sont entrés dans sa chambre.

« Mais si le démon avait la puissance d'assouvir ses fureurs dans la demeure apostolique, les bons anges du Pape protégeaient sa personne sacrée. Sa chambre a été la seule épargnée, sa fenêtre a été la seule intacte.

« Dans la grande salle appelée de Constantin, où se trouve la fresque de Jules Romain, toutes les vitres ont été broyées et rejetées à l'extérieur. Les débris des globes de cristal qui enveloppaient les becs de gaz dans la grande cour d'honneur, ont été retrouvés plantés dans le mur d'un appartement situé dans une autre cour. Les grosses ardoises de Gênes, ayant un centimètre d'épaisseur, qui recouvraient le Belvédère, voltigeaient comme des plumes.

« Par bonheur, aucune des grandes peintures de Raphaël n'a été endommagée. L'arsenal a peu souffert.

« Dans l'état des finances pontificales, ces désastres sont doublement regrettables. Le dommage causé au Vatican s'élève à 40 ou 50,000 fr. »

J'ai tenu, Messieurs, à vous faire part de cette lettre, parce que je ne doute pas que vous n'y remarquiez, comme moi, un rapprochement sensible entre Job et Pie IX, et une apparence d'inspiration divine dans ces paroles du vénéré Pontife : *Je suis comme Job ; le démon m'attaque de tous côtés.*

Maintenant, Monsieur le comte, pour tenir votre promesse, vous aurez à scruter les discours dont se compose la controverse entre Job et ses amis ; vous aurez à extraire de ces discours les passages qui présentent de l'affinité avec l'époque de la consommation. Vous nous avez également promis de porter vos investigations sur les discours de Dieu, afin d'y chercher les traits de lumière qui pourraient éclairer la même allégorie. Nous tenons, M. le docteur et moi, à l'accomplissement de cette promesse. Il y a là matière à la prochaine conférence. En attendant, bénissons aujourd'hui plus que jamais la mémoire du saint homme Job. Jusqu'ici, son livre m'avait souvent con-

solé dans l'affliction. Aujourd'hui, il fait plus encore, il m'éclaire sur le grand scandale de l'apostasie future ; il corrobore ma foi par sa parfaite harmonie avec l'Évangile, l'Apocalypse, les Psaumes et toutes les prophéties qui se rapportent aux derniers temps.

TROISIÈME CONFÉRENCE

PROPHÉTIES DE N.-S. J.-C. SUR L'ÉPOQUE DE LA CONSOMMATION. VINGT-QUATRIÈME CHAPITRE DE S. MATTHIEU.

Si quelqu'un désire la profondeur de la science, elle (la Sagesse) asit les choses passées et juge des choses futures ; elle découvre ce qu'il y a de plus subtil dans les discours et de plus difficile à démêler dans les paraboles ; elle connaît les signes et les prodiges , ainsi que les événements des temps et des siècles avant qu'ils aient lieu.

(Sag., viii, 8.)

L'ABBÉ.

Messieurs, ce serait à M. le comte de prendre la parole ; mais, depuis notre dernière conférence, je me suis mis à scruter le vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu où, entre autres événements futurs, Notre-Seigneur signale celui de l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Je ne puis résister au désir de vous soumettre mes idées à ce sujet, parce qu'elles pourraient m'échapper. Si donc vous le permettez, notre conférence d'aujourd'hui sera consacrée à l'examen de ce chapitre. Je n'y vois qu'un seul inconvénient, c'est que je prive M. le docteur, aussi bien que moi, du bonheur que nous aurions à entendre M. le comte, et que j'interromps brusquement le beau sujet du livre de Job.

LE COMTE.

Cette interruption, Monsieur l'abbé, se justifie parfaitement ; car si je ne me trompe, le vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu concorde admirablement avec les deux premiers chapitres du livre de Job : ceux-ci sont expliqués par celui-là : il n'y a donc pas d'interruption proprement dite, mais un plus grand développement donné au sujet qui nous occupe.

D'ailleurs, pourquoi nous resserrer dans les limites d'un seul livre, puisque tous ceux dont la Bible est composée, s'éclairent mutuellement et s'expliquent les uns par les autres ? Pour moi, je voudrais introduire dans toutes nos conférences sur le livre de Job, tantôt quelques psaumes, et tantôt quelques chapitres ou passages des prophètes : tous apporteraient ainsi leur contingent de lumières sur ce livre divin, et feraient mieux ressortir la vérité de notre interprétation.

LE DOCTEUR.

Nous sommes ici réunis, pour jouir ensemble des *consolations* que donnent les divines Écritures ¹, pour nous éclairer réciproquement sur les grandes vérités qu'elles renferment, et, en particulier, sur les oracles qui ont trait aux derniers temps. Peu importe, après tout, l'ordre ou la méthode, pourvu que notre but soit atteint.

L'ABBÉ.

Puisque tel est votre avis, Messieurs, je vais vous exposer mes idées sur le chapitre xxiv de saint Matthieu, ainsi que sur une partie du xxv^e, qui en est la continuation. Mais il faut qu'auparavant je vous en lise le texte même, et que je commence par les deux derniers versets du chapitre xxiii.

1. Rom., xv, 4.

CHAPITRE XXIII.

38. Voilà que votre maison vous sera laissée déserte.

39. Car je vous le dis, vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

CHAPITRE XXIV.

1. Et Jésus étant sorti du temple, s'en allait. Et ses disciples s'approchèrent pour lui faire remarquer les constructions du temple.

2. Mais, lui, prenant la parole leur dit : Vous voyez toutes ces choses ? je vous le dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit détruite.

3. Et comme il était assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples s'approchèrent de lui secrètement, et lui dirent : Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de votre avènement et de la consommation du siècle ?

4. Et Jésus répondant, leur dit : Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise ;

5. Car plusieurs viendront en mon nom, disant : Moi, je suis le Christ ; et ils en séduiront un grand nombre.

6. Vous entendrez aussi parler de guerres et de bruits de guerres. Prenez garde d'en être troublés : car il faut que ces choses arrivent ; mais ce n'est pas encore la fin.

7. Car, peuple se lèvera contre peuple et royaume contre royaume, et il y aura des pestes et des famines, et des tremblements de terre en divers lieux.

8. Mais toutes ces choses sont les commencements des douleurs.

9. Alors on vous livrera à la tribulation, et on vous fera mourir, et vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom.

10. Et alors un grand nombre seront scandalisés, et ils se trahiront réciproquement, et ils se haïront les uns les autres.

11. Et il s'élèvera plusieurs faux prophètes, et ils en séduiront un grand nombre.

12. Et parce que l'iniquité a abondé, la charité d'un grand nombre se refroidira.

13. Mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui là sera sauvé.

14. Et cet évangile du royaume sera prêché dans tout l'univers, en témoignage à toutes les nations : et alors viendra la consommation.

15. Quand donc verrez-vous l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne) :

16. Alors, que ceux qui sont dans la Judée fuient sur les montagnes :

17. Et que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour emporter quelque chose de sa maison :

18. Et que celui qui sera dans les champs ne revienne pas pour prendre sa tunique.

19. Mais malheur à celles qui seront enceintes et nourrices en ces jours-là.

20. Priez aussi que votre fuite n'ait pas lieu pendant l'hiver, ou le jour du sabbat.

21. Car alors la tribulation sera grande, telle qu'il n'y en a pas eu de semblable depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais.

22. Et si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair ne serait sauvée; mais ces jours-là seront abrégés à cause des élus.

23. Alors si quelqu'un vous dit : Voilà que le Christ est ici ou là, ne le croyez point.

24. Car il surgira de faux Christs et de faux prophètes : et ils feront des choses merveilleuses et des prodiges, jusqu'à séduire les élus eux-mêmes, s'il était possible.

25. Voilà que je vous l'ai prédit.

26. Si donc l'on vous dit : Voilà qu'il est dans le désert, ne sortez point : Le voilà dans l'intérieur de la maison, ne le croyez point.

27. Car de même que l'éclair part de l'Orient et apparaît jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme.

28. Partout où sera le corps, là aussi les aigles seront rassemblés.

29. Mais aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées :

30. Et alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme : et alors toutes les tribus de la terre pleureront : et on verra le fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et *une grande* majesté.

31. Et il enverra ses anges avec une trompette et une grande voix, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, du sommet des cieux jusqu'à leurs extrémités.

32. Or, apprenez la parabole tirée du figuier. Lorsque ses rameaux sont déjà tendres et ses feuilles naissantes, vous savez que l'été est proche.

33. Ainsi vous-mêmes, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que *le Fils de l'homme* est proche, à la porte.

34. Je vous dis en vérité, que cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient accomplies.

35. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

36. Mais, quant à ce jour et à cette heure, personne ne les sait, pas même les anges du ciel ; il n'y a que le Père.

37. Or il arrivera à l'avènement du Fils de l'homme ce qui arriva aux jours de Noé.

38. Car, de même que dans les jours qui précédèrent le déluge, les-hommes pensaient à manger et à boire, à se marier et à marier leurs enfants, jusqu'au jour même où Noé entra dans l'arche,

39. Et qu'ils ne reconnurent pas *la vérité des avertissements*, jusqu'au jour où le déluge survint et les emporta tous : il en sera ainsi à l'avènement du Fils de l'homme.

40. Alors il y en aura deux dans un champ : l'un sera pris, et l'autre laissé.

41. Deux femmes seront occupées à moudre dans un moulin : l'une sera enlevée, et l'autre sera laissée.

42. Veillez donc, parce que vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur doit venir.

La recommandation exprimée dans ce dernier verset est la conclusion de tout ce discours prophétique. Notre-Seigneur la confirme par les paraboles qui suivent, depuis le verset 43 jusqu'à la fin du chapitre, et depuis le verset 1 du chapitre suivant¹. Alors, il reprend la prophétie, et il dit :

1. Chap. xxv, jusqu'au verset 30.

CHAPITRE XXV.

31. Mais lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa majesté.

32. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs.

33. Et il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.

34. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde.

35. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger.....

41. Alors il dira à ceux qui seront à la gauche : Allez loin de moi, maudits, au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges.

42. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger....

46. Et ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes, dans la vie éternelle.

Telle est, Messieurs, la magnifique prophétie dont j'ose entreprendre l'interprétation : elle jette les plus vives lumières sur l'allégorie des deux premiers chapitres de Job. Quel bonheur pour moi de commenter ces augustes paroles du Verbe incarné ! Et quel honneur insigne vous me faites de vouloir bien m'entendre !

LE DOCTEUR.

Nous vous entendrons, Monsieur l'abbé, avec d'autant plus d'intérêt, que nous attendons de vous une interprétation tout à fait nouvelle du texte dont vous venez de nous donner lecture.

L'ABBÉ.

Je crois, en effet, pouvoir affirmer que nos inter-

prêtes ont à peine entrevu quelques-unes des vérités contenues dans le chapitre XXIV de saint Matthieu. Quant au sens véritable et intégral, il leur a échappé; et cette prophétie du Sauveur, comme tous les oracles qui ont trait aux derniers temps, est demeurée un *livre fermé*¹. Pourtant, combien elle est lumineuse ! Comme on y entend Dieu lui-même parlant aux hommes, leur révélant, en termes clairs, ce qu'il veut apprendre, et laissant dans l'obscurité les choses qu'il veut faire annoncer par les autres prophètes ! A ce discours solennel de Jésus à ses disciples, on sent la présence de l'esprit divin qui rend lui-même ses oracles, de son propre fonds, sans intermédiaire. Quelle différence entre lui et les autres prophètes ! Ceux-ci sont tremblants sous la main de Dieu, ils défaillent, ils pleurent². Ce n'est pas Dieu qui leur parle directement, c'est un ange, une voix, une vision. Ils ne comprennent pas les choses, à moins qu'elles ne leur soient clairement expliquées ; l'ensemble des événements à venir leur est inconnu³ : la vérité n'arrive à leur esprit que par degrés et, pour ainsi dire, goutte à goutte. Il faut, qu'excités par le désir de connaître les événements, ils adressent au Très-Haut les plus ferventes prières ; ils doivent passer par les plus cruelles épreuves, et devenir ainsi la figure sensible des grandes calamités qu'ils annoncent au peuple de Dieu⁴. Ce qu'ils disent, ils ne le disent pas d'eux-mêmes : ils ne font que rapporter ce qu'ils ont vu et entendu. C'est à Dieu même qu'ils font rapporter leurs oracles : ils

1. Daniel, xii, 4. — Apoc., v, 1-8.

2. Daniel, x, 2. — Apoc., v, 4.

3. Apoc., v entier.

4. Isaïe, vi, 1-3. — Jérémie, i, 18, et xii et xvi. — Ézéchiel, iii et iv. — Osée, i, ii, et iii entier.

sont ses secrétaires, et écrivent ou parlent sous sa dictée¹.

Dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, on ne voit rien de semblable. Ses oracles, il les tire de son sein, parce qu'il est *la vérité* par essence², *la splendeur de la gloire de Dieu et la figure de sa substance*, *soutenant toutes choses par la puissance de sa parole*³, *et que tous les trésors de la sagesse et de la science sont renfermés en lui*⁴.

Si, cependant, les oracles des prophètes méritent toute notre attention, parce qu'ils nous viennent de Dieu par leur entremise, quelle attention ne devons-nous pas porter sur ceux qui nous viennent directement du Dieu incarné ! En les scrutant, nous ressemblons à l'homme qui puise l'eau, non pas sur le bord du fleuve, mais à la source elle-même. Aussi, Messieurs, je vous assure, qu'avant de vous communiquer mes idées sur cette sublime prophétie de l'Homme-Dieu, je me sens saisi d'une crainte inexprimable, et, sans la recommandation qui nous est faite avec tant d'instances : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! Que celui qui lit, comprenne !* je n'oserais pas me hasarder. Mais la recommandation est là : il faut lire, il faut étudier, scruter, chercher à entendre. Je l'ai fait, et voici le résultat de mon travail.

Notre-Seigneur s'était rendu pour la dernière fois à Jérusalem : son entrée dans la cité de David avait été un magnifique triomphe. Pendant le jour, il enseignait au temple ; le soir, il se retirait à Béthanie⁵.

1. Ps. XLIV, 1 et 2. — Héb., 1, 1.

2. Jean, xiv, 6.

3. Héb. 1, 3.

4. Col., 11, 3.

5. Matth., xxi, 17 et 18. — Luc, xix, 47.

Dans le temple, il était entouré de ses apôtres; sa présence y attirait la foule du peuple, encore tout ému de la résurrection de Lazare. Les princes des prêtres, les scribes, les pharisiens, les sadducéens, les hérodiens, et en général les membres du sénat, ne manquèrent pas cette occasion de voir et d'entendre Jésus, et surtout de chercher à le surprendre dans ses discours, afin d'avoir, s'il était possible, des titres pour condamner à la mort ce prophète qui leur portait ombrage, et dont ils voulaient à tout prix se débarrasser. Au milieu de l'assemblée du peuple, de ses disciples et de ses ennemis, le divin prédicateur s'adressait tantôt aux uns, tantôt aux autres, mais surtout à ces derniers ¹. Il leur donna des avertissements de tout genre, les couvrit de confusion et leur fit entendre cette terrible menace : *Malheur à vous!* C'est dans une de ces réunions qu'il laissa tomber de ses lèvres divines la prophétie dont nous sommes occupés.

CHAPITRE XXIII.

38. Voilà que votre maison vous sera laissée déserte.

Dès le premier jour de ses prédications dans le temple, Notre-Seigneur avait pleuré sur Jérusalem et annoncé sa ruine totale². Il venait, à l'heure même, de dire aux membres du Sanhédrin qu'ils avaient *comblé la mesure de leurs pères*, que *tout le sang juste qui avait été répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, retomberait sur eux*, et que tous les châtiments provoqués par tant de crimes viendraient fondre sur leur *génération présente*³. Ici, il fait connaître quels seront ces châtiments. Ce ne seront

1. Matth., depuis le chap. XXI jusqu'à la fin du XXIII.

2. Luc, XIX, 41-44.

3. Matth., XXIII, 32-36.

pas seulement la destruction du temple et la ruine de Jérusalem, mais la dépopulation de la Judée tout entière qui est *la demeure* du peuple d'Israël : *cette demeure sera laissée déserte*, parce que ses habitants seront expulsés et dispersés aux quatre vents du ciel. Par cette prophétie, Notre-Seigneur confirme tous les oracles des prophètes sur ce sujet. Il ajoute :

39. Car je vous le dis : Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Jésus-Christ venait d'adresser à la maison de Juda ses dernières prédications ; il était au terme de son ministère public ; il n'avait plus qu'à donner aux siens les deux grands témoignages de son amour, par l'institution du sacrifice et du sacrement eucharistiques, et par sa mort sur le Golgotha. Sa mission allait être remplie : peu de jours après, il devait, du haut de la croix, faire entendre au monde la grande, la solennelle parole : *Consummatum est* ! Il pouvait donc bien dire aux Juifs représentés par leurs magistrats : « Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à
« ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au
« nom du Seigneur. »

Cette prophétie confirme tous les oracles de l'Ancien Testament, qui ont prédit à Israël le même malheur et la même réhabilitation. Quant au malheur, nous en sommes les témoins, puisque nous voyons, de nos propres yeux, les Juifs bannis de leur patrie depuis plus de dix-huit siècles, et dispersés parmi toutes les nations de la terre, « sans roi et sans
« prince, et sans sacrifice, et sans autel et sans
« éphod, et même sans téraphim ¹. » La réhabilita-

1. Osée, III entier.

tion qui aura lieu dans l'avenir ¹, alors que Jésus-Christ lui-même viendra se manifester à eux, *qu'ils verront*, de leurs propres yeux, *celui qu'ils ont fixé à la croix en le perçant*, et qu'à cette vue, ils ne pourront pas contenir leurs *pleurs* et leurs sanglots. Alors, pénétrés d'un *esprit de grâces et de prières*, ils se donneront à lui de tout leur cœur; leur joie deviendra ineffable : ils seront *comme des génisses bondissantes* ² sous le sceptre du divin roi qu'ils ont attendu, pendant les longs siècles de leur exil et de leur dispersion. Il sera bien naturel qu'alors ils s'écrient : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* et l'on conçoit que Jésus-Christ ait prophétisé qu'en ce grand jour ils lui feraient cette ovation ³.

Ces dernières paroles de Notre-Seigneur aux Juifs, dans le temple, sont un trait de lumière qui aide à comprendre le vrai sens du chapitre suivant.

CHAPITRE XXIV.

1. Jésus étant sorti du temple, etc.

2. Mais lui, prenant la parole, leur dit, etc.

Notre-Seigneur sort du temple de Jérusalem : ses apôtres l'accompagnent ; à une petite distance de là , ils se retournent et lui témoignent leur admiration de la magnifique architecture de cet édifice. Notre-Seigneur leur répond par une prophétie sur la ruine totale de ce temple.

3. Mais étant assis sur la montagne des Oliviers, etc.

Après avoir annoncé la ruine du temple, Notre-

1. *Ibid.*, 5. — Voir aussi les prophètes, de toutes parts.

2. Malach., iv, 2.

3. Voir, entre autres, Isaïe, xlix. — Jérémie, xxx, xxxi et xxxii. Baruch., v. — Ézéc., xvi, xvii, xxxiv et xxxvii. — Daniel, xii. — Joël, entier. — Amos, ix. — Michée, entier. — Sophonie, iii, 9 jusqu'à la fin.

Seigneur, toujours accompagné des apôtres, continue sa route dans la direction de la montagne des Oliviers. Arrivé sur la cime, il s'assied : les apôtres profitent de ce moment de repos pour l'interroger : 1^o sur l'époque de tous ces malheurs qui devaient arriver à Jérusalem, à son temple et à la nation juive : *Dites-nous quand ces choses arriveront?* et 2^o sur l'époque de son avènement et de la consommation de l'âge nouveau, qui succédait à l'âge mosaïque. Notre-Seigneur ne répond rien à la première question, mais il s'explique longuement sur la seconde.

Les apôtres lui ont demandé : *Quel sera le signe de votre avènement et de la consommation du siècle?* Ils croyaient sans doute que cet avènement serait annoncé par un seul signe et ils ne pensaient pas qu'il dût y en avoir plusieurs ; c'est pourquoi ils dirent : *Quel sera le signe?* Notre-Seigneur répond en leur indiquant tout d'abord le signe le plus saillant, le signe principal et le plus rapproché qu'il mettra plus tard à sa place¹, c'est-à-dire sa fuite de l'Église de Philadelphie² ; celle des fidèles dispersés et sa retraite auprès de son Père³. Ce temps de l'absence du Christ et de la fuite générale de ses adhérents sera particulièrement critique. Les fidèles seront plus que jamais exposés à la séduction des faux prophètes qui diront : *Moi je suis le Christ*. C'est pourquoi Notre-Seigneur commence par prémunir les siens contre ce grand danger en leur disant :

4. Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise ;

5. Car plusieurs viendront en mon nom, disant : *Moi je suis le Christ* ; et ils en séduiront un grand nombre.

1. V. 23 et 24.

2. Apoc., III, 10, et XII, 13 et 14.

3. *Ibid.*, XII, 5.

Ces deux versets combinés avec le verset 39 du chapitre précédent, nous donnent la clef de tout ce chapitre vingt-quatrième, et nous disent qu'il se rapporte tout entier aux jours qui précéderont de près la terrible manifestation du Christ. Si nous avons, plus tard, le loisir de conférer ensemble sur le règne temporel du Christ, nous aurons lieu de nous convaincre qu'il reviendra, en premier lieu, pour s'asseoir sur le trône de David, en qualité de roi d'Israël et de tous les peuples de la terre. Nous verrons son règne glorieux s'accomplir avec une splendeur divine, et s'affermir par la victoire éclatante qu'il remportera contre Gog et Magog, à leur première invasion. Dès lors le Christ, roi suprême d'Israël et du monde entier, répandra sur tous les hommes les bienfaits d'une prospérité inouïe dans les annales de l'histoire. Ce sera, enfin, cet âge d'or toujours attendu, et jamais réalisé. Mais les mêmes prophéties qui prédisent ce règne temporel du Christ, annoncent aussi que son terrible adversaire, après une première attaque dans laquelle il sera mis en déroute, apparaîtra de nouveau sur la scène du monde, tentera une seconde invasion, et, cette fois, marchera contre Jérusalem, à la tête des nations de l'Orient et de l'Occident, qu'il aura séduites par ses prestiges, et entraînées dans l'apostasie générale. Le Christ, se voyant ainsi abandonné de tous les peuples, recommandera aux siens de ne plus se défendre comme la première fois, mais de remettre l'épée au fourreau, de prendre patience, et d'avoir foi en ses promesses. Ensuite il leur ménagera un moyen miraculeux de fuir, et d'échapper aux maux de la grande tribulation. Aux autres fidèles disséminés sur tous les points de la terre, il dira aussi de fuir où ils pourront et de se tenir cachés. Quant à lui, il partira

de même, il donnera l'exemple de cette fuite universelle, il quittera Jérusalem prête à tomber au pouvoir de son ennemi et se retirera auprès de son père en s'écriant : Je ne vois autour de moi qu'hypocrisie et mensonge, je pars : *Ego dixi in excessu meo : omnis homo mendax.... Quis dabit mihi pennas ut colombar, et volabo, et requiescam*¹ !

La foule des apostats, ignorant cette retraite du Christ, le chercheront, et ils ne le trouveront ni à Jérusalem ni ailleurs. Absence mystérieuse qui donnera lieu à mille bruits confus ! Les faux prophètes en profiteront pour appeler à eux les masses en disant : *C'est moi qui suis le Christ*. De là, l'avertissement de Jésus-Christ aux fidèles de ce temps-là : *Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise* ? L'Apocalypse indique la cause première de cette apostasie générale et des étonnants succès de l'Antechrist,

Lorsque nous nous occuperons de ce livre, nous aurons à constater que, sous le règne du Christ, le monde entier sera chrétien, que l'Église universelle sera divisée en sept grandes fractions, lesquelles sont figurées par les sept anciennes Églises de l'Asie Mineure². De ces sept Églises, celle de Philadelphie seule demeurera fidèle. On le conçoit : Jérusalem sera son centre, elle jouira plus particulièrement de la présence du Christ ; elle renfermera dans son sein non-seulement les sommités de l'Église et la foule des chrétiens qui seront venus s'établir dans la Palestine, mais aussi la nation Israélite irrévocablement convertie. Dans cette situation privilégiée, l'Église de Philadelphie *gardera la parole de Jésus-Christ, ne*

1. Ps. CXV, 44 ; LIV, 7. — Apoc., XII, 5. — Cette fuite du Christ sera prouvée dans l'exégèse de l'Apocalypse et des Psaumes.

2. Apoc., II et III.

niera pas son nom et sera préservée de l'heure de la tentation qui doit venir sur tout l'univers, tenter ceux qui habitent sur la terre¹. Mais hélas ! les six autres Églises ne profiteront pas des avertissements qui leur ont été donnés. Elles dégénéreront de leur charité première² ; elles toléreront les fausses doctrines³ ; elles languiront dans un triste état d'imperfection et de tiédeur⁴, et par ce relâchement, elles prépareront les voies à l'homme de péché. C'est alors qu'il viendra de nouveau, qu'il séduira toutes les nations de l'Orient et de l'Occident, et marchera à leur tête contre Jérusalem. C'est alors aussi que le Christ jugera à propos de se retirer, et c'est au sujet de cette retraite qu'il recommande à ses disciples de ne pas se laisser séduire par ceux qui voudront le supplanter.

Après avoir annoncé le signe principal et le plus rapproché de son avènement, signe auquel on pourra reconnaître la prochaine consommation de l'âge chrétien, le Seigneur énumère avec ordre les autres dont celui-ci sera précédé :

6. Car vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres. Gardez-vous d'en être troublés : car il faut que ces choses arrivent ; mais ce n'est pas encore la fin.

7. Car peuple se soulèvera contre peuple, et royaume contre royaume ; et il y aura des pestes et des famines, et des tremblements de terre en divers lieux.

8. Mais toutes ces choses sont les commencements des douleurs.

Les prophètes, et saint Jean en particulier, ont prédit qu'en effet il y aura, dans les derniers temps, de grandes guerres, guerres plus effroyables que toutes

1. Apoc., III, 8, 10 et 12.

2. *Ibid.*, II, 4.

3. *Ibid.*, 14, 15 et 20.

4. *Ibid.*, III, 2, 15 et 16.

celles des siècles antérieurs : guerres de l'Antechrist, qui viendra à la tête de tous les peuples de Gog et de Magog contre les peuples de l'Occident, et finira par les vaincre¹; guerres des peuples d'Occident entre eux, à la suite desquelles cinq rois perdront leurs couronnes et verront leurs royaumes passer sous une domination étrangère²; guerres de ces mêmes peuples contre le vaste empire de Babylone et contre sa splendide capitale. Après avoir bu à la coupe empoisonnée de cette prostituée, après l'avoir aimée d'un amour impur, ils jalouseront sa beauté; leur amour pour elle se changera en fureur, et telle sera l'intensité de leur haine, qu'ils se ligueraient contre elle pour l'envahir, la dépouiller de ses immenses richesses et la consumer par le feu³. On voit encore ces grandes guerres dans Zacharie qui, tout en prophétisant les événements antérieurs, fait entrevoir l'époque de cette seconde invasion et parle de l'Église qui perd sa gloire⁴, des pasteurs qui gémissent⁵ et des peuples qui sont comparés à des *brebis destinées à la boucherie*⁶.

Or, ces terribles guerres, si clairement prédites par Notre-Seigneur et indiquées par les prophètes, ne sont pas encore la grande tribulation elle-même, mais seulement le prélude.

LE DOCTEUR.

Aussi, Messieurs, il est remarquable que, dans toutes les prophéties qui ont trait aux derniers temps, Dieu prend toujours le titre de *Seigneur des armées*.

1. Apoc., XIII, 7.

2. *Ibid.*, XVII, 9-11.

3. *Ibid.*, 16.

4. Zach., XI, 3.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, 4 et 7.

Dans le prophète Zacharie surtout, cette dénomination revient jusqu'à cinquante-deux fois ; car j'ai pris la peine de les compter.

L'ABBÉ.

J'avais fait souvent la même observation : elle me paraît, en effet, fort juste. Quand dans les prophètes on lit ces mots : *le Seigneur des armées*, on est à peu près sûr qu'il s'agit des derniers temps.

9. Alors on vous livrera à la tribulation, et on vous fera mourir.

La grande tribulation est commencée : elle va croître de jour en jour. Le dévastateur règne sur les peuples de l'Orient et sur ceux de l'Occident : tous le reconnaissent comme étant le vrai Christ, et vénèrent, en sa personne, leur souverain ¹. C'est-à-dire que le *chef de Gog*, le *roi de l'Aquilon*, a pris, dans le monde, la position du Christ, qu'il est devenu le dominateur de la terre, et que tous les hommes sont à ses pieds et l'adorent comme un Dieu ². Il approche de la Palestine et de Jérusalem, et bientôt il en sera le maître. C'est alors que les vrais chrétiens qui, pour demeurer fidèles à Jésus-Christ, auront le courage de la résistance, seront soumis aux plus cruelles épreuves : ils deviendront l'objet d'une haine publique, on les réduira à la famine par une loi qui leur défendra d'acheter et de vendre ; ils seront poursuivis à outrance, et il y aura pour eux peine de mort ³.

LE DOCTEUR.

Cette haine contre les chrétiens, et cette mesure qui est prise pour les empêcher de vendre et d'ache-

1. Apoc., xvii. 7.

2. *Ibid.*, xiii, 8.

3. *Ibid.*, xiii, 15 et 17 ; xii, 15 et 17.

ter, me rappellent l'*Union protestante* de Genève, et ses arrêtés odieux contre la population catholique.

• L'ABBÉ.

Les ennemis de Jésus-Christ et de son Église ont toujours été et seront toujours les mêmes.

10. Et alors, un grand nombre seront scandalisés..... *

11. Et il surgira un grand nombre de faux prophètes...

12. Et parce que l'iniquité a abondé.....

Ces trois versets indiquent les commencements et les progrès de l'apostasie : elle n'est pas encore devenue générale ; elle n'a pas même atteint la grande majorité des hommes, mais ce sont seulement *plusieurs, un grand nombre, multi*. A part l'Église de Jérusalem, les six autres Églises n'auront pas profité des avertissements qui leur ont été donnés ¹. A l'exception de quelques-uns qui demeureront fidèles ², la plupart des chrétiens dégénéreront de l'ancienne ferveur, seront épris de l'amour de ce monde ³, et deviendront ainsi plus accessibles à la terreur de la persécution et aux séductions des faux prophètes. Alors les affreuses passions de jalousie, de vengeance, d'ambition, d'avarice, se donneront libre carrière, et diviseront les membres de la même patrie et de la même famille. Le chrétien, qui ne voudra pas porter le caractère de la bête et se tiendra silencieusement caché dans sa maison, sera trahi par les siens et livré aux persécuteurs de l'Église.

LE COMTE.

Infandum, regina, jubes renovare dolorem!

Je me rappelle notre Quatre-vingt-treize et les

1. Apoc., II et III.

2. *Ibid.*, II, 11, 17, 26 ; III, 8, 12, 21.

3. Luc, XXI, 34.

années de la Terreur, la loi des suspects, les dénonciations, les trahisons, etc., j'ai vu tout cela, j'en ai été la victime comme tant d'autres... *Quorum pars... fui.*

L'ABBÉ.

En effet, Monsieur le comte, votre Révolution Française a été une image frappante de la grande tribulation.

13. Mais celui qui aura persévéré, etc.

Ces paroles se rapportent aux promesses par lesquelles les bons chrétiens seront encouragés à demeurer inébranlables en face de la terreur et de la séduction ; il leur sera dit : « Qui aura vaincu, je lui « donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie ¹. » « Qui aura vaincu, ne sera point atteint par la « seconde mort ². »

14. Et cet évangile du royaume sera prêché dans le monde entier.....

Lorsque Notre-Seigneur, après sa résurrection, adressa aux apôtres ces paroles solennelles : *Allez, enseignez toutes les nations* ³, il ne leur prédit point qu'ils réussiraient à faire accepter son Évangile par tous les peuples du monde. Il était, en effet, dans les vues de la Providence que la loi chrétienne fût d'abord établie dans tout l'empire romain, et que, dans la suite des siècles, elle se propageât insensiblement jusqu'à ce qu'elle eût atteint le degré d'extension qui lui est donné aujourd'hui dans les cinq parties du globe. Mais il s'en faut encore de beaucoup que l'*Évangile* soit *prêché dans le monde entier*. Il y a sur

1. Apoc., II, 7.

2. *Ibid.*, II, etc. — Voir *ibid.*, 17 et 26, et III, 5, 12 et 21.

3. Matth., XXVIII, 19.

toute l'étendue de la terre d'immenses régions où Jésus-Christ n'est pas même connu. Et cependant, l'oracle divin annonce ici très-explicitement que *l'Évangile du royaume sera prêché dans le monde entier* : il faut donc que cette prédication universelle se réalise un jour. En effet, elle aura lieu : de nombreuses prophéties ne nous permettent pas d'en douter ¹. Lorsque plus tard nous essayerons d'expliquer le prophète Zacharie, nous y verrons que de nombreux apôtres seront envoyés dans toutes les directions pour commencer le grand œuvre de la conversion générale des peuples ². Ce sera l'époque du magnifique triomphe de l'Église, lequel nous attendons prochainement. Cette conversion universelle sera encore perfectionnée et affermie par une nouvelle effusion des grâces du Saint-Esprit, au temps de la conversion des Juifs ; comme l'annonce le prophète Joël ³, et comme saint Paul le donne à entendre très-clairement, lorsqu'il s'écrie : *Si la réprobation des Juifs a été le salut du monde, que sera leur retour* ⁴ ?

Et alors, dit Jésus-Christ, aura lieu la consommation. Il répond ainsi à la demande de ses disciples : *Dites-nous quel est le signe de la consommation du siècle* ⁵ ? Un des signes sera la *prédication de l'Évangile dans le monde entier*. Quant aux signes prochains de l'avènement, les voici :

45. Mais lorsque vous verrez l'abomination.....

Notre-Seigneur cite Daniel, car ce prophète se distingue des autres, par la clarté avec laquelle il parle

1. Voir, entre autres, le ps. LXXI.

2. Zach., vi.

3. II, 28 et suiv.

4. Rom., XI entier. — Voir aussi Malach., I, 11.

5. Matth., XXIV, 3.

de cette époque désastreuse ¹ : mais bien d'autres prophètes l'ont annoncée ². Que sera cette *abomination de la désolation* ; c'est-à-dire, cette désolation extrême dont la vue seule excitera l'abomination, et qui a été si vivement représentée par Job gisant sur son fumier, et atteint, des pieds à la tête, d'un horrible ulcère ? L'Apocalypse nous l'indique : c'est le règne de l'Antechrist. Lorsqu'il aura perverti le monde et entraîné les multitudes dans l'apostasie générale, alors il dira : *C'est moi qui suis le Christ* ³, et cette fois presque tous le reconnaîtront pour tel et diront : *Voilà que celui-ci est le Christ* ⁴ ! Dès lors l'Eucharistie sera bannie des temples ; la statue de l'Antechrist y sera érigée pour recevoir les adorations publiques, et malheur à quiconque refusera de fléchir le genou ⁵ ! Ce règne affreux durera trois ans et demi ; il sera troublé sans doute par les fléaux qu'Élie et Hénoc déchaîneront sur les prévaricateurs ; mais enfin, *l'homme de péché* finira par les vaincre, il se rendra maître de Jérusalem, et là, fièrement assis sur le trône du divin roi, il posera comme le seul véritable Christ de Dieu, et comme Dieu lui-même. Les cadavres d'Élie et d'Hénoc seront les trophées de son triomphe, au sujet duquel les méchants feront éclater l'ivresse de leur joie, par des ovations publiques ; mais, ce sera là le signal de sa défaite finale ⁶.

16. Alors que ceux qui sont dans la Judée.....

17. Et que celui qui est sur le toit.....

1. ix, 27, et xii, 11.

2. Voir surtout les ps. XL et LIV. — Zach., xi, 16 et 17.

3. Matth., xxiv, 5.

4. *Ibid.*, 23.

5. Apoc., xiii entier.

6. *Ibid.*, 1-14. — II Thess., ii, 4. — Ps. XL, 10 ; LIV, 10-27. — Zach., xi entier, et surtout 15, 16 et 17.

18. Et que celui qui est dans les champs .
19. Mais malheur aux femmes.....
20. Priez pour que votre fuite.....
21. Car alors il y aura une grande tribulation.....

Le règne de l'Antechrist sera donc l'abomination de la désolation dans le lieu saint. D'une part, tous les fléaux du ciel seront déchainés sur la terre par l'effusion des sept coupes de la colère de Dieu ¹, et de l'autre, la plus cruelle de toutes les persécutions sévira contre les adhérents du Christ véritable ². Ces fléaux du ciel et de la terre seront suivis des quarante-cinq jours de feu, et il est probable que Notre-Seigneur fait allusion à cet immense et effroyable cataclysme ³, puisqu'il ajoute :

21. Car alors la tribulation sera grande.....

Quelque grande que doive être la tribulation sous le règne de l'Antechrist, il paraît qu'elle n'égallera pas l'effroyable tribulation du déluge. Et cependant, Notre-Seigneur affirme ici que *la tribulation* de ce temps-là *sera telle qu'il n'y en eut jamais de semblable depuis le commencement du monde*. Il faut donc conclure qu'il fait allusion aux quarante-cinq jours de l'embrasement général, qui doit purifier le monde souillé par les influences sataniques et par les crimes des hommes. La chose étant ainsi, il n'est pas étonnant que Notre-Seigneur recommande aux siens de fuir et d'adresser au ciel les plus ferventes prières, pour être affranchis de tout ce qui pourrait être un empêchement, comme, par exemple, l'état pénible de la grossesse et de la maternité pour les femmes,

1. Apoc., xvii entier.

2. *Ibid.*, xiii entier.

3. Dan., xii, 10-12. — II Pierre, iii, 10-12.

la saison de l'hiver qui, par la détérioration des chemins et l'inclémence de la température, rend la marche très-incommode, et enfin, le jour du sabbat dont la loi sévère interdisant aux Juifs tout voyage, et leur prescrivant des exercices religieux, les mettrait dans un cruel état de perplexité et d'inquiétude au sujet de cette fuite ¹.

22. Et si ces jours n'eussent été abrégés.....

Les jours de la grande tribulation seront donc abrégés en faveur des élus. Ces paroles nous démontrent que les élus d'alors seront dociles à l'exhortation de prendre la fuite, qu'ils chercheront un abri *dans les cavernes, dans les antres des rochers*, et partout, en un mot, où ils trouveront un lieu de refuge. La providence de Dieu veillera à leur garde pendant ces jours *de la colère de l'Agneau*, et, à son avènement, ils seront recueillis par les anges et emmenés dans les airs à sa rencontre, comme nous le verrons tout à l'heure.

23. Alors si quelqu'un vous dit

24. Car il surgira de faux Christs.....

25. Voilà que je vous ai prédit.....

Notre-Seigneur revient sur ce qu'il a dit dès le commencement ², soit pour indiquer que les faux prophètes, enhardis par le succès, redoubleront de zèle, que leurs prestiges seront toujours plus nombreux et plus étonnants ; soit pour prémunir les fidèles et leur recommander de se tenir sur leur garde. C'est pourquoi il ajoute : *Voilà que je vous ai tout prédit*. Le divin Maître imite ainsi, à notre égard, la sollici-

1. II. Macch., viii et xv. — Isaïe, ii, 19. — Apoc., vi, 15. — Dans une conférence, nous prouverons que les Juifs convertis observeront la loi du Sabbat.

2. V. 5.

tude d'un bon père qui, ayant particulièrement à cœur une recommandation adressée à ses enfants, y revient à plusieurs reprises.

6. Si on vous dit : Le voilà.....

Notre-Seigneur ayant pris la fuite, ses ennemis le chercheront partout. L'Antechrist ne viendra à Jérusalem que pour le détrôner et régner à sa place. Mais on ne le trouvera nulle part, et alors mille bruits populaires seront mis en circulation : *Voilà*, dira-t-on, *qu'il est au désert, voilà qu'il est caché dans une maison de ses adhérents!* Jésus-Christ désabuse d'avance ses disciples, en leur disant : *Ne croyez pas* à tous ces bruits, ils seront faux. Les fidèles d'alors n'auront qu'à lire, ou à se rappeler cette prophétie, pour être éclairés et affermis dans la foi.

LE DOCTEUR.

Ce verset, ainsi que le verset 5, me paraissent avoir une importance spéciale pour démontrer que le Christ aura déjà régné personnellement à Jérusalem, en qualité de roi d'Israël et de monarque suprême de tous les peuples de la terre. Je tenais, Messieurs, à vous le faire observer.

L'ABBÉ.

En effet, si l'on veut scruter ce texte, l'induction paraît très-logique. Mais renvoyons à plus tard l'étude de ce règne temporel du Christ.

27. Car de même que l'éclair.....

Notre-Seigneur, après avoir prémuni les fidèles contre les faux bruits qui seront répandus au sujet de sa réapparition, leur fait entendre qu'il ne reviendra pas clandestinement, et, en quelque sorte, à la sour-

dine ; mais tout à coup, et d'une manière éclatante. Dans les versets qui précèdent, il leur a donné les signes prochains de cet avènement, à savoir : les guerres, les pestes, la famine, la persécution, l'apostasie, les faux prophètes, leurs prodiges, et enfin l'abomination dans le saint lieu ; ici il leur en indique les circonstances : il sera imprévu, subit, terrible et resplendissant, *comme l'éclair qui frappe tout à coup les regards depuis l'orient jusqu'à l'occident*. C'est cette apparition subite qui est si clairement annoncée par les prophètes, et par un grand nombre de psaumes ¹.

28. Partout où sera le corps, etc.

Notre-Seigneur a usé d'une métaphore en se comparant à l'éclair ; ici, sous forme de parabole, il se compare à l'homme égorgé qui ne laisse plus sur la terre qu'un cadavre, et il dit : *Partout où se trouvera le corps, les aigles s'y rassembleront* : c'est-à-dire, de même que les aigles, de la cime de leurs rochers, volent rapidement vers le cadavre dont les chairs sont encore palpitantes, et qu'ils ne se trompent pas, parce qu'ils sont conduits par l'odorat que la nature leur a donné ; de même aussi, les justes d'alors, sous l'action de la grâce divine, me sentiront, moi l'agneau immolé, et ils me sentiront à ne pouvoir s'y méprendre : bien plus, ils me verront dans ma splendeur, et, me voyant, ils s'élanceront pour voler à moi, et moi, je leur aiderai par le ministère de mes anges, qui me les amèneront dans les airs ².

29. Mais aussitôt après la tribulation de ces jours.....

1. Voir, en particulier, Zach., xiv, 2-7. — Habac., iii, 2-6. — II Thess., ii, 8. — Apoc., vi, 12-17.

2. I Thess., iv, 17. — Marc, xiii, 27. — Matth., *ibid.*, 40 et 41.

Après avoir annoncé les signes prochains de son avènement, Notre-Seigneur en indique ici le signe immédiat : ce n'est plus seulement l'effusion des sept coupes par le ministère d'Élie et d'Hénoch, puisqu'ils seront morts, et que l'Antechrist aura, un instant, triomphé; ce sera le bouleversement universel de la nature, l'obscurcissement du soleil et de la lune, et une telle commotion du globe terrestre, que les étoiles paraîtront, s'agiter et changer de place dans l'immense étendue des cieux. Dans ce passage, Notre-Seigneur parle des étoiles comme le commun des hommes en parlera alors : ils diront dans leur stupeur : les étoiles tombent ! comme nous disons tous les jours : le soleil se lève, le soleil se couche¹.

Les vertus des cieux seront ébranlées,

c'est-à-dire, les forces surnaturelles qui soutiennent et animent les astres se ressentiront de cet ébranlement universel².

30. Et alors paraîtra dans le ciel le signe.....

Quel sera ce signe du Fils de l'homme ? Nous avons lieu de penser que c'est la croix. C'est le sentiment commun des docteurs, et en particulier de saint Jérôme, de saint Chrysostome et de saint Augustin. La Sibylle même l'a chanté dans ces vers :

*O lignum felix in quo Deus ipse pependit;
Nec te terra capit, sed cæli tecta videbis;
Cum renovata Dei facies ignita micabit.*

(Lib. VI, Carm.)

1. Isaïe, xiii, 19. — Jérémie, xv, 9. — Amos, viii, 9.

2. Isaïe, xxxiv, 4. — Job, xxv, 11. — Apoc., xi, 19. — Voyez à ce sujet les savantes observations de M. le comte de Maistre, sur la cause première du mouvement des corps célestes, — note vi, sur le *Onzième entretien des Soirées de Saint-Petersbourg*. — Voyez aussi l'admirable ouvrage de M. de Mirville : *Des Esprits et de leurs manifestations diverses*, et en particulier, tom. III, chap. xii. *Cosmolatrie*.

Mais nous avons, à ce sujet, une autorité plus grande encore, c'est celle de l'Église, toujours assistée de l'Esprit divin. Dans l'office de la sainte croix, elle s'écrie : *Le signe de la croix paraîtra dans le ciel, lorsque le Seigneur viendra pour juger.*

*Hoc signum crucis erit in cælo
Cum Dominus ad judicandum venerit.*

Je n'ai pas à démontrer ici le véritable sens du mot *juger* : je me contente de dire qu'il signifie à la fois *châtier* et *gouverner*, et nous aurons lieu de le constater souvent dans le cours de nos conférences, et surtout dans nos investigations sur l'Apocalypse. (Le véritable sens du mot *juger* a été d'ailleurs suffisamment exposé dans l'Introduction.)

Et alors, dit Jésus-Christ, toutes les tribus de la terre pleureront, etc. Ces paroles se rapportent à de nombreux oracles de l'Apocalypse, par exemple, à ceux-ci : *Voilà qu'il vient sur les nuées, et tout œil le verra, et ceux aussi qui l'ont percé ; et à sa vue, toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine à cause de lui¹. Et les rois, et les princes, et les tribuns, et les riches, et tout homme, esclave et libre, se cacheront dans les cavernes et dans les rochers des montagnes..... et diront aux montagnes : Tombez sur nous, et cachez-nous de la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau².*

Les paroles de ce verset 30 prouvent que le jour de cet avènement du Seigneur sera le grand jour du châtiment infligé à l'Antechrist, et à la foule des apostats³, puisque la résurrection générale n'aura pas encore eu lieu, que *toutes les tribus de la terre se frapperont la poi-*

1. Chap. 1, 7.

2. *Ibid.*, vi, 15-17. — Voir aussi Isaïe, iii, 45. — Jud., 14.

3. Apoc., xx, 9 et 10. — Ps. XCVI.

trine, et que tous les apostats, grands et petits, se réfugieront dans les antres des montagnes. Quant au jugement universel, où le souverain juge fera comparaître à son tribunal suprême tous les hommes, bons et méchants, et décidera de leur sort éternel, il aura lieu plus tard, comme nous le verrons bientôt.

31. Et il enverra ses anges.....

Le jour de cette manifestation du Seigneur sera le premier des quarante-cinq jours où, selon l'oracle de saint Pierre, « les cieux passeront au bruit d'une effroyable tempête, où les éléments seront dissous par la chaleur, et où la terre et tous les ouvrages qui sont en elle seront consumés par le feu¹ » Notre-Seigneur, après avoir recommandé aux siens de fuir, pendant les jours de la grande tribulation, sous le règne de l'Antechrist, annonce ici qu'il viendra à leur secours pour les soustraire à la conflagration générale qui consumera les apostats et les impies. Il enverra ses anges aux élus, disséminés sur tous les points du globe, afin qu'ils les lui amènent; et, alors, se vérifiera l'oracle de saint Paul : « Et ensuite, nous qui vivons, qui sommes laissés, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Christ dans les airs². »

32. Comprenez la parabole.....

33. Et vous aussi lorsque vous aurez vu toutes.....

Notre-Seigneur a annoncé, pour l'instruction des fidèles de cette époque, tous les signes éloignés et

1. II Pet., III, 10-13. — Dan., XII, 11 et 12.

2. I Thess., IV, 16. — Voir aussi, plus bas, 40 et 41 de ce même chapitre de saint Matthieu.

prochains de son retour et, ensuite, il les avertit que, tous ces signes une fois réalisés, lui, le *Fils de l'homme*, il sera à la porte, et prêt à paraître; et il leur rend cette prédiction très-sensible, par l'image du figuier dont les branches déjà naissantes, et les feuilles développées annoncent infailliblement l'approche de l'été : *Alors, dit-il, faites attention et levez vos têtes, votre rédemption approche.... sachez que le royaume de Dieu va venir*¹.

34. Je vous dis en vérité que cette génération.....

35. Le ciel et la terre passeront.....

D'après saint Jérôme, le mot *génération* signifie ici l'*âge chrétien*². D'après la Bible de Vence, ce mot doit être entendu de la race soit nation israélite. L'une et l'autre interprétation ont le même sens, puisque l'âge chrétien et l'âge israélite seront unis dans une même extinction. Il paraît hors de doute que tel est le véritable sens du mot : *cette génération*.

Notre-Seigneur satisfait ainsi ses apôtres qui lui avaient demandé : « Quel est le signe de votre avènement et de la consommation du siècle³? » Il leur répond : « ce siècle, c'est-à-dire, cette génération, cet âge ne passera pas, sans que les signes dont je vous ai donné l'indication se soient réalisés. »

LE DOCTEUR.

J'aime votre interprétation, Monsieur l'abbé; mais je préférerais encore celle-ci : *cette génération-là*..., comme s'il y avait dans la Vulgate *generatio ista*; c'est-à-dire, *la génération* de cette grande époque future *ne passera pas, que toutes ces choses n'aient eu lieu*.

1. Voir Luc, xxi, 25-32.

2. Voir Corn. à l'ap. in *hunc vers.*

3. *Ibid.*, 3.

Cette interprétation me paraît plus conforme au texte grec ainsi qu'au but que Notre-Seigneur se propose.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas moi qui m'opposerai à votre explication, Monsieur, mais ce que je ne puis admettre, c'est le sens communément adopté aujourd'hui, et d'après lequel on fait ainsi parler Notre-Seigneur : *Cette génération actuelle ne passera pas, que toutes ces choses ne soient accomplies dans la ruine de Jérusalem comme dans la figure la plus expresse de la fin du monde*¹. Il y a en effet, dans cette interprétation, un vice qui se révèle de prime abord à tout lecteur attentif.

35. Le ciel et la terre passeront.

Ces paroles se rapportent à l'*Épître aux Hébreux*, où il est dit : « Les cieux et la terre vieilliront comme « un vêtement, et vous les changerez comme un manteau et ils seront changés, mais vous, Seigneur, « vous êtes toujours le même, etc.² » Il ne s'agit donc pas ici de la destruction du ciel et de la terre, mais seulement d'une transformation en un état plus parfait et plus digne de l'âge splendide qui doit suivre.

36. Mais quant à ce jour et à cette heure.....

Notre-Seigneur a prévu tous les dangers de séduction pour les fidèles qui vivraient à cette époque ; il a pris soin de les prémunir longtemps d'avance, par une prophétie dont l'accomplissement sera de nature à les confirmer dans la foi ; il leur a exposé les principaux signes auxquels ils pourraient reconnaître la proximité de son avènement. Quant à cet avènement

1. Voir Bible de Carrière.

2. Hébr., I, 10-12. — Voir aussi II Pet., III, 3, et Isaïe, XXXIV, 4.

même, comme Fils de Dieu, il en connaît le jour et l'heure, mais il ne veut dire ni l'un ni l'autre. Il y a plus : comme homme, c'est-à-dire, abstraction faite de son union hypostatique avec la divinité, il ne *sait ni ce jour, ni cette heure : le Père seul* en a connaissance¹. Les chrétiens d'alors sont suffisamment prévenus. Du jour où l'Antechrist triomphant aura laissé les dépouilles mortelles d'Élie et d'Hénoch sur la place publique de Jérusalem, comme trophées de sa victoire, où il recevra les acclamations publiques, où il siègera comme un dieu dans le temple, où, enfin, la multitude des apostats se donneront des festins et s'enverront des présents pour témoigner leur joie² ; de ce jour-là, ils devront se « tenir prêts, veiller et « prier³. Alors, dit Jésus-Christ, prenez garde que « vos cœurs ne soient appesantis par la débauche et « l'ivresse, et par les soucis de cette vie, et que ce « jour ne vienne tout à coup vous surprendre ; car il « enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent « sur la face de la terre. Veillez donc et priez en tout « temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter « tous ces maux qui arriveront, et de paraître devant « le Fils de l'homme⁴. »

37. Or il arrivera à l'avènement.....

38. Car, de même que dans les jours.....

39. Et qu'ils ne reconnurent pas.....

La comparaison que Notre-Seigneur établit ici entre le châtiment du déluge et celui des jours de feu est très-remarquable. On sait l'histoire lamentable du

1. Marc, xiii, 32.

2. Apoc., xi, 1-14 et xiii. — Luc, xxi, 20-24, et le passage correspondant de Zacharie, xiv, 1-7.

3. Marc, xiii, 33.

4. Luc, xxi, 34-36.

déluge¹. Quant aux jours de feu, les prophètes annoncent que Notre-Seigneur viendra, à travers une immense conflagration, pour châtier la multitude des apostats et purifier le monde, souillé par les démons et par les crimes de toutes les générations humaines. Cet embrasement universel durera quarante-cinq jours, comme on peut le déduire du texte de Daniel, que j'ai cité tout à l'heure². Entre le déluge et les jours de feu il y a donc un rapprochement d'une similitude frappante : c'est le même but de la part de Dieu qui châtie les hommes coupables et purifie la terre, une première fois par l'eau, et une seconde fois par le feu ; c'est le même nombre quarante pour les jours de châtement ; ce sont le même aveuglement, la même obstination, la même impiété et la même surprise de la part des hommes. Là, ce sont les trombes diluviennes qui se précipitent avec fracas, semblables à des fleuves tombant du ciel, et ensevelissant les habitants de la terre dans une immense submersion. Le nombre des sauvés se réduit à huit. Ici, c'est également la foule innombrable des mortels qui se voient tout à coup enveloppés par des tourbillons de feu que le souffle du Tout-puissant a poussés de toutes parts. Le nombre des préservés est petit comme les raisins qui échappent à l'œil du vendangeur³. Là, ce sont des méchants qui, éperdus au milieu de la submersion générale, reconnaissent leur folie, demandent grâce au ciel et obtiennent miséricorde⁴ : ici, ce sont encore des impies qui, à la vue de l'ébranlement universel et de l'immense embrasement

1. Gen., vii.

2. Dan., xii.

3. Isaïe, xxiv, 13, 18.

4. 1. Pet., iii, 19 et 20.

sont tout à coup convertis et s'écrient : Pardon, Seigneur ! pardon !

LE COMTE.

Il y a encore, monsieur l'abbé, un autre rapprochement que nous ne devons pas perdre de vue, c'est celui-ci : l'inondation diluvienne surprit et submergea les hommes qui peuplaient la terre, pendant qu'ils buvaient et mangeaient, se mariaient et mariaient leurs enfants..., et ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il survint et les emporta tous. Il en sera de même pendant les jours de la conflagration générale. La terre alors sera peuplée comme avant le déluge, et même sa population sera incomparablement plus considérable. C'est tout vivants, au milieu de leurs préoccupations temporelles et dans l'enivrement de leur triomphe, que les impies seront tout à coup surpris par cette universelle conflagration, comme l'oiseau est pris dans les filets du chasseur².

L'ABBÉ.

Je vous remercie de votre observation, monsieur le comte ! Elle m'avait échappé, cependant elle est très-importante, puisqu'elle démontre, à n'en pouvoir douter, que la résurrection générale n'aura pas encore eu lieu à cette époque de la terrible manifestation de Jésus-Christ, et que, par conséquent, cette résurrection est renvoyée à une époque plus éloignée. Nous allons du reste le constater tout à l'heure.

40. Alors il y en aura deux.....

41. Deux femmes seront occupées.....

Ces deux versets se rapportent au verset 34, où il

1. Apoc., vi, 15 et 16. — Isaïe, ii, 17-22. — Osée, x, 8. — Luc, xiii, 30.

2. Luc, xxi, 34.

est dit que *le Fils de l'homme enverra ses anges aux quatre coins du monde* pour recueillir ses élus de toutes parts, et les lui emmener dans les airs. La fuite est recommandée aux élus avant les jours de l'abomination¹, non-seulement pour échapper à la persécution de l'Antechrist, mais plus encore pour se soustraire au formidable châtiment qui suivra de près². Or, ces versets 40 et 41 nous donnent à entendre qu'il y aura alors des chrétiens assez heureux pour échapper à la persécution; mais qui, simples, irréflechis, mal avisés, croiront pouvoir différer le moment de leur fuite et rester au milieu des méchants, pour vaquer à leurs travaux ordinaires. Ceux-là seront surpris tout à coup par les anges qui viendront les enlever et les sauver, en laissant et abandonnant les impies comme une proie au feu vengeur. «Celui qui est pris, dit saint Am-
« broise, est enlevé dans les airs au-devant du Christ ;
« mais celui qui est laissé, est par là même con-
« damné³. »

42. Veillez donc, parce que vous ne savez pas....

C'est la conclusion que Notre-Seigneur déduit de toutes les prophéties qu'il vient de faire sur les signes avant-coureurs de son avènement, et sur cet avènement même. Il est revenu maintes fois à cette recommandation pendant son discours⁴; il la renouvelle ici avec instance, et il la rend sensible par une série de paraboles : parabole du père de famille qui veille sur sa maison à l'approche du voleur⁵; parabole du

1. Matth., xxiv, 15 et 16.

2. *Ibid.*, 21.

3. *In Luc*, xvii, 35.

4. Matth., xxiv, 4, 13, 15, 25, 32 et 33.

5. *Ibid.*, 13 et 14.

serviteur fidèle qui attend son maître et du serviteur méchant qui est surpris¹; parabole des cinq vierges prudentes et des cinq vierges insensées²; parabole, enfin, du propriétaire qui, devant partir pour un pays lointain, rassemble ses serviteurs, les charge de l'administration de sa fortune, et confie à l'un cinq talents, à l'autre deux, et à un troisième, un seul talent; puis, après un certain laps de temps, revient tout à coup pour se faire rendre compte³. Dans toutes ces paraboles, Notre-Seigneur a pour but d'exciter à la vigilance les chrétiens qui vivront en ces jours d'épouvante⁴. Ce n'est pas, toutefois, que la même recommandation n'ait découlé des lèvres du Sauveur pour toutes les générations qui devaient se succéder dans la suite des siècles, depuis l'instant où il parlait, jusqu'à cette grande époque. La parole de Jésus-Christ n'a d'autres bornes que celles de l'humanité. Elle est vaste comme le monde; elle retentit à travers les âges: et nous qui, l'Évangile à la main, lisons aujourd'hui ces divines pages, nous pouvons, bien plus, nous devons nous appliquer à nous-mêmes l'avertissement réitéré du Seigneur : *Voilà que je vous ai tout prédit ! prenez garde ! veillez ! car vous ne savez ni le jour ni l'heure*. En effet, la foi nous enseigne qu'entre le grand avènement dont il est surtout question ici, il y a aussitôt après notre mort un avènement particulier de Jésus-Christ, qui jugera chacun de nous, et prononcera une sentence de bénédiction éternelle ou d'éternelle malédiction; sentence qu'il ne fera que ratifier et confirmer au grand jour des assises générales du

1. Matth., xxiv, 45-51.

2. *Ibid.*, xxv, 1-13.

3. *Ibid.*, 14-30.

4. *Ibid.*, xxiv, 46, et xxv, 13.

genre humain. Or, cet avènement particulier est tout aussi redoutable pour chacun de nous, que sa manifestation, comme juge suprême, le sera pour le monde entier : c'est la même incertitude pour le jour et l'heure de notre mort et de notre jugement ; ce sont les mêmes surprises, c'est le même juge, c'est la même irrévocabilité de la sentence. Ici, comme là, c'est toujours notre sort décidé à tout jamais. Nous avons donc les mêmes raisons que les chrétiens des derniers temps, de nous tenir pour avertis, d'être constamment sur nos gardes, de veiller et de prier. Aussi je ne m'étonne pas que saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostome, et autres Pères de l'Église, aient fait valoir cette recommandation du Sauveur pour engager les fidèles à se préparer à la mort et au jugement qui doit la suivre. On peut dire que leurs explications à ce sujet étaient basées sur un sens littéral, et tout à fait conforme aux vues de Notre-Seigneur¹.

CHAPITRE XXV.

31. Or, le Fils de l'Homme viendra dans sa majesté et tous ses anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa majesté.

32. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs, etc.

Jusqu'ici Notre-Seigneur a prophétisé sur le grand jour où il foudroiera l'Antechrist et l'innombrable foule des apostats, sauvera les élus, purifiera la terre par un embrasement universel, transformera le monde en un nouveau ciel et une nouvelle terre, et opérera ainsi la consommation de l'âge chrétien par cette grave pro-

1. Voir saint Jérôme, *in cap.* 2. — Joël et saint Augustin, *Epist.*, 80. — Voir aussi Hébr., ix, 27. — Il Corinth., v, 10. — Jean, v, 22.

phétie. Il a pleinement satisfait à la demande de ses apôtres : *Dites-nous quel est le signe de votre avènement et de la consommation du siècle* ¹.

Mais ici, il annonce une nouvelle manifestation pour une époque plus reculée, et il la présente sous un aspect essentiellement majestueux.

Mais lorsque le fils de l'homme viendra dans sa majesté et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa majesté. Il importe de bien distinguer entre ces deux grands événements. Dans l'un, Notre-Seigneur apparaîtra sans doute au *milieu des nuées* avec toute la *puissance et la gloire* qui lui appartiennent comme fils du Très-Haut ²; mais il apparaîtra *comme l'éclair* qui frappe tout à coup les regards ³; *comme le voleur au milieu de la nuit* ⁴.

LE DOCTEUR.

La comparaison que Jésus-Christ établit entre cet événement et l'arrivée d'un voleur m'a toujours impressionné : son but, évidemment, est de nous inspirer une crainte qui nous rende vigilants. Je suis aussi porté à croire qu'il a employé cette comparaison pour indiquer l'acte par lequel il ravira ses élus, afin de les soustraire à l'embrasement du monde.

L'ABBÉ.

Comme vous, Monsieur, je crois à ce dernier sens; mais ce qui est certain, c'est qu'au premier de ces deux grands événements, Notre-Seigneur apparaîtra tout à coup comme un éclair et comme un voleur. Ce qui est non moins indubitable, c'est qu'alors il vien-

1. Chap. xxiv, 3.

2. Marc, xiii, 26. — Luc, xxi, 27.

3. Matth., xxiv, 27.

4. I Thess., v, 2 et 4. — II Pet., iii, 10. — Apoc., iii, 3; xvi, 15.

dra précédé et accompagné de l'immense tourbillon de feu qui châtierà les impies et embrasera le monde. Tous les prophètes l'annoncent ¹, et l'Église le chante dans l'office des morts où elle conjure la miséricorde divine de « délivrer ses enfants de la mort éternelle, en ce jour de colère où il viendra juger le monde par le feu : *Dum veneris judicare sæculum per ignem.* » Notre-Seigneur, lui-même, indique ce châtiment du feu universel, lorsqu'il recommande aux siens de fuir, lorsqu'il parle des élus qui seront enlevés, des méchants qui seront laissés, et, enfin, lorsqu'il signale la tribulation de ces jours comme la plus grande qui fut et sera jamais.

Mais, en annonçant l'avènement dont il est question dans ce chapitre xxv, 31 et suivants, Jésus-Christ ne parle plus ni d'une apparition subite et imprévue, ni de l'embrasement et de la perturbation du monde, ni des élus enlevés et des méchants délaissés, ni du foudroiement de l'Antechrist et de ses sectateurs, ni du renouvellement des cieux et de la terre. Notre-Seigneur tient ici un tout autre langage : il annonce le seul fait du jugement général en ces termes : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa majesté ; et toutes les nations seront rassemblées autour de lui. »

Il me semble donc évident que l'avènement annoncé dans ce chapitre xxv, est bien distinct de celui qui est mentionné au chapitre xxiv. L'un et l'autre sont présentés avec des caractères qui leur sont propres, et qui établissent une grande différence entre

1. Voir, entre autres, Ézéchiel, xxxviii, 19, 22. — Joël, ii, 30. — Habac., ii, 13. — Malach., iii, 2. — Ps. XX, 10; XLIX, 3; XCVI, 3; CMLVIII, 8. — Apoc., xix, 11 jusqu'à la fin.

les deux. Le premier est subit et imprévu ; le second est plein de majesté. Dans le premier, Jésus-Christ apparaît dans un tourbillon de feu ; dans le second, il est environné des anges qui forment sa cour, et il siège majestueusement sur son trône. Dans le premier, il trouve les hommes vivants sur la terre, il châtie les uns et préserve les autres ; dans le second, la *dernière trompette aura déjà sonné*, la résurrection générale sera accomplie ¹, tous les hommes de tous les âges du monde seront rassemblés devant le tribunal de Jésus-Christ, juge suprême ; et après son irrévocable sentence, les *uns vont dans le supplice éternel*, et les autres sont mis en possession de la *vie éternelle*. C'est ici le commencement du règne éternel des élus dans l'heureux état de rédemption, consommée par la résurrection.

LE DOCTEUR.

A tous ces caractères qui différencient ces deux grands événements, je crois pouvoir en ajouter un autre, et le voici : le premier événement est suivi non-seulement d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, mais encore d'une *nouvelle Jérusalem qui descend du ciel de par Dieu* ². Cette splendide Jérusalem sera la *cité* de Jésus-Christ, le *grand roi* : là, il régnera au milieu de sa cour, comme monarque suprême, sur tous les rois et les peuples de la terre : là, les hommes viendront de toutes les parties du monde pour l'adorer. Ce sera un nouvel âge qui succédera à l'âge chrétien ; ce sera la reprise et la continuation du règne temporel du Christ, avec un accroissement de gloire ; car sa fuite, lors de la seconde attaque de son en-

1. I Corinth., xv, 51, 52.

2. Apoc., xxi.

nemi, n'aura pas été une abdication, mais une retraite momentanée, une mesure de stratégie toute divine, si je puis m'exprimer ainsi. Lorsqu'il aura vaincu ce terrible adversaire, et qu'il l'aura *précipité* lui et son prophète dans l'étang de feu et de soufre ¹, alors il remontera sur son trône, il ressaisira les rênes de son gouvernement; et son règne temporel, déjà si heureux et si glorieux dans l'âge antérieur, acquerra tout l'éclat qui convient au roi immortel des siècles ². Telles seront les suites du premier de ces événements.

Quant au second, il n'en est plus ainsi : Le souverain juge, assis sur son trône, prononce les sentences qui décideront du sort éternel de tous les hommes, et dès lors se réalisera le dogme que nous professons par le dernier article du symbole des Apôtres : *Je crois.... à la vie éternelle*, heureuse pour les justes, et malheureuse pour les pécheurs.

Si vous me demandez, Messieurs, à quelle époque aura lieu ce dernier événement du Seigneur, je n'hésite pas à répondre, d'après l'Apocalypse, que ce sera quand le règne de Jésus-Christ sur la terre aura duré au moins mille ans; car il est dit : « Bienheureux et
« saint est celui qui a part à la résurrection pre-
« mière; la seconde mort n'a point de pouvoir sur
« eux : mais ils seront prêtres de Dieu et du Christ,
« et ils régneront avec lui pendant mille ans ³. Et
« lorsque les mille ans seront consommés ⁴..... Alors,
« continue saint Jean, je vis un grand trône blanc et
« quelqu'un assis dessus ⁵..... Et je vis les morts,

1. Apoc., XIX, 20; XX, 2 et 3.

2. *Ibid.*, XX, 6, XXI et XXII entiers.

3. *Ibid.*, XX, 6.

4. *Ibid.*, 7.

5. *Ibid.*, 14.

« grands et petits, debout devant le trône ; et des
« livres furent ouverts ; et un autre livre fut ouvert,
« qui est celui de la vie : et les morts furent jugés sur
« ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œu-
« vres ¹, et celui qui ne fut pas trouvé dans le livre
« de vie fut jeté dans l'étang de feu ². »

Vous voyez, dans ce passage, un rapprochement remarquable avec celui de notre chapitre xxv^e de saint Matthieu. Dans l'un et l'autre, c'est la résurrection générale qui a eu lieu ³ ; c'est la même majesté du souverain juge *sur son trône* ⁴ ; ce sont tous les hommes, jugés à jamais *selon leurs œuvres* ⁵ ; ce sont les bons recevant l'éternelle récompense, et les méchants condamnés à la peine éternelle, celle du feu ⁶. L'unique différence qui existe entre ces deux passages est celle-ci : dans saint Matthieu, Notre-Seigneur ne fait qu'indiquer une époque plus éloignée pour son dernier avènement ; il est dit simplement : *Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté*, etc⁷. Dans l'Apocalypse, cette époque est formellement précisée : l'apôtre saint Jean ne voit le trône splendide et celui qui est assis dessus, etc., *qu'après que les mille ans du règne de Jésus-Christ sont consommés* ⁸.

C'est ainsi, Messieurs, que les livres saints se prêtent une mutuelle lumière, et que, pour les interpréter, il faut nécessairement les confronter.

1. Apoc., xx, 12 et 13.

2. *Ibid.*, 15. — Voyez l'Introduction, où nous nous expliquons sur le sens des mots : premier, second et troisième avènements.

3. Matth., xxv, 32. — Apoc., xx, 13.

4. *Ibid.*, 31. — *Ibid.*, 21.

5. *Ibid.*, 34-45. — *Ibid.*, 12 et 13.

6. *Ibid.*, 31, 41 et 46. — *Ibid.*, 14 et 15.

7. *Ibid.*, 31.

8. Apoc., xx, 7 et 11.

L'ABBÉ.

Vous avez abordé un grave sujet, monsieur le docteur; renvoyons à plus tard de nous en occuper. Il faut toutefois que je vous fasse observer un mot de notre chapitre de saint Matthieu qui vient tout à fait à l'appui de votre thèse. Nous lisons, en effet, au verset 34 : *Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite.* Ce titre de *roi*, donné à Jésus-Christ, signifie que la royauté temporelle dont vous avez déjà dit quelque chose, sera un fait de notoriété publique et reconnu par tout le genre humain.

Maintenant, Messieurs, me voilà au bout de la tâche que je m'étais imposée. Je ne vous dirai rien sur les deux sentences que le souverain juge prononcera en ce jour solennel; comme elles ne touchent pas aux questions qui nous occupent, nous pouvons les abandonner à l'interprétation des exégètes.

LE COMTE.

Je me permettrai, toutefois, une observation que je ne trouve pas dans les commentateurs et qui ne me paraît pas à dédaigner. Toujours j'éprouve à la lecture de ces deux sentences une certaine anxiété : « Notre-Seigneur dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, les brebis de mon Père, possédez le royaume « qui vous a été préparé dès le commencement du « monde, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à « manger, etc ¹. » Ensuite, « il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits; « allez au feu éternel qui a été préparé au démon et « à ses anges, car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas « donné à manger, etc ². »

A lire ces deux sentences, on dirait que Notre-

1. Apoc., 34-40.

2. *Ibid.*, 41-45.

Seigneur, en ce jour solennel, ne jugera les hommes que sur les œuvres de miséricorde, et que, par conséquent, nous ne devons pas nous faire souci des vertus ou des vices qui sont tout à fait distincts de ces œuvres. Mais, pour peu qu'on réfléchisse, on comprend aisément que Notre-Seigneur ne peut pas se mettre en contradiction avec lui-même, ni avec l'Esprit-Saint, qui a inspiré les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Or, dans ces livres, mais surtout dans l'Évangile, il y a bien d'autres vertus et d'autres devoirs qui nous sont imposés comme conditions indispensables pour être admis dans le royaume des cieux. Il y a un grand nombre de vices qui sont réprouvés, bien qu'ils ne soient point en opposition avec les œuvres de miséricorde. C'est donc ici une nouvelle preuve du grand principe d'interprétation que M. le docteur établissait il y a un instant, à savoir : que les livres saints doivent être interprétés les uns par les autres, que les obscurités d'un passage doivent être éclaircies par la confrontation avec d'autres passages qui se rapportent au même sujet. C'est là, en effet, la grande règle que suit l'Église dans ses définitions dogmatiques ¹. Ainsi donc, le vrai sens des deux sentences que Notre-Seigneur prononcera au jugement général est manifesté par tous les autres passages des divines Écritures, qui ont trait au même jugement, qui nous imposent d'autres devoirs et nous interdisent d'autres péchés, en nous montrant, d'une part, le ciel comme récompense, et, d'autre part, l'enfer comme châtiment ².

1. Voir les *Canons et décrets du Concile de Trente*, et en particulier la session vi *De Justificatione*, depuis le chap. xv jusqu'au chap. i *De Reformatione*.

2. Voir en particulier les sentences de J. C. dans l'Évangile. — Matth., xix, 17, 29 et 30; xvi, 24. — Luc, x, 16, et xiii, 3.

Or, messieurs, je me suis demandé pourquoi Notre-Seigneur, dans ces grandes assises du genre humain, ne semble devoir mentionner que les œuvres de miséricorde. Je goûte les raisons qu'expose, à ce sujet, notre savant Cornélius à Lapede, d'après saint Jérôme, saint Augustin, saint Basile, saint Chrysostome et le commun des auteurs; mais ces raisons ne me satisfont pas pleinement. En voici une autre dont je vais, messieurs, vous faire juges.

Le jugement dernier sera le jugement général, et sans appel, de tous les hommes qui auront existé depuis Adam jusqu'à la consommation de l'âge millénaire, puisqu'il est dit que le souverain Juge ne *s'assiéra sur son trône*, que les hommes ne *paraîtront* devant son tribunal, et que *les livres ne seront ouverts qu'après que les mille ans seront consommés*¹. Or, depuis Adam jusqu'à cette grande époque, on distingue divers âges qui se seront succédé : âges que l'Église exprime si bien par cette formule significative : *Per omnia sæcula sæculorum*; âges d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à Moïse, de Moïse au premier avènement de Jésus-Christ, de ce premier avènement au second, et, enfin, de ce dernier à la consommation du règne millénaire. Chacun de ces âges a eu sa législation. Ainsi l'âge israélite nous montre des prescriptions divines en très-grand nombre². L'âge chrétien a ses préceptes à la fois doux et austères, il a son sacrifice, ses sacrements et son autorité divinement constituée à laquelle il faut obéir.

Au jour solennel du jugement général, tous les hommes de ces divers âges seront rassemblés en pré-

1. Apoc., xx, 6-15.

2. Voy. Exod. du chap. xx à la fin, et tout le Lévitique. — Act., xv, 40.

sence de leur Créateur et Seigneur, devenu leur juge suprême. Mais avant d'être ainsi réunis aux pieds du souverain juge, tous ces hommes auront été divisés, non-seulement par le pays et par le temps, mais surtout par la législation de l'âge auquel ils auront appartenu. Et c'est d'après cette législation que chacun sera jugé : l'homme antédiluvien le sera sur les sacrifices qu'il devait offrir ; l'Israélite, sur les préceptes de la loi mosaïque, et le chrétien, sur les prescriptions de la loi chrétienne. Quant au païen, qui est demeuré assis dans les ténèbres, et à l'ombre de la mort, qui n'a connu que la loi naturelle gravée dans son cœur, qui n'a eu, pour se conduire, d'autre flambeau que celui de sa conscience, *il sera jugé par la loi naturelle*¹ ; c'est pourquoi les divines Écritures nous disent, en plusieurs endroits, *que chacun sera jugé selon ses œuvres*, de même que saint Jean nous annonce qu'alors *les livres seront ouverts et que les hommes seront jugés sur ce qui sera écrit dans ces livres, selon leurs œuvres*².

Mais si, au jour du dernier jugement, les hommes seront ainsi divisés par la législation de l'âge auquel ils auront appartenu, il y a cependant une loi commune qui les réunira tous dans un même jugement : c'est la loi de charité, loi de miséricorde envers tous les malheureux. Cette loi est de tous les âges, sans aucune exception, parce qu'elle a été profondément gravée par le doigt de Dieu dans la conscience humaine. Il n'est pas jusqu'au païen, au sauvage le plus barbare qui ne sente vibrer en son cœur la fibre de la compassion, à la vue du pauvre sans vêtements, du

1. Rom., II, 6-16.

2. Apoc., XX, 13.

malade qui souffre ou du prisonnier qui gémit. Or, si l'on veut bien y réfléchir, c'est sur cette loi universelle de charité que le souverain juge pourrait surtout baser un jugement général, lequel embrasse tous les hommes qui auront vécu, depuis Adam jusqu'à la fin. C'est là, messieurs, ce qui me paraît être la raison pour laquelle les deux sentences que le Seigneur rendra en ce jour solennel du jugement dernier ne mentionnent que les œuvres de miséricorde.

L'ABBÉ.

Votre raisonnement, monsieur le comte, me paraît sans réplique. Je partage complètement votre manière de voir et je vous remercie de nous l'avoir si bien exposée. A nous de ne point oublier que cette loi de charité nous regarde particulièrement, nous chrétiens, nous disciples du divin Maître, de Celui qui, après nous avoir tant aimés, nous dit à tous : *C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres*¹.

1. Jean, XIII, 35.

SOMMAIRES DES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE PRÉLIMINAIRE

SIGNES PRÉCURSEURS DES DERNIERS TEMPS.

SOMMAIRE. — Les apôtres pensaient que l'avènement de Jésus-Christ était prochain. — Ils puisaient dans cette opinion un argument pour affermir la foi ébrançante des Hébreux. — Existence des opinions libres dès cette époque. — Sentiment des saints Pères sur l'antiquité du monde et sur sa durée de six mille ans. — Tradition rabbinique. — Incertitude sur la chronologie. — De nos jours, il y a un pressentiment universel des derniers temps. — Ordre des événements qui doivent se succéder depuis le premier malheur jusqu'au jugement dernier. — Signes précurseurs d'un cataclysme social. — Dégénérescence des peuples chrétiens. — Tableau du protestantisme. — Article remarquable de *la Civiltà Cattolica* sur l'état actuel de la société. — Réalité des symptômes observés par les auteurs contemporains. — Il faut néanmoins envisager ces symptômes comme de simples préludes du premier malheur. — Pressentiment de M. Louis Veullot et de M. Guizot sur l'auge de l'abîme. — Garibaldi et consorts sont une image de l'Antechrist et de ses sectateurs. — L'abaissement actuel des peuples chrétiens nous donne une idée de l'attédissement universel qui mènera à l'apostasie générale. — Le premier malheur est une figure du second. — Gémissement sur l'état actuel de la société et de l'Eglise. — Signes du prochain avènement d'un grand monarque et d'un grand pontife. — *Satan à la droite de Pie IX.* — Les fidèles en prières. — *Un tison tiré du feu.* — Le pape se rend à Jérusalem ; il y reçoit la tiare par les ordres du grand monarque, comme autrefois Aaron la reçut par les ordres de Moïse. — Moïse et le grand monarque. — Celui-ci est le précurseur du Christ-Roi. — C'est sous le règne du grand pontife que le Christ viendra au secours d'Israël. — Heureux effet de la concorde entre le Sacerdoce et l'Empire. — Jérusalem centre des événements futurs. — Droits sacrés des Israélites sur la Palestine. — Signes qu'elle leur sera prochainement rendue. — Signes du prochain triomphe de l'Eglise. — Paroles de M. le comte de Maistre et prophéties des saints. — Conviction de Pie IX et de tous les fidèles pieux. — Signes de l'union future de tous les peuples. — Plan de la divine Providence, manifesté par les chemins de fer et les télégraphes électriques. — Dieu a des vues de miséricorde sur le genre humain et le prépare à l'unité pour le règne temporel de son Fils. — Signe

tiré du développement donné à l'usage du fer. — Signes qui annoncent la prochaine réhabilitation d'Israël. — Jérusalem s'apprête. — Prochaine restitution de la Palestine aux Juifs. — Nécessité de cette restitution. — Bienveillance actuelle des peuples chrétiens à leur égard. — Nombreuses conversions parmi eux. — Elles sont un présage de la conversion future des tribus de Juda et de Benjamin. — Signes du prochain rappel des dix autres tribus. — Un mot sur ce peuple mystérieux. — L'Angleterre et ses explorations en Afrique. — Première invasion de la terre sainte par les armées de Gog et Magog. — Les Juifs font entendre leur premier cri de repentir : *Pardonnez, Seigneur, à votre peuple*. — Un mot sur le premier âge du règne temporel du Christ. — Seconde invasion des armées de l'Antechrist. — Signes précurseurs des deux invasions. — Leur crédibilité. — La Russie, Constantinople et Jérusalem. — Le Caucase et l'isthme de Suez. — L'Antechrist sera un révolutionnaire. — Signes précurseurs des faux prophètes. — Conjectures sur le prophète de l'Antechrist. — La magie chez les nations de Gog et de Magog. — Progrès de la magie chez les peuples chrétiens. — Les railleurs. — Aveux du patriarche de la secte des spirites. — Série progressive des modes de communication avec les esprits. — Grande et prochaine invasion du spiritisme qui absorbera le protestantisme et le rationalisme. — Autres signes des derniers temps. — Déclin de l'âge chrétien. — Chute de l'empire romain. — Aspirations modernes vers la liberté, vers l'abolition de l'esclavage, de la peine de mort et vers un état de paix universelle et perpétuelle. — Succession rapide des événements contemporains. — Les cités de Londres et de Paris. — Une machination infernale. — La franc-maçonnerie. — Lumières actuelles sur les prophéties qui ont trait aux derniers temps. — Dieu lui-même a voulu que ces prophéties fussent un livre fermé de sept sceaux. — En effet, elles n'ont point été comprises. — Premiers rayons de lumière. — Étonnement et adhésion de personnes intelligentes. — Au Christ seul le droit d'ouvrir le livre des sept sceaux. — L'exégèse moderne ne fait que lui préparer la voie. — Signes précurseurs de l'hiver, de la mort et des graves événements. — Signes qui annoncent la consommation de l'âge antédiluvien et celle de l'âge mosaïque. — Conséquence pour la consommation de l'âge chrétien. — Devoirs des fidèles : s'attendre à des jours critiques : s'affermir dans la foi par l'instruction, prier pour soi-même et pour les prêtres ; devoirs du clergé. — Espérance du magnifique triomphe de l'Église. — Fin.

DEUXIÈME CONFÉRENCE PRÉLIMINAIRE

OBSERVATIONS SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE JOB

PAR M. ERNEST RENAN.

SOMMAIRE. — Admiration de M. Drach pour le livre de Job. — Critique de M. Renan sur ce livre. — Observations à ce sujet. — Vice de l'exégèse de M. Renan. — Il trouverait dans les prophètes les prétendus défauts qu'il reproche au livre de Job. — Le plan du livre de Job est de la plus rigoureuse unité. — Comparaison avec la parabole du fils prodigue. — Un mot sur le discours d'Élén et sur l'exégèse allemande. — Affirmations gratuites de M. Renan. — Sa critique tend à saper les fondements de la révélation. — Culte religieux d'Israël pour les livres saints. — Précautions prises par Moïse. — Faut de Josias. — Armoire juive. — Le prophète

Isaïe et Cyrus. — Esdras. — Le culte d'Israël pour les divines Écritures passe aux premiers chrétiens. — Bible assimilée à l'Eucharistie. — L'exégèse de M. Renan est boiteuse. — Ses bévues au sujet de Satan, de Béhémoth et de Léviathan. — Son erreur sur l'origine du dogme de l'immortalité de l'âme. — Témoignages de Platon et d'Aristote. — Ce dogme révélé à nos premiers parents se propagea dans l'âge antédiluvien. — Le fait en est constaté par le repentir d'un grand nombre de ceux qui périrent dans les eaux du déluge. — Rapprochement avec les apostats qui témoignèrent leur repentir pendant les jours de feu. — Antiquité et valeur du témoignage de Job sur la vie future. — Témoignages de Moïse. — Coré, Dathan et Abiron. — L'enfer et les Réphaim. — Divers témoignages du prophète Isaïe. — Inintelligence de M. Renan sur les psaumes. — Leur sens général. — Sens du Ps. XXXVII et du LXXII. — Extraits de divers psaumes. — Sens du Ps. LXXII. — Dogme de l'immortalité de l'âme attesté par Salomon; par le prophète Daniel; par les sept Machabées et leur mère; par Judas Machabée. — Raison pour laquelle les passages relatifs à ce dogme sont plus rares dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. — Dieu étant roi suprême d'Israël inspirait les écrivains sacrés en vue de l'existence temporelle de son peuple. — Les passages cités prouvent que la foi à l'immortalité de l'âme était chose sous-entendue. — Comparaison avec l'histoire des peuples chrétiens. — L'attente du règne millénaire n'était ni le sujet principal de la prédication des apôtres, ni la cause de la conversion des idolâtres, ni le mobile des martyrs. — Esprit des prédications de saint Pierre et de saint Paul. — Mobile qui animait les Juifs et les Gentils lorsqu'ils embrassèrent la foi chrétienne, et les martyrs lorsqu'ils versèrent leur sang pour Jésus-Christ. — Saint Étienne. — Sainte Félicité et ses sept fils. — M. Renan méconnaît les bases de la foi chrétienne. — A l'immortalité de l'âme il substitue une immortalité fantastique et absurde. — Toutes les productions de l'impiété disparaîtront à l'avènement du grand Pontife et du grand Monarque. — Singulière docilité de M. Renan pour le traditionalisme de l'école. — L'avènement du règne de Dieu sur la terre n'est point un rêve. — Le seul tort des premiers chrétiens fut de croire à la proximité de ce beau règne temporel du Christ. — Chap. III de la II^e épître de saint Pierre. — Conclusion.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

JOB, FIGURE DE L'ÉGLISE.

SOMMAIRE. — Le livre de Job est une allégorie relative aux derniers temps. — Le pape saint Grégoire en a entrevu la vraie interprétation. — Résumé et plan de tout le livre de Job. — Époque de sa vie. — Sa patrie. — Auteur de son livre. — Les premiers et les derniers chapitres ont une plus grande importance d'investigation que les chapitres intermédiaires. — Chapitres I et II. — Éclaircissement sur le sens littéral. — Le livre de Job a un sens allégorique. — L'allégorie se rapporte à l'Église. — Job n'appartenait ni par sa naissance ni par sa patrie au peuple de Dieu, mais à la Gentilité qui devait former plus tard l'Église chrétienne. — Dans sa première prospérité, ainsi que dans sa tribulation, il n'est point un type de Jésus-Christ; car il n'y a entre lui et Jésus-Christ aucune similitude, mais il y a plutôt des dissimilitudes nombreuses. — Il n'est pas non plus une figure de la Synagogue. — Contrastes entre Job et la Synagogue. — Rap-

prochement entre les vertus et le culte de Job, et les vertus et le culte de l'Eglise. — Concordance du livre de Job avec tous les prophètes, et en particulier avec l'Apocalypse relativement à l'avenir de l'Eglise. — Similitudes entre Job dans sa première prospérité, et l'Eglise depuis son origine jusqu'à l'époque de la grande tribulation. — Similitude entre Job frappé par Satan, et l'Eglise sous les coups de l'Antechrist. — Vie conservée à Job et vie conservée à l'Eglise. — Job insulté par sa femme, et l'Eglise exposée aux insultes du faux prophète et des apostats. — Autres similitudes. — Fin.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES AMIS DE JOB, FIGURE DES APOSTATS DE LA GRANDE ÉPOQUE.

ABOMINATION DE LA DÉSOLATION.

SOMMAIRE. — Job visité par ses amis qui commencent par lui témoigner une compassion profonde, chap. II. — Ses plaintes sont la figure de celles de Dieu, à la consommation du premier âge, et de celles de Jésus-Christ à la consommation du deuxième âge. — Les amis de Job se refroidissent et manifestent le changement de leur cœur par un langage outrageant. — Chap. IV et VIII. — Job se plaint de leurs accusations; il s'efforce de les émouvoir et proclame son innocence. — Chap. VI, VII, IX, X, XII, XIII et XIV. — Accusations d'Éliphaz, chap. XV. — De Baldad, chap. XVIII. — De Sophar, chap. XX. — Nouvelles accusations d'Éliphaz, jointes à des exhortations pleines d'hypocrisie, chap. XXII. — Quelques extraits des réponses de Job; il se justifie; il démasque l'hypocrisie de ses prétendus amis; il décrit l'intensité de ses maux et ouvre son cœur à l'espérance, chap. XXIII, XIV, XVI et XIX. — Éliu dépasse tous les faux amis de Job par sa jactance, son emphase, sa violence et par la duplicité de son langage, chap. XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXVI, XXXVII. — Job sur son fumier, vivante image de l'abomination de la désolation dans le lieu saint, et de l'état lamentable de l'Eglise persécutée par l'Antechrist. — Les anciens amis de Job qui l'abandonnent dans sa disgrâce et s'érigent vis-à-vis de lui en accusateurs et en juges, type saisissant des personnages qui joueront le principal rôle dans la grande apostasie. — Idée des récriminations d'alors dans celles de notre époque contre Pie IX et le Saint-Siège. — Fin de la conférence.

TROISIÈME CONFÉRENCE

PROPHÉTIES DE N.-S. J.-C. SUR L'ÉPOQUE DE LA CONSOMMATION.

VINGT-QUATRIÈME CHAPITRE DE S. MATTHIEU.

SOMMAIRE. — Le but des interlocuteurs explique leurs digressions. — Texte des prophéties de Jésus-Christ sur les derniers temps. — Imperfection de l'exégèse sur ces prophéties. — Prééminence de Jésus-Christ sur tous les autres prophètes. — Ses prédications dans le temple de Jérusalem. — Versets 38 et 39 du chap. XXIII de saint Matthieu. — Oracle relatif à la dispersion et à la réhabilitation future des Juifs. — Chap. XXIV de saint Matthieu. — Trois versets en indiquent le vrai sens. — Oracles relatifs à l'époque de la consommation. — Allusion à la fuite du Christ et des siens.

— Le refroidissement universel de la charité mènera les chrétiens à l'apostasie générale. — Le départ du Christ est l'occasion des grandes guerres suscitées par l'Antechrist. — Apparition des faux christs. — Sens du mot : *Seigneur des armées*. — Signes prochains de l'avènement du Christ. — Commencements de la grande tribulation. — L'Union protestante de Genève et la Révolution française en donnent une idée. — Conversion future de tous les peuples de la terre. — Les sept Églises de l'Apocalypse. — Signes plus prochains de l'avènement du Seigneur. — La grande tribulation commencera par le règne de l'Antechrist et finira par les jours de feu. — Fuite recommandée. — Signes prochains du grand avènement et ses caractères. — Bouleversement du monde. — Le signe du Fils de l'Homme, c'est la croix. — Les hommes de cette époque seront vivants sur la terre et les impies chercheront à se cacher. — Élus, recueillis et sauvés par les anges. — Sens des mots : *Siècle et génération* dans ces oracles de Jésus-Christ. — Sens des paroles : *Le ciel et la terre passeront*. — Les chrétiens sont dûment avertis. — Le déluge et les jours de feu. — Sens des paroles : *L'un sera pris et l'autre laissé*. — Vigilance et prière recommandées à tous les chrétiens en vue de l'avènement de Jésus-Christ. — Cette terrible manifestation du Christ sera suivie d'une autre, où il siégera sur son trône comme Juge suprême de tous les hommes. — Caractères spéciaux de ces deux manifestations. — Subitaneité et terreur de la première. — Elle terminera l'âge chrétien. — Majesté et solennité de la seconde. — Elle sera la consommation de l'âge millénaire. — Résurrection générale et jugement universel. — Rapprochement entre le chap. xxv de saint Matthieu et le chap. xx de l'Apocalypse. — Sens des paroles : *Alors le roi dira*. — Règle fondamentale de l'exégèse. — Pourquoi les deux sentences du jugement universel ne roulent que sur les œuvres de miséricorde. — Conclusion.

ERRATA

<i>Pages :</i>	<i>Au lieu de :</i>	<i>Lisez :</i>
7, note 1 ;	1 et 4,	1 et 7.
13, note 2 ;	Pentateuch,	Pentateuq.
33, note 1, ligne 5 ;	1 Tim., III, IV, 1 et 2,	1 Tim., IV, 1, et II Tim. III, 1.
37, note 4 ;	1, 2,	1, 2 et 13.
46., note 5 ;	3-9, 11 et 12, *	3-12.
55, note 1 ;	38,	30.
59, note 3, ligne 3 ;	x,	v.
91, ligne 19 ;	Nouvello, présente,	Nouvelle présente.
92, note 1, l. 3 et 4 ;	Cent,	Cents.
94, note 2 ;	18,	10.
106, note 1 ;	Doct.,	Dogm.

<i>Pages :</i>	<i>Au lieu de :</i>	<i>Lisez :</i>
111, note 1, ligne 1 ;	La Gen.,	<i>In Gen.</i>
<i>Ib.</i> , note 4 ;	T. III, xxv, 293 et 294 ,	L. I, III, c. xxv, p. 293 et 294 .
112, note 1 ;	I Corinth.,	II Corinth.
116, note 4 ;	Pentateu.,	Pentateuq.
117, note 1 ;	Buhentof,	Buhentop.
127, ligno 1 ;	En sépare,	Séparo d'oux.
<i>Ib.</i> , ligne 14 ;	Fond,	Fonds.
131, l. 23 ;	Il leur répondit,	Il leur avait répondu.
137, note 2 ;	Bellarnin,	Bellarmin.
145, note 10, ligne 2 ;	Chétradio,	Chétardie.
<i>Ib.</i> , ligne dernière ;	Scionce scripturaire,	Science des Écritures.
147, note 1 ;	<i>Ibid.</i> , 11,	Apoc., ix, 11.
160, note 3 ;	Haulzhauser,	Holzhauser.
<i>Ib.</i> , note 5, ligne 2 ;	Josédée,	Josédec.
162, ligne 32 ;	Id.,	Id.
164, note 3 ;	<i>Ibid.</i> ,	Zach., III, 4 et 5.
165, note 1 ;	Exod.,	Zach., 7.
<i>Ib.</i> , note 4 ;	<i>Ibid.</i> ,	Zach., III, 8.
179, note 1 ;	<i>Ibid.</i> ,	Zach., I, 21.
180, ligne 9 ;	De l'Orient et de l'Occ.	D'Orient et d'Occident.
<i>Ib.</i> , note 1 ;	<i>Ibid.</i> ,	Zach., I, 17.
<i>Ib.</i> , note 2 ;	V. Dan., 1,	Dan., II, entier.
186, ligne 21 ;	Baunblat,	Baumblat.
<i>Ib.</i> , ligne 25 ;	Garde,	Grade.
188, ligne 11 ;	La gloire,	Leur gloire.
191, ligne 22 ;	Par eux,	Par elles.
201, ligne 20 ;	Et de la terre,	Et de toute la terre.
<i>Ib.</i> , note 1 ;	Dan., II, 8, 21 et 24.	Dan., VII, 8, XI, 21, 24.
202, ligne 10 ;	Quand,	Quant.
213, ligne 4.	Et mensonge,	Et de mensonge.
217, ligne 32 ;	Sont épulsées,	Sont loin d'être épnisées.
218, note 1, ligno 5 ;	D'Orient, <i>Accompl.</i> , etc.,	Annulé.
229, ligne 8 ;	Peut,	Pouvent.
239, ligne 1 ;	Prophètes,	Prophéties.
248, ligno 1 ;	L'Ecclesiasto,	L'Ecclesiastique.
<i>Ib.</i> , note 2 ;	VIII,	VII.
253, ligne 14 ;	LXXVI et XXXII,	XXXVI et LXXII.
256, ligne dernière ;	On voyait que,	Que.
260, note 2 ;	Jacob,	Jacq.
261, ligne 21 ;	XXXVII et LXXIII,	XXVI et LXXII.
266, ligne 3 ;	LXXII,	LXXIII.
<i>Ib.</i> , note 1 ;	6,	5.
267, note 2 ;	7,	6.
271, ligne 3 ;	juives,	Juives.

<i>Pages :</i>	<i>Au lieu de :</i>	<i>Lisez :</i>
271, note 1 ;	1-7,	1-9.
277, note 2 ;	11-15,	{1-16. — xxxviii, 25.
<i>Ib.</i> , note 3 ;	Exod., xxviii, 25, xxxvi,	Nomb., I, 1, 2, et xxvi, 1, 2.
281, lignes 11 et 12 ;	Dans ce peuple,	Chez ces peuples.
300, ligne dernière ;	Il était là aussi,	Il était aussi.
301, ligne 32 ;	Patience,	Pénitence.
302, ligne 19 ;	Est un modèle ;	Offre un modèle.
323, ligne 16 ;	Force,	Forme.
324, note 2 ;	xlii, 3, 6,	xlii, 3, 6, 7, 8, 10.
328, note 2 ;	Après 19,	Eccli., v, 14, et 1 Tim., vi, 7.
354, ligne 17 ;	Pouvait,	Pouvant.
<i>Ib.</i> , ligne 19 ;	Du Christ, Ah !	Du Christ, ah !
360, ligne 2 ;	<i>Rium</i> ,	<i>Riorum</i> .
365, ligne 13 ;	Vallées.	Vallées ² .
387, ligne 9 ;	San-Spirito,	Santo-Spirito.
390, ligne 6 ;	Verrez-vous,	Vous verrez.
400, note 1 ;	<i>Ibid.</i> , 5.	Osée, iii, 5.
401, note 1 ;	V.	Matth., xxiv.
413, ligne 5 ;	6.	26.
525, ligne 32 ;	Chrétien par,	Chrétien. Par.
<i>Ib.</i> , note 1 ;	<i>In cap.</i> 2. — Joël et,	<i>In Joël</i> , cap. 2, et.
<i>Ib.</i> , ligne 21 ;	Or, le Fils,	Or, quand le Fils.
430, ligne 18 ;	Il est dit,	Il dit.
431, note 1 ;	Apoc.,	Matth., xxv.

TABLE DES CONFÉRENCES

INTRODUCTION.....	1
I. Obscurités de la Bible.....	2
II. Dispositions favorables de la divine Providence.....	10
III. Contradictions auxquelles nous devons nous attendre.	12
IV. De notre opinion sur le règne millénaire et des objections qui lui seront faites.....	14
V. Objections de Cornélius à Lapide.....	16
VI. Bossuet, les auteurs de la Bible de Vence et le règne millénaire.....	22
Objections de Bossuet.....	23
Objections des auteurs de la Bible de Vence.....	27
VII. Une dernière objection tirée du second avènement..	39
VIII. Coup d'œil sur le second avènement, ...	40
IX. Unité de ce second avènement et ses phases.....	44
X. Unité et phases du premier avènement de Jésus-Christ.....	45
XI. Unité et vicissitudes du règne des pontifes romains.	46
XII. Jésus-Christ, à son second avènement, commencera par fonder son règne temporel. Quadruple sens que l'Écriture attribue au mot <i>juger</i>	48
XIII. Le mot <i>juger</i> , dans les symboles, a le quadruple sens que l'Écriture lui attribue.....	56
XIV. Autres objections qui nous seront faites.....	63
Objection relative à la nouveauté des doctrines.....	66
Objection tirée de l'autorité de l'Église.....	68

Objection tirée de l'enseignement des Pères et des Docteurs.....	70
Objection relative à la présomption.....	77
Récapitulation.....	78
XV. Autres objections.....	79
Objection relative à notre esprit privé.....	80
Objection tirée de notre interprétation des prophéties.....	82
Objection tirée de l'importance de l'âge chrétien...	84
Objection tirée de notre prédilection pour la nation israélite.....	85
Objection tirée de la valeur que nous attribuons au sens littéral, qui est la clef des prophéties.....	87
Abus du sens littéral.....	94
Nécessité d'admettre aussi le sens figuré.....	95
Règles pour découvrir la figure cachée dans une histoire.....	96
Règles pour découvrir la figure cachée dans les mots.....	98
XVI. La Bible : son excellence, sa permanence à travers les âges, ses victoires, ses conquêtes, ses gloires présentes et son splendide avenir.....	101
XVII. Opinion du P. Gratry et du P. Perrone sur l'imperfection actuelle de la science sacrée.....	105
XVIII. Appréciation du texte hébreu.....	109
XIX. Excellence de la Vulgate.....	114
XX. Beautés incomparables de la Vulgate.....	118
XXI. Importance de la littéralité dans les traductions de la Bible.....	122
XXII. Le troisième et le quatrième livre d'Esdras.....	123
XXIII. Nos projets.....	124
XXIV. Notre exégèse.....	125
CONCLUSION. — Nos sentiments envers l'Eglise.....	127

PREMIÈRE CONFÉRENCE PRÉLIMINAIRE.

Signes précurseurs des derniers temps.....	129
Erreurs des premiers chrétiens sur l'époque des derniers temps.....	130

Opinion des auteurs contemporains sur les derniers temps.....	138
Signes d'un prochain triomphe de l'Église.....	168
Signes précurseurs de l'union de tous les peuples, d'abord sous le règne du Christ, ensuite sous la domination de l'Antechrist.....	174
Signe tiré de l'usage actuel du fer.....	178
Réhabilitation d'Israël.....	181
Signes du prochain retour des Juifs dans leur patrie.....	18
Signes de la prochaine conversion des Juifs.....	183
Signes du prochain rappel des dix tribus d'Israël...	187
La Judée envahie par l'Antechrist, désigné sous le nom de Gog. Victoire du Christ et premier âge de son règne temporel. Attiédissement général et seconde invasion de l'Antechrist.....	192
Signes qui annoncent les deux futures invasions de l'Antechrist.....	195
Les précurseurs du faux prophète de l'Antechrist...	201
Divers autres signes.....	213
Signes qui préludent aux principaux événements...	221
Signes qui préludèrent à la consommation de l'âge antédiluvien.....	223
Signes qui préludèrent à la consommation de l'âge mosaïque..	224
Conséquence relative à la consommation de l'âge chrétien.....	226

DEUXIÈME CONFÉRENCE PRÉLIMINAIRE.

Observations sur la traduction du Livre de Job par M. Ernest Renan.....	232
PRÉFACE.....	299

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Job, figure de l'Église.....	311
Résumé du Livre de Job.....	313

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

Les amis de Job, figure des apostats de la grande époque.

Abomination de la désolation.....	361
Événements des derniers temps selon leur ordre de succession.....	141
Signes précurseurs d'un cataclysme social.....	144
Avènement d'un grand monarque.....	159
Avènement d'un grand pontife.....	161

TROISIÈME CONFÉRENCE.

Prophéties de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur l'époque de la consommation. Vingt-quatrième chapitre de S. Matthieu.	390
Sommaires des Conférences... ..	437
ERRATA	441

FIN DE LA TABLE DES CONFÉRENCES DU PREMIER VOLUME.



